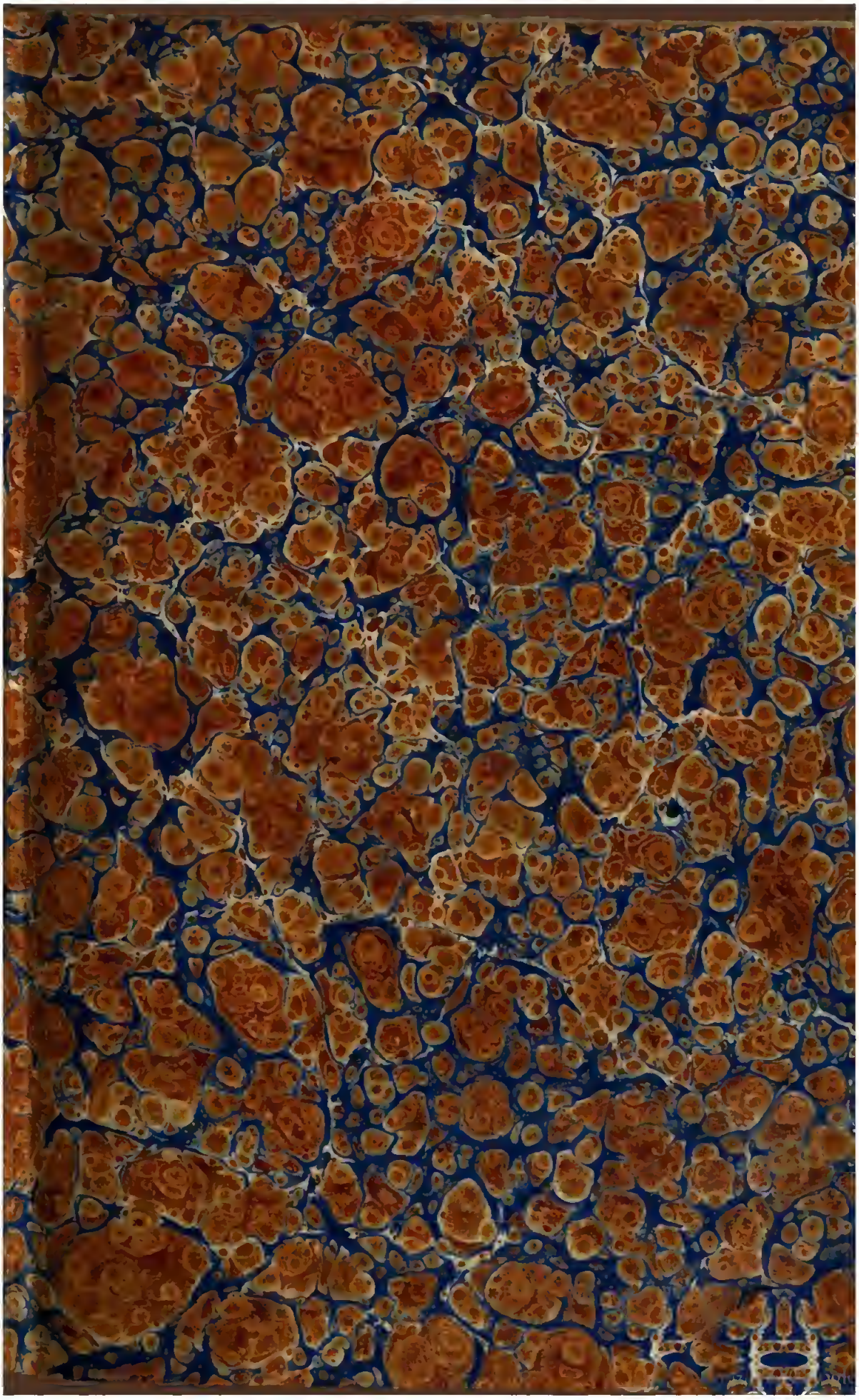
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EM. III
FONDO DORIA
XVIII
293
NAPOLI

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PARNY.

TOME I.

Digitized by Google

ŒUVRES

DE PARNY

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PARNY.

TOME I.

BRUXELLES,

AUGUSTE WAHLEN ET COMPAGNIE.

M DCCC XXIV.

Google

Fondo Doné X VIII
283'

701896

Digitized by Google

PRÉFACE.

Parny est sans contredit l'un des auteurs qui se sont le plus approchés du style pur et harmonieux de Racine. Ce qui est la meilleure preuve du beau talent de ce poète, c'est que les éditions de ses œuvres, quoiqu'imprimées pour la plupart avec peu de soin, et presque sans aucune amélioration, se sont succédé avec une rapidité étonnante. L'on a de la peine à concevoir que, dans une capitale où les hommes de lettres et les imprimeurs du premier mérite se trouvent en aussi grand nombre, l'on n'ait point encore entrepris de donner une nouvelle édition de Parny, aussi complette que possible. Nous avons essayé de faire disparaître cette lacune, et d'élever au premier poète érotique des temps modernes un monument littéraire et typographique digne de lui. Pour parvenir à ce but, nous avons tâché de nous procurer toutes les éditions les plus rares et les plus précieuses de cet auteur, et nous avons chargé un homme de lettres de les collationner avec un grand soin, et d'en extraire les morceaux

Digitized by Google

qui n'avaient point été réimprimés. Les deux éditions de l'Ile de Bourbon, où l'on sait que Parny fit paraître pour la première fois les vers charmans dans lesquels il a immortalisé le souvenir de son Éléonore, nous ont été d'un grand secours, et nous ont fourni une partie des pièces presqu'inconnues jusqu'ici et que nous publions aujourd'hui. Voici la liste des éditions de Parny que nous avons consultées :

1°. *Poésies érotiques par M. le Chevalier de Parny, à l'Ile de Bourbon*, in-8°, 64 pages.

2°. *Œuvres de M. le Chev. de Parny*, contenant ses opuscules poétiques et ses poésies érotiques.—*A l'Ile de Bourbon*, chez Lemarié, libraire, sur le sommet des trois Salasses, 1780, 1 vol. in-8°.

3°. Poésies de Sapho, suivies de différentes poésies dans le même genre. *Londres*, 1781, 1 vol. in-8°. (La seconde partie de ce volume renferme les poésies de Parny.)

4°. *Opuscules de M. le Chev. de Parny*, 4e édition, corrigée et augmentée pour la dernière fois, 2 vol. in-8°, avec gravures et vignettes, 1784.

5°. *Œuvres complètes du Chev. de Parny*, édition ornée de six figures et de deux frontispices en taille douce, et la seule avouée par l'auteur. *Paris*, chez Hardouin et Gattey, libraires de S. A. R. Mme la Duchesse d'Orléans, au Palais-Royal, n° 14, 1788, 2 vol. in-18.

6°. *Œuvres d'Évariste Parny ; Paris*, chez Dubray, libraire, au grand Buffon, rue St.-Honoré, 1808.

7°. *Œuvres diverses d'Évariste Parny ; Paris*, chez A. G. Dubray, libraire, rue St.-Honoré, 1812, 2 vol. in-18, avec gravures.

Outre ces éditions, nous avons encore eu recours à la collection de l'*Almanach des Dames*, où Parny avait coutume de déposer chaque année, quelques poésies échappées à sa muse gracieuse. Nous croyons, d'après tous les soins que nous avons donnés à notre entreprise, pouvoir assurer que cette nouvelle édition du chantre d'Éléonore, sera infiniment supérieure à toutes celles qui ont paru jusqu'ici; et le degré de perfection que nous avons ajouté à la partie typographique de cet ouvrage lui donne le droit incontestable de figurer dans les bibliothèques d'amateurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE.

PARNY (ÉVARISTE-DÉSIRÉ-DESFORGES), né à l'île de Bourbon, en 1753, fut envoyé en France, et fit à Rennes des études brillantes. Il vint ensuite à Paris, et s'enferma au séminaire de Saint-Firmin, dans l'intention d'y prendre l'habit ecclésiastique. Il nourrissait même en secret le projet d'aller se renfermer à la Trappe; car la piété avait captivé toutes les affections de cette ame tendre. Mais, pendant huit mois que Parny passa au séminaire, il réfléchit, et sa vocation s'évanouit. On tient de lui que son confesseur lui interdisait la lecture de la Bible.

Il quitta une profession qui ne pouvait lui convenir, et il entra au service. Bientôt après, il obtint un congé pour aller à l'île de Bourbon. Ce fut là qu'il connut *Éléonore*.

Cette Éléonore, immortalisée par les vers de son amant, n'était point belle; mais la grâce créole suppléait chez elle à la beauté. Lorsque Parny la vit, elle avait treize ans; lui-même en avait vingt : leur extrême jeunesse, âge heureux des illusions, l'influence de leur climat natal, les suites malheureuses d'un bonheur d'une trop courte durée, donnèrent à cette passion un caractère à la fois ardent et mélancolique, dont

le charme, répandu dans les élégies d'Évariste, fera toujours les délices de ceux qui savent aimer.

Après le mariage de sa maîtresse, il revint en France, et le génie poétique, qui s'était manifesté en lui dès ses plus jeunes années, se réveilla pour chanter Éléonore. Ses poésies érotiques sont ses premières œuvres : c'est aussi l'histoire fidelle de ses amours. Il a su développer ailleurs les richesses de sa brillante imagination; là, il est le poète de la vérité. Si Parny trouva quelque douceur à perpétuer le souvenir de ses plaisirs et de ses chagrins, il ne recueillit toutefois de cette occupation que des consolations passagères. Un long espace de temps suffit à peine pour adoucir l'amertume de ses regrets. Déjà vieux, on l'a vu fondre en larmes, en recevant une lettre de celle qu'il avait tant aimée. Il avait cependant refusé de l'épouser, mais veuve et mère d'un grand nombre d'enfants; il avait répondu : *Ce n'est plus Éléonore.*

Lorsqu'il fit imprimer en 1778, le premier recueil de ses poésies à Éléonore, le public, fatigué depuis longtemps des vers érotiques dictés par l'esprit seul et non par le sentiment, lut avec avidité les vers d'un poète vraiment amoureux. Le recueil des poésies de Parny s'augmenta d'année en année, ainsi que sa réputation.

Il avait publié, l'année précédente, l'Épître aux insurgens de Boston. Cette pièce de vers lui eût valu les honneurs de la Bastille, si l'auteur eût été connu; son obscurité le sauva.

Ce n'était point une de ces époques éclatantes, où la présence de grands hommes et le spectacle de gran-

des choses agrandissent et fortifient la pensée. La monarchie expirait de faiblesse, et ceux qui devaient la régénérer n'avaient pas encore paru. Une destinée propice tira Parny d'une contrée où son génie ne pouvait que se rétrécir. Il revit l'île de Bourbon : bientôt, devenu l'aide-de-camp du gouverneur français dans l'Inde, il eut à traverser des mers plus éloignées. Les mœurs voluptueuses de l'Asie, son climat délicieux, l'aspect d'une nature riche et variée, en fournissant à son imagination de riantes images, lui rendirent plus facile la carrière qu'il a parcourue avec tant de succès.

A son retour en France, il aurait pu briguer les avantages de la faveur : son frère s'était fait reconnaître de la famille ancienne des Desforges, et avait eu l'honneur, alors si envié, *de monter dans les carrosses.* Mais quelques traits des ouvrages d'Évariste avaient blessé les oreilles ministérielles. Pour parvenir à la fortune, il aurait fallu qu'il effaçât une impression dont il faisait gloire. Il aima mieux chercher le vrai bonheur, en vivant avec ses amis; et la vraie gloire, en travaillant pour la postérité.

C'était dans le tranquille vallon de Feuillancourt, auprès de Paris, qu'il goûtait les charmes de la retraite.

Parny avait toujours pensé en homme libre; ses ouvrages le prouvent; aussi, fut-ce avec transport que, du fond de sa solitude, il vit proclamer en France les idées libérales, objet de son culte. Il observait avec joie la rapidité de leurs progrès et se plaisait à dire que *la révolution ne lui ôtait rien, puisqu'il n'avait ni pensions, ni places, ni préjugés.*

Bientôt les crimes commis au nom de la liberté le frappèrent d'une profonde tristesse, et le décidèrent à un sacrifice honorable pour lui, mais fâcheux pour la littérature.

Parny avait composé un poème en dix-huit chants sur les galanteries des reines et des régentes. Une visite domiciliaire pouvait révéler l'existence du manuscrit, et le gouvernement conventionnel le faire imprimer d'autorité. Évariste aurait passé pour avoir voulu flétrir un trône alors détruit. Il aima mieux sacrifier le fruit de ses veilles. Il brûla courageusement le manuscrit, et, par une fatalité singulière, sa mémoire n'en conserva pas le moindre fragment. Il a dit quelquefois que si des vers gracieux et des détails poétiques étaient sortis de sa plume, on les eût trouvés dans cet ouvrage.

Ruiné par des remboursemens en assignats, Parny fut contraint de vendre jusqu'à ses livres; il prit ensuite un modique emploi dans les bureaux de l'instruction publique, et fut aussi quelque temps un des administrateurs du Théâtre des Arts.

Il supportait avec courage une pauvreté qu'adoucissaient successivement les soins d'un illustre ami [1].

On forma l'Institut, et l'auteur de *la Guerre des Dieux* n'y fut point appelé; mais ce poème, qui avait paru en l'an VII (1799), avait placé Parny auprès de l'Arioste et de Voltaire.

Il faut le dire, pour essayer d'adoucir ceux que la

[1] Le maréchal Macdonald.

Guerre des Dieux irrite encore contre les cendres d'Evariste, cet ouvrage lui valut la prolongation d'une pénible indigence. Il n'eut aucune part aux bienfaits que le gouvernement d'alors répandit sur beaucoup d'hommes de lettres. Le ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte, touché de sa situation, voulut le nommer bibliothécaire des Invalides; la cruelle sévérité du premier consul s'y opposa.

Depuis cette époque, Parny fit imprimer successivement *Goddam*, le poème d'*Isnel* où se trouve le bel épisode de Rusla, et le *Porte-feuille volé*, qui renfermait le *Paradis Perdu* et les *Galanteries de la Bible*. La publication de ce dernier ouvrage alarma ses amis; il vit leurs inquiétudes avec reconnaissance, mais sans se repentir de ce qu'il avait fait. Ce n'était point par légèreté ou par obstination que Parny avait publié le *Porte-feuille volé*; mais on lui avait reproché d'avoir imprimé son poème polémique dans un temps où la puissance sacerdotale était abattue : incapable d'endurer le soupçon d'une lâcheté, et préférant à tout l'indépendance de ses opinions, il choisit le moment où le concordat était en vigueur pour publier les *Galanteries de la Bible* et le *Paradis Perdu*.

Ce fut le dernier élan de son génie : depuis il publia encore les *Rose-Croix* et quelques pièces fugitives; mais ces ouvrages de sa jeunesse sont peu dignes de lui.

Parny mourut à l'âge de soixante-deux ans, après une maladie longue et cruelle. Il conserva jusqu'au dernier moment la force de son caractère. Ses derniers regards ont vu l'étranger entrer en vainqueur dans

la capitale de la France; il est mort quelques jours trop tard!.....

Pur et harmonieux comme Racine, rival de Voltaire dans l'épopée comique, Parny n'a point d'égal parmi les élégiaques modernes; et peut-être n'en a-t-il point de supérieur parmi les anciens. On admire dans ses élégies, comme dans celles de Catulle et d'Ovide, comme dans les odes d'Anacréon et d'Horace, une facilité extrême, un choix délicat de détails et d'images, un abandon sans négligence, une foule d'idées piquantes et ingénieuses, des tableaux frais et gracieux; mais Anacréon, Ovide, Horace, Catulle n'ont chanté que le plaisir : Properce et Tibulle furent seuls inspirés par l'amour; comme eux, Parny restera l'un des modèles de l'élégie tendre et passionnée. Il n'a pas moins de chaleur que Properce; il n'a pas moins de sentiment, moins de délicatesse que l'amant de Délie.

Digitized by Google

LA GUERRE
DES DIEUX,
POÈME EN DIX CHANTS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA GUERRE

DES DIEUX.

CHANT PREMIER.

Le Saint-Esprit est l'auteur de ce poème. Arrivée des Dieux du christianisme dans le ciel. Colère des Dieux du paganisme apaisée par Jupiter. Ils donnent un dîné à leurs nouveaux confrères. Imprudence de la vierge Marie. Insolence d'Apollon.

Dans ce temps-là, frères, de l'évangile
Ma piété méditait quelques mots;
Il était nuit, et le sommeil tranquille
Autour de moi prodiguait ses pavots;
Une éclatante et soudaine lumière
Frappe mes yeux; des parfums inconnus
Sont tout-à-coup dans les airs répandus;
En même temps d'une voix étrangère
Je crois entendre et j'entends les doux sons :
Je me retourne, et sur mon secrétaire
Je vois perché le plus beau des pigeons.
A cet éclat, à cette voix divine,
Sur mes genoux je tombe, je m'incline,
Et dis : « Seigneur que voulez-vous de moi?
—En vers dévots il faut chanter ma gloire,
Il faut chanter notre antique victoire,
Et des Français corroborer la foi.

—Hélas! Seigneur, à cette œuvre sublime
D'autres auraient un droit plus légitime.
De vos combats, de vos exploits divers,
Quoique dévot, j'ai peu de connaissance :
Le temps d'ailleurs corrige les travers ;
Et j'ai sans peine abjuré prose et vers.
—Je le sais bien; mais à ton impuissance
Je suppléerai : recueille tes esprits,
Sois attentif; je vais dicter, écris. »
Sans examen je dois donc tout écrire.
Si dans mes vers se glissent quelquefois
Des traits hardis étrangers à ma lyre,
On aurait tort d'en accuser mon choix,
La faute en est à celui qui m'inspire.
En vérité, frères, je vous le dis,
De Jupiter on célébrait la fête.
Les dieux divers, grands, moyens et petits,
Devant son trône ayant courbé leur tête,
Dînaient au ciel, et de leur souverain
Ils partageaient le délicat festin.
Leur nourriture est friande et légère.
Quelques Eurus envoyés sur la terre
Leur apportaient le parfum des autels;
Sur des plats d'or on mangeait l'ambroisie,
En l'on buvait dans l'agate polie
Ce doux nectar qui fait les immortels.
Comme ils buvaient, arrive à tire d'aile
L'oiseau divin qui porte Jupiter :
« Maître, dit-il, dans les plaines de l'air,
Placé par toi, je faisais sentinelle.

Digitized by Google

Mes yeux sont bons; ils ont vu tout là-bas
Des étrangers d'assez mince apparence,
Au maintien humble, aux cheveux longs et plats,
Baissant leurs fronts jaunis par l'abstinence,
Marcher sans bruit, de côté, pas à pas,
Les mains en croix sur leur maigre poitrine,
Et par milliers franchir à la sourdine
Le mur sacré qui cerne tes états. »
Partez, Mercure; allez les reconnaître,
Dit Jupiter, et sachez leurs desseins.
Minerve alors : « Ces gens-là sont peut-être
De nouveaux dieux; devenus nos voisins.
—Le croyez-vous ma fille? — Je le crains.
A nos dépens l'homme commence à rire,
Et nos excès prêtent à la satire.
Nous vieillissons, je le dis sans détour;
Notre crédit baisse de jour en jour;
Je crains Jésus. — Fi donc! ce pauvre diable,
Fils d'un pigeon, nourri dans une étable,
Et mort en croix, serait dieu?—Pourquoi non?
—Le plaisant dieu! — Plus il est ridicule,
Mieux il convient à l'espèce crédule
Chez qui tout prend, excepté la raison.
Sa loi d'ailleurs aux tyrans est utile;
De l'esclavage elle rive les fers;
De Constantin la politique habile
L'adoptera : malheur à l'univers! »
On va très-vite alors qu'on a quatre ailes :
Voilà Mercure, il entre, et sur son front
On lit déjà de fâcheuses nouvelles.

« Ce sont des dieux.—Se peut-il? Quel affront!
—Ce sont des dieux bien reconnus, vous dis-je,
Chez les Romains plus que nous en crédit.
Sans dignité, sans grace et sans esprit,
Leur prompt succès me paraît un prodige.
J'ai lu pourtant leur brevet sur vélin
En bonne forme, et signé *Constantin.*
Par cet écrit, Jupiter, on t'engage
A respecter Jésus-Christ et sa cour;
Et la moitié du céleste séjour
De ce faquin doit être l'apanage. »
Au dernier mot de ce fâcheux récit,
De toutes parts s'élève un cri de rage :
Tombons sur eux! Au combat! Au carnage!
Ils y couraient; mais calme en son dépit,
En se levant, leur maître formidable
Fronce deux fois son sourcil redoutable.
Le vaste Olympe aussitôt s'ébranla;
Les tapageurs, immobiles et blêmes,
Baissaient les yeux; le plus hardi trembla,
Et ses genoux se plièrent d'eux-mêmes.
« Vous le voyez, leur dit l'Olympien
D'un air content, Jésus ne m'ôte rien;
J'ai conservé ma puissance première;
Je règne encore, et malgré les jaloux,
De mon sourcil la force est bien entière :
Modérez donc un imprudent courroux.
Plus sage qu'eux, parlez, belle Minerve;
Expliquez-vous sans crainte et sans réserve. »
« Vous le savez, l'homme fait les faux dieux,

Et les défait au gré de son caprice,
Dit la déesse ; il faut donc dans les cieux
Que Jésus-Christ librement s'établisse.
Point de combats ; notre effort impuissant
Affermirait son empire naissant.
Le mépris seul nous en fera justice. »
De Jupiter c'était aussi l'avis.
Il ordonna qu'on laissât sans obstacle
Les dieux chrétiens placer leur tabernacle,
Et s'arranger dans leur beau paradis.
« Il faut du moins les voir et les connaître,
Dit Apollon. Si j'en crois les propos,
Nous avons là d'assez tristes rivaux,
Heureux pourtant, aujourd'hui nos égaux,
Et qui demain nous supplantent peut-être.
Sachons leurs mœurs, leurs allures, leur ton,
Et leurs défauts. Ici la table est prête :
Que Jupiter, par un message honnête,
Leur offre à tous un dîné sans façon.
Vous en riez, et le rire est si bon !
Tout parvenu d'ailleurs est susceptible.
En qualité de premiers possesseurs,
De cet Olympe, hélas ! trop accessible,
Il nous convient de faire les honneurs. »
A ce discours qui flattait sa rancune,
De l'auditeur la malice applaudit,
De Jupiter la gravité sourit.
Il haïssait le Christ et sa fortune ;
Autant qu'un autre il était curieux :
Mercure donc interroge ses yeux,

Part comme un trait, et les *bravo* le suivent.
Une heure après les conviés arrivent.
Étaient-ils trois, ou bien n'étaient-ils qu'un?
Trois en un seul; vous comprenez, j'espère?
Figurez-vous un vénérable père,
Au front serein, à l'air un peu commun,
Ni beau, ni laid, assez vert pour son âge,
Et bien assis sur le dos d'un nuage.
Blanche est sa barbe; un cercle radieux
S'arrondissait sur sa tête penchée,
Un taffetas de la couleur des cieux
Formait sa robe; à l'épaule attachée,
Elle descend en plis nombreux et longs,
Et flotte encor par-delà ses talons.
De son bras droit à son bras gauche vole
Certain pigeon coiffé d'une auréole,
Qui de sa plume étalant la blancheur
Se rengorgeait de l'air d'un orateur.
Sur ses genoux un bel agneau repose,
Qui bien lavé, bien frais, bien délicat,
Portant au cou ruban couleur de rose,
De l'auréole emprunte aussi l'éclat.
Ainsi parut le triple personnage.
En rougissant la Vierge le suivait,
Et sur les dieux accourus au passage
Son œil modeste à peine se levait.
D'anges, de saints, une brillante escorte
Ferme la marche et s'arrête à la porte.
L'Olympien à ses hôtes nouveaux
De complimens adresse quelques mots

Froids et polis. Le vénérable Sire
Veut riposter, ne trouve rien à dire,
S'incline, rit, et se place au banquet.
L'agneau bêla d'une façon gentille.
Mais le pigeon, l'esprit de la famille,
Ouvre le bec, et son divin fausset
A ces païens psalmodie un cantique
Allégorique, hébraïque et mystique.
Tandis qu'il parle, avec étonnement
On se regarde; un murmure équivoque,
Un ris malin que chaque mot provoque,
Mal étouffés circulent sourdement.
Le Saint-Esprit qui pourtant n'est pas bête,
Rougit, se trouble, et tout court il s'arrête.
De longs *bravo*, des battemens de mains,
Au même instant ébranlèrent la salle.
« Voilà, dit-on, la pompe orientale.
Quel choix! quel goût! ces vers-là sont divins. »
Le beau pigeon qui sentait l'ironie,
Attribuant son désastre à l'envie,
Dissimula sa haine et son humeur.
Il poussait loin l'amour-propre d'auteur.
Le dîné vient; exquise était la chère;
Et l'abstinence, aux chrétiens familière,
Des conviés redoublait l'appétit.
L'un dévorait. La gentille échansonne
Qu'on nomme Hébé, malignement sourit,
Et de nectar à coups pressés l'entonne.
Le doux Jésus, qu'on sollicite en vain,
Honteux, gêné, ne regardant personne,

Croyant de plus que le bon ton ordonne
De peu manger, répond : Je n'ai pas faim.
L'auteur tombé, par esprit de vengeance,
En mangeant bien prend un air dédaigneux,
Et du dégoût affectant l'apparence,
Il semble dire : On pourrait dîner mieux.
Junon, Vénus, et d'autres immortelles,
Qui de leur rang affichaient trop l'orgueil,
Daignaient à peine honorer d'un coup-d'œil
Ces dieux bourgeois, et chuchotaient entre elles.
Impoliment elles tournaient le dos,
Et se moquaient de la brune Marie.
Son embarras, son air de modestie,
Servaient de texte à leurs malins propos.
Qu'une fillette au village élevée,
Et dans Paris par le coche arrivée,
A Tivoli, qu'elle ornera si bien,
Vienne montrer sa beauté pure et fraîche,
Son teint vermeil emprunté de la pêche,
Ses traits charmans, et son gauche maintien,
Les connaisseurs l'entourent et la suivent :
Mais à grand bruit nos sultanes arrivent,
Jettent sur elle un coup-d'œil méprisant,
Et leur dépit se console en disant :
« Fi donc ! elle est sans grace et sans tournure :
Quel air commun ! quelle sotte coiffure ! »
Belle Marie, au Tivoli des cieux
Ainsi parlaient tes rivales altières.
Mais, n'en déplaise à ces juges sévères,
De grands yeux noirs, doux et voluptueux,

Des yeux voilés par de longues paupières,
Quoique baissés, sont toujours de beaux yeux :
Sans qu'elle parle, une bouche de rose
Est éloquente, et même on lui suppose
Beaucoup d'esprit : de pudiques tétons,
Bien séparés, bien fermes et bien ronds,
Et couronnés par une double fraise,
Chrétiens ou juifs, pour celui qui les baise,
N'en sont pas moins de fort jolis tétons.
Aussi les dieux se disaient : « La petite
Est très-gentille, et ne s'en doute pas.
Ne pourrait-on de cette Israélite
Déniaiser les novices appas?
Pour s'amuser, qu'Apollon l'entreprenne;
D'une passade elle vaut bien la peine. »
Mais Apollon chantait alors des vers
Dignes du ciel; cent instrumens divers
Accompagnaient sa voix pure et sonore.
On vit après la vive Terpsichore,
La fraîche Hébé, les Graces et l'Amour,
Dans un ballet figurer tour-à-tour.
La Sainte Vierge, au spectacle attentive,
Ne cache point son doux ravissement;
Elle applaudit, et sa bouche naïve
Laisse échapper deux mots de compliment.
Ce n'est pas tout; la modeste Marie,
S'apercevant qu'on la trouve jolie,
Qu'avec plaisir Apollon l'écoutait,
Et qu'auprès d'elle en cercle on s'arrêtait,
Avec esprit aux païens répondait.

Certain motif que sans peine on devine
La fait sortir; la courrière devine,
Sachant pourquoi, la guide poliment,
Et de Vénus ouvre l'appartement.
Mais soit dessein, soit hasard, la traîtresse
Ferme la porte, et seulette la laisse.
La Vierge sainte, à l'aspect imprévu,
A la beauté de ce charmant asile,
Reste long-temps de surprise immobile.
Je le conçois; elle n'a jamais vu
Que l'atelier obscur et misérable
De son époux, son village, et l'étable
Où sur la paille elle accoucha d'un dieu.
De sa surprise elle revient un peu :
Au cabinet d'abord elle s'avance;
Pour elle il s'ouvre, et présente à ses yeux
De belle agate un vase précieux,
De forme ovale, et doré sur son anse.
Ne cassons rien, dit-elle, en remettant
Le meuble heureux qu'elle prit un instant.
Avec lenteur alors elle traverse
D'appartemens une suite diverse
De grands salons richement décorés,
De frais boudoirs au plaisir consacrés.
Le goût y règne, et non la symétrie.
Des pots épars, des corbeilles de fleurs,
Le nard et l'ambre, et surtout l'ambroisie,
Parfument l'air de suaves odeurs.
Remarquant tout, notre Vierge imprudente
Voit de Cypris la tunique élégante,

Les brodequins, le voile précieux,
Le réseau d'or qui retient ses cheveux,
Et sa guirlande, et sa riche ceinture.
Elle se dit : « Une telle parure
Doit embellir ; elle me siérait bien;
Essayons-la ; d'un moment c'est l'affaire ;
Personne ici ne viendra me distraire,
Oh ! non, personne, et je ne risque rien. »
C'était pour elle un difficile ouvrage ;
De la toilette elle avait peu l'usage ;
Le temps pressait d'ailleurs, et gauchement
Elle ajusta ce nouveau vêtement.
Elle interroge une glace fidèle
Qui lui répond : Vénus n'est pas plus belle.
Se regardant et s'admirant toujours,
Elle disait, mais tout bas : « Les Amours
Peut-être ici me prendraient pour leur mère. »
Et des Amours la cohorte légère
Soudain se montre, et l'entoure, et lui dit :
« Jeune maman, par quelle heureuse adresse
A vos attraits ajoutez-vous sans cesse ? »
D'étonnement d'abord elle rougit,
Puis se rassure, et tendrement sourit
A ces enfans qui l'avaient alarmée.
L'un sur ses mains verse l'eau parfumée
Qu'un autre essuie ; ils sèment sur ses pas
Le frais jasmin et la rose nouvelle;
Puis avec grace ils unissent leurs bras,
Et sortent tous, en chantant : Qu'elle est belle !
De la louange on sait que le poison

Est très-actif : cette scène imprévue
De notre sainte enivre la raison.
Pour s'achever, elle porte la vue
Sur des tableaux où la tendre Cypris
Faisait un dieu de son cher Adonis.
Des voluptés la dangereuse image
Trouble ses sens ; une vive rougeur,
Qui n'était plus celle de la pudeur,
A par degrés coloré son visage.
Elle entre alors dans un dernier boudoir,
Où des coussins d'une pourpre éclatante,
Formant un lit, invitaient à s'asseoir.
Elle fait mieux, et s'y couche. Imprudente!
Levant des yeux languissans et distraits,
Avec surprise elle voit ses attraits,
Son attitude et ses graces nouvelles,
Multipliés par des miroirs fidèles.
Elle sourit, elle ouvre ses beaux bras,
Ne saisit rien, soupire, et dit tout bas :
« Jeune Panther, objet de ma tendresse,
Que n'es-tu là! ton heureuse maîtresse,
Ainsi vêtue, enchanterait tes yeux;
Ce lit pour nous serait délicieux. »
On entre. O ciel! c'est le dieu du Parnasse.
Pour se lever elle fait un effort;
Sur les coussins Apollon la replace,
Ses mains il baise, et dit avec transport :
« Ne fuyez pas, ô reine d'Idalie!
J'ai quelques droits, et vous voilà si bien!
—Hélas! monsieur, je m'appelle Marie,

Digitized by Google

Et non Vénus; laissez-moi, je vous prie;
Laissez-moi donc. — Oh ! je n'en ferai rien;
Impunément on n'est pas aussi belle.
C'est Vénus même, ou c'est encor mieux qu'elle.
—Je vais crier. — Tout comme il vous plaira;
Mais à vos cris ici l'on entrera;
Votre costume est païen, l'on rira;
Peut-être aussi quelqu'un se fâchera.
Se plaindre un peu, menacer sans colère,
Beaucoup rougir, c'est en pareille affaire
Tout ce qu'on peut et tout ce qu'on doit faire.»
Point de réplique à ce sage discours.
Baissant les yeux, déjà faible et tremblante,
Déjà vaincue, elle combat toujours.
Mais tout-à-coup une bouche insolente
Vient séparer ses lèvres de corail,
Et de ses dents baise le blanc émail.
Sur les coussins, malgré son vain murmure,
Le dieu pressant la pousse avec douceur;
Un long soupir s'échappe de son cœur,
Et ce soupir disait : Quelle aventure !
Les dieux font bien et font vite. Apollon
Dans ses transports conservait sa raison;
Pour notre sainte il craignait le scandale.
Sacrifiant le reste de ses feux,
Il sortit donc, rajusta ses cheveux,
Et d'un air froid il rentra dans la salle.
En ce moment Terpsichore attachait
Tous les regards. La craintive Marie
Vermeille encor, de moitié plus jolie,

Digitized by Google

Parut enfin au dernier coup d'archet.
Le beau pigeon, gonflé de jalousie,
Se lève, et dit au modeste papa,
Qui sans plaisir avait vu tout cela :
« Qu'attendez-vous ? la séance est finie ;
Voici bientôt l'heure de l'*Angelus* ;
Allons-nous-en, et ne revenons plus. »
Allons-nous-en, répète le bon père ;
Allons-nous-en, répète aussi Jésus,
Et par un signe il avertit sa mère.
De s'en aller elle eut quelque chagrin.
La nouveauté de ce banquet divin,
Le chant, la danse, et les tendres fleurettes
Qui chatouillaient ses oreilles discrètes,
L'avaient séduite, et son goût se formait.
D'un certain dieu l'audace peu commune
Lui déplut fort ; mais douce et sans rancune,
Au paganisme elle s'accoutumait.
Pendant la route elle en parlait sans cesse.
Le Père donc lui dit avec simplesse :
« Ma chère enfant, peut-être que j'ai tort ;
Mais d'Apollon la musique m'endort.
Je n'entends rien à cette mélodie.
Il aurait dû nous donner du plain-chant ;
Cela vaut mieux. Quant à la poésie,
Le Saint-Esprit n'en est pas très-content. »
« On peut m'en croire, elle est faible et commune,
Dit le pigeon ; pas un mot des serpens ;
Tous les lions y conservent leurs dents.
On n'y voit point le soleil et la lune

Danser ensemble et soudain s'abîmer,
Ni du Liban les cédres s'enflammer. »
« Des grands ballets la beauté me fatigue,
Disait Jésus; et ces chaconnes-là
Ne valent point le menuet, la gigue,
Que l'on dansait aux noces de Cana. »
La Trinité, discourant de la sorte,
Au paradis rentre avec son escorte.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

Organisation du Paradis. Conversation naïve et instructive de la Trinité. Dîné rendu aux païens, et terminé par la représentation de quelques *mystères*.

Belle Marie, ô toi dont la candeur,
Les yeux baissés et le simple langage,
Souvent d'un fils désarment la rigueur,
Entends ma voix, et reçois mon hommage.
Ton cœur sensible, et doux comme tes traits,
A la pitié ne se ferme jamais;
Tu compatis aux faiblesses humaines;
De courts plaisirs parmi de longues peines
Ne semblent pas à tes yeux des forfaits.
De ces plaisirs écarte le tonnerre;
Demande au ciel grâce pour les amours,
Pour les baisers qui consolent la terre;
Par l'inconstance ils sont punis toujours.
Vénus jadis par des soins efficaces
Les protégeait; mais trop vieille est Vénus,
Trop libertine, et l'homme n'en veut plus.
Dans cet emploi c'est toi qui la remplaces.
Ah! puisses-tu long-temps le conserver!
Puisse ton fils ne jamais éprouver
Le sort fâcheux et la chute bizarre
Qu'à Jupiter doucement il prépare!
De Jupiter le vaste et beau palais
Avait pour base une haute colline.
Sur tout l'Olympe il s'élève et domine.

Un mur de bronze en interdit l'accès;
Et sur ce mur, qui menace la plaine,
En sentinelle on place tour-à-tour
Bacchus, Diane, et ces fils de l'amour,
Ces deux jumeaux que pondit une reine.
Bellone et Mars au combat préparés,
De sang chrétien dès long-tems altérés,
Gardent la porte, et sauront la défendre.
Leur fier courage aimerait mieux l'ouvrir;
Et quelquefois il s'indigne d'attendre
Un ennemi qu'il voudrait prévenir.
Jupiter place au pied de la montagne
D'autres guerriers; plus loin dans la campagne
Il établit ses postes avancés;
Mais d'attaquer il fait défense expresse;
Et prudemment sur la frontière il laisse
Quelques Sylvains en vedette placés.
Le paradis autrement s'organise.
Au beau milieu des nuages ouverts,
Sur un autel environné d'éclairs,
Du triple dieu la grandeur est assise.
A ses genoux, ou bien à leurs genoux,
La Vierge occupe un tabouret modeste.
Le doux Jésus, du bon ordre jaloux,
Devant l'autel range la cour céleste.
Au premier banc brillent les *Séraphins*,
Du beau Trio contemplateurs fidèles :
Ces clairs flambeaux, ces lampes éternelles,
Brûlent toujours devant le saint des saints;
Le pur amour sans cesse les consume,

Le pur amour sans cesse les rallume.
Plus bas on voit des visages très-ronds
Et très-vermeils, des cheveux courts et blonds,
De beaux yeux bleus, des bouches aussi belles,
De frais mentons d'où s'échappent deux ailes,
Mais point de corps; ces minois enfantins,
Ces têtes-là se nomment *Chérubins* :
Nous les aimons; nos peintres de village
Dans leurs tableaux en font souvent usage.
Viennent après les *Dominations*,
Trônes, *Vertus*, *Principautés*, *Puissances*,
Esprits pesans, grosses intelligences,
Qu'on charge peu de saintes missions.
Regardant tout, mais à tout inhabiles,
Les bras croisés, ils sont là sur deux files,
Propres sans plus à garnir les gradins;
A cet emploi se borne leur génie :
C'est ce qu'au bal nous autres sots humains
Nous appelons, faire tapisserie.
Du ciel ensuite arrivent les guerriers.
Les généraux, colonels, officiers,
Connus là-haut sous le titre d'*Archanges*,
Le sabre en main, conduisent leurs phalanges.
Sous les drapeaux les *Anges* réunis
Sont par Jésus inspectés et bénis.
De gaze fine une robe légère,
Un casque d'or à panache flottant,
Un bouclier, un tranchant cimeterre,
De ces guerriers forment l'accoutrement.
Du paradis la milice innombrable

Obéissait au valeureux Michel,
Qui sous ses pieds a terrassé le diable.
Pour suppléans il a ce Gabriel,
Beau messager, que la Vierge Marie
Toujours protége, et l'adroit Raphaël,
Qui sut jadis avec un peu de fiel
Désaveugler le bonhomme Tobie.
Plus bas enfin on voit tous les Élus
Dans le parterre ensemble confondus.
Plusieurs, dit-on, vantés par la légende,
N'en sont pas moins des Saints de contrebande.
De francs vauriens, pour tels bien reconnus,
Par la cabale au ciel sont parvenus.
Mais quel remède? Un caprice du pape
D'un réprouvé peut faire un bienheureux.
En vain Satan lui réservait ses feux;
Sa bulle en main, à l'enfer il échappe.
Sans peine donc on entre en paradis,
Lorsque dans Rome on a quelques amis.
Du saint Trio l'œil avec complaisance
Erra long-tems sur sa nombreuse cour;
C'était pour lui nouvelle jouissance,
Puis il se lève, et dit : « Jusqu'à ce jour
Errant, banni, vexé par l'injustice,
Je ne pouvais régler votre service;
Mais à présent je triomphe à mon tour;
Me voilà dieu : du céleste séjour
Il faut fixer l'éternelle police.
Je veux d'abord une garde d'honneur
Autour de moi; car je suis le Seigneur,

Entendez-vous? et j'aime qu'on me garde.
Trois fois par jour l'*Angelus* sonnera :
Devant mon trône on se rassemblera,
Et d'y manquer qu'aucun ne se hasarde.
Pendant une heure en contemplation,
Vous jouirez de cette vision
Que les savans nomment intuitive.
Exprès pour vous, de ma gloire trop vive
J'adoucirai l'éclat et le fracas;
Vos faibles yeux n'y résisteraient pas.
Vous chanterez, car le plain-chant m'amuse,
Et sur ce point je n'admets pas d'excuse;
Vous chanterez l'*Excelsis gloria*,
Et des noëls, et des *Alleluia*.
Vous me louerez, car j'aime la louange;
Vous me louerez, car je suis le Seigneur,
Le Seigneur Dieu, le Dieu fort et vengeur,
Entendez-vous? et je veux qu'on s'arrange
Pour me louer et ne louer que moi :
Je suis jaloux, je ne sais pas pourquoi.
Sur ce, partez; veillez sur vos églises,
Et des païens redoutez les surprises. »
Chacun s'éloigne avec docilité.
Le Saint-Esprit, et le Fils, et le Père,
Près de la Vierge, au fond du sanctuaire,
Sont réunis en petit comité.
Leur entretien a de quoi nous instruire,
Et mot à mot je dois vous le redire.

LE PÈRE.

Convenez-en, chez le sot genre humain

Nous avons fait un rapide chemin.

JÉSUS-CHRIST.

En vérité, lorsque dans une étable
Ma pauvre mère accoucha sans secours;
Lorsqu'à vingt ans, oisif et misérable,
Au pain d'autrui j'avais souvent recours;
Lorsqu'avec peine un docteur charitable
M'apprit à lire, et que dans mes leçons
Du roi David j'expliquais les chansons;
Interrogé par Anne le pontife,
Remis ensuite à son gendre Caïphe,
Quand je me vis, de fouetteurs entouré,
Par ce Caïphe à Pilate livré,
Par ce Pilate envoyé chez Hérode
Qui voulait voir le prophète à la mode,
Et par Hérode à Pilate rendu,
Puis sur ma croix tristement étendu;
Certes alors je ne prévoyais guères
Ce qui m'arrive. On parle de mystères;
Notre succès est le premier de tous.

LE SAINT-ESPRIT.

D'autres l'auraient obtenu comme nous.
Le changement à l'homme est nécessaire:
En fait d'erreurs il choisit la dernière.
Dieu, le vrai Dieu, l'unique, et l'éternel,
En le créant, lui dit: « Sois immortel.
Je t'ai donné pour loi ta conscience;
Au bien toujours elle conduit tes pas;
Elle est ton juge au-delà du trépas;

Elle punit, pardonne, ou récompense. »
Rien de plus simple; aussi l'homme trouva
Ce fond trop pâle, et soudain le broda.
Il se fit donc des dieux moins invisibles;
Moins grands, moins bons, et surtout plus terribles.
Aux sages lois écrites dans son cœur
Il ajouta des notes, des oracles :
Un évangile, et toujours des miracles.
Le seul remords ne fait pas assez peur;
Il lui fallut des serpens, des furies,
De gros vautours, de hideuses harpies,
Des coups de fouets, de fourches, de hoyaux,
A tour de bras appliqués sur le dos,
Des lacs brûlans et sans fond et sans bornes,
Des cris, des pleurs, des diables, et des cornes,
Et tout cela pendant l'éternité.
Mais des vertus quelle est la récompense?
Nouveau travail, nouvelle extravagance.
D'après ses goûts, chacun à volonté
Se fait au ciel un séjour enchanté.
La vieille y prend un visage de rose;
Le libertin y baise avec transport
Ce qui lui plaît; le faible y devient fort;
Des élémens l'ambitieux dispose;
Celui-ci boit; celui-là fume et dort;
L'un n'y fait rien; nous autres, pas grand'chose;
Car l'homme, hélas! mesquin dans ses desirs,
Se connaît mieux en tourmens qu'en plaisirs.
Quoi qu'il en soit, crédule il nous adore;
Profitons-en. Jupiter passera,

Nous passerons, et bien d'autres encore :
Un seul demeure, un seul fut, et sera.

LE PÈRE.

Amen, Amen. Ce sermon d'évangile
M'a paru long, et j'allais m'endormir.
Votre conseil n'en est pas moins utile :
Sur notre autel il faut nous affermir,
Et profiter du pouvoir qu'on nous prête.
Profitons-en sur l'heure. A moi, les vents !
Soufflez, sifflez, je veux une tempête.

JÉSUS-CHRIST.

Voyez combien ils sont obéissans !
Déjà du jour les rayons s'obscurcissent;
Sur l'horizon les vapeurs s'épaississent ;
Jusqu'au zénith les nuages poussés,
Noirs, menaçans, l'un sur l'autre entassés,
Surchargent l'air de leur masse immobile :
En vérité, l'on n'est pas plus docile.

LE PÈRE.

Savez-vous bien qu'un bel orage est beau ?

LE SAINT-ESPRIT.

Très-beau, surtout quand on le fait soi-même.

LE PÈRE.

Il pleut, il grêle ; et voilà ce que j'aime:
C'est pour la terre un déluge nouveau.

LA VIERGE.

De ce déluge arrêtez les ravages,

Seigneur, mon Dieu! de cinquante villages
En un moment vous noyez les moissons.
Adieu les fleurs, les savoureux melons,
Et tous les fruits que la terre obstinée
Accorde à peine au travail d'une année.
Pourquoi troubler la marche des saisons?
Au mois de juin, de la vigne étonnée
Ne gelez pas les innocens bourgeons;
Ou l'homme alors, qui sur nous aime à mordre,
En conclura que vous n'avez point d'ordre.

JÉSUS-CHRIST.

Le vin, ma mère, est toujours dangereux;
Il suffira qu'on en ait pour la messe.

LE PÈRE.

L'enfant dit vrai; d'ailleurs à ma sagesse
Tout est permis; je fais ce que je veux.
Je fais n'est pas le mot propre et technique;
Triple je suis, sans cesser d'être unique;
Et *je faisons* vaudrait peut-être mieux:
Mais vous cédez quelque chose au plus vieux.
Plus vieux? non pas; nous sommes du même âge.
De moi pourtant tous deux vous procédez:
Je vous ai donc d'un moment précédés?
On le croirait, c'est assez là l'usage;
Point, mes enfans se trouvent mes jumeaux.
Notre amalgame est un plaisant chaos,
Et je m'y perds. Revenons à l'orage.

LE SAINT-ESPRIT.

Il va très-bien. Voyez-vous ces vaisseaux

Battus, brisés, engloutis par les flots?
Voici l'instant d'essayer le tonnerre,
Ce vrai cachet de la divinité.
Cherchez un but; foudroyez sur la terre
Quelque vaurien qui l'aura mérité.

LA VIERGE.

Pourquoi sur lui presser votre vengeance?
Demain peut-être il ferait pénitence.

LE PÈRE.

Dans la forêt, remarquez-vous là-bas
Un bon curé qui, malgré la tempête,
Va d'un mourant adoucir le trépas,
Et ce voleur qui brusquement l'arrête?
Sur le ciboire il veut porter la main,
Car il est d'or: le prêtre fuit en vain;
Déjà le fer est levé sur sa tête.
Fort à propos j'arrive à son secours.
Feu!

LE SAINT-ESPRIT.

Vous tremblez.

LE PÈRE.

Ces foudres sont bien lourds.

LE SAINT-ESPRIT.

Lancez donc.

LE PÈRE.

Ouf! le drôle est-il en cendre?

LA VIERGE.

Eh! non vraiment; votre carreau vengeur

S'est détourné sur l'innocent pasteur,
Et roide mort vous venez de l'étendre.

LE PÈRE.

Au paradis qu'on le place à l'instant.

LE SAINT-ESPRIT.

Ces foudres-là seront nos amusettes;
Mais bien viser est un point important,
Et désormais vous prendrez des lunettes.

LE PÈRE.

Soit. Au surplus, nous pouvons, je le vois,
Nous divertir ici comme des rois.

LE SAINT-ESPRIT.

Ces païens seuls me donnent de l'ombrage.

JÉSUS-CHRIST.

C'est, je l'avoue, un fâcheux voisinage.

LE PÈRE.

Notre ennemi plus que nous est gêné:
Cela console, et nous pouvons attendre.

JÉSUS-CHRIST.

A ces messieurs nous devons un dîné;
Bon ou mauvais, il convient de le rendre.

LE PÈRE.

Ainsi-soit-il. D'archanges radieux
Qu'une douzaine aille inviter ces dieux.
Le groupe ailé s'acquitte du message.
On accepta, mais pour le jour d'après:
Gens du bon ton ne se hâtent jamais;

Se faire attendre est assez leur usage.
Le lendemain ils viennent un peu tard.
Chacun se lève, on leur fait politesse;
A table ensuite on se place au hasard;
Elle est étroite; on s'y pousse, on s'y presse,
Et l'on sourit déjà d'un air malin.
Pour tout dîné l'on voit quelques hosties
Sur la patène avec grace servies,
Qu'accompagnaient six burettes de vin,
Non de Bordeaux, de Champagne, ou du Rhin,
Mais de Surène; et l'on assure même
Qu'à sa naissance il reçut le baptême.
Les conviés, peu faits à ces façons,
Disaient tout bas entre eux: Nous souperons.
Pour amuser ces dédaigneux confrères,
Le doux Jésus, qui s'y connaît vraiment,
Après dîné fit jouer des *mystères*.
On commença par le commencement:
Et sur la scène on mit le premier homme,
La première Eve, et la première pomme.
Du frais Eden ces heureux possesseurs,
L'un jeune et beau, l'autre jeune et jolie,
Les bras pendans allaient de compagnie.
D'un pas distrait ils marchaient sur les fleurs,
Cueillaient des fruits, avalaient l'onde claire,
Pour tout plaisir dénichaient les oiseaux,
Jetaient du sable ou crachaient sur les eaux,
Bâillaient ensuite, et ne savaient que faire.
Ils se couchaient ensemble, et dormaient bien;
Ils étaient nus, et ne pensaient à rien.

Le diable arrive : il parlait comme un ange ;
Eve l'écoute, et la pomme elle mange.
Sans ce malheur, qui fut heureux pourtant,
Le genre humain restait dans le néant.
Que dis-je ? heureux ! Le fruit croqué par elle,
Et qui servit à son instruction,
Nous vaut à tous une indigestion
Forte, terrible, et de plus éternelle.
Ce dénoûment déplut à Jupiter.
« Monsieur, dit-il, vous faites payer cher
Une reinette. Aux gourmands encor passe ;
Mais à leurs fils qui n'en ont pas goûté !
Dans le néant aller chercher leur race,
Pour la damner! Quelle sévérité! »
Monsieur répond : « J'ai trop puni les hommes,
J'en conviendrai; qu'y faire ? Je suis bon,
Mais je suis vif ; j'aimais beaucoup ces pommes ;
J'y tenais, moi; pourquoi me les prend-on ? »
La scène change : on découvre un village,
Dans ce village un petit atelier,
Où travaillait un pauvre charpentier.
Pauvre ? non pas ; femme gentille et sage
Est un trésor ; mais il n'y touche point :
Son avarice est grande sur ce point.
On voit encore une arrière-boutique,
Un lit modeste, une vierge dessus,
Dont les attraits ont dix-huit ans au plus,
Et qu'assoupit un sommeil angélique.
Il faisait chaud ; cette vierge en dormant
A dérangé l'utile vêtement

Qui la couvrait; la robe se replie,
Et laisse voir ce qu'on ne vit jamais;
Sa jambe nue et sa cuisse arrondie,
En s'écartant semblent chercher le frais.
Un beau pigeon, au plumage d'albâtre,
Du ciel alors descend sur le théâtre.
Son rouge bec et ses pattes d'azur,
De son gozier le timbre clair et pur,
Son auréole, et surtout ses manières,
Le distinguaient des pigeons ordinaires.
Sur la dormeuse il plane galamment,
S'abat ensuite, et léger il se pose
Juste à l'endroit délicat et charmant
Où des amours s'ouvre à peine la rose.
De son plumage il le couvre un moment,
Ses petits pieds avec adresse agissent,
Son joli bec l'effleure doucement,
Et de plaisir ses deux ailes frémissent.
« Auriez-vous cru, messieurs, que d'un pigeon
Il pût jamais résulter un mouton?
Dit le papa d'un air grave et capable.
En nous, chez nous, tout doit être incroyable.
On croit pourtant, et voilà ce qu'il faut.
J'aime à l'excès les énigmes sans mot. »
Du paradis la troupe infatigable,
Pour terminer, joua la Passion,
Et joua bien. Les conviés, dit-on,
Goûtèrent peu ce drame lamentable.
Mais un malheur qu'on n'avait pas prévu
Du dénoûment égaya la tristesse.

Bien flagellé, le héros de la pièce
Était déjà sur la croix étendu.
On choisissait pour ce rôle pénible
Un jeune acteur intelligent, sensible,
Beau, vigoureux, et sachant bien mourir;
Il était nu des pieds jusqu'à la tête :
Un blanc papier qu'une ficelle arrête
Couvrait pourtant ce que l'on doit couvrir.
Charmante encore après sa pénitence,
La Magdelène au pied de la potence
Versait des pleurs : ses longs cheveux épars,
Son joli sein qui jamais ne repose,
Du crucifix attiraient les regards;
Il voyait tout, jusqu'au bouton de rose;
Quelquefois même il voyait au-delà.
Prêt à mourir, cet aspect le troubla.
Il tenait bon; mais quelle fut sa peine,
Quand le feuillet vint à se soulever!
« Otez, dit-il, ôtez la Magdelène,
Otez-la donc, le papier va crever. »
Soudain il crève; et la Vierge elle-même
Pour ne pas rire a fait un vain effort.
« Le tour est bon, dit le Père suprême;
On le voit bien, le drôle n'est pas mort. »
Cet incident finit la tragédie.
On se sépare avec cérémonie;
Et les païens retournent dans leur fort,
En répétant : le drôle n'est pas mort.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

Abandon et détresse des dieux païens. Combat. Samson vaincu par Hercule. Des Saintes commandées par Judith forment une attaque séparée : elle ne réussit pas ; mais Judith y gagne quelque chose. Les païens se battent en retraite. Blocus de l'Olympe. Priape et les Satyres font une sortie.

ABANDONNANT la terrestre demeure,
Un jour, dit-on, six hommes vertueux,
Morts à-la-fois, vinrent à la même heure
Se présenter à la porte des Cieux.
L'ange paraît, demande à chacun d'eux
Quel est son culte; et le plus vieux s'approche,
Disant : tu vois un bon mahométan.

L'ANGE.

Entre, mon cher, et, tournant vers la gauche,
Tu trouveras le quartier Musulman.

LE SECOND.

Moi, je suis Juif.

L'ANGE.

Entre, et cherche une place
Parmi les Juifs. Toi, qui fais la grimace
A cet Hébreu, qu'es-tu ?

LE TROISIÈME.

Luthérien.

L'ANGE.

Soit; entre, et va, sans t'étonner de rien,

T'asseoir au temple où s'assemblent tes frères.

LE QUATRIÈME.

Quakre.

L'ANGE.

Eh bien, entre, et garde ton chapeau.
Dans ce bosquet les Quakres sédentaires
Forment un club; on y fume.

LE QUAKRE.

Bravo.

LE CINQUIÈME.

J'ai le bonheur d'être bon catholique;
Et, comme tel, je suis un peu surpris
De voir un Juif, un Turc, en paradis.

L'ANGE.

Entre, et rejoins les tiens sous ce portique.
Venons à toi; quelle religion
As-tu suivie?

LE SIXIÈME.

Aucune.

L'ANGE.

Aucune?

LE SIXIÈME.

Non.

L'ANGE.

Mais cependant quelle fut ta croyance?

LE SIXIÈME.

L'ame immortelle, un Dieu qui récompense,

Et qui punit; rien de plus.

L'ANGE.

En ce cas,
Entre et choisis ta place où tu voudras.
Ainsi raisonne, ou plutôt déraisonne
Un philosophe, un sage de nos jours.
Sage insensé! Mais que Dieu lui pardonne,
Si Dieu le peut, cet étrange discours.
Français, croyez tout ce qu'ont cru vos pères;
Femmes, aimez ce qu'ont aimé vos mères;
Croyez, aimez; et lorsqu'il vous plaira,
Du ciel pour vous la porte s'ouvrira.
Non, arrêtez : la guerre vient d'éclore
Dans ces hauts lieux; le royaume d'azur
A Jésus-Christ n'appartient pas encore;
On va combattre; attendre est le plus sûr.
Trop négligés dans leur petit domaine
Les dieux païens subsistaient avec peine :
L'encens manquait. Leurs rivaux plus heureux
Escamotaient les terrestres prières,
Les chants discords, les offrandes, les vœux,
Et les parfums là-haut si nécessaires.
Gens affamés n'entendent pas raison.
Peu satisfaits de leur maigre pitance,
Quelques Sylvains d'un appétit glouton
Pleuraient un jour leur première abondance.
Leurs poings fermés, leurs regards menaçans,
Sur les chrétiens se détournaient sans cesse;
Ils déclamaient contre l'humaine espèce;
Quand tout-à-coup un nuage d'encens

De leur humeur adoucit la tristesse.
« Bon! dit l'un d'eux; celui-là vient à nous;
De sa vapeur d'avance je m'enivre.
Comme il est gros! Amis, rassurez-vous;
Pour quelque temps nous aurons de quoi vivre. »
A bien dîner à tort il s'attendait.
Quarante saints, qu'un ange commandait,
Au paradis convoyaient ce nuage.
Il s'approcha des Sylvains étonnés,
Et passa juste à deux doigts de leur nez.
Ce qui n'était qu'un simple badinage
Au sérieux fut pris par ces pandours.
De Jupiter l'ordre est précis; n'importe,
A coups de sabre ils tombent sur l'escorte.
L'escorte a peur; elle crie au secours :
En attendant les coups pleuvent toujours.
L'ange, privé de ses ailes rapides,
A pied s'enfuit : on houspille les saints;
Tout se disperse, et déjà les Sylvains
Sur le convoi portent leurs mains avides.
Du paradis accourent par bonheur
D'autres chrétiens, qui leur font lâcher prise.
D'autres païens arrivent par malheur,
Qui des premiers soutiennent l'entreprise.
Trente contre un ces chrétiens combattaient;
Plus aguerris, ces païens les frottaient;
Et la victoire est encore indécise.
Mais j'aperçois Samson. Tremblez, faquins!
L'arme fragile, instrument de sa gloire,
Vaincra toujours : cette heureuse mâchoire

Digitized by Google

Brisa cent fois celle des Philistins;
Fuyez, vous dis-je, ou c'en est fait des vôtres.
Et toi, Samson, prends garde aux sept cheveux
Qui font ta force : invincible par eux,
Défends-les bien; laisse arracher les autres.
Le casque en tête, il s'élance d'un saut
Au premier rang. Un Sylvain téméraire
Pour le combat se présente aussitôt.
« Attends, dit-il, attends; mon cimeterre
Va chatouiller cet énorme derrière,
Et de ce dos mesurer la largeur.
Je veux..... » Soudain la mâchoire funeste
Sur la mâchoire atteint ce discoureur,
La pulvérise, et supprime le reste
De sa harangue : alors chaque païen
Se défendit sans parler, et fit bien.
Samson triomphe, et le parquet céleste
Des dents qu'il brise est déjà parsemé.
Par un courrier intelligent et preste,
De ce dégât Hercule est informé.
A ce récit, le vaillant fils d'Alcmène
Répond : J'y cours; et quittant les remparts,
D'un pas rapide il traverse la plaine,
Et des chrétiens étonne les regards.
Lorsqu'en hurlant une hyène sauvage,
De qui la faim augmente encor la rage,
Du Gévaudan abandonne les monts,
Le feu jaillit de sa rouge prunelle;
L'effroi, la mort descendent avec elle
Sur les troupeaux épars dans les vallons;

Digitized by Google

Tout fuit, enfans, chiens, bergers et moutons.
Des Philistins le vainqueur intrépide,
Se promettant un triomphe de plus,
Seul attendit le vainqueur de Cacus.
Impunément on n'attend pas Alcide.
De prime abord, au héros des Hébreux
De sa massue il porte un coup affreux.
Brave Samson, ton casque est mis en pièces;
Ton crâne saint, frappé si rudement,
Est ébranlé sous ses croûtes épaisses;
Ton large front s'incline forcément;
Ton œil se trouble et voit mille étincelles;
Sur tes grands pieds un moment tu chancelles;
Un seul moment. « Ce n'est rien, ce n'est rien. »
Il dit; ce mot fait rire le païen.
O du Très-Haut assistance imprévue!
De la mâchoire un coup miraculeux
En mille éclats a brisé la massue.
Le fier Samson relève un bras nerveux;
Le fier Alcide au visage lui lance
Le court tronçon qui formait sa défense,
Et brusquement le saisit aux cheveux.
A cet aspect tous les chrétiens pâlissent,
Et leurs clameurs dans les airs retentissent :
« Maudit païen! il va les arracher.
Laisserons-nous dans sa main furieuse
De notre ami la tête précieuse?
Défendons-la. Ferme! osons approcher. »
D'un épervier quand la serre sanglante
Vient de saisir l'alouette tremblante,

Qui s'élevait en chantant jusqu'aux cieux,
Aux sons plaintifs que pousse la pauvrette,
Du bois voisin le peuple harmonieux,
Moineau, pinson, sansonnet et fauvette,
S'élancent tous sur le tyran des airs
Que n'émeut point leur impuissante rage,
Suivent son vol, et de leurs cris divers
Font vainement retentir le bocage.
Tel des chrétiens le courage discret
Défend Samson; mais sourd à leur colère,
L'autre tirait sur l'épaisse crinière,
Tant et si fort, qu'il emporte tout net,
Et montre aux siens le bienheureux toupet.
Ce fut alors que les cris redoublèrent.
Du gros Samson la factice vigueur
S'évanouit, et ses genoux tremblèrent.
Il voulut fuir; l'intraitable vainqueur
D'un coup de poing acheva sa défaite.
De nos héros l'ame était stupéfaite.
Leurs ennemis s'élancent de nouveau,
Pour se saisir du nuage en litige.
A reculer d'abord on les oblige;
Car nous tenions à ce friand morceau :
Mais l'appétit chez eux se tourne en rage.
Revenant donc en vrais déterminés,
Ils forcent tout, et s'ouvrent un passage.
Il fallait voir sur l'odorant nuage
Les combattans follement acharnés.
En sens contraire on le pousse, on le tire;
Chacun y met la griffe; on le déchire,

On le dépèce ; et les flocons épars,
Chargés d'encens, volent de toutes parts.
On court après. Notre milice entière
Du paradis débouche en ce moment.
Du grand Michel tonne la voix guerrière ;
Il marche, avance, et crie : Alignement !
La Trinité, qu'escortaient six mille anges,
Se place ensuite au quartier-général,
Bénit trois fois ses nombreuses phalanges,
Et de l'attaque arbore le signal.
Pauvres païens, la résistance est vaine,
Vous le voyez ; que peut une centaine
De combattans, que peut l'Olympe entier
Contre une armée innombrable et chrétienne !
Le parti sage est de vous replier.
C'est ce qu'ils font, non pas sans quelque peine.
Serrés de près, les coups hâtent leurs pas.
De poste en poste on les pousse, on les chasse.
Mars et Bellone arrivent, et leur bras
De l'ennemi réprime un peu l'audace.
Des rangs entiers sont renversés par eux.
On voit bientôt sur le pavé des cieux
D'anges, de saints, un abattis immense.
Mais d'autres saints, d'autres anges tout frais,
Que prudemment d'autres suivent de près,
Du fougueux Mars fatiguent la vaillance.
« Morbleu, dit-il, c'est à ne plus finir. »
Las de frapper, mais toujours formidable,
Le dieu s'arrête, et soutient sans pâlir
Des bataillons le choc épouvantable.

Laissons-le faire, et sur le paradis
Tournons les yeux : on n'y voit que les saintes,
Qui, babillant, se confiaient leurs craintes
Sur le combat livré par leurs amis.
De ce troupeau dédaignant la cohue,
Plus loin Judith se promène à l'écart.
La tête basse, elle marche au hasard;
Elle est rêveuse, et semble très-émue.
Aux demi-mots qu'elle laisse échapper,
A son regard, à son geste, on soupçonne
Qu'un grand dessein occupe l'amazone,
Et qu'elle trouve une tête à couper.
Judith revient, et fortement s'écrie :
« Morbleu! j'enrage; au lieu de babiller,
Que n'allons-nous en silence étriller
De ces païens au moins une partie?
Secondez-moi dans ce projet heureux;
Que d'entre vous les plus braves se lèvent;
Prenons en flanc ces brigands peu nombreux;
Déjà battus que nos bras les achèvent. »
Sa tête haute et son air triomphant,
D'un poing fermé le geste renaissant,
Son autre main sur la hanche placée,
La jambe droite avec grace avancée,
Mais plus encor la nouveauté du fait,
De son discours assurèrent l'effet.
A ses côtés trois cents femmes se rangent,
Et prudemment leurs habits elles changent,
Pour éviter tout accident fâcheux.
On prend des Saints la jaquette légère,

Le bouclier, le casque, et la rapière,
Et l'on promet de se battre comme eux.
Du Ciel Judith connaissait les passages :
Son bataillon derrière les nuages
Se glisse, avance, et se croit bien caché.
Mais sur l'Olympe en ce moment perché,
L'aigle attentif le découvre sans peine :
A Jupiter il en fait son rapport.
Au même instant le dieu du Pinde sort,
Et de soldats il prend une centaine.
Au pas de charge il marche à ces hussards,
Et brusquement se montre à leurs regards.
Qui fut penaud ? Ces vaillantes donzelles
S'arrêtent court, délibèrent entre elles,
Et la moitié déjà tourne le dos.
Le général, que leur faiblesse irrite,
Gronde, pérore, et jurant à propos,
Tant bien que mal au combat les excite.
De son côté l'intrépide Apollon
A sur deux rangs formé son bataillon.
Du fourreau d'or sa lame était tirée.
« Qu'est-ce ? dit-il : ce maintien indécis,
Ces blanches mains, ces genoux arrondis,
Ces petits pas, cette marche serrée,
Annonceraient de faibles ennemis.
De ces guerriers l'allure est malheureuse.
Voyons pourtant, car la mine est trompeuse. »
Sur le plus proche il s'élance aussitôt,
Et pour frapper son bras nerveux se lève.
Notre héroïne, au seul aspect du glaive,

Pâle d'effroi, raisonne ainsi tout haut :
« Après le coup immanquable est ma chute :
Pour abréger, je tombe avant le coup. »
Et sur l'arène une prompte culbute
Étend la belle. Apollon rit beaucoup;
Mais remarquant sous la courte jaquette
De sa frayeur une excuse complète :
« L'avez-vous vu? dit-il à ses soldats;
C'en est bien un, je ne m'abuse pas.
Tant mieux! levons ces trompeuses casaques;
Ne tuons rien; mais des claques, des claques. »
Ce mot heureux circule promptement.
Sur l'ennemi chacun tombe gaîment;
Gaîment encore aux claques l'on procède.
Le jeu s'échauffe, et malheur à la laide!
Toujours sur elle on daube fortement.
Sur la beauté la main aussi se lève;
Prête à frapper, jamais elle n'achève :
On la voyait retomber doucement,
Du blanc satin caresser la surface,
Et quelquefois la bouche prend sa place.
Les unes donc à grands pas détalaient;
Avec lenteur les autres reculaient.
On les rattrape, et l'assaut recommence.
Il plaisait fort; c'était un jeu de main,
Qui ne fut pas pourtant jeu de vilain.
Des culs de lis restaient en évidence :
De la victoire on voulut profiter;
On les retourne; ils y comptaient d'avance.
Quelle attitude! et quel profond silence!

On entendrait une souris trotter.
Des généraux doivent se battre ensemble,
Et la Judith appartenait de droit
Au dieu du Pinde. A l'écart il la voit.
» Viens, dit tout bas la Sainte, viens et tremble.
Je ne veux point disputer, tu m'auras;
Mais cet honneur bien cher tu le paîras. »
Par Apollon aussitôt entreprise,
Sa chasteté résiste faiblement;
A ses désirs elle est bientôt soumise,
A tout se prête, et hâte le moment
Où de ses sens il va perdre l'usage.
Mais prenant goût à ce charmant ouvrage,
Elle oublia de conserver les siens.
Dans le plaisir Apollon la devance,
Au but arrive, et soudain recommence.
« Bon! dit Judith, à présent je te tiens. »
Sa main alors subtilement ramasse
Le fer tranchant auprès d'elle placé.
Le dieu la voit, et son bras avancé
Retient en l'air le coup qui le menace.
« Peste! dit-il, je remplis vos souhaits,
Je recommence, et votre main cruelle
Veut m'égorger! Que feriez-vous, la belle,
Si ma faiblesse eût manqué vos attraits?
Seriez-vous point la Judith? Oui, vous l'êtes,
Et votre zèle en veut toujours aux têtes.
Moi, je suis bon; loin de vous imiter,
A vos appas je prétends ajouter. »
Le traître alors touche d'un doigt perfide

Le point précis où naît la volupté,
Ce point secret, délicat et timide,
Dont le doux nom des Grecs est emprunté.
En même tems quelques mots il prononce,
Des mots sacrés sans doute; et pour réponse,
Le point touché subitement s'accrut.
En frémissant Judith s'en aperçut.
On lui donnait trop ou trop peu; la belle
S'écria donc : Suis-je mâle ou femelle?
Elle s'élance, et frappe à tour de bras
Le dieu malin qui riait aux éclats.
Tout en riant, adroitement il pare :
La foule alors arrive et les sépare.
Vous avez vu des duègnes le troupeau
Mal figurer dans ce combat nouveau,
Et par la fuite aux claques se soustraire.
De tant courir il n'était pas besoin;
A les poursuivre on ne s'empressait guère.
Elles font halte à six cents pas plus loin,
Et tristement regardent en arrière.
A cet aspect, lecteur, figurez-vous,
Et leur surprise et leur dépit jaloux.
Que n'ose point une femme en colère!
La frayeur cesse; on revient sur ses pas,
Et l'on retombe en écumant de rage
Sur les pécheurs, qui ne s'en doutaient pas.
Beaucoup avaient terminé leur ouvrage;
Mais il restait encor quelques traîneurs;
Et ces derniers se prêtaient à merveilles
Au châtiment infligé par les vieilles.

D'une main sèche on claque ces claqueurs ;
Et leurs amis, qu'amuse un tel spectacle,
A la leçon bien loin de mettre obstacle,
Disaient : Il faut leur apprendre à finir.
Ceux-là punis, les prudes implacables
Fondent soudain sur les saintes aimables
Qui du combat s'étaient fait un plaisir.
Pour préluder d'abord on s'invective;
Aux coups de poing par degrés on arrive;
La rage augmente; on se prend aux cheveux,
Au nez, au sein, à la jaquette, aux yeux,
Ailleurs encore; et la troupe acharnée,
Que des païens animent les propos,
S'en va tomber sur les deux généraux.
Que fit alors l'héroïne étonnée?
D'une voix forte elle cria : « Holà!
Séparez-vous. Quel excès d'indécence!
Vit-on jamais pareille extravagance?
Quoi! vous veniez combattre ces gens-là,
Et sous leurs yeux... Le trait est impayable!
Au corps, au cœur, vous avez donc le diable?
Séparez-vous, coquines, ou ces mains
Vont arracher le reste de vos crins. »
Déjà l'effet a suivi la menace.
A droite, à gauche, elle frappe, et terrasse.
Lors Apollon et ses heureux soldats,
Gais et contens retournent sur leurs pas.
Ce lieu, témoin de leurs folles attaques,
Fut surnommé *la Chapelle des claques.*
De vrais combats les attendaient ailleurs.

Leurs compagnons affaiblis, hors d'haleine,
Pliaient déjà; la foule des vainqueurs
Entourait Mars; Mars résistait à peine.
« Que voulez-vous, brigands du paradis?
S'écriait-il. Quel démon vous travaille?
N'approchez pas, sotte et vile canaille,
Ou de nouveau, moi, je vous circoncis. »
Malgré les traits qui pleuvent comme grêle,
Sur les vaincus entassés pêle-mêle
D'un pied barbare il monte et s'affermit.
Frappé cent fois, son bouclier gémit :
N'importe, à fuir il ne peut se résoudre.
Seul contre tous il reste insolemment,
Comme un rocher que battent vainement
Le vent, les flots, et la grêle, et la foudre.
De son palais le souverain des dieux
Voit des chrétiens le triomphe rapide.
Sa main saisit la redoutable égide,
Et sur son aigle il monte furieux.
« N'écoutez pas une aveugle colère,
Lui dit Minerve, et cédez au destin.
De vos efforts qu'espérez-vous enfin?
Ainsi que vous, ces gens ont leur tonnerre;
Il est tout frais, et le vôtre a vieilli.
Pourquoi lancer au Christ enorgueilli
De vains pétards? Cachons notre impuissance;
De la douceur donnons-lui l'apparence.
Vous le voyez; nos braves champions
Font éclater un courage inutile.
Qu'ils rentrent tous; ils sont à peine mille,

Et les chrétiens comptent par millions.
Que de ces murs la force nous protége ;
Nous y pouvons soutenir un long siége.
Moi cependant, chez les dieux étrangers,
J'irai conter notre mésaventure,
Notre faiblesse et nos pressans dangers :
De leur appui leur intérêt m'assure. »
Cette leçon, mais surtout cet espoir,
Calma du dieu la fureur indiscrète.
A la prêcheuse il donna plein pouvoir,
Et sans délai fit battre la retraite.
Il eut raison; ce combat inégal
A ses guerriers allait être fatal.
Bellone et Mars, affamés de carnage,
N'obéissaient qu'en frémissant de rage.
Plus furieux à ce dernier moment,
Ils se pressaient d'assommer et d'abattre;
Puis en arrière ils marchaient lentement,
Et quelquefois revenaient brusquement
Sur les chrétiens qui tombaient quatre à quatre.
On les eût pris de loin pour les vainqueurs.
En ordre ainsi les païens se retirent ;
De la montagne ils gagnent les hauteurs;
Et renfermés dans leurs murs, ils respirent.
L'ardent Michel se présente aussitôt,
Et des remparts il veut tenter l'assaut :
Mais tous n'ont pas son courage héroïque.
Le jour fuyait, et l'ombre pacifique
Au doux sommeil invitait le soldat :
Pour murmurer chacun ouvrait la bouche,

Quand le Trio, qui jamais ne découche,
Au lendemain renvoya le combat.
Devant les murs, autour de la colline,
Vingt bataillons par Michel sont placés;
Au paradis le reste s'achemine,
Sur des brancards emportant les blessés.
On n'entend plus le fracas de la guerre;
Après la gloire, on cherche le repos;
Et le poltron, ainsi que le héros,
Au doux sommeil a livré sa paupière.
Priape et Mars, aux portes du palais,
Étaient de garde avec tous les Satyres.
« Eh quoi! dit Mars, tu rêves? tu soupires?
De ces brigands tu crains donc le succès?
— Moi? point du tout; mais l'ennui me consume.
— Je m'en doutais. Aux Satyres vraiment
Ce métier-ci ne convient nullement.
Veiller sans fruit n'est pas votre coutume;
La continence est pour vous un tourment :
Que je vous plains!—Mal-à-propos tu railles.
Dans ce moment je songeais aux batailles;
Un grand projet occupait mon esprit.
— Qu'est-ce? voyons.—Je voudrais à profit
Mettre ce tems qu'au sommeil on enlève.
— Par quel moyen?—J'en connais un.—Achève.
— Tu sais la guerre; ainsi tu conviendras
Qu'il n'est jamais de siége sans sortie;
C'est une règle au Parnasse établie.
Sur ces messieurs qui sommeillent là-bas
J'en veux faire une; et ne t'oppose pas

A mon projet. Mes Satyres fidèles,
Ainsi que moi connaissent les chemins;
La nuit est sombre; il faut qu'à ces gredins
J'aille couper le sommeil et les ailes.
—Embrasse-moi, mon ami; tes soldats
Doivent aimer les nocturnes combats;
Hâtez-vous donc, et partez pour la gloire. »
La porte s'ouvre; aussitôt ces pandours,
Enveloppés de l'ombre la plus noire,
Quittent l'Olympe, hélas! et pour toujours.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

Digitized by Google

CHANT QUATRIÈME.

Histoire du Juif Panther, de Marie et de Joseph. Saint Elfin renie Jésus-Christ, et déserte. Sainte Geneviève et Saint Germain. Priape et ses compagnons sont faits prisonniers, acceptent le baptême, et viennent sur la terre fonder les ordres monastiques.

En vérité, frères, je le répète,
Anges et Saints pêle-mêle étendus,
Mais décemment couverts d'une jaquette,
Dormaient alors du sommeil des élus.
L'un d'eux pourtant, sujet à l'insomnie,
De ces ronfleurs fuyant la compagnie,
Se promenait avec le bon Elfin,
Du purgatoire arrivé le matin.
Elfin disait : « Fais cesser ma surprise,
Ami Panther, et parle avec franchise.
Je te croyais au fin fond des enfers.
Jérusalem a vu notre jeunesse
Narguer les lois, afficher la mollesse,
Et des Romains imiter les travers.
Les jeux bruyans, les belles courtisanes,
Les longs dîners, et les soupers profanes,
Du paradis ne sont pas le chemin.
Je me damnais : la vieillesse y mit ordre.
Privé de dents, je ne pouvais plus mordre :
De Jésus-Christ le système divin
Me plut alors (j'aime les paraboles);
Je l'adoptai, sans trop l'approfondir;

Et, sur mes pas craignant de revenir,
J'assommai vite un prêtre des idoles.
Je fus brûlé tout vif, et bien martyr,
Je t'en réponds : je soutins la gageure ;
Sans cris, sans pleurs, j'endurai la torture.
Sur des tisons cuisant à petit feu,
A mes bourreaux je faisais la grimace.
Mais quelquefois murmurant à voix basse,
Entre mes dents je disais : Sacredieu !
Et ce mot seul, qui ternissait ma gloire,
Pour vingt mille ans me mit en purgatoire.
Là, de nouveau chauffé, cuit, et recuit,
Mon corps chétif en charbon fut réduit.
L'argent peut tout : de charitables femmes
De tems en tems rachètent quelques ames
Du purgatoire, en payant grassement ;
Et ce trafic abrège mon tourment.
Juge, mon cher, si c'est avec délices
Que de la nuit je hume la fraîcheur.
As-tu connu ces horribles supplices ?
Es-tu martyr, ou simple confesseur ?
—Ni l'un ni l'autre.—Au moins la pénitence
De tes excès répara la licence ?
Tu fus dévot ? — Jamais, en vérité.
Pensant, vivant, comme à mon ordinaire,
Pour être saint il m'en a peu coûté ;
Je n'ai rien fait, je me suis laissé faire.
—Explique-toi.—Lorsque Jérusalem
Ne m'offrit plus d'aventure nouvelle,
Je la quittai. Non loin de Bethléem,

Je possédais une terre assez belle.
Je comptais seul y passer quelques jours;
Quand le hasard, qui m'a servi toujours,
Me fit connaître une jeune grisette,
Brune, il est vrai, mais du reste parfaite;
Son vieux mari, très-mauvais charpentier,
Ne gagnant rien, vivait dans la misère.
Je l'occupai, je doublai son salaire.
Et j'agrandis son chétif atelier.
Par mes bontés sorti de l'indigence,
Il s'épuisait en longs remercîmens;
Et sa moitié, sensible à ma constance,
M'en fit aussi : mais quelle différence!
Je m'y connais, les siens furent charmans.
Je trouvais tout dans ma jeune maîtresse,
Beauté, fraîcheur, innocence, et tendresse.
Sans soins, sans art, à mes sens étonnés,
Depuis long-tems muets pour les Phrynés,
Elle rendit la vie et la parole.
J'en eus besoin; l'époux malignement
Avait laissé tout à faire à l'amant.
D'un tel malheur sans peine on se console.
Un accident, au bout de quelques mois,
Inquiéta notre vierge discrète;
Moi, j'en riais; sa taille rondelette
Ne pouvait plus tenir dans mes dix doigts.
Cet embonpoint me la rendait plus chère.
Le vieux mari qui s'avisait à tort
D'être jaloux, exhala sa colère.
De l'assommer je fus tenté d'abord;

Digitized by Google

Mais la pitié vint modérer ma bile.
Dans son grenier j'allai donc me cacher :
Là, vers minuit, sautant sur le plancher,
Par ce fracas j'éveillai l'imbécille,
Et je lui dis, avec un porte-voix :
« Ton dieu te parle, écoute misérable :
Ta femme est grosse, et ne fut point coupable ;
Respecte-la, je le veux, tu le dois.
Point de soupçons, d'humeur, ni de querelle.
A son insu j'ai fécondé son sein;
Je bénirai l'enfant qui naîtra d'elle,
Fille ou garçon; sur cet enfant divin
J'ai des projets : honore donc sa mère;
Fais bon ménage ou gare le tonnerre! »
Cette menace effraya le barbon;
Dès ce moment sa douceur fut extrême.
L'aimable vierge accouchà d'un garçon,
Et ce garçon, c'est Jésus-Christ lui-même.
— Quoi! notre Dieu? — Notre Dieu. — Quel blasphème
— Sa mère ici jouit d'un grand pouvoir.
Elle voulut auprès d'elle m'avoir,
Et se chargea d'arranger cette affaire.
J'y consentis, car je l'aime toujours.
On se permit quelques malins discours;
Je rembarrai les plaisans du parterre,
Et de ma vierge un coup-d'œil les fit taire.
— Quand je vivais, j'ai souvent entendu
De Jésus-Christ conter ainsi l'histoire.
De Bethléem ce bruit s'est répandu
Chez les païens; mais j'étais loin d'y croire.

Il est ton fils! Et moi, qui bonnement
Ai pour cet homme enduré le martyre!
Sur des tisons je me suis laissé cuire,
Pour qui? pour un... — Ton zèle assurément
Fut excessif, et je t'en remercie.
— Dans votre ciel je ne resterai pas,
Non, sacredieu! je vole de ce pas
Chez les païens : bon soir. — Autre folie!
Arrête, écoute..... » Elfin ne l'entend plus :
Il désertait, en reniant Jésus.
Panther en vain se met à sa poursuite :
L'obscurité favorisait sa fuite,
Et dans sa course il dépassait les vents.
Las de chercher, et las surtout de rire,
Le jeune Hébreu revenait à pas lents.
Un léger bruit sur la gauche l'attire :
Avec prudence il approche, et soudain
Il reconnaît la voix rauque d'Elfin.
« Oui, disait-il, l'affaire est remarquable.
Ici tout ronfle, et, pour un coup de main,
Jamais instant ne fut plus favorable.
Allons, Priape, allons, il faut enfin
Féminiser ces onze mille vierges,
Pour qui Cologne a brûlé tant de cierges.
Ce troupeau-là des autres séparé,
Offre à l'audace un triomphe assuré. »
« Bon! dit tout bas le fripon qui l'écoute :
Un coup de main, la surprise, l'effroi,
Des cris d'alerte, et du trouble sans doute;
La circonstance est heureuse pour moi.

Dans ce fracas, je peux à ma petite
Faire en secret une courte visite. »
Du sanctuaire où le divin Trio
Dort quelquefois sous un double rideau,
A pas pressés notre saint se rapproche.
Pour la décence on a construit tout proche
Une chapelle, où la Vierge au besoin
Se retirait sans suite et sans témoin.
Pendant la nuit ses charmes y reposent.
Le beau Panther d'un œil brûlant d'amour
Lorgnait la porte; il rôdait à l'entour;
Mais à ses vœux des importuns s'opposent.
Devant le trône est un poste nombreux :
Pour échapper au sommeil qui les presse,
Ces désœuvrés causaient tout bas entre eux,
Allaient, venaient, et revenaient sans cesse.
L'ange Azénor, d'ici-bas arrivant,
Désennuyait le céleste auditoire;
D'un ton d'humeur il comptait son histoire,
Et des soupirs l'interrompaient souvent.
« Vous le savez, disait-il, sur la terre,
Près de Lutèce, au hameau de Nanterre,
J'avais en garde une jeune beauté :
Chez les mortels son nom est Geneviève.
J'aimais sa grace et sa naïveté;
J'espérais tout de cette chaste élève.
Auprès d'un bois, sur le bord d'un ruisseau,
Elle habitait un petit ermitage.
Des voyageurs évitant le passage,
Elle y veillait sur un petit troupeau;

Elle chantait assise sous l'ombrage,
Tressait des joncs; et sa débile main
Soignait de plus un modeste jardin.
Mais pour trouver une église, une messe,
Il lui fallait aller jusqu'à Lutèce.
Dans cette église elle voyait souvent
Un jeune abbé, propre, doux et décent,
Joli, bien fait, aux pauvres secourable,
Et qui sur elle, au moment de sortir,
Jetait toujours un regard charitable,
Accompagné du plus tendre soupir :
C'était Germain. A la Sainte nouvelle
Il en voulait; mais pure autant que belle,
Ma Geneviève alors soupçonnait peu
Qu'on pût aimer autre chose que Dieu.
J'étais surtout l'objet de ses prières,
A tout moment son ange elle invoquait :
A lui donner des pensers salutaires,
Jamais aussi son ange ne manquait.
Soins superflus! Un matin la bergère,
Voulant aux prés conduire ses moutons,
Voit qu'une eau pure a lavé leurs toisons,
Et s'aperçoit qu'une main étrangère
Dans son jardin n'a laissé rien à faire.
Son esprit cherche et ne peut concevoir
Quand et comment co prodige rapide
S'est opéré. Ce fut bien pis le soir.
Pour tout festin prenant un pain fort noir,
Elle s'en va puiser l'onde limpide.
Elle revient; sa table offre à ses yeux

Le lait durci, des fruits délicieux,
Un pain très-blanc, et le miel et la crême.
A cet aspect sa surprise est extrême.
D'abord timide, elle craint d'approcher;
Et sur les mets qu'elle n'ose toucher
Deux fois sa main de la croix fait le signe.
Ne voyant pas s'altérer leur couleur,
Ni leurs parfums, elle dit dans son cœur :
« Ces présens-là me viennent du Seigneur;
Je les reçois, mais je n'en suis pas digne. »
En y goûtant, elle réfléchissait
Sur ce miracle, et dans sa petite ame
La vanité doucement se glissait;
Car une sainte, hélas! est toujours femme.
La mienne au moins de ce naissant poison
Sut préserver à tems son innocence.
Elle savait, malgré son ignorance,
Que sur ce point Dieu n'entend pas raison.
Sachant aussi, qu'à la moindre fredaine,
Il est prudent d'ajouter aux remords
La discipline; elle cherche la sienne,
Bien résolue à fouetter son beau corps.
Nouveau miracle! elle trouve à sa place
Un gros bouquet de myrtes et de fleurs.
Sur ses genoux elle tombe avec grace,
Et du Très-Haut reconnaît les faveurs.
Mais cependant son péché la chagrine,
Et sa ferveur brûle de l'effacer.
Pour suppléer à cette discipline
Qu'elle n'a plus, elle veut ramasser

Le caillou dur, et la ronce, et l'épine;
Sur ce beau lit elle prétend coucher.
Dans les buissons elle va donc chercher
Épine et ronce; et la nuit déjà sombre,
Pour l'arrêter semble épaissir son ombre.
Au même instant la plus douce des voix
Lui dit ces mots : « Écoute, et sois sans crainte.
On pèche encore alors que l'on est sainte.
Dieu te pardonne; il t'aime, tu le vois.
Ne cherche plus la ronce ni la pierre;
Va, le sommeil est fait pour ta paupière. »
Vive à l'excès, mais courte fut sa peur,
Et le chagrin s'éloigna de son cœur.
Elle regagne aussitôt sa chaumière.
Le vent sans doute éteignit la lumière
Qu'elle y laissa : très-bien l'on s'en passait.
La jupe tombe, ensuite le corset;
D'un léger voile elle entoure sa tête;
Et la chemise est son seul vêtement.
Elle se couche. O prodige charmant!
Ce jour pour elle était un jour de fête.
Le lit, les draps, de roses sont couverts;
Leur doux parfum s'exhale dans les airs;
Et tout-à-coup d'une voix amoureuse
Elle s'écrie : « O vous, mon cher soutien,
Ange du ciel, qui me gardez si bien,
De vos bontés Geneviève est honteuse;
Car c'est à vous que mon modeste lit
Doit de ces fleurs la parure inconnue,
N'est-il pas vrai? — Sans doute, répondit

La même voix qu'elle avait entendue.
— Ah! ne crains point.—Connaissez mes souhaits,
Ange charmant; montrez-vous à ma vue;
Et couronnez ainsi tous vos bienfaits.
— Dieu le défend; un châtiment sévère...
— J'abjure donc ce désir téméraire;
Je vous crois beau.—Trop pour tes faibles yeux.
—Puis-je du moins vous toucher?—Tu le peux.
L'ange s'approche; aussitôt l'imprudente,
Pour s'assurer qu'il vient du paradis,
Ose toucher sa tunique flottante,
Sa main douillette et ses bras arrondis,
De ses cheveux les boucles naturelles,
Son joli nez, les lèvres immortelles
D'où s'échappait une aussi tendre voix,
Son frais menton, et surtout ses deux ailes
Qui constataient sa nature et ses droits.
Cet examen, qu'elle prolonge encore,
Trouble son ame, et sa tête, et ses sens.
Elle se livre au danger qu'elle ignore;
Ses bras tendus deviennent caressans;
Certain désir et l'entraîne et l'agite;
Un feu nouveau s'allume dans son sein;
Et sur ce sein qui se gonfle et palpite
De l'ange heureux elle presse la main.
Il profita de l'aimable attitude,
Et lui disait, pour ne pas l'étonner :
« Dieu, qui m'entend, par moi te veut donner
Un avant-goût de la béatitude. »
Qui donc tenait cet amoureux discours?

Ce n'est pas moi, morbleu ! dont bien j'enrage;
De la parole on nous défend l'usage;
C'était Germain, qui depuis quelques jours
Incognito logé dans le village,
Rôdait sans cesse autour de l'ermitage.
Vous concevez ma honte et mon courroux.
A son destin j'abandonne la belle,
Et me voilà : des esprits comme nous
Ne sont pas faits pour tenir la chandelle. »
Ainsi parlait cet ange humilié.
Loin d'applaudir au courroux qui l'agite,
De sa disgrace on riait sans pitié.
On eût mieux fait pour notre Israélite
De s'endormir. Dans un coin retiré,
Craignant les yeux, il se lassait d'attendre.
Arrive enfin le moment désiré.
Des cris confus de loin se font entendre :
« Alerte ! alerte ! Aux brebis du Seigneur
Priape en veut. Debout ! qu'on se dépêche !
Ils sont ici. Non, c'est là qu'ils font brèche.
A droite ! à gauche ! au Satyre ! au voleur. »
Le rusé Juif, dans ce trouble propice,
Qu'entretenait le lugubre tocsin,
Facilement accomplit son dessein.
Dans la chapelle en secret il se glisse.
« — Qui va là ? — Moi. — Qui vous ? — A ce baiser,
A mes désirs, tu peux me reconnaître.
— Oses-tu bien ?... — L'amour sait tout oser.
— Quelle imprudence ! On t'aura vu peut-être ?
— Non, les païens occupent nos soldats.

On crie, on pleure, on caresse, on s'échine :
Je viens aussi, mon ange, à la sourdine,
Te violer; mais tu ne crieras pas.
—Tes yeux encor me trouvent donc passable?
—Tu le sais trop; l'amour, le tendre amour
Est mon seul bien; il me rend supportable
Du paradis l'insipide séjour.
Je périrais d'ennui, sans ta présence.
Ces charmes-là sont les dieux que j'encense.
Dieux du bonheur, dieux potelés et doux,
Dieux complaisans, tant fêtés sur la terre,
Je vous adore, et n'adore que vous. »
Lecteurs dévots, laissons-le dire et faire;
D'autres pécheurs attendent nos regards.
Sur eux les Saints fondent de toutes parts;
On les empoigne au milieu des pucelles,
Non pas debout, mais couchés auprès d'elles;
Non pas auprès; qu'importe? Ils sont tous pris.
Dans la capture Elfin n'est pas compris;
L'adroit Elfin, dès l'attaque première,
De ces pandours déserta la bannière,
Et le fripon, pour éviter leur sort,
S'était rangé du parti le plus fort.
Voilà Priape et sa troupe cynique
Devant leur juge, et pour eux c'est un jeu.
L'air impudent, l'attitude lubrique
De ces vauriens, scandalisent un peu
Du doux Jésus l'œil dévot et pudique.
Le beau pigeon, surpris et stupéfait,
D'un nouveau psaume entrevoit le sujet.

Mais le Pater, qui de rien ne s'étonne :
« Or ça, Priape, avec tes compagnons
Que faisais-tu chez mes jeunes tendrons?
Parle. — Vraiment la question est bonne!
Ne sais-tu pas ce qu'aux vierges l'on fait?
—Tu violais?—Mais... pas trop.—Réponds net,
Et laisse-là tes phrases ambiguës.
—Soit; c'est à tort que vous avez niché
Dans votre ciel ces vierges prétendues;
Une moitié pour le moins a triché.
—Tu mens, coquin. — Regardes-y, bon Père,
Et tu sauras qui de nous a menti.
La résistance est nulle, ou très-légère;
Tu vois pourtant comme je suis bâti..
—Vierges ou non, votre crime est le même;
Nous méritez l'enfer.... ou le baptême;
Il faut choisir. — Pouvons-nous balancer?
Qu'on nous baptise : aussi bien je m'ennuie
Dans cet Olympe, où l'homme nous oublie,
Et d'où bientôt il pourra nous chasser. »
Au même instant la cohorte profane
Courbe la tête, et reçoit sur le crâne
Trente seaux d'eau par des anges lancés.
Pour ces brigands était-ce bien assez?
« Ainsi-soit-il, et nous voilà des vôtres,
Dit saint Priape : allons, employez-nous;
Vous n'aurez pas de plus fermes apôtres,
Ni les païens de rivaux plus jaloux. »
Jésus alors : « Ils sont francs et sincères,
Leur zèle est vif; mon père, employons-les.

—Qu'en ferons-nous?—Dès long-temps je voulais
Chez les chrétiens former des monastères :
Dans ce projet ces gens nous serviront.
Forts et nerveux, sans peine ils soutiendront
L'ennui du cloître et sa longue paresse :
A ces vertus ils joindront quelque adresse;
Et nos couvens bientôt se peupleront.
—D'un prompt succès, mon fils, ton plan est digne.
—Naissez, croissez, pour féconder ma vigne,
Multipliez, Carmes, Bénédictins,
Frères prêcheurs, Frères ignorantins,
Dominicains, Bernardins, Franciscains,
Les uns chaussés, les autres sans chaussure,
Barbus ou non, avec ou sans tonsure,
Gris, blancs ou noirs, mendians ou seigneurs;
Et vous aussi, nonnes, mères et sœurs,
Moines en jupe, à la guimpe flottante,
Troupe jeûnante, et priante, et chantante;
Soldats du Christ, épouses de la croix,
Vous tous enfin qui vivrez de mes droits,
Pour mes soutiens du doigt je vous désigne :
Naissez, vous dis-je, et fécondez ma vigne. »
A ce discours noblement déclamé,
Le Saint-Esprit en souriant réplique :
« Très-bien, mon cher, ce style est poétique.
En me lisant, votre goût s'est formé. »
Tandis qu'il parle, on habillait nos drôles.
De blanche laine on couvre leurs épaules,
Et leur poitrine, et leurs membres velus;
Un long cordon presse leurs reins charnus.

Un pied de bouc avec peine se chausse;
On l'élargit, on l'alonge, on le fausse,
D'un pied de moine on lui donne l'ampleur,
Sans rien changer à sa première odeur.
On tond leur tête, ensuite on la décore
D'un large froc noué sous le menton :
Embéguiné de ce blanc capuchon,
Leur mufle noir paraît plus noir encore.
Ainsi vêtus, d'un air très-dégagé,
De Jésus-Christ ils vont prendre congé;
Et chacun d'eux fait serment d'être sage.
Il les bénit, en disant : bon voyage.
Anges et Saints répètent, bon voyage.
Le beau Panther entend ce dernier mot;
Il en conclut que la scène est finie.
Droit sur la bouche il baise son amie,
La baise encore, et s'échappe aussitôt.
Mais un quidam, qui près de là repose,
Le voit sortir, sans distinguer ses traits.
Comment garder de semblables secrets ?
Le lendemain il raconte la chose.
Ce récit plaît, et passe en un moment
De bouche en bouche, et d'oreille en oreille.
Pour l'*Angelus* la Vierge se réveille,
Et sort enfin de son appartement.
Sa bouche encore et s'entr'ouvre et soupire;
Ses grands yeux noirs se ferment à demi.
La pauvre enfant, elle avait peu dormi.
On l'examine, et les plaisans de dire :
« De notre reine heureux le favori!

Est-ce Panther, ou l'ange petit-maître,
Ou le pigeon? Ma foi, tous trois peut-être,
Mais à coup sûr ce n'est pas le mari. »

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

Digitized by Google

CHANT CINQUIÈME.

De jolies Bacchantes séduisent et enivrent presque tous les Chrétiens employés au blocus. Dispute scientifique et scandaleuse. Impiété de St. Carpion. Une païenne reçoit de St. Guignolet les sept sacremens. Extravagances de nos bienheureux; ils entrent dans l'Olympe.

Gens du bon ton, galans auprès des dames,
Et qui souvent surprenez leurs faveurs,
Dans vos discours insolens et moqueurs
Vous dénigrez, vous outragez les femmes.
Celles qu'amour jeta dans vos filets,
Que vous avez, ou que vous avez eues,
Celles aussi que vous n'aurez jamais,
Celles encor qui vous sont inconnues,
Toutes enfin à vos malins propos
Servent de texte, ou véritable ou faux.
Hommes ingrats! forts de vos priviléges,
Pour triompher de leur faible raison,
Vous osez tout; de la séduction
Devant leurs pas vous semez tous les piéges;
Les soins adroits, les transports renaissans,
Et la louange et la gaîté folâtre,
Et les soupirs plus doux et plus touchans,
Rien n'est omis; elles ont à combattre
Tout à la fois vous, leur cœur, et leurs sens :
Et votre bouche accuse leur faiblesse!
Et sans profit souillant votre bonheur,
Méchans et vils, à leurs tendres caresses

Vous imprimez le sceau du déshonneur !
Lâches ingrats! corrigeant son ouvrage,
Si la nature à ce sexe charmant
Voulait donner votre force en partage,
On vous verrait changer timidement,
Non pas d'esprit, mais au moins de langage.
Que le mépris soit votre châtiment;
Il vous est dû : certains que la vengeance
Ne suivra pas une facile offense,
Vous outragez ce sexe désarmé,
Flatté toujours, et toujours opprimé.
Par ses refus du moins qu'il vous punisse.
Pour vous, lecteur, aux femmes plus propice,
Sur leurs erreurs fermez vos yeux discrets,
Et de l'amour respectez les secrets.
L'on est souvent méchant par jalousie,
Vous le savez : n'imitez pas les Saints,
Qui sur la belle et sensible Marie
Se permettaient quelques propos malins.
Du paradis tandis que le parterre,
En médisant, égayait l'*Angelus*,
Plus loin nos Saints, employés aux blocus,
Riaient aussi, mais d'une autre manière.
De ces remparts, que leurs yeux observaient,
Subitement une porte s'entr'ouvre :
On s'arme, on tremble, on regarde, on découvre
Un faible enfant que des femmes suivaient.
C'était l'Amour conduisant des Bacchantes;
C'était un piége à nos héros tendu.
Par leur beauté ces prêtresses galantes

Peuvent d'un ange ébranler la vertu.
Nos gens alors reprennent leur courage,
Serrent les rangs, et marchent à grands pas
Sur l'ennemi qui ne s'enfuyait pas,
Et qui gaîment poursuivait son voyage.
« Ces femmes-là n'ont pas peur, et font bien,
Dit l'ange Esral; j'aime assez les déesses. »
Saint Jean répond : « Leur habit, leur maintien,
Ne semblent pas annoncer des princesses.
—Reconnais-tu ce que portent leurs mains?
—Un léger thyrse et d'excellens raisins.
Ce sont, je crois, de jeunes vivandières;
A nous combattre elles ne songent guères.
—La peau d'un tigre enveloppe à demi
Leurs corps d'albâtre : et conviens, mon ami,
Que leur beauté vaut bien les frais d'un siège.
Quel air fripon! de pampres couronnés,
Leurs cheveux noirs, aux vents abandonnés,
Font ressortir leurs épaules de neige.
Leurs jeunes mains caressent tour-à-tour
Ce bel enfant, qui sans doute est l'Amour.
—Serait-ce là le fils de Cythérée?
Non; voilà bien ses ailes; son flambeau;
Mais je ne vois ni carquois ni bandeau.
Remarques-tu cette marche assurée,
Ces pieds de bouc, ce regard indécent?
Il a tout l'air d'un Satyre naissant.
—Satyre ou non, partout il saura plaire;
De l'autre Amour c'est sans doute le frère. »
A l'ignorant qui juge avec rigueur,

Cet entretien doit paraître un peu leste;
Mais dans les camps cherche-t-on la pudeur ?
L'oisiveté, l'exemple si funeste,
A la licence y disposent le cœur :
On n'y croit pas à la valeur modeste ;
L'oreille y veut de graveleux discours,
Des mots hardis; et l'homme le plus sage,
Sans le vouloir, y prend en peu de jours
D'un grenadier les mœurs et le langage.
Il te sied bien, vain et chétif mortel,
De critiquer ce que l'on dit au ciel!
Esral approche, et fortement il crie :
« Halte-là! — Soit, lui répond Agérie.
—Où courez-vous si gaîment? et pourquoi
Porter ici votre pied téméraire?
—Le sage a dit : On n'est bien que chez soi.
Quittant du ciel la demeure étrangère,
Nous retournons sagement sur la terre.
—Je vous en crois ; mais l'on ne passe pas.
J'en suis fâché pour vos jeunes appas.
—Beau général, votre bouche est sévère ;
Heureusement vos regards sont plus doux.
Vous nous prenez pour femmes d'importance.
Vous vous trompez : grisettes comme nous
Peuvent passer, et sont sans conséquence.
—Mais vous portez des vivres à vos dieux;
C'est aux chrétiens un dommage, une injure.
—Non, ces fruits là sont pour nous, je vous jure.
On se nourrit autrement dans les cieux.
—Elle a raison. Quoi! ces grappes vermeilles

Ne tentent point vos maîtres dédaigneux ?
—Jamais Noé n'en cueillit de pareilles,
N'est-il pas vrai ?—Je le crois.—Faites mieux,
Goûtez.—Oh ! non.—Goûtez-en, je le veux.
A vos soldats mes compagnes honnêtes
Ont présenté leur déjeûné frugal ;
Faites comme eux, aimable général.
—Eh bien, donnez, friponne que vous êtes.
—Je reconnais cette insigne faveur.
—De ces raisins exquise est la saveur.
J'ai voyagé quelquefois en Syrie :
Du bon Noé je daignais visiter
L'humble cabane et la treille chérie ;
Chez Abraham j'aimais à m'arrêter ;
Loth m'hébergea dans la ville coupable
Dont le nom seul outrage la beauté :
Vous concevez comme j'étais fêté !
Des fruits choisis pour moi couvraient leur table.
J'ai touché même à ces fameux raisins
Que rapportaient de la terre promise
Les éclaireurs envoyés par Moïse :
Ils étaient bons, les vôtres sont divins. »
Tous déjeûnaient avec pleine assurance.
Trop confians, aucun n'a soupçonné
De ces doux fruits la magique puissance ;
Ils enivraient. Déjà l'ange étonné
Dans son cerveau cherche en vain sa prudence ;
Il y trouvait le trouble et la gaîté.
Il se console, et croit gagner au change.
Des étourdis qui l'avaient imité

Plus vite encor la tête se dérange.
Au milieu d'eux, de ses hardis projets
L'Amour malin contemplait le succès.
A nos soldats, que charmait sa figure
Il avait fait d'adroites questions;
Du bon Priape et de ses champions
Par nous il sut la bizarre aventure :
Il se vengeait, et nous le bénissions.
Voyez un peu ces galantes prêtresses,
Aux yeux lascifs, aux perfides caresses,
A nos guerriers tendre de jolis bras,
De pampres verts orner leurs cheveux plats,
Et leur presser des raisins sur la bouche.
Aux coups légers du thyrse qui les touche,
De leur bon sens le reste a disparu.
Dieu ! quels propos alors se font entendre !
Chacun déjà d'une belle est pourvu,
Et dit *Amen*. Les Saints ont le vin tendre.
De nos guerriers cependant quelques-uns,
Toujours grondeurs et toujours importuns,
Vieux impuissans, qui jamais n'ont su rire,
Et que l'amour dédaigna de séduire,
De ces péchés spectateurs envieux,
Criaient, tonnaient, et prêchaient de leur mieux.

MOÏSE.

Comment, chrétiens ! ici, dans le ciel même !
On punira cette insolence extrême;
Dieu saura tout, il est le Dieu vengeur.

SAINT BLAISE.

Oui, faux élus, l'enfer va vous reprendre.

MOÏSE.

Ils font les sourds; quel excès d'impudeur!

SAINT BLAISE.

Oubliez-vous que votre créateur
Par un seul mot au néant peut vous rendre?

L'ANGE ESRAL.

Mon créateur? Votre Dieu ne l'est point.

SAINT BLAISE.

Vous blasphémez.

L'ANGE ESRAL.

Les nations antiques
Ont reconnu des esprits angéliques.
Le monde entier fut d'accord sur ce point.
Juifs et chrétiens, venus après les autres,
Nous ont trouvés tout faits : soyez des nôtres,
Nous dirent-ils, et peuplez notre ciel.
Très-volontiers, répondit Gabriel;
Et pour nous tous il portait la parole.
Tais-toi donc, Blaise, et retourne à l'école.

SAINT GUIGNOLET, *à Moïse.*

Quoi! vous pillez Mages, Phéniciens,
Brachmanes, Grecs, Parsis, et Chaldéens;
Lépreux et nus, encroûtés d'ignorance,
Du Nil au Gange on vit votre indigence
Quêter, voler, au hasard ramasser
De vieux haillons, les recoudre en Syrie,
Sur votre corps sans goût les entasser;
Et puis, tout fiers de cette friperie,

Pour créateurs vous voudriez passer ?

SAINT CARPION, *à Moïse.*

Ton beau serpent, natif de Phénicie,
D'un autre Eden franchissant le fossé,
Attaqua l'homme et s'en vit repoussé.

MOÏSE.

Chicane! Allons, ma pomme est plus jolie.

SAINT CARPION.

Soit; mais déjà la curiosité,
Bien avant Eve, avait séduit Pandore.
Ce trait charmant, ta plume l'a gâté.

SAINT BLAISE.

Quel baragouin!

SAINT GUIGNOLET.

Et du déluge encore
Oseras-tu t'attribuer l'honneur ?

MOÏSE.

Je l'oserai, car j'en suis l'inventeur.

SAINT GUIGNOLET.

Deucalion, Ogygès...

MOÏSE.

O prodige!
Saint Guignolet savant!

SAINT BLAISE.

Il a trop bu.

MOÏSE.

Carpion parle!

SAINT BLAISE.

Il a trop bu, te dis-je.

MOÏSE.

De ces raisins quelle est donc la vertu?

SAINT CARPION.

Au grand Bacchus, rends sa baguette antique,
Sa double corne, et son pouvoir magique.

MOÏSE.

Si j'ai volé, ce fut sans y penser.

SAINT GUIGNOLET.

Au moins, mon cher, il faut t'en confesser.

SAINT CARPION.

Votre Samson, si gros, si ridicule,
Ressemble en laid au vigoureux Hercule.
Par une femme ils sont trahis tous deux.

SAINT GUIGNOLET.

Jephté, son vœu, sa fille infortunée,
Rappellent trop le Grec Idoménée.

MOÏSE.

Vous tairez-vous, raisonneurs malheureux?

SAINT CARPION.

De Josué vantez moins l'harmonie;
C'est d'Amphion la plate parodie.
Par ses accords Amphion bâtissait :
En détonnant Josué renversait.

MOÏSE.

Des nouveaux Saints voilà bien l'injustice !

Des pauvres Juifs ils se moquent toujours.
Que feriez-vous pourtant sans leur secours ?
Otez la base, adieu tout l'édifice.
Le Christ est Juif, et Juive la beauté
Que l'Esprit-Saint....

SAINT GUIGNOLET.

Bah ! bah ! la Trinité !
Du nombre trois j'ignore la puissance ;
Mais de tout tems il eut la préférence.
Bien avant nous le Gange proclama
Vistnou, Shiven, et leur aîné Brama.

MOÏSE.

La Trinité serait donc Indienne ?

SAINT GUIGNOLET.

Jadis l'Égypte avait aussi la sienne,
Isis, Horus, et le père Osiris.
On la retrouve en de lointains pays.
Nous combattons la Trinité païenne,
De cet Olympe antique souveraine.
Mais lis Platon, et tu reconnaîtras
Le germe obscur de la triple personne
Que pour du neuf aujourd'hui l'on nous donne.

SAINT CARPION.

Il a raison : *in vino veritas.*

SAINT BLAISE.

Du grec ?

MOÏSE.

Eh non, du latin.

SAINT BLAISE.

C'est tout comme.
Voyez l'ivresse ! il était si bon homme !
Ah çà, messieurs, croyez-vous à Jésus ?

SAINT CARPION.

La question, mon cher, est délicate,
Et *distinguo*. Je crois à ses vertus,
A sa morale encore, et rien de plus.
J'admire aussi Zoroastre, Socrate,
Confucius, tous les sages enfin
Qu'il traduisit, et que l'on damne en vain.

SAINT GUIGNOLET.

Mais à quoi bon transmuer une eau claire
En vin fumeux, pour des gens déjà gris ?
Pourquoi gâter Philémon et Baucis ?
Mal copier vous est chose ordinaire.

MOÏSE.

Eh quoi! tu ris de cette impiété,
Saint Jean ?

SAINT JEAN.

Un peu.

MOÏSE.

Ciel ! un évangéliste !

SAINT JEAN.

A ton avis, je suis donc un copiste?

MOÏSE.

Mais ce miracle est par toi raconté.

SAINT JEAN.

Par moi?

MOÏSE.

Sans doute.

SAINT JEAN.

Apprenez, imbécilles,
Qu'au siècle deux on fit ces évangiles
Selon saint Marc, saint Luc, et saint Matthieu,
Qui tout au plus savaient leur croix de Dieu,
Selon moi-même et selon beaucoup d'autres.
On fit aussi ces Actes des Apôtres,
Qui ne sont point des actes de raison.
N'allez donc pas crucifier mon nom
Sur ces recueils de sottises grossières,
Et laissez-moi; j'ai bien d'autres affaires.

MOÏSE.

O, mon ami, reviens à toi, partons.
Ne touche plus ces profanes tétons;
Ils sont maudits.

SAINT JEAN.

Que le diable t'emporte!

SAINT BLAISE.

C'est trop parler, Moïse, il faut agir.
Au paradis allons chercher main-forte.

MOÏSE.

Allons, cher Blaise.

TOUS LES SAINTS.

Allez, bien du plaisir. »

Débarrassés de Moïse et de Blaise,
Nos gens enfin savouraient à leur aise
Des voluptés le poison dangereux,
Et s'en donnaient comme des bienheureux.
Le Carpion, muni d'une bacchante,
Et la flattant d'une voix tremblotante,
Disait : « Je dois; charmante Théoné,
T'offrir aussi un frugal déjeûné. »
Elle sourit, et sa lèvre jolie
Dévotement reçoit la blanche hostie.
Mais que dit-elle à ce repas nouveau?
—« Ce pain est fade.—Eh non, c'est de l'agneau.
Nous autres Saints, nous vivons de mystères.
Bois, maintenant; et n'en crois pas tes yeux,
Car ce vin-là...—Le Falerne vaut mieux.
— C'est cependant un Dieu que tu digères.
— Quel conte! — Un Dieu réel et bien vivant.
Mais ne crains rien : quoique très-succulent,
Il est léger; aux malades il passe.
— Me voilà sainte! — Et Sainte je t'embrasse. »
Mons Guignolet s'y prenait autrement;
Car des pécheurs diverse est la manière.
Avec Aglaure il ose indécemment
Parodier tout ce que l'on révère.
Sur l'occiput il lui presse le jus
De ce raisin qui porte à la luxure,
Puis d'une croix y trace la figure,
Et dit ces mots : « Au nom du grand Bacchus,
Et de l'Amour, et de Vénus encore,
Je te *baptise*, et je te nomme Aglaure. »

Avec deux doigts unis dévotement,
Sa ronde joue il frappe faiblement.
Que fais-tu donc, dit en riant la belle?
—Je te *confirme;* et ma voix te rappelle
Tes vrais devoirs, si simples et si doux.
Trois mots sacrés les renfermeront tous;
Sur ces trois mots ton culte entier repose;
Le pampre vert, et le myrte, et la rose.
Au *mariage* il nous faut procéder.
Je suis ensemble et l'époux et le prêtre.
Que tes beaux yeux n'osent me regarder;
Prends l'air timide, et tâche de paraître
Ce qu'à coup sûr tu ne voudrais pas être
Vierge.—Est-ce bien?—Pas trop mal.—Donne-moi
Cette main blanche, en signe de ta foi.
Je nous unis d'une chaîne invisible,
Conjungo nos. Croissons pour le bonheur,
Croissons en grace, en désirs, en vigueur;
Ne décroissons jamais, s'il est possible;
Multiplions, et Dieu nous bénira.
Or maintenant, mon épouse nouvelle,
Jure avec moi d'être toujours fidelle.
—J'en fais serment, le tiendra qui pourra.
—*Brava! brava!* Mais de la *pénitence*
Le sacrement est nécessaire aussi.
De tes plaisirs confesse la licence;
Ne cache rien; l'on ne ment point ici.
—Tous mes péchés sont péchés de jeunesse,
Et vous pouvez en deviner l'espèce.
Devinez-vous?—Très-bien; toujours Vénus.

Combien de fois?—Oh! je ne compte plus.
-Compte à-peu-près.-Dix mille.-Tu te vantes;
Mais d'un seul mot je peux tout effacer :
Absolvo te. De ces fautes charmantes
La pénitence est... de recommencer. »
Les mains alors il étend sur ses charmes....
Saint Guignolet, le tocsin sonne, aux armes!
Vaine semonce! il est sourd au tocsin,
Et dit tout haut : « De l'Amour libertin
Et de Bacchus je t'*ordonne* prêtresse.
De leurs autels fais prospérer la messe;
Prêche en leur nom; mais point de longs discours;
Prêche d'exemple, et prêche tous les jours. »
Vous le savez, frères, chaste est ma lyre;
Le Saint-Esprit, qui me souffle et m'inspire,
Me presse en vain; je n'ose peindre tout.
O Guignolet! vous n'étiez pas debout.
Mais il soupire, et sa voix affaiblie
Laisse échapper quelques mots languissans :
« Ceci, ma chère, est mon ame et ma vie. »
Aglaure ensuite, en reprenant ses sens,
Répond tout bas : J'aime l'*eucharistie.*
Pour elle encor Guignolet officie,
Et de baisers fortement appuyés
Couvre son front, et ses mains, et ses pieds,
Les pieds surtout; ô parodiste impie!
— « Que fais-tu là? — C'est l'*extrême-onction.*
Tu dois bientôt descendre sur la terre,
Et, sous l'abri des treilles de Cythère,
Tu vas remplir ta douce mission :

Aux voyageurs cette onction est bonne;
Reçois-la donc, et pars; adiéu, friponne. »
Viennent alors les autres Bienheureux
Que soutenaient leurs malignes compagnes.
Ces renégats, l'ivresse dans les yeux,
Le pampre en main, chancelans et joyeux,
Allaient courant les célestes campagnes.
Aux sons flûtés des féminines voix,
En rond l'on danse, on se heurte, on se presse,
On rit, on jure, on bronche, on se redresse;
Et ces couplets sont répétés vingt fois :
« Ma Trinité, c'est la bouche de rose,
Le sein de lis, puis encore autre chose.
On l'aime au ciel, on l'aime *et in terris* ;
On la conçoit, on la voit, on la touche.
Vive le sein, autre chose et la bouche!
Vive l'Amour! *amen, io Cypris!*
« L'heureux Bacchus avait une baguette;
Et par Moïse elle fut contrefaite.
A l'ancienne il faut croire. Et *perche ?*
C'était de l'eau que donnait la dernière;
C'était du vin que versait la première.
Vive la treille! *amen, io Bacche!* »
Survient Neptune, et sa voix magistrale
A suspendu la sainte bacchanale.
« Du paradis s'avance un corps nombreux;
Il vient à nous; rentrez, mesdemoiselles.
Et vous, messieurs, vous fuirez avec elles,
Si de l'enfer vous redoutez les feux. »
Gens comme nous ne prennent pas la fuite,

S'écrie Esral. Et nous les attendrons,
Poursuit saint Jean. Et nous les combattrons,
Dit Guignolet. Et nous les rosserons,
Dit Carpion, qui vainement s'agite
Pour échapper à quatre jolis bras
Dont les efforts l'arrachent aux combats..
De ces héros la valeur on enchaîne;
Par leur jaquette, en riant on les traîne.
Ils résistaient : des nouveaux bataillons
Leurs poings fermés défiaient le courage,
Bronchant toujours, et toujours fanfarons,
Par des hoquets coupant les faibles sons
De leur voix rauque, ils parlent de carnage,
Et dans l'Olympe entrent à reculons.
On les conduit sous de vastes portiques.
Trop fatigués de leurs farces bachiques,
Tous à-la-fois s'étendent sur le dos :
Point d'*Angelus*, de vêpres, ni d'office;
Et le sommeil, aux ivrognes propice,
Charge leurs yeux de ses plus lourds pavots.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

CHANT SIXIÈME.

Prise du Tartare par les diables du christianisme. Dispute amicale entre les trois personnes de la Trinité. Prise de l'Olympe. Les Païens se retirent sur le territoire des dieux Scandinaves. Combat nocturne de Diane et de l'ange Gabriel.

J'ai vu l'Amour attaquer ta jeunesse,
Charmante Elma; tendre et respectueux,
Vif et soumis, il était dangereux;
A son pouvoir il unissait l'adresse.
Tu combattais; mais un trouble inconnu
Adoucissant par degrés ta défense,
Faisait rêver ta sage indifférence;
Tu combattais: mais l'Amour eût vaincu.
Alors, t'armant d'une force nouvelle,
Tu pris la fuite, et tu vainquis par elle.
Ah! crains toujours des souvenirs confus;
Redoute même un danger qui n'est plus:
Il peut renaître. Une biche prudente,
Dont la vitesse a lassé le chasseur,
Long-temps après conserve sa frayeur,
Et fuit encor devant la mort absente.
Si l'ange Esral avait à ses soldats
Bien répété ces utiles maximes,
Le ciel honteux n'aurait pas vu leurs crimes,
Et dans l'Olympe ils ne ronfleraient pas.
Les dieux riaient de l'étrange capture,
Et cependant félicitaient l'Amour.

« Hélas! dit-il, ce triomphe d'un jour
Est incertain, et notre perte est sûre.
Oui, nous perdons Priape et ses vauriens.
Pris sur le fait, de la main des chrétiens
Ils ont gaîment accepté l'eau bénite.
Ces apostats, bien froqués, bien tondus,
Sont sur la terre, où leur race maudite
Doit féconder la vigne de Jésus. »
Que dites-vous à ces tristes nouvelles,
Pauvres bloqués? vous prévîtes alors
Que les chrétiens, par le nombre plus forts,
Vous chasseraient des plaines éternelles.
Minerve tarde, et vous craignez l'assaut
Qu'à vos remparts on livrera bientôt.
Pour ajouter à leur humeur chagrine,
Au milieu d'eux tombe le noir Pluton,
Qui par la main conduisait Proserpine.
On aperçoit aussi le vieux Caron
Qui s'appuyant sur son vieux aviron,
Tient sur son dos la plus vieille des barques.
Viennent après les serpens d'Alecton,
Et Tisiphone, et Mégère, et les Parques.
« Quoi! vous voilà! s'écria Jupiter;
D'où sortez-vous? — Eh, pardieu, de l'enfer,
Lui dit Pluton. — O l'étrange figure!
Mais pourquoi donc déménager ainsi?
Que voulez-vous, et par quelle aventure
L'enfer entier se trouve-t-il ici?
— Malgré mes droits du Tartare on me chasse;
Parmi les dieux je reviens prendre place.

— Par qui chassé ? — Par les diables chrétiens.
De résister avais-je les moyens ?
Leur aspect seul épouvanta Cerbère.
J'ai vu leur chef; sa laideur est amère,
Et malgré moi devant lui j'ai pâli;
Mais en revanche on n'est pas plus poli.
En apprenant ma disgrace soudaine,
Je descendis de mon trône d'ébène,
Et pour m'aider il me prêta sa main.
L'humanité peut entrer dans son ame;
Il me plaignit; et, quoique libertin,
Avec respect il a traité ma femme.
Il fallut bien, sans espoir de retour,
Abandonner le ténébreux empire :
Tambour battant, jusqu'aux portes du jour,
Par ses démons Satan m'a fait conduire.
— De l'Élysée ils sont donc possesseurs !
— Oui; mais fort mal ils s'y trouvent, je pense.
Leur premier soin, dans cette circonstance,
Fut de courir vers ces lieux enchanteurs
Où le printemps prodiguait ses faveurs,
Et qu'habitait, selon nous, l'innocence.
D'un œil avide ils cherchaient le Léthé ;
Car le passé, dit-on, les importune.
On leur montra ce fleuve souhaité.
Tous aussitôt d'une ardeur peu commune
Sautent dans l'onde; et l'implacable dieu,
Qui les poursuit, change cette onde en feu.
En blasphémant ils gagnent le rivage;
Dans l'Élysée ils vont se rafraîchir.

L'un présentait au souffle du zéphyr
Ses bras rôtis et son rouge visage;
L'autre s'étend sous un humide ombrage;
L'autre tout nu se roule sur les fleurs,
Et les dessèche : on entend leurs clameurs.
Ces noirs démons dans ce frais paysage
Couraient épars, et des légers ruisseaux
Leur soif ardente allait tarir les eaux.
Soudain le Styx gronde, bouillonne, écume,
Avec fracas s'élève sur ses bords,
Et sous des flots de soufre et de bitume
Il engloutit notre enfer et nos morts.
— Ah! que je plains ces ombres vertueuses,
De l'Élysée habitantes heureuses!
— Ce changement les damne pour jamais,
Et leurs vertus deviennent des forfaits. »
A ce récit la céleste assemblée
Fut derechef incertaine et troublée.
Elle craint tout : la prise des enfers
Lui présageait le plus grand des revers.
Le dieu du Pinde assez mal la console,
Quand il répète : « A quoi bon s'attrister?
L'homme est si sot, si dupe, et si frivole,
Que son encens n'est pas à regretter.
De cet Olympe enfin si l'on nous chasse,
N'avons-nous pas un asile au Parnasse?
Là sans rivaux nous régnerons toujours.
L'esprit, les arts, les graces, les amours,
Le don de plaire, et le talent d'instruire,
Sont pour jamais soumis à notre empire.

Ce pis aller me paraît assez doux.
Disgraciés par l'inconstance humaine,
Nos ennemis un jour, ainsi que nous,
Déguerpiront du céleste domaine :
Partout sifflés, ces gens à *Te Deum*,
Avec leur croix, leurs clous, et leurs épines,
Leur chant niais, et leurs tristes matines,
Iront pourrir dans quelque muséum. »
A nos dépens tandis qu'il prophétise,
Un cri d'alerte annonce les chrétiens.
Ils s'approchaient des murs olympiens,
Dont la conquête à leurs bras est promise.
Le grand Michel, sévère avec douceur,
Des premiers rangs gourmandait la lenteur;
Et Jésus-Christ, placé sur les derrières,
Criait de loin aux phalanges dernières :
« Courage, enfans, et soutenez mes droits!
Sur cet Olympe il faut planter ma croix.
Pourquoi trembler et pâlir de la sorte?
Quel risque enfin avez-vous à courir?
On nous battra, dites-vous. Eh! qu'importe?
Vous pouvez bien être assommés, souffrir,
Souffrir long-temps, mais non pas remourir. »
Sa voix, son geste et sa mâle éloquence,
A ces poltrons rendirent l'assurance.
Les yeux fermés ils marchent en avant,
Et sous les murs arrivent en bronchant.
Les longs épieux, les lances meurtrières,
Les javelots, les flèches, et les pierres,
Les flots brûlans de poix, d'huile, et de vin,

De mille clous les solives armées,
Le plomb fondu, les poutres enflammées,
Tombaient sur eux sans relâche et sans fin.
Combien alors de têtes entamées,
De fronts fêlés qu'on ne guérira pas,
De nez sans bout, de mains cherchant leurs bras,
De poils roussis, et d'ailes consumées !
Ce beau spectacle échauffa par malheur
Du Saint-Esprit la verve psalmitique.
« Je veux, dit-il, par un brillant cantique
De nos soldats soutenir la valeur.

JÉSUS-CHRIST.

Quelle folie! en vain sur le nuage
Vous vous perchez : dans cet affreux tapage
Votre fausset sera-t-il entendu?
Je ne crois pas d'ailleurs qu'un impromptu
Dans un assaut puisse être fort utile.

LE PÈRE.

L'enfant dit vrai : triomphant et tranquille,
Vous reprendrez vos psaumes éternels.

LE SAINT-ESPRIT.

De votre goût je craindrai la finesse.

LE PÈRE.

Je ne suis pas savant, je le confesse,
Et j'en rends grace à messieurs les mortels.
Ils ont donné par faveur singulière
A vous l'esprit, à Jésus la douceur,
A moi la barbe et le titre de père.

Ce titre-là vaut bien celui d'auteur ;
Quant à ma barbe, elle est belle, j'espère ?

JÉSUS-CHRIST.

Pourquoi, Seigneur, ainsi vous courroucer ?

LE PÈRE.

Moi, du courroux ! pouvez-vous le penser ?
Le Saint-Esprit sait à quel point je l'aime.
Il est permis de se gronder soi-même. »

Les assiégeans, durant ces beaux discours,
Bravaient des coups la grêle renaissante.
Contre le mur flanqué de fortes tours
Ils ont dressé l'échelle menaçante :
Mais sa hauteur glace nos champions.
« A toi. Nenni. Va donc. Ma foi, je n'ose.
Je crains la poix. Je crains les horions.
Moi, les soufflets. » Tous craignent quelque chose.
Grand, gros, cagneux, gothiquement sculpté,
Tel qu'il brillait naguère à Notre-Dame,
Christophe arrive : un saint amour l'enflamme
Pour Jésus-Christ que son dos a porté.
Le premier donc sur l'échelle il s'élance.
Trente guerriers y grimpent après lui.
Ils se prêtaient un mutuel appui ;
L'on est poussé, l'on pousse, et l'on avance.
Succès trompeur ! déjà notre héros
De sa main large empoignait les créneaux :
Le fougueux Mars rugit à cette vue.
Soudain il court à sa propre statue,
Qui sur le mur en marbre figurait ;

Il la saisit, non sans quelque regret ;
Du piédestal son bras nerveux l'arrache ;
Et l'élevant par-dessus son panache,
Il s'écriait, en riant aux éclats :
« Voyez, amis, je ne m'épargne pas ;
Ainsi que moi que chacun s'exécute. »
Notre gros Saint sur l'estomac reçoit
Ce poids énorme, et subite est sa chute.
L'un après l'autre et l'un sur l'autre on voit
Dégringoler d'une vitesse extrême
Ses compagnons renversés par lui-même.
L'ange Azaël, qui plus loin combattait,
D'un meilleur sort vainement se flattait.
A peine il touche au sommet de l'échelle,
Le dieu des mers le saisit par son aile.
A bout de bras il tient l'ange chétif,
Qui l'implorait du ton le plus honnête ;
Et, par trois fois le tournant sur sa tête,
Sur les chrétiens il le lance tout vif.
Samson se fâche, et contre la muraille
De son gros dos appuyant la largeur,
Pour l'ébranler il pousse avec vigueur,
Et tout son corps se roidit et travaille.
Ses reins charnus, son énorme fessier,
Font à peu près l'office du bélier.
Le mur tient bon, l'Hébreu pâlit de rage ;
Des pieds, des mains, de nouveau s'escrimant,
Il cogne, il rue, il heurte vainement,
Et la sueur inonde son visage.
Hercule alors cria d'un ton moqueur :

« Tes sept cheveux ont repoussé bien vite,
Ami Samson, et je t'en félicite.
Mais apprends nous pourquoi tout ce labeur.
Que prétends-tu? La chétive masure
Qu'au temps jadis renversèrent tes mains
Ressemblait mal à notre architecture :
Nous bâtissons mieux que les Philistins.
Au reste, pousse, et vois si je t'abuse;
Pousse, mon cher, puisque cela t'amuse. »
A quelques pas un brasier allumé
En flots brûlans changeait la douce olive :
Hercule y cherche un tison enflammé.
Prends garde à toi, Samson, la foudre arrive !
Il n'est plus temps, et notre champion
Droit sur le crâne a reçu le tison.
En un clin d'œil le saint toupet s'allume,
En un clin d'œil la flamme le consume.
Fut-on jamais plus brave et moins heureux?
Il ressemblait avant cette disgrace,
Au coq superbe, au taureau vigoureux,
A l'étalon ardent et belliqueux,
Tous trois sont fiers, fougueux, brillans d'audace,
Grands tapageurs.... Mais qu'un fer envieux
A ces héros retranche quelque chose,
Et des hauts faits supprime ainsi la cause;
Plus de taureau, de coq, ni d'étalon;
Le nouveau bœuf, le désolé chapon,
Et le bidet dont le courage expire,
Baissent la tête, et la queue et le ton.
Tel à-peu-près l'infortuné Samson,

Chauve et confus, dans les rangs se retire.
Par ces revers les chrétiens affaiblis
Changeaient déjà leur attaque en défense :
Par le succès les païens enhardis
Sentaient tripler leur force et leur vaillance :
Ils se battaient comme des furieux,
Comme des fous, enfin comme des dieux.
Leur noble ardeur passe jusqu'aux déesses.
Du haut des murs on voyait ces princesses
Jeter sans choix ce qui s'offre à leurs mains,
Les trônes d'or, les précieux coussins,
De leurs plaisirs ordinaire théâtre,
Les doux parfums dans leurs vases divers,
Les beaux miroirs et les bidets d'albâtre
De pourpre fine avec soin recouverts.
Si Josué, fameux par sa musique,
De Jéricho ne s'était souvenu,
Des assiégés le courage eût vaincu.
« Parbleu, dit-il, un concert hébraïque
Doit renverser ce rempart odieux.
A moi, tribus ! à moi, prêtres, lévites,
Chefs et soldats, sapeurs Israélites,
De Jéricho vainqueurs harmonieux ! »
Il dit, on vient, et l'orchestre s'arrange.
Des instrumens quel habile mélange !
Les gros serpens, les violons discords,
Le porte-voix, la trompette, les cors,
Le fifre aigu, les cloches, la crecelle,
Et ces cornets qu'à bouquin l'on appelle,
Et les chaudrons que l'on frappe à grands coups.

Les assiégés d'un orchestre si doux
Avec raison redoutent les merveilles,
Et des deux mains ils pressent leurs oreilles.
Ils ont beau faire, ils n'esquiveront pas
De nos archets la sainte mélodie.
D'un *sforzando* tout-à-coup l'harmonie
Brise et remplit leurs tympans délicats.
Cette musique est pour eux infernale,
Pour nous céleste; infernale surtout
Quand Josué, pour les pousser à bout,
Y fait entrer cent voix de cathédrale,
Et cent faussets, dont vingt miaulent en sol,
Cinquante en ut, et trente en ré-bémol.
Pour les païens ce fut le coup de grace.
Ils essayaient de couvrir nos accords
Par de grands cris; mais de nos fiers Stentors
Le beuglement redouble et les terrasse.
Tous en jurant désertent le rempart;
Un long chorus presse encor leur départ.
Du saint Trio la personne première
En ce moment prit une voix guerrière,
Et s'écria: « Vaincus à coup d'archet!
Plus fort! plus fort! et votre œil satisfait
Verra ces tours, long-temps inébranlables,
Sur les remparts soudain dégringoler,
Et les remparts sur leur base trembler,
Et du palais la voûte s'écrouler.
Plus fort! plus fort! et l'Olympe est aux diables.»
Ces grands moyens devenaient superflus.
Les prisonniers, qui sans ordre étendus

Depuis long-temps ronflaient sous les portiques,
Désenivrés, à leur bon sens rendus,
Ouvrent enfin les yeux, et tout confus,
Se rappelaient leurs sottises bachiques.
L'étonnement, la crainte, et le remords,
D'un pourpre vif colorent leur visage.
L'ange piqué se taisait, mais de rage;
Saint Guignolet reprend son plat langage;
Et Carpion était à peindre alors.
A deux genoux ils confessent leurs torts,
Offrent à Dieu leur repentir sincère;
Et, se livrant à leur juste colère,
Sur ces païens déjà presque vaincus
Ils font pleuvoir des coups inattendus.
D'autres, forçant une garde revêche,
A leurs amis, dont les chants discordans
A la muraille avaient déjà fait brèche,
Ouvrent la porte, et les voilà dedans.
Les assiégés à leur prompte ruine
Cherchaient en vain dans leur tête divine
Quelque remède; ils n'en trouvaient aucun.
Jupiter seul, dans ce trouble commun,
De sa raison conserve un faible reste;
Et, s'adressant à la troupe céleste:
« Ils ont vaincu: dans ce palais sacré
Demain peut-être ils brailleront des messes;
Mais leur succès n'est pas très-assuré.
Vite qu'on forme un bataillon carré;
Que dans le centre on place les déesses;
En combattant reculons vers le Nord.

Là des chrétiens finit le territoire;
Odin y règne; Odin aime la gloire;
Et l'avenir peut changer notre sort. »
On obéit à cet ordre fort sage.
Ce bataillon subitement formé,
De javelots et de lances armé,
Frappant toujours, et jamais entamé,
De nos chrétiens étonne le courage.
Le fier Neptune, Apollon et sa sœur,
Bellone et Mars, le vaillant fils d'Alcmène,
Pluton, Bacchus, et les frères d'Hélène,
Faisaient souvent reculer le vainqueur.
De Jupiter l'œil perçant et rapide
Veillait à tout; et son bras intrépide,
Armé du foudre inspirait la terreur.
En ordre ainsi s'opérait la retraite.
Le jour baissait; un accident fâcheux,
Qui fut suivi d'un autre plus heureux,
Rendit alors la phalange incomplète.
Diane avait épuisé son carquois:
D'un fer tranchant elle s'était saisie,
Et hors des rangs s'avançait quelquefois,
Pour mieux frapper. Diane est très-jolie,
Chaste surtout; mais de ses belles mains,
Elle rossait nos Anges et nos Saints.
Un ange donc, c'était Zéphrin, je pense,
Qui de son bras éprouva la puissance,
De se venger épia le moment,
Et par derrière il fondit bravement
Sur la déesse. Elle était sans cuirasse,

Leste et pieds nus, comme en un jour de chasse;
Sur son beau cou le fer tombait en plein:
Un mouvement subit, involontaire,
Sauva ce cou; mais le glaive assassin
Endommagea la tunique légère,
Et de la fesse effleura le satin.
Un sang vermeil rougit ce cul divin
Dont la blancheur faisait honte à l'ivoire.
Diane alors, comme vous pouvez croire,
Tourne la tête, et court après Zéphrin.
Courir après, lui barrer le chemin,
Et du secours lui ravir l'espérance,
Suivre son vol avec persévérance
Dans les détours qu'il fait pour échapper,
Le joindre enfin, ses deux ailes couper,
Changer en fouet un large cimeterre,
Et de sa fesse ainsi venger l'honneur;
Voilà sans doute, équitable lecteur,
Ce qu'elle fit, et ce qu'elle dut faire.
Au Nord ensuite elle tourne ses pas;
Courant dans l'ombre, et cherchant les états
Du grand Odin, où s'était repliée
De ses amis la troupe humiliée.
Sur son chemin se trouve Gabriel,
Ange galant, ange qui sait le monde,
Ange à la mode, et le héros du ciel.
Il marchait seul, et commençait sa ronde.
Qui vive? il dit; la païenne aussitôt,
Levant sur lui sa redoutable épée,
Répond : Chrétien. Et du glaive et du mot

En même temps son oreille est frappée.
L'ange étourdi par ce coup imprévu,
Penche la tête, et recule, et chancelle.
Mais revenant à lui, le bras tendu,
Avec fureur il fond sur l'immortelle.
On le reçoit de même; et les deux fers,
Se rencontrant, se brisent dans les airs.
L'ange irrité, saisissant la déesse,
De ses deux bras l'enveloppe et la presse.
Diane, ainsi se voyant prise au corps,
Prend à son tour, et sa pudeur murmure;
L'incognito cependant la rassure.
Lestes tous deux, tous deux souples et forts,
Jeunes et beaux, seuls dans la nuit obscure,
Ils pouvaient mieux employer leurs efforts.
Mais Gabriel était loin de connaître
Tout son bonheur. Il s'en douta peut-être
Lorsqu'étreignant le corps le plus parfait,
Il crut sentir, et sentit en effet
Je ne sais quoi de saillant, d'élastique,
Et d'arrondi, dont la douce chaleur
Trouble les sens, et passe jusqu'au cœur.
Il écarta ce soupçon pacifique,
Et se remit de son émotion.
Diane aussi faisait attention
À la peau fine, à la forme, à la grace,
Des membres nus qu'en luttant elle embrasse.
De tels pensers prolongeaient le combat.
Mais Gabriel médite un coup d'éclat.
Il tire à lui son charmant adversaire;

De son bras gauche avec force il le serre;
Et l'autre main, qu'il baisse adroitement,
S'en va saisir sa cuisse rondelette,
Croyant ainsi soulever aisément
Et renverser ce redoutable athlète.
De la victoire il était déjà sûr;
Quand cette main, qui tient le blanc fémur,
Glisse dessus, un peu plus haut arrive,
Et reste-là: délicate et craintive,
Elle frémit sur cet endroit charmant,
N'ose presser, et presse doucement.
Nos champions, dans un profond silence
Gardaient toujours la même contenance.
Mal-à-propos ils sont embarrassés:
Leurs bras d'albâtre étaient entrelacés;
Leurs seins brûlans se touchaient; quelle avance!
L'ange d'ailleurs avait déjà la main
Sur ses lauriers; il les cueillit enfin.
Muet il fut, ainsi que la déesse;
Mortels bavards, imitez leur sagesse.
Muets encore, et soupirant un peu,
Du geste seul ils se dirent adieu.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

CHANT SEPTIÈME.

Les dieux du paganisme font un dernier essai de leur puissance sur les mortels. L'Aurore, Neptune, Vénus et Jupiter, n'obtiennent que des dédains. L'Amour lui-même échoue. Histoire de Thaïs et d'Élinin.

Pour vivre heureux, il faut cacher sa vie.
Ne briguez point la gloire et les grandeurs,
Objets constans de la publique envie.
L'aveugle sort dispense les honneurs;
Mais quelquefois il se plaît à reprendre
Tous ses bienfaits, qu'en pleurant il faut rendre.
Simple en mes goûts, j'ai désiré toujours
L'obscurité d'un curé de village,
Qui, possesseur d'un riant ermitage,
Nonchalamment laissant couler ses jours,
Boit chaque soir, près de sa gouvernante,
Le vin fumeux qu'il recueille et qu'il vante;
Et j'abandonne au vicaire de Dieu
Ses trois clefs d'or, ses fulminantes bulles,
Son Vatican, son cardinal neveu,
Ses beaux mignons, ses nièces et ses mules.
Mais cependant j'aimerais cent fois mieux
Régner dans Rome, et diriger les voiles
De ce bateau dont les papes heureux
Firent depuis un corsaire fameux,
Que d'habiter par-delà les étoiles,
Placé par l'homme au nombre de ses dieux.
Tomber d'un trône est une lourde chute,

Soit; mais du ciel! quelle horrible culbute!
Ils la feront sans doute ces païens,
Déjà chassés des murs olympiens.
C'est vainement qu'ils tentent sur la terre
De ressaisir leur puissance première.
La jeune Aurore, au visage vermeil,
Vient entr'ouvrir les portes du soleil,
Et son regard éveille la nature :
En rougissant elle répand des pleurs;
Et les Zéphyrs, que sa présence épure,
De ce trésor enrichissent les fleurs.
Jadis elle eut son hymne matinale :
Mais les mortels, tout entiers à Jésus,
Méconnaissant l'amante de Céphale,
Baissent les yeux, et disent l'*Angelus*.
Neptune armé du trident redoutable,
De l'océan soulève tous les flots;
Et leur abîme aux tremblans matelots
Offre la mort, la mort inévitable.
Sur les vaisseaux les fougueux Aquilons,
Le peuple entier des vigoureux Tritons,
Et Téthys même, avec les Néréïdes,
Faisaient tomber des montagnes liquides.
Le dieu des mers criait dans son courroux :
« Priez Neptune, ou vous périssez tous. »
Sans l'écouter, ils invoquent la Vierge,
Et dans leur vœu lui promettent un cierge.
Elle sourit à ce présent nouveau,
Se lève ensuite, et, craignant de mal dire,
En rougissant elle dit : *Quos ego*...

Les vents ont peur; des flots la rage expire;
Et les vaisseaux, que protége un ciel pur,
Semblent glisser sur le liquide azur.
Le roi des dieux veut effrayer la terre :
D'un pole à l'autre il roule son tonnerre.
L'homme en effet, pâlit à ce fracas;
Mais un *pater*, quelques jets d'eau bénite,
Le son sacré des cloches qu'il agite,
Font reculer la foudre et le trépas.
Belle Vénus, vous étiez plus que belle
Après l'instant qui vit naître l'Amour.
Avec douceur votre bouche immortelle
Baisa ses yeux qui s'entr'ouvraient au jour;
Dans tous ses traits vous retrouviez vos charmes;
Et vos genoux, de guirlandes couverts,
Berçaient ce dieu, faible encore et sans armes,
Mais qui bientôt maîtrisa l'univers.
Pour son sommeil les Graces caressantes
Forment un lit de myrtes et de fleurs;
D'un frais Zéphyr les ailes complaisantes
Pour lui du jour tempèrent les chaleurs.
Belle Cypris, sur ses lèvres de rose
Vous voyez naître un sourire malin,
De l'avenir présage trop certain :
Sur votre bras sa tête se repose;
Son pied s'agite; et sa débile main
Presse en jouant les lis de votre sein.
Les immortels, instruits de sa naissance,
Pour l'admirer, descendirent des cieux.
Sur lui, sur vous, ils attachaient leurs yeux,

Leurs yeux charmés, et dans un doux silence,
Ils souriaient au plus puissant des dieux.
Mais tout vieillit, ô reine d'Idalie!
L'homme a brisé cet antique tableau,
Qui de Zeuxis illustra le pinceau,
Et dont mes vers sont la faible copie.
Voici l'objet de son culte nouveau :
Un charpentier, et sa moitié fidelle;
Dans une étable, au milieu du troupeau,
Un peu de paille, et qui n'est pas nouvelle;
Sur cette paille, un panier pour berceau;
Dans ce berceau, le fils d'une pucelle;
Près de ce fils, le taureau menaçant,
L'âne qui brait, et le bœuf mugissant;
Sans oublier trois visages d'ébène,
Des bouts du monde arrivant hors d'haleine,
Pour saluer le taciturne enfant.
Ces deux tableaux, malgré leur différence,
Entre eux pourtant ont quelque ressemblance.
Vulcain, Joseph, inutiles témoins,
Ne font point fête aux deux aimables mères;
Et ces maris, qui boudent dans leurs coins,
Semblent surpris et honteux d'être pères.
Momus en vain sur ce monde attristé
Veut de nouveau régner par la gaîté.
L'enfer est là, Momus; et l'homme sage
Ne rit jamais dans un tel voisinage.
Le chapelet succède à tes grelots;
Et Jérémie a vaincu tes bons mots.
Quel changement! quelles métamorphoses!

Ces jeunes fronts, jadis joyeux et fiers,
Qui s'entouraient de pampres et de roses,
Tristes, baissés, de cendres sont couverts.
Le goupillon qui lance une eau chrétienne
A remplacé le thyrse de Bacchus,
Et Mardi-Gras fait oublier Silène.
Loin donc, bien loin les festins de Comus :
Nous adoptons l'Abstinence au teint blême,
Le Jeûne étique, et le maigre Carême.
La beauté même, abjurant les plaisirs,
Au crucifix porte tous ses soupirs.
De blanches mains déroulent un rosaire.
Un joli sein dont le doux mouvement
Semble appeler les baisers d'un amant,
A ces baisers oppose un scapulaire.
Femme, dit-on, veut plaire, et toujours plaire :
La discipline outrage cependant,
Et sans pitié sur la dure on étend
Ces bras mignons, ces formes arrondies,
Formes d'amour, autrefois si chéries,
Qu'adoucissaient les parfums onctueux,
Et qui foulaient un lit voluptueux.
Fuis, ô Vénus! par un dévot caprice
De ta ceinture on a fait un cilice.
Graces, fuyez : sévère est notre loi :
Elle proscrit vos leçons dangereuses ;
Et vous avez trois rivales heureuses,
La Charité, l'Espérance, et la Foi.
« Ainsi donc l'homme, imbécille et volage,
Porte à Jésus son triste et plat hommage,

Dit Jupiter : tel maître, tels valets.
Mais ces valets, bénissant l'esclavage,
Vexés, battus, ne regimbent jamais;
De ces nigauds sans risque l'on se joue;
Tout leur est bon; et leur pieuse joue
Vient d'elle-même au-devant des soufflets.
Pour les tyrans rien n'est aussi commode;
Et Constantin du système à la mode
Avec raison vante les agrémens.
Grace aux chrétiens, ce scélérat habile
Sur le duvet goûte un sommeil tranquille.
Le sang d'un fils couvre ses bras fumans,
Dans un bain chaud il étouffa sa femme;
Il étrangla les deux Licinius;
Au chien vorace il livra les vaincus;
Et les remords ne rongent point son ame!
Et les pavots descendent sur ses yeux!
Il dort le tigre, et des spectres livides
N'agitent pas son sommeil! et ses dieux
Ne tonnent point! Volez donc, Euménides,
Et tourmentez cet hypocrite heureux. »
Il dit : soudain ces déesses terribles,
Joignant leurs cris s'arment de fouets piquans,
Fendent les airs, font siffler les serpens
Entrelacés sur leurs têtes horribles,
Et du coupable assiégeant le repos,
A la lueur des funèbres flambeaux,
En traits de sang lui retracent ses crimes,
Et sous ses yeux font passer ses victimes.
Mais Constantin, calme, et sans s'éveiller,

Leur dit « Trop tard vous arrivez, princesses.
Il fut un tems où vos mains vengeresses
De ces longs fouets auraient pu m'étriller :
Ce tems n'est plus. De quelques pécadilles
J'étais coupable, et les prêtres païens
N'ont pas osé m'absoudre : les chrétiens
M'ont pardonné ces royales vétilles.
Ils ont fait mieux ; courageux et rusés,
Ils m'ont donné l'évangile et l'empire.
Tous deux sont bons : c'est assez vous en dire ;
Laissez-moi donc ; vos serpens sont usés. »
Sur l'homme encor le fils de Cythérée
Veut essayer le poison des plaisirs.
Du ciel il part sur l'aile des zéphyrs,
Et comme un trait fend la plaine azurée.
Sur le chemin qui conduit au désert
Un jeune couple à ses yeux se présente.
« Fort bien, dit-il ; la fortune me sert.
Belle Thaïs, votre ame est innocente ;
Mais l'innocence aime sans le savoir,
Et quatorze ans plaisent sans le vouloir.
Vous, Élinin, sensible autant que sage,
De vos seize ans on pourra faire usage.
Sur vos coursiers, où fuyez-vous tous deux ?
Votre naissance au trône vous appelle ;
Pour vous d'hymen on prépare les nœuds ;
Mais de Jésus la doctrine nouvelle
Vous a séduits, et vous fuyez pour elle,
Car vos parens, fidèles à leurs dieux,
Dans tout chrétien punissent un rebelle.

Fuir est trop peu ; dans vos saintes ferveurs
Vous abjurez le monde et ses douceurs ;
Et vous voulez, miraculeux ermites,
Du grand Pacôme égaler les mérites.
C'est votre plan ; j'ai fait aussi le mien.
Un habit d'homme enveloppe vos charmes,
Jeune Thaïs, et je n'en dirai rien ;
De la pudeur j'approuve les alarmes.
Mais votre voix féminine, et vos cris,
A chaque pas de ce coursier rapide ;
Vos pieds mignons de l'étrier sortis,
Et replacés par votre aimable guide,
De votre corps l'équilibre incertain,
Votre embarras, et cette blanche main
Qui se refuse à la flottante bride,
Et de la selle a saisi le pommeau,
Tout vous trahit ; et cet habit nouveau
Aux curieux n'en imposera guère :
Voyagez donc, mais d'une autre manière. »
  Après ces mots, il pique du coursier
Le flanc poudreux : moins rapide est la flèche ;
Mais, en partant, sur l'herbe molle et fraîche
Il a jeté son charmant cavalier.
De sa frayeur avec peine remise,
Thaïs se lève, et son ame soumise
Rend grace au ciel, qui, prévoyant et bon,
Avait pour elle épaissi le gazon.
Elle s'abuse en tenant ce langage ;
De l'Amour seul ce miracle est l'ouvrage.
Pour éviter un semblable danger,

Son compagnon avec elle partage
Sa selle étroite; et ce groupe léger
Au petit pas se remet en voyage.
Mais Cupidon avait d'autres projets,
Et par degrés sa puissance maligne
Du Bucéphale affaiblit les jarrets.
Bientôt il bronche, et la belle se signe;
Il bronche encore, il fatigue la main
Qui le relève; et Thaïs alarmée,
De négligence accusant Élinin,
Lui répétait d'une voix animée :
« La bride échappe, alors qu'on est distrait.
Si vous voulez nous ferons un échange. »
Sans répliquer, le jeune homme discret
Cède la bride, et de place l'on change.
L'Amour sourit : le cheval en effet
Ne bronche plus, et Thaïs triomphait.
Elle est si simple encore et si novice !
En croupe assis, pour trouver un appui,
Il fallait bien qu'Élinin malgré lui
Entre ses bras serrât sa conductrice;
Il lui fallait croiser sa double main,
Non pas dessus, mais au-dessous du sein,
Et sur ce cœur que l'innocence habite,
Mais qui pour lors plus vivement palpite.
Pour être saint, l'on a beau tout braver;
Cette posture est douce, et fait rêver.
Nos voyageurs, qu'un trouble vague agite,
Rêvaient beaucoup, et leur ame séduite
Se complaisait dans ce fatal oubli.

Mais une croix sur la route placée
Frappe leurs yeux, épure leur pensée,
Et rend la force à leur cœur amolli.
« Notre projet, dit Thaïs, est louable;
Dieu l'inspira : mais nous débutons mal.
Oui, nous péchons par un luxe coupable.
Vit-on jamais ermites à cheval?
Allons à pied, mon ami; cette allure
Est à-la-fois plus modeste et plus sûre. »
A pied tous deux poursuivent leur chemin,
Et, sans s'asseoir, marchent une heure entière.
Lassés alors, dans un bosquet voisin
Ils vont chercher un repos nécessaire.
Pour eux l'Amour avait tout préparé.
Ils trouvent donc une épaisse verdure,
Un lit de fleurs du soleil ignoré,
Un frais zéphyr, un ruisseau qui murmure,
De pommes d'or l'oranger parsemé,
Le doux figuier et le melon timide,
De l'ananas le trésor parfumé,
Et le dattier qui porte un miel solide.
Ce lieu dut plaire au couple voyageur.
Thaïs s'assied, de fatigue affaiblie;
Et d'Élinin la main légère essuie
Son joli front que mouille la sueur.
Les fruits divers qu'adroitement il cueille
Sont présentés aux lèvres de Thaïs;
Sa bouche ensuite en reçoit les débris.
Il prend enfin la verte et large feuille
Du bananier que baigne le ruisseau,

En la creusant y retient l'eau captive,
Et sa compagne, à ses soins attentive,
Boit en riant dans ce vase nouveau.
Témoin caché, de ses ruses nouvelles
Le dieu malin s'applaudissant tout bas,
Veut qu'un dessert couronne leur repas,
Et sous leurs yeux conduit deux tourterelles.
Vous connaissez de ces oiseaux fidèles
Les vifs transports, l'heureux roucoulement,
Leurs jeux, leur grace, et le frémissement
Que les désirs impriment à leurs ailes,
Et leurs baisers si délicats, si doux,
Baisers d'amour, trop imités par nous :
Le marbre même en les voyant s'anime.
Sans y penser nos ermites naissans
Suivent de l'œil ces oiseaux caressans,
Et par degrés leur abandon exprime
Ce qui pour lors se passe dans leur cœur.
Sans y penser, Thaïs avec langueur,
Sur son ami nonchalamment penchée,
Prend une main qu'elle n'a point cherchée.
Sans y penser, le bras de cet ami
S'étend, se courbe, enveloppe à demi
Un corps charmant qu'avec douceur il presse.
« Bon ! dit le dieu, j'ai vaincu leur sagesse.
Dans un désert avant de s'exiler,
Il faut du moins apprendre à le peupler. »
Il se trompait; d'une cloche voisine
Le son subit dans les airs retentit.
Ce bruit pour eux fut une voix divine,

Une leçon que leur cœur entendit.
Des voluptés ils repoussent l'image,
Et promptement s'éloignent du bocage.
L'Amour commande, aussitôt l'aquilon
D'un voile humide a couvert l'horizon;
La nuit survient, et la pluie avec elle.
Ce contre-tems afflige notre belle.
Pour nous, hélas! le ciel est sans pitié,
Disait sa peur. Mais son guide fidèle
Rassure un peu son esprit effrayé,
De son manteau lui donne une moitié,
Conserve l'autre; à son pied qui chancelle
Montre la route; et, pour les pas glissans,
Il l'enlevait dans ses bras caressans.
Pour eux enfin s'ouvre un gîte modeste.
L'hôte leur dit : « Une chambre me reste,
Elle est à vous. » Ils s'y rendent joyeux;
Mais un seul lit se présente à leurs yeux,
Et de Thaïs l'innocence murmure.
« Ne craignez rien, pour vous sera le lit,
Dit Élinin; un siége me suffit. »
Et de Thaïs la pudeur se rassure.
Des vêtemens qu'elle avait usurpés,
Et que la pluie a sur elle trempés,
Elle ne peut débarrasser ses charmes.
Il fallut donc, malgré quelques alarmes,
A son ami confier ce travail.
Pour leur vertu quelle épreuve pénible!
Abrégeons-la du moins, s'il est possible,
En abrégeant cet amoureux détail.

La couche étroite a reçu notre sainte,
Et du sommeil elle attend les pavots.
Son compagnon, sans humeur et sans plainte,
Va sur un banc chercher quelque repos.
Mais Cupidon de nouveau les menace.
« A moi, Borée! » Il dit, avec fureur
Borée accourt des antres de la Thrace,
Et sans pitié souffle sur le dormeur.
Un simple lin le couvre, et la froidure
Saisit bientôt ses membres délicats :
Il grelottait, et gémissait tout bas.
Thaïs entend ce douloureux murmure.
« Qu'avez-vous donc? vous souffrez, j'en suis sûre. »
Transi de froid, il ne pouvait parler.
« Ah! sur ce banc j'eus tort de l'exiler;
Sur les coussins tandis que je repose,
Il va mourir, et j'en serai la cause. »
Disant ces mots, du lit elle a sauté,
Et du jeune homme avec vivacité
Touche le front, prend la main engourdie,
Presse le sein, ensuite elle s'écrie :
« Oui, sous mes doigts je sens battre son cœur.
Viens, mon ami, des coussins la chaleur
En peu d'instans ranimera ta vie. »
Le même lit tous deux les a reçus.
L'humanité n'est-elle pas sagesse?
La belle donc, dans ses bras demi-nus
Prend Élinin, et doucement le presse.
C'était ainsi qu'Abisag autrefois
Couchait auprès du plus sage des rois,

Et, sans pécher, réchauffait sa vieillesse.
Mais d'un ami réchauffer la jeunesse
Vaut mieux encor. Ce remède charmant
Sur le malade opéra promptement :
Il a repris sa force naturelle ;
Bientôt s'y joint une force nouvelle.
« Oui, dit Thaïs, j'ai tremblé pour tes jours.
J'eus tort ; le ciel nous devait son secours ;
Sa volonté traça notre voyage.
Dans le désert nous arrivons demain ;
Nous choisirons chacun notre ermitage
Notre cellule et notre humble jardin.
De ton réduit le mien sera voisin.
De me quitter aurais-tu le courage ? »
« Jamais, jamais, lui répond Élinin.
Deviens ma sœur, et je serai ton frère.
A mon salut Thaïs est nécessaire.
La solitude a, dit-on, ses dégoûts
Et ses dangers ; contre eux unissons-nous,
Sans peine alors nous vaincrons les obstacles.
Le même lieu, par nous sanctifié,
Verra toujours notre tendre amitié,
Notre ferveur, nos vertus, nos miracles.
Mourant ensemble, ensemble ensevelis,
Au ciel encor nous resterons unis. »
Ainsi parlant, nos deux anachorètes
Par amitié se tenaient embrassés ;
Par amitié leurs bouches indiscrètes,
Leurs fronts brûlans, et leurs seins oppressés
Se rapprochaient : une ivresse fatale

Dans tous leurs sens allume les désirs ;
Et de Thaïs l'haleine virginale,
Et d'Élinin les innocens soupirs,
Sont confondus : la volupté timide,
Et la langueur, et le baiser humide,
Ouvrent déjà leurs lèvres.... Par bonheur
Pour eux, pour moi, pour le sage lecteur,
Un coq chanta : le fracas du tonnerre
N'eût pas produit un effet plus certain.
Ce triple cri leur rappelle soudain
Le renîment du coupable Saint Pierre,
Et le remords que porta dans son cœur
Du coq hébreu le chant accusateur.
Sautant du lit, à genoux sur la pierre,
Tous deux au ciel adressent leur prière,
Et prudemment répètent sur leurs fronts
Le signe heureux qui chasse les démons.
L'Amour chassé s'envole avec colère,
Et va gémir dans les bras de sa mère.
Muni d'un fer qu'il tourne adroitement,
Tel un filou qu'enhardit la nuit sombre,
Avec lenteur, sans bruit, tout doucement,
D'un riche avare ouvre l'appartement,
Écoute, avance, et se glisse dans l'ombre :
Déjà sa main touche le coffre-fort,
Et va... Jamais l'avarice ne dort;
Et tout-à-coup dans la chambre voisine
A retenti la sonnette argentine :
Le voleur fuit, abandonnant cet or
Qu'il crut saisir, et qu'il convoite encor.

Ou tel un loup sur la verte prairie
Voit deux agneaux nouvellement sevrés
Mêler leurs jeux, goûter l'herbe fleurie,
En folâtrant du troupeau séparés,
Et du taillis s'approchant par degrés;
Du bois il sort, et sur eux il s'élance :
Mais aussitôt se montre le berger,
Branlant sa fourche, et que son chien devance.
Le loup surpris se dérobe au danger;
Laissant l'agneau qui bondit avec joie,
Rapide il fuit dans les buissons touffus,
Entend de loin les bêlemens confus,
Et sous sa dent mâche l'absente proie.
Veillez, bergers, veillez sur vos troupeaux.
Ne forcez point mes fidèles pinceaux
A retracer des images fâcheuses;
Et que jamais dans mes rimes heureuses
Les loups adroits ne croquent les agneaux.

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

CHANT HUITIÈME.

Lanterne magique. Progrès du christianisme; son esprit, et ses heureux effets.

« Anges et Saints, vous tous dont le courage,
Exécutant le décret des mortels,
M'a des païens assuré l'héritage,
Dans cet Olympe élevez mes autels.
De Jupiter l'antique cathédrale
Du paradis sera la succursale.
Nous passerons, pour éviter l'ennui,
De l'un à l'autre : et gardez-vous de croire
Que nos rivaux, quêtant un vain appui,
Pourront sur nous ressaisir la victoire.
De vos succès sans crainte jouissez.
L'homme nous veut, nos destins sont fixés.
De l'avenir pour moi la nuit est claire,
Noire pour vous; par grace singulière,
En ce moment je vous égale aux dieux.
Approchez donc, regardez sur la terre,
Et l'avenir va passer sous vos yeux. »
Du beau nuage où sa grandeur repose,
Ainsi parlait le Dieu fort et vengeur,
Et sur l'Olympe il planait en vainqueur.
Sa voix alors de trois tons se compose,
L'un grave et sourd, l'autre doux, l'autre aigu;
L'accord parfait fut au loin entendu.
Voir l'avenir ne se refuse guère.

Les curieux viennent de toutes parts;
Sur notre monde ils fixent leurs regards.
Jésus reprend : « Toi, dont la voix est claire,
Pure et sonore, approche, Gabriel;
Choisis les faits; en quelques mots explique
Ce qui là-bas intéresse le ciel;
Et montre-leur la lanterne magique. »

GABRIEL.

De Constantin voyez les successeurs;
Voyez leur cour. Déjà d'habiles prêtres,
Souples, rétifs, menaçans, ou flatteurs,
Troublent l'empire, et de leurs lâches maîtres
Au nom du ciel dirigent les fureurs.
Grace à leurs soins, de la théologie
Partout s'étend l'inquiète manie.
Ce goût bientôt se change en passion.
Chacun épluche, altère, embrouille, explique
Des livres saints le texte inauthentique.
D'in-folios quelle profusion!
Au sens commun quel déluge d'outrages!
On argumente; et les antres du Nord
Par millions vomissent des sauvages,
Dont la valeur et le subit effort
Sur tout l'empire étendent les ravages.
Mais pour qui donc, insoucians chrétiens,
Aiguisez-vous ces sabres et ces lances?
Pour qui ces fers, ces bûchers, ces potences?
Pour les Goths? Non, pour les seuls Ariens.
Il faut du sang à leur pieuse rage.
Voyez ces murs sous l'herbe ensevelis;

Voyez ces champs, ces fertiles pays
Livrés au meurtre, aux flammes, au pillage;
De ces enfans contemplez le carnage :
C'est pour un mot que l'on massacre ainsi.

JÉSUS-CHRIST.

Pour moi ce mot a beaucoup d'importance;
Il compromet ma divine substance.

SAINT GUIGNOLET.

Tuons, tuons.

JÉSUS-CHRIST.

Nestorius aussi
Invente un mot et double ma personne.
Par Eutychès il se voit réfuté.
Mais Eutychès, par son zèle emporté,
Sur ma nature aussitôt déraisonne;
Car j'en ai deux.

LE PÈRE.

Quel galimatias!

JÉSUS-CHRIST.

Une est déjà bien difficile à croire;
Mais j'en ai deux : on ne se refait pas.

UN ÉVÊQUE.

Tuons, tuons; l'hérésie est notoire.

GABRIEL.

Ces disputeurs par d'autres sont suivis.

LE PÈRE.

De leurs débats quel est le nouveau texte?

GABRIEL.

Toujours Jésus.

LE PÈRE.

Conviens-en, mon cher fils,
Dans ta nature ils trouvent un prétexte :
Tu n'es pas clair.

JÉSUS-CHRIST.

L'êtes-vous plus que moi ?

LE PÈRE.

Non, mais enfin ils s'acharnent sur toi.

JÉSUS-CHRIST.

Ils savent bien qu'en nous tout est mystère ;
Que prétend donc leur regard téméraire ?

GABRIEL.

De vous comprendre ils se flattent en vain.
L'un d'eux s'écrie : Il est *autour* du pain.
On lui répond : c'est *à côté* du pain.
Non, dit un autre, il se tient *sous* le pain.
Vous vous trompez tous trois, c'est *sur* le pain
Qu'il est assis, ajoute un quatrième.

UN ARCHEVÊQUE.

Tuez, tuez ; cela répond à tout.

LE SAINT-ESPRIT.

Voulez-vous donc, ennemi de vous-même,
De la dispute anéantir le goût ?
L'opinion qui n'est pas contredite
A moins de force. Il nous faut des martyrs ;
Il faut de l'homme occuper les loisirs.

Que sur ma Bible il travaille et s'agite.
De mes écrits le sens mystérieux
Exercera son esprit curieux.
Disparaissez, petits auteurs de Grèce,
Disparaissez, petits auteurs romains,
Qu'étudiait la crédule jeunesse,
Et que l'erreur osa nommer divins;
Seul je le suis, et l'humaine sagesse
Est sous mes pieds. Quoi! le cedre orgueilleux
Sur le Liban domine et touche aux cieux,
Et du chiendent l'on parlerait encore?
Ils sont jolis ces tortueux ruisseaux
Qui sous les fleurs glissent leurs faibles eaux;
Mais un torrent en passant les dévore.
J'ai mis un terme à la nuit de l'erreur :
Cachez-vous donc, allumettes, chandelles;
L'astre du jour dans toute sa splendeur
Vient effacer vos pâles étincelles.

JÉSUS-CHRIST.

Cher Saint-Esprit, vous avez de l'esprit;
Mais cet esprit souvent touche à l'emphase;
C'est un esprit qui court après la phrase,
Qui veut trop dire et presque rien ne dit;
Vous n'avez pas un psaume raisonnable.
L'esprit qui pense et juge sainement,
Qui parle peu, mais toujours clairement
Et sans enflure, est l'esprit véritable.

GABRIEL.

Voyez comment avec rapidité

Des porte-frocs l'espèce multiplie!
Leur turbulence et leur oisiveté
Troublent l'Égypte et la mineure Asie.
Le capuchon se ligue avec les rois.
Puissant en Grèce, il convoite à-la-fois
Et l'Italie, et la Gaule, et l'Espagne.
Tantôt hardi, fier, et dictant des lois,
Tantôt timide, hypocrite et sournois,
Il suit son plan, et du terrain il gagne.

LE PÈRE.

Tu ris, mon fils?

JÉSUS-CHRIST.

Oui, chaque nation
De notre foi prend le signe céleste :
Je l'avoûrai, quoique simple et modeste,
J'ai quelques grains de noble ambition,
Et dominer sera ma passion.

LA VIERGE.

A vos succès mon sexe contribue;
Mais du triomphe il n'a point à rougir.
Il convertit, en donnant du plaisir;
Il persuade, et jamais il ne tue.
Voyez Clotilde : en sortant de ses bras,
L'heureux Clovis accepte le baptême.
Chez les Anglais nous triomphons de même.
Berthe la brune et ses jeunes appas
Ont d'Ethelbert dissipé les scrupules.
Partout, en tout, les amans sont crédules.

GABRIEL.

Leur jeune fils, au trône parvenu,
Porte la main sur le fruit défendu,
Et de sa sœur il fait une maîtresse.

LE PÈRE.

Ah, libertin!

GABRIEL.

Un prêtre vertueux
Avec aigreur gourmande sa hautesse,
Et de l'enfer lui promet tous les feux.
« Quoi! pour si peu? dit-il... plus d'eau bénite :
Les dieux du Nord ne sont pas si méchans. »
Il revient donc à ces dieux indulgens;
Son peuple entier et l'approuve et l'imite.
Le temps enfin refroidit son amour.
Un moine alors, au milieu de sa cour,
L'aborde, et dit : « De votre apostasie
Le ciel s'irrite, et c'est moi qu'il châtie.
—Comment cela? — Saint Pierre, cette nuit,
Dans ma cellule est descendu sans bruit;
Un lourd bâton jouait dans ses mains sèches.
Des coups nombreux dont il m'a surchargé
Voyez, seigneur, les marques encor fraîches.
Je n'en puis plus, et le ciel est vengé.
—Tu ne mens point?—Comptez les meurtrissures.
—Oui, je les vois. Rentre dans ton couvent,
Et de Saint Pierre apaisons les murmures.
Aux dieux du Nord je tiens peu maintenant;
Je les renie, et je cours à ta messe. »

Son peuple entier l'approuve, et se confesse.

LE PÈRE.

Pendant la nuit aller briser un dos !
Rien de plus gai. Mais, dis-nous donc, Saint Pierre,
Est-ce bien toi dont la main familière
De ce vieux moine a fracassé les os ?

SAINT PIERRE.

Oui, Seigneur Dieu.

LE PÈRE.

Tu n'es pas raisonnable.
Le dos du roi me paraît seul coupable;
C'était au roi qu'il fallait du bâton.

SAINT PIERRE.

Un tel moyen semblera fort étrange;
Mais le succès prouve qu'il était bon.

LE PÈRE.

N'en parlons plus; que le moine s'arrange.

GABRIEL.

De Charlemagne admirez la valeur;
Mieux que Saint Pierre elle fait des miracles.
Des fiers Saxons l'opiniâtre erreur
A l'évangile opposait mille obstacles;
Impatient, il les aplanit tous.
Une moitié de ce peuple indocile,
En blasphémant expire sous ses coups.
A convertir le reste plus facile
Tombe à ses pieds, et les mord quelquefois.

Le sabre en main il fait baiser la croix,
Lève un tribut, de pillage s'engraisse,
Prend ce qu'il peut, et brûle ce qu'il laisse.
Mais vous voilà, malheureux Albigeois!

UN PAPE.

Tuez! tuez! ils sentent l'hérésie.

GABRIEL.

Dans les tourmens ils perdront tous la vie.
Le bon Raimond pour eux s'arme et combat.
Vaincu par Rome, il vient en vrai coupable
Couvert de cendre, aux genoux d'un légat,
De son péché faire amende honorable.
Prêché long-tems, et long-tems prosterné,
Il est absous enfin, et ruiné.
O de l'Espagne honneur ineffaçable!
C'est là surtout que la religion,
Dans ses fureurs tranquille, inexorable,
Des curieux fixe l'attention.
Des zélateurs ce n'est plus le courage
Armé du glaive, et bravant le trépas;
Ce ne sont plus des guerres, des combats,
Où le danger commande le carnage.
Ici l'on tue avec sérénité;
Le meurtre y prend un air de majesté.
Du doux Jésus les ministres tranquilles
En longs surplis se rangent sur deux files.
Jugés par eux, de riches Musulmans,
De riches Juifs, leurs femmes, leurs enfans,
Et des chrétiens soupçonnés d'hérésie,

Chargés de fers se traînent à pas lents.
On les enchaîne avec cérémonie
Sur des bûchers par l'évêque allumés.
Du *Te Deum* l'hymne joyeux commence.
Le roi, la cour, et les dévots charmés,
De leurs pareils rôtis et consumés
Offrent l'odeur au Dieu de la clémence.

LE PÈRE.

Permettons-nous qu'ainsi l'on nous encense?

JÉSUS-CHRIST.

Avec l'ami qui prend nos intérêts
Il ne faut pas regarder de si près.

GABRIEL.

Ceux que l'on brûle enrichissent l'église;
Rien d'aussi juste; et Rome favorise
D'autres moyens plus vastes et plus prompts,
Qui, de l'Europe assurant l'esclavage,
Doivent donner aux simples moinillons
Fermes, châteaux, fiefs, et droit de cuissage.
Un pauvre ermite arrivé de Sion;
Du saint sépulcre il vante la puissance;
Du saint sépulcre il prouve l'importance;
Du saint sépulcre il peint l'oppression;
Du saint sépulcre il fait naître l'envie,
Et pousse enfin l'Europe sur l'Asie.
Braves, poltrons, citadins, villageois,
Femmes, enfans, maîtresses, tous arborent
Sur leurs habits la guerroyante croix.
Du signe heureux les fripons se décorent.

Il rompt les fers, absout le malfaiteur,
De ses sermens dégage un débiteur,
Dans l'avenir les péchés il efface,
Au ciel enfin il assure une place
Bonne et brillante, une place d'honneur.
Mais aux Croisés l'argent est nécessaire :
Le riche donc au moine offre sa terre
Pour quelques sous ; et le moine rusé,
Cédant enfin à sa vive prière,
En le volant se dit encor lésé.
Adieu, maisons, châteaux, tours et tourelles,
Étangs, forêts, villes et citadelles ;
L'église avide engloutit tout cela.
Mais tout cela devenait inutile.
L'Asie entière, à vaincre si facile,
Leur appartient de droit; ils auront là,
Non pas des fiefs, mais de vastes provinces
Où de l'Europe ils porteront les lois;
Les officiers y seront tous des rois,
Et les soldats y deviendront des princes.
Les jeux bruyans, les danses, les festins,
Des troubadours les couplets libertins,
Suivaient partout cette pieuse armée,
Que devançait au loin la Renommée.
On s'enivrait après avoir jeûné ;
On priait Dieu, qu'on blasphémait ensuite ;
On éventrait le peuple israélite ;
On rançonnait le chrétien consterné;
Chaud de luxure on entendait la messe,
Puis de la messe au pillage on courait;

Et sans égard pour l'âge ou pour l'espèce,
On violait tout ce qu'on rencontrait.
Jérusalem est prise; autre pillage.

LE PÈRE.

Voilà, je pense, un assez beau carnage.
Ces femmes-là, malgré leurs caleçons,
Doivent trembler. On force les maisons;
Par la fenêtre on jette ce qu'on tue
Sur les coquins expirans dans la rue.

SAINT CARPION.

Se pourrait-il qu'on épargnât les Juifs?

SAINT GUIGNOLET.

Non, dans leur temple on les brûle tout vifs.

GABRIEL.

De nos chrétiens voyez le cimeterre
Chercher l'enfant dans le sein de sa mère.

LA VIERGE.

Quelles horreurs!

LE PÈRE.

Je les blâme, entre nous;
Mais des dévots c'est assez là l'usage.

GABRIEL.

Sur la beauté tremblante à leurs genoux
De leurs désirs ils contentent la rage,
Puis dans son cœur enfoncent le couteau,
Offrent à Dieu cette victime impure,
Et, tout souillés de sang et de luxure,
Ils vont pleurer sur le divin tombeau.

JÉSUS-CHRIST.

Ah! je triomphe enfin. L'Europe entière
De bras et d'or pour long-tems s'appauvrit;
Mais mon sépulcre est libre, il me suffit.

LE PÈRE.

Déjà nos gens veulent à leur manière
Organiser ce royaume nouveau.
Partout des fiefs; de Cana le hameau,
S'ennoblissant, devient châtellenie;
Capharnaüm est titré baronie :
Bonjour, bonjour, vicomte de Bethsem,
Comte d'Hébron, marquis de Bethléem.

LE SAINT-ESPRIT.

O Mahomet! quel soufflet sur ta joue!
Du fier turban la tiare se joue.

GABRIEL.

Elle fait mieux; de la religion
Sa politique agrandit le domaine.
Troublant l'Europe en prêchant l'union,
Semant la guerre et la confusion,
Des souverains elle est la souveraine.
Le serviteur des serviteurs de Dieu
Commande en maître, et ce maître a des nièces,
De grands bâtards, des mignons, des drôlesses,
Dont l'entretien au peuple coûte un peu.

JÉSUS-CHRIST.

Plaisant contraste! autrefois sur la terre
J'étais sans pain, et riche est mon vicaire

SAINT PIERRE.

Je me croyais habile; mais, ma foi;
Mes successeurs en savent plus que moi.

GABRIEL.

Remarquez-vous ce fameux Alexandre
Qui, de sa fille immolant tour-à-tour
Les trois époux, dit : Je serai mon gendre.

LE PÈRE.

L'amour d'un pape est un terrible amour.

GABRIEL.

A ces façons Rome est accoutumée.
Mais ses deux fils deviennent ses rivaux.

LE PÈRE.

Voilà du neuf.

LA VIERGE.

De crimes quel chaos!

GABRIEL.

Entre eux déjà la guerre est allumée.
L'un était duc, et l'autre cardinal;
Le cardinal empoisonne son frère,
Et sagement partage avec son père.

LE PÈRE.

Cette coquine est-elle bien?

GABRIEL.

Pas mal.
Or de Jésus la milice fidelle,
Prélats, abbés, chanoines, prestolets,

Moines cloîtrés, tous, jusqu'aux frères lais,
Imitent Rome, et s'amusent comme elle.

JÉSUS-CHRIST.

Et quels sont donc leurs plaisirs?

GABRIEL.

Des palais,
Des vins exquis, des maîtresses fringantes,
Le jeu, la chasse, et des courses fréquentes,
Et des enfans à faire ou déjà faits.
Ces vins exquis, ces fringantes maîtresses,
Coûtent bien cher; et, malgré leurs richesses,
Nos beaux messieurs sont gênés quelquefois.
Sur les péchés leur fertile génie
Lève un impôt, et quelques menus droits.
Leur bourse donc est de nouveau garnie.
Mais par malheur des commerçans tondus
Courent à Rome avec quelques écus
Accaparer les papales sentences,
Tous les *agnus*, toutes les indulgences;
Puis aux pécheurs qu'épouvante l'enfer,
Dans leur pays les revendent fort cher.
A cette fraude, à cet agiotage,
Martin Luther pousse des cris de rage.

TOUT LE CLERGÉ.

Tuons, morbleu! voici les protestans;
Point de quartier, tuons!

GABRIEL.

Il n'est plus tems.

TOUT LE CLERGÉ.

Tuons toujours !

GABRIEL.

Deux cents ans de carnage
Doivent, je crois, suffire aux amateurs.

TOUT LE CLERGÉ.

Oui, c'est assez, si nous sommes vainqueurs.

GABRIEL.

Pas tout-à-fait; l'Europe se partage
Entre le Pape, et Luther, et Calvin.

LA VIERGE.

Nous coûtons cher au pauvre genre humain.

UN CARDINAL.

De ces dégoûts un seul jour me console.

UN AUTRE CARDINAL.

Oui, je t'entends : la Saint-Barthélemi?

TOUT LE CLERGÉ.

O le beau jour!

GABRIEL.

La ferveur espagnole
De ces revers vous dédommage aussi.
Pour mieux tuer, on cherche un nouveau monde:
De vous jamais ce monde n'a parlé,
Il vous ignore ; ô malice profonde!

JÉSUS-CHRIST.

Convertissons.

GABRIEL.

Le voilà dépeuplé.
Par vous le sang coulera dans la Chine,
Plus loin encore ; et jusques au Japon
Par vous l'on meurt, par vous l'on assassine,
En maudissant la croix et votre nom.

LA VIERGE.

O de la croix innombrables victimes!
Quel long amas de fraudes et de crimes!
Quels flots de sang! Hélas! il valait mieux,
Pour votre honneur, ne jamais être dieux.

LE PÈRE.

Seriez-vous pas quelque peu philosophe?

LE SAINT-ESPRIT.

Vous auriez tort. Les gens de cette étoffe
Seront un jour nos plus grands ennemis.
Sur notre autel alors moins affermis,
Nous tremblerons au seul nom de déiste.
Le traître adore un dieu qui n'est pas nous....

JÉSUS-CHRIST.

Parlez plus bas.

LE SAINT-ESPRIT.

Par lui-même il existe
Ce dieu réel, et rien n'est aussi doux.
Mais nous, hélas! mensonge que nous sommes,
Notre existence est un bienfait des hommes.
Leur doute seul nous replonge au néant.

JÉSUS-CHRIST.

A bas le doute, à bas le mécréant,
Le raisonneur, enfin tout ce qui pense;
Et pour régner enseignons l'ignorance.

LE SAINT-ESPRIT.

Ou bien la bible.

LE PÈRE.

Et malgré ce moyen,
Si la raison sapait notre puissance,
Quel parti prendre?

LE SAINT-ESPRIT.

.. Alors, il faudra bien
Redevenir ce que nous étions, rien.

FIN DU HUITIÈME CHANT.

CHANT NEUVIÈME.

Minerve raconte ce qu'elle a vu dans les paradis des différentes nations. Les dieux du Nord viennent au secours des dieux païens. Occupations nocturnes dans un couvent de femmes.

DURANT le jour, frileux et sédentaire,
Au coin du feu qu'ont attisé mes mains,
Contre l'hiver j'exhale mes chagrins,
Et mon ami sourit de ma colère.
Le tems se passe en frivoles discours.
Mais quand la nuit au milieu de son cours
Entre deux draps sagement me rappelle,
Quand du sommeil la tranquille douceur
Dans tous mes sens se glisse avec lenteur,
Un songe heureux m'emporte sur son aile;
Je pars, je vole au bout de l'univers;
De Tavernier j'achève les voyages;
Ainsi que lui, de vingt peuples divers
Je fais les mœurs, j'invente les usages;
Otaïti me retarde un moment,
Sur le Japon je passe brusquement,
Je vois la Chine, et, traversant l'Asie,
Avec le jour j'arrive en Géorgie.
Arrêtons-nous un peu : *femme* et *jolie*
Ne font qu'un mot dans ce pays charmant;
J'y veux rester : mais mon guide m'entraîne,
Et dans Paris son aile me ramène.
C'était au ciel qu'il fallait me porter.

J'aurais suivi Minerve dans sa course;
Et, du Midi voyageant jusqu'à l'Ourse,
J'aurais pu voir ce que je vais conter.
Voilà Minerve; elle parle : on écoute :
« Grand Jupiter, et vous, dieux immortels,
Ou qui du moins jadis passiez pour tels,
A votre avis j'ai bien tardé sans doute;
L'impatience alonge les instans :
Vous jugerez si j'ai perdu mon tems.
Vers le Midi d'abord j'ai pris ma course.
Les dieux du Nil, que j'ai vus les premiers,
M'ont fait accueil; mais ils sont peu guerriers.
Dans un combat quelle faible ressource
Qu'un bœuf Apis, des poireaux, un faucon,
Une cigogne, une chienne, un oignon!
Au Sénégal je trouve une rivière,
Un arbre antique aux rameaux étendus,
Et des serpens de venins dépourvus.
Ces immortels n'étaient pas mon affaire.
Je tourne à gauche, et soudain j'aperçois
Un ridicule et grotesque assemblage
D'objets mêlés sans dessein et sans choix.
D'un peuple noir ils se disent l'ouvrage.
Dans ce pays chaque homme est créateur.
Lorsqu'au matin, d'une main diligente
Ouvrant sa hutte, il reprend son labeur,
Ce qui d'abord à ses yeux se présente
Devient son dieu, son *gris-gris*, son sauveur :
Durant le jour dans le ciel il le niche;
La fin du jour est celle du *fétiche*.

Le lendemain autre opération,
Nouveau *gris-gris*, même adoration.
Pendant la nuit tout ce peuple est athée.
D'un prompt succès je m'étais trop flattée.
Cherchant partout, ne trouvant jamais rien,
Enfin j'arrive à l'olympe Indien.
Je comptais peu sur l'aîné des trois frères,
Le grand Brama : l'emploi de créateur
Ne permet point les combats sanguinaires.
Le bon Vistnou, dont le soin protecteur
Conserve tout, déteste aussi les guerres.
Au seul Shiven j'adresse mes prières.
« De mon métier, moi, je suis destructeur,
Me répond-il, et je m'en fais honneur.
Mais de Brama je connais l'insolence :
Tout irait mal ici dans mon absence.
Tu sais sans doute, ou bien tu ne sais pas,
Qu'au tems jadis il épousa sa mère ;
A lui permis : d'une fille il fut père.
Un jour qu'au loin j'avais porté mes pas,
A cette fille il trouve des appas,
Et la surprend dans un lieu solitaire.
Elle s'enfuit : pour mieux courir après,
Il prend d'un cerf la forme et la vitesse ;
Il la poursuit à travers les forêts,
La joint, l'arrête ; et, forçant sa faiblesse,
Il la viole. Il fallait le punir,
Et de ma nièce au moins venger l'injure.
Le bon Vistnou n'y pouvait consentir ;
Tout châtiment répugne à sa nature.

Je m'en chargeai. Le drôle en ce tems-là
Dressait en l'air cinq têtes bien comptées.
J'en arrache une, et dûment souffletées
Je lui laissai les quatre que voilà.
Si je quittais les Indiens domaines,
Monsieur Brama freait encor des siennes;
Vistnou pourrait travailler avec fruit,
Et réparer tout ce que j'ai détruit :
Je reste donc. Mon chagrin est extrême
(Et cet aveu ne doit pas t'étonner)
De ne pouvoir ensemble exterminer
Tes ennemis, tes amis, et toi-même. »
D'un tel discours je ne m'offensai pas;
Il était juste et dans son caractère.
Je repris donc ma route solitaire;
Vers le Japon je dirigeai mes pas.
Mon espérance y fut encor trompée.
De ce pays des singes sont les dieux.
De leur laideur je fus d'abord frappée;
Mais, à leurs traits accoutumant mes yeux,
Je saluai ces confrères étranges,
A leur beauté je donnai des louanges,
Et je finis par leur parler de nous.
Avec sang froid ils m'écoutèrent tous.
Au dernier mot ils firent deux grimaces,
Une gambade et trois sauts périlleux;
Puis, reprenant un air majestueux,
Le plus âgé me dit : « Dans vos disgraces
Aucun de nous ne peut vous secourir;
Nous n'avons pas un instant de loisir.

Dès le matin au temple il faut descendre,
Et rester là cloués sur notre autel
Jusques au soir : c'est un ennui mortel.
Par le sommeil nous laissons-nous surprendre,
On nous secoue, on nous force d'entendre
Des oraisons le refrain éternel.
Le dîné vient; de plats on nous entoure,
Et de bonbons sans pitié l'on nous bourre.
Il faut manger, ou le peuple dévot
Aux médecins livrerait aussitôt
Notre santé qu'il croirait affaiblie.
Voyez un peu quelle chienne de vie! »
En finissant, la cabriole il fait,
Et d'un seul saut il descend sur la terre.
Je m'en allai répéter ma prière
A d'autres dieux, mais toujours sans effet.
Dans un recoin laissant les deux principes
Vieillis par l'âge et de faim languissans,
Je vis ailleurs deux objets indécens,
Tout enfumés de la vapeur des pipes,
L'un masculin et l'autre féminin,
Énormes, noirs, velus, affreux enfin,
Droits sur des pots ainsi que des tulipes.
Je ne pouvais rien offrir au dernier;
L'autre s'offrait à moi : je passai vite,
Et, traversant un hémisphère entier,
Au grand Odin je fis une visite.
Là le succès surpassa mon espoir.
Odin nous aime, il prend notre défense :
Suivi des siens sur mes pas il s'avance;

Avec honneur il faut le recevoir. »
  Elle achevait ces paroles flatteuses;
Et tout-à-coup des phalanges nombreuses,
Fondant du Nord, couvrent le firmament.
Le vif Heimdall les devance et les guide.
De cet argus l'œil perçant et rapide
Devant Odin veille éternellement.
Du haut des cieux il voit, dit-on, sans peine
Au fond des mers la perle se former;
Sa fine oreille entend l'herbe germer,
Et des brebis croître la douce laine.
  Au large fer qui pend à son côté,
A son front calme où siége la fierté,
A ses sourcils, à sa haute stature,
A sa démarche, à sa brillante armure,
Au foudre énorme allumé dans sa main,
On reconnaît le redoutable Odin.
  Son vaillant fils, Thor, commande aux nuages,
Son doigt puissant dirige les orages.
Il monte un char de panaches orné,
Et par deux boucs rapidement traîné.
Ses gants de fer et sa lourde massue
Des plus hardis épouvantent la vue.
Par lui lancée ainsi qu'un javelot,
Dans le combat toujours l'arme terrible
Frappe le but, et revient aussitôt.
Le loup Fenris, des loups le plus horrible,
Qui doit enfin dévorer l'univers,
Pour un seul jour a vu briser ses fers.
Admirez-vous les trois filles chéries

Du fier Odin, les belles Valkyries?
Des lances d'or arment leurs blanches mains;
Blanc est leur casque, et blanche leur armure,
Et blancs encor sont leurs coursiers divins :
Leur bras toujours porte une atteinte sûre.
Voyez plus loin, voyez ces autres dieux,
Dont l'air féroce épouvante les yeux.
Voyez aussi cette foule innombrable,
Robuste, étrange, altière, infatigable,
De combattans unis sous leurs drapeaux.
De ces guerriers le moindre est un héros.
Le faible a tort chez ces durs Scandinaves :
Leur paradis ne reçoit que des braves.
On en bannit la grace et les attraits
D'un sexe tendre et formé pour la paix.
Là n'entre point le soldat sans courage
Qui recula dans le champ du carnage,
L'infortuné que la fièvre vainquit,
Ni le vieillard qui succomba sous l'âge :
Malheur et honte à qui meurt dans son lit!
Au son guerrier des brillantes fanfares,
Les dieux païens en bataille attendaient.
Humiliés, entre eux ils répétaient :
Puisqu'il le faut, honorons ces barbares.
Mais Jupiter fit un signe; on se tut.
Odin approche; on remplit son attente;
Aux champs l'on bat, les armes on présente,
Et des drapeaux on donne le salut.
Très-satisfait, poliment il s'avance
Vers Jupiter qui s'avançait aussi;

Et lui serrant la main : « Sois mon ami,
Je suis le tien ; marchons en diligence ;
Point de discours : demain, je t'en réponds,
Dans ton palais ensemble nous boirons. »
Ce Scandinave oubliait que le sage
Boit sobrement, et ne répond de rien.
Il se repose en vain sur son courage.
De notre foi digne et nouveau soutien,
A ses sermens Priape était fidèle.
Un prompt succès a couronné son zèle.
Sa voix prêchait l'obéissance aux grands,
Aux chefs, aux rois, fussent-ils des tyrans :
Aussi les rois, et les chefs, et les grands,
Favorisaient ses vastes entreprises.
De toutes parts s'élèvent des églises,
De saints châteaux, et de riches couvens.
Sur son autel tranquille et recueillie,
La Trinité, dans un repos flatteur,
S'applaudissait de l'humaine folie,
Et contemplait sa future grandeur.
Ce sont plaisirs que l'on nomme ineffables.
Avec Panther et quelques Saints aimables
La Vierge alors discourait à l'écart.
Sur l'avenir on parlait au hasard.
Les yeux voulaient et ne pouvaient y lire
Les lois, les mœurs, et les goûts clandestins,
Et les secrets des couvens féminins.
« Facilement je pourrai vous instruire,
Leur dit Panther : de ces secrets piquans,
Que votre zèle à deviner s'applique ;

Un joli songe, un songe prophétique,
M'a cette nuit occupé très-long-tems.
Je crus entrer chez les Visitandines.
Minuit sonnait; sans doute après matines
Les jeunes sœurs ont repris leur sommeil.
Je vais sans bruit de cellule en cellule.
Vous soupirez, belle et dévote Ursule?
Qui peut ainsi causer votre réveil?
Avez-vous vu le démon dans un songe?
Non, le démon ne fait pas soupirer.
C'était un ange, et je n'ose assurer
Que vous preniez quelque goût au mensonge :
Mais ces yeux bleus qui s'ouvrent à regret,
Cet abandon, cette molle attitude
Parlent assez; de la béatitude
L'ange à coup sûr vous a dit le secret. »
« N'écartez point, jeune et modeste Hortense,
Le voile épais dont le poids vous offense;
Il est utile. Où va donc votre main?
D'un sein de neige effleurant le satin,
Négligemment s'égare l'inconstante
Moins sage encore... Arrêtez, imprudente,
Et n'ôtez rien au trésor de l'amour :
De ce trésor vous rendrez compte un jour.
Là sur l'albâtre on voit naître l'ébène,
Et sous l'ébène une rose s'ouvrir;
Mais jeune encore elle s'ouvrait à peine.
Un joli doigt, qu'assouplit le désir,
En l'effeuillant y cherche le plaisir. »
« Plus loin je vis la fervente Cécile :

Un long roman charmait sa longue nuit.
Des voluptés ce brûlant évangile
La fait rêver, et l'enflamme, et l'instruit. »
« Dans les ennuis d'une sainte clôture,
L'art peut du moins remplacer la nature.
Certain bijou, qui d'un sexe chéri
Offre l'image et le trait favori,
Sert de Zoé la langueur amoureuse.
Sur l'oratoire où Jésus est présent
Fume déjà le lait adoucissant.
Poursuis, Zoé; sans risque, sois heureuse.
Ces amans-là ne sont point indiscrets,
Point négligens, et ne trompent jamais. »
« Vous écrivez! à qui donc, jeune Claire?
Lisons : « En vain mon inflexible père
De mon bonheur interrompit le cours;
Je fus à toi; j'y veux être toujours.
Au fond du cœur je garde ton image;
De tes baisers j'y conserve le feu.
Esclave ou libre, aimer est mon partage;
Tu seras seul et ma vie et mon dieu. »
Infortunée! au moment où ton ame
Sur le papier épanche ses soupirs,
Une autre Claire à l'objet de ta flamme
Vient d'accorder d'infidèles plaisirs. »
« Combien Agnès de ces vierges diffère!
Un sommeil pur va fermer sa paupière;
Elle a fini sa nocturne oraison.
Du monastère Agnès est le modèle.
Tous les huit jours cette Sainte nouvelle

De ses péchés fait la confession ;
Mais quels péchés ! un innocent mensonge,
Durant la messe une distraction,
Le mot d'amour prononcé dans un songe,
Quelques regards jetés sur le miroir,
Quelques soupirs échappés au parloir,
Pensers confus touchant le mariage
A ses attraits pour jamais interdit,
Et quelque trouble, alors que son esprit
De ce bonheur veut se faire une image.
Le confesseur, de ses doigts paternels,
Forme le signe au démon redoutable ;
Puis en latin il absout la coupable
De ses péchés qu'elle croyait mortels. »
« Dans ce couvent, s'il faut être sincère,
Toutes les sœurs ne sont pas des Agnès ;
Mais à confesse on ne redit jamais
Certains péchés ; c'est assez de les faire. »
« A l'amitié cependant on peut bien
Les avouer ; et trois jeunes professes,
Que j'entendis, dans un libre entretien
Se confiaient leurs goûts et leurs faiblesses.
L'une commence : « Hélas ! pour mon malheur
J'aimais Florval ; et comme l'hyménée
Dut à la sienne unir ma destinée,
Je cachais peu le penchant de mon cœur.
Il est si doux d'avouer que l'on aime !
Ce joli mot échappe de lui-même,
Et sur la bouche il vient à chaque instant ;
Il plaît surtout à celui qui l'entend.

Oui, de Florval il redoubla l'ivresse.
A mes genoux tout-à-coup prosterné,
Il s'écria d'un ton passionné :
« O de mon cœur l'épouse et la maîtresse!
Dans le désir je languis et je meurs.
Me faudra-t-il, pour complaire à l'usage,
Du seul devoir attendre ces faveurs
Qui de l'amour doivent être le gage? »
Je l'avoûrai, je ne répondis rien;
Et son discours me parut sans réplique.
De mon silence il profita trop bien.
Ingrat Florval! Imprudente Angélique!
Plaisir trompeur, et pourtant regretté!
Je m'enchaînai par ces mêmes caresses
Qui préparaient son infidélité.
Bientôt Florval retira ses promesses;
Il me laissa l'amour et les remords.
Pour l'oublier je fis de longs efforts,
Mais sans succès. De larmes abreuvée,
Je pris le monde et moi-même en horreur,
Et dans ce cloître où je fus élevée
Je vins cacher ma honte et ma douleur.
Hélas! j'eus tort. On dit que sur son aile
Le tems emporte et nos biens et nos maux;
Oui le tems seul m'eût rendu le repos;
Et j'aurais pu remplacer l'infidèle. »
Quelques soupirs terminent ce récit.
Thècle à son tour prênd la parole, et dit :
« Mon aventure est assez singulière.
J'aimais aussi, car on aime toujours;

A dix-sept ans qu'a-t-on de mieux à faire ?
Rien, si ce n'est d'épouser ses amours.
Ce mieux pourtant déplaisait à mon père.
Pour le fléchir mes pleurs coulaient en vain.
De sa rigueur je ne sais point la cause,
Mais à Nelson il refusa ma main.
Moi, je jurai qu'il aurait autre chose.
Je tins parole. « Il nous reste un moyen,
Dis-je à Nelson, un seul ; que ton amante
Devienne mère ; alors il faudra bien
Qu'à nous unir ma famille consente. »
D'un tel discours il parut enchanté ;
Et ce projet soudain exécuté,
Le fut si bien, qu'une taille moins fine
Trahit bientôt ma flamme clandestine.
A cet aspect, mon père furieux,
Loin de hâter un hymen nécessaire,
Avec dépit m'éloigna de ses yeux.
Cinq mois après vainement je fus mère :
Dans ce cachot son injuste courroux
Ensevelit mes penchans trop faciles,
Mes dix-huit ans désormais inutiles,
Et ces attraits dont l'empire est si doux. »
« Des miens encor je n'ai pu faire usage,
Dit sœur Inès ; mais mon jeune cousin
Y pourvoira, peut-être dès demain.
Beau comme un ange, il en a le langage.
Pour lui souvent je descends au parloir ;
J'aime à l'entendre ; et surtout à le voir.
Ses yeux charmans, où le désir pétille,

Semblent toujours se plaindre et demander ;
Et quelquefois j'ose tout accorder.
Vaine faveur ! l'inexorable grille
S'oppose à tout, et défend le plaisir.
Nous y touchons, sans pouvoir le saisir.
Mon ami veut... mais il veut l'impossible.
Enfin hier, en déplorant son sort,
Cet insensé me dit avec transport :
—A mes tourmens si vous étiez sensible,
Si vous m'aimiez ?—Eh bien si je t'aimais ?
—Non, chère Inès, vous n'oserez jamais ;
Tout vous étonne, et vous craignez sans cesse.
—Voyons.—Un mur entoure le jardin ;
Pour le franchir il faut un peu d'adresse ;
J'en ai beaucoup.—Imprudent ! quel dessein !
—Et vous m'aimez ?—Peux-tu bien entreprendre...
—Oui, je peux tout, pour aller jusqu'à toi.
—Mais au jardin je ne saurais descendre ;
Et les verroux qui se ferment sur moi
T'arrêteront.—Laisse de la fenêtre
Tomber deux draps attachés bout à bout.
—Risquer tes jours !—L'Amour est un grand maître,
Charmante Inès, et je réponds de tout.
Par ce discours, par sa persévérance,
Il a vaincu ma longue résistance,
Et j'ai dit oui. Demain donc il viendra.
Dieu ! quel moment ! De tout ce qu'il fera
Je vous promets l'entière confidence. »
« A demain donc, Inès, car je prétends
Du rendez-vous entendre aussi l'histoire.

J'avais pensé que la jeune Victoire
Plus sagement occupait ses instans.
J'entre, et je vois une cellule étroite,
Un oratoire élégamment orné,
Un Christ à gauche, une Vierge à la droite,
Un bois grossier en table façonné,
Un lit sans plume au sommeil destiné,
Au sommeil seul; Victoire est si modeste.
Un homme arrive; ô vengeance céleste!
Anges discrets, Vierges du paradis,
Détournez-vous, fermez vos yeux bénis.
A femme jeune et sûre de ses charmes
La nudité ne cause point d'alarmes.
Le voile tombe; il laisse dispersés
De longs cheveux bouclés par la nature,
Et que le fer n'a jamais offensés.
Dieu! que d'attraits sous la toile et la bure!
Jamais Vénus dans les bras d'un amant
Ne fut plus tendre et plus ingénieuse.
La volupté, tranquille et paresseuse,
Prend chez Victoire un air d'emportement.
L'entendez-vous? « Innocentes faiblesses!
O de l'amour ineffable douceur!
Ange du ciel, ange de mon bonheur,
Le paradis ne vaut pas tes caresses. »
« Dans ce couvent c'est en vain qu'il fait nuit,
Et de vingt sœurs pas une ne sommeille.
Luce dormait, la voilà qui s'éveille,
Et chez Thérèse elle arrive sans bruit.
Pour quel dessein? Ces compagnes fidelles

Veulent sans doute échanger leurs secrets?
Non, le silence est observé par elles,
Mais un seul lit a reçu leurs attraits.
L'une à-la-fois et se tait et soupire;
D'un sexe absent l'autre usurpe l'empire.
Voilà leurs corps dans un groupe charmant,
Leurs jolis bras enlacés mollement,
Leurs seins pressés qui s'enflent avec peine.
Le fol espoir, la vive émotion,
De leurs baisers la douce illusion,
Hâte ou suspend leur amoureuse haleine.
La volupté les trompe tour-à-tour;
De vains désirs leur ame est consumée;
Et quelquefois d'une bouche enflammée
Sortent ces mots : Change mon sexe, Amour!
Couple insensé! puisque dans la retraite
Avec ses sens on emporte son cœur,
Puisqu'on soupire, et puisque du bonheur
On cherche encore une image imparfaite,
Brisez vos fers, cherchez loin des autels
Le bonheur même, et des baisers réels. »
« C'est sous mes yeux ce que fit Célestine.
Depuis deux ans elle est Visitandine.
Le jeune Elmon, qui la chérit toujours,
Par ses écrits à la fuite l'engage.
Belle, sensible, au matin de ses jours,
De sa prison elle hait l'esclavage :
Elle fuit donc. De sa chambre elle sort,
Pâle de crainte, et retournant la tête.
Au premier pas elle tremble, et s'arrête

Pour écouter : non, dit-elle, tout dort;
Puis elle avance et retient son haleine.
Dans la longueur du corridor obscur
Pour s'appuyer sa main cherche le mur,
Et sur l'orteil son pied se pose à peine.
Elle descend l'escalier tortueux.
Ce fer léger que l'art industrieux
Façonne exprès pour aider le mystère,
Ce fer proscrit est souvent nécessaire.
De la serrure il tourne les ressorts
Sans aucun bruit, sans bruit on le retire,
Sur ses deux gonds la porte roule alors,
L'amour triomphe, et la pudeur soupire.
Un mur épais entoure le verger :
Elmon y place une échelle propice;
Jusqu'au sommet il parvient sans danger,
Puis du sommet adroitement il glisse,
Et l'espalier qui s'étendait sous lui
Prête à ses pieds un favorable appui.
A terre il saute, et cherche son amante.
Elle arrivait incertaine et tremblante.
En revoyant l'objet qu'elle a pleuré,
Elle rougit et jette un cri timide,
Tombe sans force, et sur la terre humide
Penche aussitôt son front décoloré.
Le jeune Elmon la prend évanouie,
Et la soutient dans ses bras caressans.
Ses pleurs, sa voix, ses baisers renaissans,
Avec lenteur la rendent à la vie.
Par des soupirs faiblement entendus,

Elle répond à cette voix chérie,
A ces baisers si doux et si connus.
Son sein baigné de larmes étrangères
S'enfle et palpite; elle ouvre ses paupières,
Lève les yeux, regarde son amant,
Et dans ses bras retombe mollement.
Ne tardons plus, dit Elmon, le temps presse.
Puis vers le mur il conduit sa maîtresse,
Sur l'espalier place son pied tremblant,
Guide ses mains et soutient sa faiblesse,
Jusqu'au sommet l'enlève avec adresse,
Fixe l'échelle, et sans risque descend.
Leurs pas alors deviennent moins timides.
Un char traîné par six coursiers rapides
Les attendait; ils y montent joyeux.
Tout en rêvant, je les suivais des yeux.
Le char s'éloigne, et roule vers la Suisse :
Dans ce pays l'Hymen les unira.
Que Dieu vous garde, et qu'Amour vous bénisse!
Criai-je alors; ce cri me réveilla. »

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

CHANT DIXIÈME.

Combat général. Bravoure de St. Joseph. Épouvante et fuite de Jésus-Christ. Sac du Paradis. Situation très-critique de la Vierge et de la Trinité. Arrivée de Saint Priape, et triomphe du christianisme. Épilogue, fin du monde, et fin du poème.

Divin pigeon, ma piété tremblante
Se plaint à vous de vos propres bienfaits.
Pourquoi toujours à mes pinceaux discrets
Présentez-vous quelque image galante ?
Je l'ai quitté ce pays des amours,
Pays charmant malgré tous ses orages,
Pays des fous envié par les sages,
Où j'ai perdu la moitié de mes jours.
Il part ainsi l'homme qu'un sort contraire
Force à voguer vers un autre hémisphère :
Un vent léger que le Nord a produit
Vient arrondir la voile déployée ;
La mer écume, et la terre qui fuit
A l'horizon semble déjà noyée ;
En soupirant il lève encor sa main
Pour saluer le rivage lointain,
Et gardera dans son ame attendrie
Un doux regret pour la douce patrie.
Au seul repos je restreins mon bonheur.
Voudriez-vous réveiller dans mon cœur
Des souvenirs que ma raison redoute ?
Voudriez-vous me tenter ? Non, sans doute :

Dictez-moi donc de plus sages accords ;
Laissons en paix les vestales chrétiennes ;
Et, pardonnant à leurs saintes fredaines,
Du sombre Odin repoussons les efforts.
Notre avant-garde occupait la frontière,
Et du matin récitait la prière,
Quand les païens lui tombent sur les bras.
A leur retour on ne s'attendait pas.
Chacun pourtant fait bonne contenance ;
Au pas de charge, on s'ébranle, on avance.
Mais à l'aspect de ces fiers ennemis,
De ces géans que le Nord à vomis,
Aux longs sourcils, à l'œil creux et sauvage,
Nés dans les bois, durcis par les hivers,
Et d'acier brut grossièrement couverts,
Nos gens en vain rappelaient leur courage.
Surpris, tremblans, et pâles de terreur,
Ils se disaient : Allons, n'ayons pas peur.
Bientôt après on fuit à toutes jambes ;
Jamais poltrons ne furent plus ingambes.
De notre armée ils rejoignent le gros,
Font volte-face, et semblent des héros.
Le grand Michel sourit de leur vaillance ;
Odin arrive, et l'action commence.
Or, dites-nous, esprit inspirateur,
Qui le premier sut renverser son homme ?
Ce fut Joseph. Pourquoi rire, lecteur ?
Ce fut Joseph lui-même, et voici comme.
On le voyait, de son rabot armé,
Sortir des rangs, montrer son poing fermé,

Puis sur ses pas reculer au plus vite.
Un Scandinave, à la fin irrité
De son audace et de sa lâcheté,
Sur le pauvret court et se précipite.
Le bon Joseph s'était apparemment
Laissé conter, et croyait fermement
Que l'on échappe à l'ours le plus farouche
Lorsque par terre à plat ventre on se couche :
Il s'y jeta, disant ce fameux *han*
Qui n'est qu'à lui, qu'on a mis en bouteille,
Et dont l'Église honore la merveille.
L'autre emporté par son rapide élan,
Du pied le heurte, et trébuche, et culbute
Dix pas plus loin : Joseph pendant sa chute
Se relevant, sur lui fond aussitôt,
Et sur ses reins promène le rabot.
L'ange Uriel dont la voix l'encourage,
S'écrie alors : « Ce début glorieux
De la victoire est pour nous le présage.
Marchons, chrétiens, exterminons ces dieux. »
Il marche donc, et sur sa tête altière
L'Olympien lance un foudre vengeur.
Ce foudre est vieux; de sa flamme première
A peine il reste une faible chaleur;
Mais cependant divine est sa nature;
Mais il partait d'une main ferme et sûre;
Mais il est lourd; et, s'il ne brûle pas,
Il peut du moins casser têtes et bras.
L'Ange étendu sur la céleste arène
Sans mouvement, sans pouls, et sans haleine,

A l'hôpital fut soudain emporté.
Cet incident, ici-bas ordinaire,
Des fanfarons rabattit la fierté.
Un *oremus* leur semble nécessaire ;
Et Raphaël s'écrie avec humeur :
« Vous faites bien d'invoquer le Seigneur ;
Mais le Seigneur, qui vous croyait plus braves,
Vous répondra : Païens et Scandinaves
Seront vaincus, si vous avez du cœur. »
Comme il parlait, un second foudre arrive;
Ses yeux il rase et de clarté les prive.
Voilà nos gens qui tremblent derechef.
Quelqu'un alors leur dit : « La chose est triste;
Mais un moment nous rendra notre chef.
Vous savez tous qu'il est bon oculiste. »
A l'aile droite on se défendait mieux.
De Gabriel la bravoure tranquille
Y soutenait un combat difficile.
Thor sur son char se dresse furieux,
Et fait voler sa massue invincible :
L'Ange l'évite en inclinant son front ;
Elle revient ; mais notre Ange est plus prompt :
Son bras nerveux décharge un coup terrible
Sur l'un des boucs au timon attelés,
Le feu jaillit de sa corne divine;
Saisi d'effroi, de douleur il piétine,
Heurte le char dans ses bonds redoublés,
Se jette à gauche, et toussant à voix forte,
Son compagnon et son maître il emporte.
Le loup Fenris, l'aigle de Jupiter,

Dans ce combat d'éternelle mémoire
A nos dépens se couvrirent de gloire.
L'un dévorait. L'autre plane dans l'air ;
De tems en tems il fond comme un éclair
Sur nos héros ; son adresse est extrême ;
Et vainement on voudrait regimber ;
Puis il remonte, et laisse retomber
Sur chaque tête, à l'endroit du baptême,
Les casques lourds qu'il enleva lui-même.
Sur leurs coursiers les trois filles d'Odin
D'une aile à l'autre allaient avec vitesse,
Caracolant et combattant sans cesse.
Malheur à ceux qui barrent leur chemin !
Les lances d'or à dix pas les renversent.
Les bataillons sous leurs pas se dispersent.
Mais Gabriel de loin s'offre à leurs yeux :
Tranquille et fier, beau, brillant, radieux,
Cet ennemi leur paraît digne d'elles.
Un triple coup frappe son bouclier ;
Un autre suit ; de l'élastique acier,
Qui retentit, sortent mille étincelles.
L'Ange étonné recule quelques pas,
En souriant remarque leurs appas,
Et dit ensuite : « Avec trop d'avantage
Vous m'attaquez, et de votre courage
En ce moment d'autres pourraient douter.
Sur ces chevaux vous n'avez rien à craindre ;
Je suis à pied, je ne peux vous atteindre.
A vos efforts si je sais résister,
Que dira-t-on ? que devient votre gloire ?

Si vos coursiers vous donnent la victoire,
Un tel triomphe a-t-il de quoi flatter?
Voyons pourtant, et gardez-vous de croire
Qu'ici je tremble : on ne refuse pas
D'être battu par d'aussi jolis bras. »
Non, attendez, et nous allons descendre,
Dit Gondula, sensible à ce propos.
Et les trois sœurs sautent de leurs chevaux ;
Et Gabriel songeait à se défendre,
Mais tout-à-coup il s'arrête et reprend :
« Ce sacrifice, entre nous, n'est pas grand.
Je n'ai sur moi qu'une robe très-fine ;
Un dur acier couvre votre beau corps.
Pourquoi gêner cette taille divine?
Dégagez-la, nous combattrons alors. »
Ces mots adroits qu'il prononce avec grace,
Et dont le sens est écrit dans ses yeux,
Font beaucoup rire, et n'en valent que mieux :
La grace est tout, avec elle tout passe.
« Il a raison, dit la vive Rista. »
On rit encore, et l'armure on ôta.
Quel doux moment! la transparente gaze
Laisse admirer à l'Ange connaisseur
De mille attraits la forme et la blancheur.
Muet, l'œil fixe, il semblait en extase.
Filles d'Odin redoutez ce lutteur.
« Mais allons donc, et mettez-vous en garde,
Dit Gondula, d'un air malin et doux. »
L'Ange répond : « Dès-lors qu'on vous regarde,
Il faut céder, la victoire est à vous.

Comment peut-on lever sur tous ces charmes
Un fer tranchant, les blesser, les meurtrir,
Lorsqu'on voudrait de baisers les couvrir?
Point de combat, ou prenons d'autres armes;
Luttons plutôt. » Nouvel étonnement,
Nouveaux coups d'œil, nouveaux éclats de rire;
Et Gondula répète : « Il est charmant.
A sa demande il faudra bien souscrire.
Je veux le vaincre, il n'importe comment. »
A l'aile droite à lutter on s'apprête;
A l'aile gauche on criait au secours;
Et vers le centre on se battait toujours.
Le grand Michel avait Odin en tête,
Et résistait; c'est tout dire en deux mots.
Ce général monte un coursier rapide.
Son fier maintien, son courage intrépide
De ses soldats font presque des héros.
Odin frémit de honte et de colère;
Et, brandissant un long épieu pointu,
Qui lui paraît une paille légère,
Sur son rival il fond comme un tonnerre
Dont le fracas au loin est entendu.
L'Ange s'incline, et l'arme meurtrière,
De son beau casque emportant le cimier,
Frappe à l'épaule un innocent guerrier,
Qui par malheur se trouvait là derrière:
C'est Saint Thomas. Sur le parquet d'azur,
Le ventre en l'air, ce vénérable apôtre
Tombe aussitôt, disant : Il est bien dur
Dans un combat de payer pour un autre!

Au même instant le redoutable Odin
Tire son glaive; et Michel qu'il menace,
D'un coup heureux entamant sa cuirasse,
De sa peau dure écorche le chagrin.
Le dieu sourit, et sa riposte est prête.
Si rudement tomba l'acier fatal,
Qu'il pourfendit et le casque et la tête,
Le cavalier, la selle, et le cheval.
Les deux moitiés séparément tombèrent;
Les deux moitiés soudain se rajustèrent;
Mais la douleur fait succomber Michel,
Et d'un pas faible il rejoint Raphaël.
Quel contre-tems! sa chute et sa retraite
De ses soldats annonçaient la défaite.
Pour s'échapper chacun formait son plan.
Sauve qui peut! crie alors un quidam.
Tous le pouvaient; la déroute est complète.
Du paradis observant tout cela,
Le saint Trio craignit pour son empire.
« Va, dit soudain le vénérable Sire,
Cours, mon cher fils, et prends ces foudres-là. »
En rechignant Jésus prit le tonnerre,
Et dépouilla d'un mouton débonnaire
Les traits heureux. Sur ses membres bénis
De blanc linon il déploie un surplis;
Son cou divin s'entoure d'une étole;
Il élargit sa brillante auréole,
Grossit sa voix; raffermit son maintien,
Marche à grands pas; bref, il était très-bien.
Ce nouveau chef, qui doit être invincible,

Rend aux chrétiens l'espoir et la valeur;
Le plus poltron se croit déjà vainqueur.
Jésus, armé de la foudre terrible,
Tourne la tête et la lance au hasard;
Soudain Heimdall est couché sur l'arène.
Ce premier coup l'anime; un autre part;
Du grand Odin il brise l'étendard,
Et de héros renverse une douzaine.
Le dieu piqué se retourne vers Thor :
» Cours, et punis cet abbé téméraire.
Son père ici ne s'offre pas encor;
Fils contre fils, tu vaincras, je l'espère.
Entre tes mains je remets mon tonnerre. »
Le vaillant Thor de plaisir transporté,
Vole au combat; et d'un autre côté
L'on voit aussi Jupiter qui s'avance.
Des attributs de leur triple puissance
Ces fiers rivaux s'entourent à la fois.
Les vents fougueux accourent à leur voix;
De toutes parts s'assemblent les nuages,
Le tourbillons précurseurs des orages,
Et les frimas enfans des noirs hivers.
En même tems se heurtent dans les airs
Le chaud, le froid, et le sec, et l'humide,
La blanche neige, et la grêle rapide,
Les flots de pluie, et le givre perçant,
L'obscurité, l'éclair éblouissant
Les feux follets errans dans l'atmosphère,
Et les éclats de ce triple tonnerre
Que prolongeait l'écho retentissant.

L'homme, étonné d'un désordre semblable,
Se cache et dit : il fait un tems du diable.
Jésus alors, certain de son pouvoir,
Se croit vainqueur, et dans ce doux espoir,
Par un sourire aux païens il insulte.
Mais au milieu de cet affreux tumulte,
Qui dans le ciel ramenait le chaos,
Sur lui soudain fondent ses deux rivaux;
Et déjà même, aux foudres insensible,
L'Olympien, impétueux, terrible,
Tendait le bras pour le prendre au collet :
Notre sauveur à ce geste frissonne;
Son front pâlit, la force l'abandonne;
Il fuit : que dis-je? en fuyant il volait.
Près de son père, il retourne au plus vite;
Et reprenant sa forme favorite,
Triste, honteux, de chagrin il bêlait.
Lorsque son Dieu prend la fuite, sans doute
L'homme chétif a droit d'en faire autant.
Gabriel seul aurait pu d'un instant
De nos soldats retarder la déroute;
Mais autre part on a su l'arrêter.
Vous occupiez le plus beau de nos Anges,
Filles d'Odin; et sans vous en douter,
En l'occupant vous battiez nos phalanges.
Tout fuit, tout cède au vainqueur courroucé.
D'un saut rapide il franchit le fossé
Que fraîchement avait creusé la crainte;
Du paradis il inonde l'enceinte;
Le sanctuaire est aussitôt forcé.

O honte! ô crime! on rosse les Puissances,
On jette à bas six mille Intelligences
Qui figuraient dans les processions,
De leurs gradins les Trônes on renverse
On foule aux pieds les Dominations,
Et des Vertus le troupeau se disperse.
Du saint Trio les gardes résistaient;
Et d'une main tenant la balustrade,
Par de grands coups de l'autre ils écartaient
Les insolens qui tentaient l'escalade.
Mais l'on empoigne et l'on jette à leurs nez,
Devinez quoi! les têtes chérubines
Aux frais mentons, aux lèvres purpurines,
Que dans un coin trouvent ces forcenés.
La garde fuit, à l'autel on fait brèche,
Et l'on arrive à ces esprits divins
Qui jour et nuit brûlent sur leur bobèche :
Dessus l'on souffle, adieu les Séraphins.
En attendant, lecteur, qu'on les rallume,
L'aigle s'abat sur le tendre pigeon
Qui s'enfuyait, le grippe sans façon,
Et dans les airs il fait voler sa plume.
Le Saint-Esprit, qui m'inspire, prétend,
Qu'il eut grand'peur dans ce critique instant.
Le loup Fenris du beau mouton s'empare.
Assez souvent tu te laisses croquer,
Criait le monstre; et sous sa dent barbare
Les os divins commençaient à craquer.
Il faut tout dire. Odin, qui sur son siége
Voyait la Vierge immobile de peur,

Vers elle étend une main sacrilége,
Jure par F, et pour comble d'horreur
Il ajoutait : « C'est le droit du vainqueur;
Et vous cachez en vain, belle Marie,
Ce que vos Saints nomment *l'ignominie.* »
Voici bien pis. Le père, en pâlissant,
Pour s'échapper de son trône descend;
Mais Jupiter l'arrêtant par la manche,
Saisit de plus sa barbe longue et blanche.
« N'arrachez pas, n'arrachez pas, morbleu!
Dit le Pater. Écoutez, je tiens peu
A mon autel, à l'encens qu'on me donne,
Et sans regret je vous les abandonne;
Mais laissez-moi ma barbe, au nom de Dieu! »
L'autre sourit, et d'un effort coupable,
Il secouait ce menton adorable.
A cet excès d'abomination,
Complète fut la désolation.
Tous les chrétiens prosternés en silence,
A demi-morts, attendaient leur sentence.
Mais un *bravo* mille fois répété
Se fait entendre; on voit soudain paraître
Un animal que l'on croit reconnaître,
Coiffé d'un froc, de laine empaqueté,
Les reins serrés d'une blanche ficelle,
Montant à pic vers la voûte éternelle,
Et dans les airs par six Anges porté :
C'était Priape, il dit d'une voix forte :
« Paix là, faquins! à quoi bon ces combats?
Ici l'on plaide, et l'on juge là-bas.

L'homme a jugé; bien ou mal, il n'importe.
De Constantin voici l'édit fatal.
Dès aujourd'hui, païens, on vous supprime.
Cédez l'Olympe à cet heureux rival,
De tous vos droits héritier légitime.
N'en croyez point au reste mon rapport;
Baissez les yeux, et voyez votre sort. »
Il n'avait pas menti; sur notre terre
S'exécutait la sentence sévère.
En ce moment de ces pauvres païens
On renversait les temples, les statues :
Au préalable on confisquait leurs biens;
On insultait leurs prêtres dans les rues;
Et ce seul cri retentissait dans l'air :
Vive la croix! au diable Jupiter!
A l'évidence il fallait bien se rendre.
Le dieu du Nord, l'aigle et le loup Fenris,
Au même instant lâchent ce qu'ils ont pris,
Ce qu'ils serraient. Odin, sans plus attendre,
En les sifflant rappelle ses soldats,
Et fier encor marche vers ses états.
La forte main, cette main si coupable
Qui secouait le menton du Seigneur,
Du moindre effort tout-à-coup incapable,
Mollit et s'ouvre, et tombe avec langueur.
Des autres dieux semblable est l'aventure :
Paralysés, faibles, tremblans et doux,
Sans résistance, et même sans murmure,
Sur le Parnasse ils dégringolent tous.
Ainsi finit cette guerre funeste.

Elle avait mis nos bons Saints sur les dents.
La paix revint au Charenton céleste,
Et les mortels disaient : il fait beau tems.

FIN DU DIXIÈME ET DERNIER CHANT.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPILOGUE.

Mon cœur est pur, et ma bouche est sincère,
En vérité, frères, en vérité,
Ce qu'on m'a dit je vous l'ai répété.
Or maintenant qu'au-dessus du tonnerre
J'ai fait asseoir nos Saintes et nos Saints,
Du Paradis je quitte les gradins,
Et satisfait je descends sur la terre.
Qu'y vois-je? ô crime! ô désolation;
Fille du ciel, romaine Sulamite,
Toi, du Français l'antique favorite,
Il te repousse; et la confusion
Règne aujourd'hui dans la triste Sion.
Tout est changé : tes rivales impies,
D'un long exil brusquement affranchies,
Auprès du tien élèvent leur autel.
Que dis-je? hélas! leur encens criminel
Insolemment parfume tes églises
Que des ingrats au partage ont soumises.
Tu ne peux plus promener dans Paris
Ta riche croix, tes bannières pesantes,
De tes Stentors les voix retentissantes,
Tes encensoirs, tes choristes fleuris,
Ta mitre d'or, et tes mains bénissantes.
On a dans l'ombre exilé ton soleil,

On a brisé de tes cloches fidelles
L'airain sacré si fatal au sommeil,
Tes gros serpens et tes aigres crecelles.
Les tems prédits sont pour nous arrivés;
Voici la fin de ce coupable monde.
De l'Antechrist la malice profonde
Des justes même a fait des réprouvés.
Pour égarer la française sagesse,
Ce monstre adroit prend de la liberté
Le nom chéri; la voix enchanteresse,
Les traits, le geste, et la mâle beauté.
Sans peine alors il séduit, il entraîne.
Par lui l'Europe a soulevé sa chaîne.
De nos couvens il brise les verroux.
On voit du Christ les amantes pudiques,
De cet hymen rompant les nœuds mystiques,
Leur préférer de palpables époux.
De nos autels le coupable ministre,
Laissant du deuil le vêtement sinistre,
Ose former un profane lien :
Il devient homme, et père, et citoyen.
On a permis à cette infortunée,
Que tourmentait un maître impérieux,
De renoncer à ce joug odieux,
Et de chercher un plus doux hyménée.
Mais l'heure approche, ô mortels corrompus!
Par ces forfaits, dont frémit la nature,
Race d'Adam, tu combles la mesure :
Tu vas périr, tu péris, tu n'es plus.
Ainsi finit l'humaine impertinence.

Quel calme alors! quel vaste et beau silence!
Mais tout-à-coup un Ange dans les airs
Fait retentir la trompette éclatante.
Ce son terrible ébranle l'univers,
Dans les tombeaux il porte l'épouvante.
« Morts levez-vous! » A ces mots chacun d'eux,
Se dégageant du linceul qui le presse
Montre à demi son visage terreux,
En clignotant au jour ouvre les yeux,
Étend les bras, et sur ses pieds se dresse.
Mais quelques-uns, du sommeil amoureux,
Ou devinant leur prochaine sentence,
Dans leur réveil mettent plus d'indolence.
L'Ange leur crie : « Allons donc, paresseux!
A vos tombeaux vous preniez goût, je pense. »
Voici leur juge : ô spectacle effrayant!
Dans un orage ainsi l'on voit la foudre
Avec l'éclair partir de l'Orient,
Et tout-à-coup embraser l'Occident.
« Eh bien, tonnez, réduisez-nous en poudre,
Disent alors les pécheurs. » Vain désir!
On peut revivre, on ne peut remourir.
« Puisqu'on refuse à nos vœux le tonnerre,
Ajoutent-ils, ouvre tes flancs, ô terre!
Etna, Vésuve, Alpes, tombez sur nous! »
Mais pour si peu vous n'en serez pas quittes;
Un tel chapeau sur vos têtes proscrites
Serait encore un supplice trop doux.
Un morne effroi saisit le juste même;
Le cœur lui bat : mais l'Arbitre suprême

Parle en ces mots : Innocentes brebis,
Qui du salut prîtes la route étroite,
Venez enfin, placez-vous à ma droite;
Séparez-vous des boucs, je les maudis. »
A cette voix, chaque brebis docile
Fait ses adieux, vers la droite elle file,
Et nous bêlons un cantique à Jésus.
Tout en bêlant, je compte des élus
Le petit nombre : ô sagesse ineffable!
Hélas! des boucs la foule est innombrable.
Mais quel fracas! quelle confusion!
Du mouvement et de l'attraction
La loi n'est plus; nos fidelles planètes,
Notre soleil si fixe jusqu'alors,
Et notre lune, et nos folles comètes,
Et Sirius, et ces immenses corps,
Ces millions de mondes et d'étoiles
Qui de la nuit enrichissent les voiles,
Par la tangente aussitôt s'échappant,
A droite, à gauche, à grand bruit se heurtant,
Viennent du Christ seconder la colère,
Et s'abîmer sur notre pauvre terre.
Vaincu trop tard, l'incrédule docteur,
Qui n'avait pas calculé ce miracle,
Blême et tremblant, contemple avec stupeur
De l'univers l'effroyable débacle.
Moi qui, plus sage, ai cru sans examen,
Au ciel je monte en frissonnant encore;
J'entre, et tandis qu'auprès d'Éléonore
Je suis assis dans le céleste Éden,

L'enfer reçoit nos soldats téméraires
Qui de Jésus houspillent les vicaires,
Les persifleurs du culte de nos pères,
Et les amans des filles de nos mères,
Et les frondeurs de mes rimes sincères,
In sæcula sæculorum ; amen.

Digitized by Google

LE PARADIS
PERDU,
POÈME EN QUATRE CHANTS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE PARADIS PERDU.

CHANT PREMIER.

Je suis dévot, et le serai toujours.
Brûlez ces vers où mon jeune délire
A soupiré de profanes amours.
Je dois, hélas ! expier mes beaux jours;
Aux chants chrétiens j'ai donc voué ma lyre.
Vous, qui l'aimiez, par le temps avertis,
Ainsi que moi, vous êtes convertis,
Et j'obtiendrai votre pieux sourire.
Le Saint-Esprit veut qu'en vers ingénus
Je vous raconte Eden, le premier homme,
La jolie Eve, et le diable et la pomme.
Doit-on chanter les biens qu'on a perdus ?
L'Ange rebelle et sa nombreuse armée,
Depuis neuf mois par le foudre rival
Précipités dans le gouffre infernal,
Nus sur les flots d'une mer enflammée,
Roulaient encor, faibles, muets d'horreur,
Sans mouvement, et non pas sans douleur.
Satan enfin par degrés se ranime,

Ouvre les yeux, contemple sans effroi
L'affreux séjour où le plongea son crime,
Parle, et sa voix emplit le vaste abîme :
« Horrible enfer, obéis à ton roi. »
Il a repris sa force et son courage;
Trois fois du lac ses ailes et sa main
Frappent les feux; il s'élève soudain,
Vole et descend sur le brûlant rivage.
« Tourmens nouveaux et pires que la mort,
Dit-il, cessez. » Espérance trop vaine!
Ses pieds tremblaient; il rend avec effort
L'air enflammé qu'il aspire avec peine.
Il reconnaît sur les flots dévorans
Ses compagnons étendus, expirans;
De son destin il voit l'horreur entière,
Des pleurs cruels humectent sa paupière,
Et de son cœur, qui se trouble un moment,
S'échappe un long et sourd gémissement.
Mais tout-à-coup rappelant son audace,
D'une voix forte il crie : « Esprits divins,
Principautés, Archanges, Séraphins,
Enfans du ciel, est-ce là votre place?
Pour vous ce lit aurait-il des attraits?
Debout, debout, tout-à-l'heure, ou jamais. »
Il parle encor; cette voix redoutée,
Par cent échos à la fois répétée,
Termine enfin leur douloureux sommeil.
Un long murmure annonce leur réveil.
Leur vol ressemble au bruit sourd de l'orage
Roulant au loin de nuage en nuage.

Du lac brûlant ils atteignent les bords,
Et sans frayeur, sans plaintes, sans remords,
Ils s'arment tous : leurs mains impatientes
Livrent aux vents les enseignes brillantes.
Satan, pareil à la cime d'un mont
Où l'ouragan tonne et rugit sans cesse,
Au milieu d'eux lève son noble front
Qu'a sillonné la foudre vengeresse;
Et dit : « Amis, qu'en cet affreux séjour
L'unité triple exile sans retour,
Nous méritions un plus heureux partage.
Tout ce que peut l'ennui de l'esclavage,
Un juste orgueil par l'orgueil accablé,
La valeur calme, et l'audace et la rage,
Nous l'avons fait : les tyrans ont tremblé;
Ils pâlissaient sur leur trône ébranlé :
La foudre seule a vaincu le courage.
Mais aux vaincus il reste la fierté,
L'horreur du joug, le cri de liberté,
La haine enfin consolante et cruelle,
La haine active, implacable, éternelle.
Si toutefois à des dangers nouveaux
Vous préférez la honte du repos,
Parlez sans crainte; ici l'on peut tout dire;
A d'autres mains je remettrai l'empire,
Et j'irai seul, sans espoir et sans peur,
Dans son triomphe attaquer le vainqueur. »
Le sage Ammos pour répondre s'avance :
« Illustre chef, généraux et soldats,
Du triple Dieu vous savez la puissance.

Pourquoi sur nous aggraver sa vengeance?
Nous payons cher l'orgueil de nos combats.
Loin d'irriter sa foudre à peine éteinte,
Aimons la nuit qui nous cache à ses yeux.
L'adresse et l'art peuvent changer ces lieux.
Que trouvons-nous dans cette horrible enceinte?
Un air infect et lourd, des rocs brûlans,
Des mers de feu, des gouffres, des volcans.
De tous ces corps vous extrairez sans peine
Carbone, azote, oxygène, hydrogène,
Et calorique (il abonde aux enfers);
Recomposez ces élémens divers,
Variez-les; sous votre main féconde
De nouveaux corps naîtront subitement.
Pour être dieux ici, pour faire un monde,
Vous avez tout, matière et mouvement. »
Le dur Moloch lève sa tête altière,
Et d'une voix qui ressemble au tonnerre :
« A toi permis, Ammos, d'analyser
Ces feux ardens, de les recomposer.
Refais l'enfer; ce travail est utile.
Mais veux-tu donc en chimiste tranquille
Changer Moloch? Autour de tes fourneaux
Retiendras-tu ce peuple de héros?
Non, certes, non. Si ta chimie est bonne,
Elle aurait dû fondre le fer maudit
Qui dans le ciel deux fois te pourfendit.
Je connais peu l'azote et le carbone;
Je sais la guerre, et la ferai; j'ai dit. »
Moloch se tait; l'infernal auditoire

De sa harangue approuve la vigueur,
Et dans les rangs circule un bruit flatteur:
De la chimie Ammos défend la gloire.
Satan se lève, et du fourreau brillant
Tirant soudain son glaive étincelant,
D'un bras nerveux sur sa tête il l'agite.
L'armée entière avec transport l'imite :
Un million de glaives et d'éclairs
Jettent dans l'ombre une clarté subite;
Les étendards s'élèvent dans les airs;
Le fifre aigu, le trombone barbare,
Et des tambours les roulemens divers,
Et du combat la bruyante fanfare,
Portent au ciel le défi des enfers.
Satan alors : « Vous, qu'on nomme rebelles,
Vous, à l'honneur, à la raison fidelles,
De l'esclavage éternels ennemis,
Pour la vengeance à jamais réunis,
A la valeur alliez la prudence.
Ne livrons point des combats incertains.
De l'oppresseur épions en silence
Les mouvemens, le repos, les desseins.
Il peut créer, mais nous pouvons détruire;
Entre nous donc se partage l'empire.
Pour repeupler son triste paradis,
Je sais qu'il doit inventer d'autres êtres,
Moins grands, moins purs, d'un vil limon pétris,
Propres enfin à ramper sous des maîtres.
Je sais de plus que ces êtres chéris
Habiteront une prison lointaine

Où quelque tems ils feront quarantaine :
Au Ciel ensuite ils pourront être admis :
La Trinité traite mal ses amis.
Il faut les voir, connaître leur nature,
Leurs passions, leurs défauts, et leurs goûts.
Quel coup heureux d'attirer parmi nous
Nos successeurs! au tyran quelle injure!
Oui, mes amis, c'est dans la créature
Qu'il faut frapper, blesser le créateur.
Qu'en pensez-vous? » Un long *bravo* s'élève,
Des antres noirs perce la profondeur,
Résonne au loin, décroît avec lenteur,
Décroît encore, et meurt. Satan achève :
« De ce projet le succès est douteux,
Et les dangers sont certains et nombreux.
Il faut d'abord, sans clartés et sans guide,
D'un pied prudent ou d'une aîle timide,
Sonder, franchir des abîmes nouveaux,
Des régions immenses et désertes,
D'autres encor de ruines couvertes,
Et traverser l'empire-du chaos;
Il faut ouvrir les redoutables portes
Que du vainqueur la main scella sur nous;
Et là sans doute, inquiet et jaloux,
Il a placé de nombreuses cohortes.
Par quel miracle échapper à leurs yeux,
Au qui-va-là des vedettes prudentes,
Aux promeneurs, aux patrouilles errantes
Qui jour et nuit se croisent dans les cieux?
Ce projet donc exige un esprit sage,

La fermeté, l'adresse, le courage ;
Et son succès change notre avenir.
Qui d'entre vous osera l'accomplir ? »
Chacun se tait ; après un long silence,
Satan reprend : « Le premier en puissance
Dans les dangers doit le premier courir.
Demeurez donc, et seul je vais partir. »
D'autres *bravo*, bien mérités sans doute,
Du vaste enfer ébranlèrent la voûte.

On se sépare, et chacun du repos
Diversement abrége la durée ;
L'ennui partout est le pire des maux.
L'un prend sa lyre ou sa harpe dorée,
Et dans un hymne en silence écouté
Sa noble voix chante la liberté.
L'autre plus gai, sur des airs de cantiques,
Psalmodiant des couplets satiriques,
Livre aux sifflets l'auguste Trinité.
Sur un coteau sans fleurs et sans verdure
D'où jaillissaient des tourbillons de feux,
Mille démons, en cinq actes pompeux,
Représentaient leur tragique aventure.
Oui, dans l'enfer naquit cet art charmant,
De l'homme instruit noble délassement.
De promeneurs on voit partout des groupes.
D'autres dansent en rond. D'autres par troupes
Cherchent au loin quelque monde meilleur :
Des monts fumans ils gravissent les cimes,
Brisent les rocs et comblent les abîmes,
Et des enfers sondent la profondeur.

Ammos fait mieux : dans ses calculs tranquilles
Il cherche, il trouve un monde régulier;
Puis, s'entourant d'opérateurs habiles,
Dans le creuset il met l'enfer entier.
Loin d'eux Satan poursuivait son voyage
Plus périlleux que les sanglans combats,
Et sans secours, seul avec son courage,
Dans le chaos il égarait ses pas.
D'objets divers un informe assemblage
A ses regards s'offre confusément.
Sur son chemin naissent subitement
Le chaud, le froid, et le sec et l'humide,
La flamme et l'onde, et le plein et le vide.
Contre un obstacle il heurte à tout moment.
Il tombe, il monte, il recule, il avance.
A son oreille éclate quelquefois
Un bruit soudain que suit un prompt silence;
Mais parle-t-il ? tout est sourd et sans voix.
Il monte encore, et des ombres nouvelles,
De nouveaux chocs le retardent en vain :
Des mains, des pieds, de la tête et des ailes,
Avec effort il se fraie un chemin.
Il traversait les flammes dévorantes,
Les tourbillons et les trombes errantes.
L'air tout-à-coup se dérobe sous lui,
Et vainement son bras cherche un appui;
Rapide il tombe, ainsi qu'un météore
Qui fend les airs, et tomberait encore,
Si le hasard dans ce lieu n'eût placé
De gaz divers un amas condensé.

Frappant du pied l'élastique nuage,
Tel qu'un ballon l'Archange rebondit,
S'élève, puis retombe, et s'engloutit
Dans un marais sans fond et sans rivage.
Autre hasard trop funeste; un volcan
Sous ce marais subitement s'allume,
Et dans les airs lance au loin le bitume,
Les rocs fondus, et la boue, et Satan;
L'éruption terrible, mais utile,
Lui fait franchir trois cents milles et plus.
Il trouve alors un chemin plus facile,
Traverse en paix des déserts inconnus,
Et voit enfin la centuple barrière
Qui doit des cieux protéger la frontière.
Il ne sait pas qu'aux sept péchés mortels
De Jéhova les ordres solennels
Ont confié cet important passage.
Pour le forcer, déjà brûlant de rage
Il s'avançait : la Colère et l'Orgueil,
Toujours armés et debout sur le seuil,
Jetant un cri, sur lui fondent ensemble.
Mais aussitôt reconnaissant ses traits,
A ses genoux ils tombent satisfaits.
La troupe entière à ses pieds se rassemble;
Seul autrefois il lui donna le jour.
Lorsqu'ennuyé de la céleste cour,
Morne et pensif sur sa fuite prochaine
Il méditait, sept fois sa forte main
D'un coup heureux frappa son front divin,
Et de ce front jaillirent non sans peine

Les sept enfans qui, dociles et doux
Dans ce moment embrassent ses genoux.
Il les relève, et dit à la Luxure,
Qu'environnaient de lubriques beautés :
« D'où te vient donc cette progéniture?
Il n'est point d'Ange en ces lieux écartés.
— Non, et pourtant je désire et je brûle;
Un feu vainqueur dans mes veines circule.
Avec ce doigt je presse doucement....
— Quoi donc?—Mon front; et chaque attouchement,
Chaque plaisir est suivi d'une fille.
— Augmente encor ta nombreuse famille;
Moi, je poursuis mon pénible dessein.
Allons, enfans, secondez votre père;
Ouvrons, brisons ces cent portes d'airain;
Et seul je vais recommencer la guerre. »
Il dit; bientôt sur leurs énormes gonds
Avec fracas les cent portes fatales
Roulent; ce bruit dans les gouffres profonds
Pénètre, passe aux rives infernales;
Et des démons le hurlement joyeux
Soudain s'élève, et menace les cieux.

FIN DU CHANT PREMIER.

Digitized by Google

CHANT SECOND.

J'ai trop souffert dans les brûlans abîmes;
Assez long-temps j'y plongeai mes lecteurs,
Gens délicats, d'un air pur amateurs,
Et de mes vers innocentes victimes.
Après Milton, dans ces gouffres maudits
C'est à regret que ma muse est tombée.
Faisons, messieurs, une heureuse enjambée
Et de l'enfer sautons en paradis.
Un Chérubin, c'est-à-dire deux ailes,
De blonds cheveux, un visage joufflu,
Fend comme un trait les plaines éternelles,
Arrive, et dit : « Seigneur, mes yeux ont vu
Sur la frontière un des anges rebelles,
Qui, de ses fers par la ruse échappé,
Marche sans bruit, dans l'ombre enveloppé. »
En souriant la Trinité l'écoute,
Et lui répond avec grace et bonté :
« Je sais cela de toute éternité.
— Vous le saviez, Dieu prévoyant? — Sans doute.
— S'il est ainsi, messeigneurs, de l'enfer
A quoi servaient les cent portes de fer?
— Fit-on jamais une prison sans porte?
— Mais on la ferme. — Aussi la fermait-on,
La gardait-on; bien ou mal, il n'importe.

Digitized by Google

— Désirez-vous votre gros foudre? — Non.
— Malheur à l'homme! — A la tentation
S'il cède, il meurt. — O sagesse, ô clémence!
Permettez-nous du moins de renverser
L'arbre fatal. — Osez-vous y penser?
— C'est prévenir un grand malheur. — Silence!
Vous le savez, je suis le Dieu jaloux;
Je n'aime pas les têtes qui raisonnent.
Qu'autour de moi les louanges résonnent,
Point d'examen, ou craignez mon courroux. »
A peine il dit, et les neuf chœurs des anges,
Saisis de peur, lui braillent des louanges.
Le *Te Deum*, l'éternel *Hosanna*,
L'*In excelsis*, le triste *Alleluia*,
Des Triumdieux charment l'oreille dure,
Et de plaisir ils battent la mesure.
Durant ces chants, du nouvel univers
Satan sans peine a franchi la limite,
Et ses regards dans les mondes divers
Cherchent long-tems le point que l'homme habite.
Il voit enfin l'Archange radieux
Qui dirigeait l'astre de la lumière;
Car le soleil, qui semble roi des cieux,
Roulait alors autour de notre terre :
L'homme depuis, changeant l'ordre divin,
Au firmament l'a cloué de sa main,
Et c'est la terre à présent qui voyage.
L'adroit Satan compose son visage;
Il adoucit son maintien fier et dur,
Décroît d'un pied, et prend d'un ange obscur

Les traits, l'habit, la voix humble et timide.
« Noble Azaël, dit-il, en s'inclinant,
Vous, du très-haut le digne confident,
Apprenez-moi dans quel astre réside
De notre Dieu le favori nouveau ?
Du genre humain où donc est le berceau ? »
Volant toujours, et sans tourner la vue,
Sans saluer cet obscur immortel,
Négligemment le seigneur Azaël
Montre du doigt un point dans l'étendue,
Et dit : « Mon cher, c'est là. » Faux et bénin,
L'autre s'incline, et poursuit son chemin,
En répétant : « De ce faquin peut-être
Aurais-je dû rabaisser la hauteur;
Quel air capable et quel ton protecteur
Prend ce valet dans l'absence du maître! »
Par un vent frais rapidement porté
Sur notre globe enfin Satan arrive.
Là rien n'échappe à sa vue attentive.
En contemplant ce chef-d'œuvre vanté,
Il souriait avec malignité.
« Pourquoi, dit-il, refuser la lumière,
Au double pôle, à cette zone entière,
Et les livrer à d'éternels frimas ?
L'ours pourra seul habiter ces climats.
Sous l'équateur l'ardente canicule,
Un océan de sable, et des déserts,
Font regretter la rigueur des hivers.
Grand Jéhova, ce globe est ridicule.
Quoi ? Dans les champs destinés aux moissons

Bénignement tu sèmes des poisons ?
Quoi ? tu te plais à créer les vipères,
Les scorpions, les serpens, les panthères,
Tigres, vautours, et requins dévorans ?
Quelle douceur ! que tes bienfaits sont grands !
J'aime à te voir entasser les nuages,
Du Sud au Nord promener les orages,
Et renverser les innocens sapins,
Faute de mieux : bientôt sur les humains
Tu lanceras ta foudre paternelle.
Je ne hais pas ces fleuves débordés,
De ces volcans l'invention nouvelle,
Ces champs féconds de laves inondés.
J'approuve aussi la grêle meurtrière,
Les ouragans, les tremblemens de terre,
Présens fâcheux, que ta sage rigueur
Destine au juste aussi bien qu'au pécheur. »
Il voit Eden : trois remparts de verdure
Environnaient ce jardin enchanté.
Il les franchit avec légèreté.
De ces beaux lieux voulez-vous la peinture ?
On y trouvait tout ce qu'on trouve ailleurs,
Des fleurs, des fruits, et des fruits, et des fleurs,
De verts gazons, des grottes, des bocages,
De mille oiseaux les différens ramages,
Tous les parfums, un printems éternel,
Un air plus pur, une plus fraîche aurore,
De clairs ruisseaux, puis des ruisseaux encore
D'argent potable, et de crême et de miel.
De ce jardin Eve était la merveille.

Auprès d'Adam, à l'ombre d'un bosquet,
Négligemment elle forme un bouquet,
Le jette ensuite, et sa bouche vermeille
Laisse échapper un long soupir d'ennui :
« Qu'avec lenteur le tems coule aujourd'hui !
— Occupons-nous. — Volontiers; mais que faire?
— Cueillons des fleurs.—Toujours des fleurs !—Eh bien,
Chantons un hymne. — Oh ! je ne chante rien.
—Dormons.—Encor? — Dînons, pour nous distraire.
— Je n'ai pas faim. Un seul fruit me plairait;
Du bien, du mal, il donne la science :
On nous défend d'y toucher. — La défense
Est très-formelle, et Dieu nous punirait,
Si... — Je le sais. — Je crains ton imprudence.
— Mais sous nos yeux, dis-moi, pourquoi planter
L'arbre fatal? est-ce pour nous tenter?
— On le croirait. — Je hais mon ignorance.
— En la perdant, tu perdras ton bonheur.
—Mon bonheur? — Oui. — J'aime autant le malheur. »
Le bon Adam l'approuve dans son ame,
Et hautement il la gronde et la blâme.
Satan près d'eux s'était glissé sans bruit,
Et dit tout bas : « On leur défend ce fruit !
Bon ! je les tiens; ma victoire est certaine;
De l'ignorance on triomphe sans peine.
Quoi? leur hymen et leur jeune beauté,
L'occasion sans cesse renaissante,
Ces lits de fleurs, cette ombre bienfaisante,
Les bains communs, l'entière nudité,
N'éveillent point leurs sens? Quelle injustice !

Du Dieu jaloux quel étrange caprice!
Mais sans amour peut-on multiplier?
Sottise, erreur! j'y veux remédier. »
A quelques pas alors il se retire,
Prend des élus le gracieux sourire,
Et s'entourant d'un cercle radieux,
Des deux époux il éblouit les yeux.
Adam s'incline et dit : « Esprit céleste,
Soyez béni; parlez, qu'ordonnez-vous? »
Eve se tait; mais sa rougeur modeste
Est pour l'Archange un compliment plus doux.
Il leur répond : « De Dieu dernier ouvrage,
Heureux Adam, et vous, dont les attraits
Manquent au ciel, un sinistre message
M'a prévenu de vos dangers secrets.
Loin de ces lieux, loin et trop près encore,
On a cru voir l'un des anges déchus.

ADAM.

Serait-il vrai? Tous mes sens sont émus.
Que cherche-t-il dans les cieux?

SATAN.

Je l'ignore;
Mais s'il vous voit, je tremblerai pour vous.

EVE.

Emploîra-t-il la force?

SATAN.

Non, l'adresse.

EVE.

S'il est ainsi, je crains peu son courroux.

ADAM.

Eve, du moins craignons notre faiblesse.

EVE.

Mais pourquoi donc tant d'immortels esprits
Par le Seigneur ont-ils été proscrits ?

SATAN.

A tout moment il répète à ses anges :
« Obéissez, et chantez mes louanges. »
Le fier Satan que fatiguaient ces mots,
Et qu'enrouaient les éternels cantiques,
Osa former des projets schismatiques,
Et chaque jour des prétextes nouveaux
Le dispensaient du plain-chant monotone.
Dieu le cita deux fois devant son trône.
L'ange irrité s'écria : « Sous sa loi
De ma raison dois-je abjurer l'usage ?
Non, le néant plutôt que l'esclavage !
Toujours chanter, toujours louer ! Ma foi,
Je n'y tiens pas : compagnons, je déserte,
Et vais chercher quelque étoile déserte.
Loin des tyrans et de leurs plats élus,
J'y serai libre, et ne chanterai plus. »
Il partit donc ; des légions entières
L'applaudissaient et suivirent ses pas.
Il réunit leurs nombreuses bannières,
Et sans frayeur attendit les combats.
Ils furent longs, incertains, et terribles.
Le paradis deux fois sur ses remparts
Des révoltés a vu les étendards.

Digitized by Google

Comme leur chef ils semblaient invincibles.
La foudre enfin les a du haut des airs
Précipités jusqu'au fond des enfers.

EVE.

J'ai cru Satan plus coupable.

ADAM.

Ma chère
Vous aimez peu le chant et la prière.
Je crains pour vous, pour moi. Jeune immortel,
Restez encor : votre seule présence
Repoussera l'ennemi qui s'avance.

SATAN.

Mes fonctions me rappellent au ciel.

ADAM.

Goûtez du moins ces fruits que sans culture
Offre à nos mains la prodigue nature.

SATAN.

Non, pour un ange, ils seraient sans saveur.
Il n'en est qu'un dont j'aime la douceur.

EVE.

Et c'est celui qu'on nous défend, je gage.

SATAN.

Oui, sa vertu conserve la beauté,
Du Créateur elle achève l'ouvrage,
Donne à l'esprit plus de sagacité,
De l'ignorance éclaircit le nuage,
Et dans nos sens fixe la volupté.

EVE.

Hélas !

ADAM.

Cachez vos regrets et vos larmes.

EVE.

Veut-on aussi nous défendre les pleurs ?

SATAN.

On aurait dû tout permettre à vos charmes;
Mais d'un bon maître adorez les rigueurs.

EVE.

Vous nous quittez, ô le plus beau des anges !

ADAM.

Portez à Dieu nos vœux... et nos louanges. »
Pour échapper aux piéges du démon,
Le sage Adam se met en oraison.
Moins effrayée, Eve était moins pieuse.
Elle s'éloigne indolente et rêveuse,
Marche sans but, et ne remarque pas
L'éclat des fleurs qui s'ouvrent sous ses pas.
Un papillon trouble sa rêverie;
Léger, brillant, il amuse ses yeux.
Elle suit donc dans la vaste prairie
L'insecte ailé qui, variant ses jeux,
Fuyait toujours et revenait sans cesse.
C'est vainement qu'elle croit le saisir :
De fleur en fleur passant avec vitesse,
D'Eve il trompait l'impatient désir.
Elle abandonne une poursuite vaine,

Et sur ses pas revient avec lenteur.
Un jeune cerf éclatant de blancheur
Sort tout-à-coup de la forêt prochaine.
Son bois est d'or, et d'or son pied léger.
Il ralentit sa course; Eve l'appelle;
Soumis il vient, se courbe devant elle,
Et l'imprudente, ignorant le danger,
A ce coursier sans crainte se confie.
Sur le front d'or sa blanche main s'appuie.
Du cerf heureux elle excite les pas :
Dans les détours de la forêt obscure
Il court, il vole, et sa facile allure
Ne froisse point les charmes délicats,
Les charmes nus qui doucement le pressent,
Et que parfois ses mouvemens caressent.
Eve l'arrête enfin; elle descend,
Regarde, et voit l'arbre heureux et funeste.
Elle rougit, répète en gémissant,
« Éloignons-nous; » et pourtant elle reste.
Un beau serpent sur un rameau placé,
Dressant sa tête et son corps nuancé,
Lui dit : « Salut, aimable souveraine.
— Quoi! vous parlez? ô merveille soudaine!
— C'est ce doux fruit qui m'a donné la voix.
— Fuyons, fuyons; je le veux, je le dois. »
Elle fuit donc, en retournant la tête,
Puis ralentit sa marche, puis s'arrête,
Revient, soupire, et s'assied sur les fleurs.
Un bel oiseau dont le brillant plumage
De l'arc-en-ciel réunit les couleurs,

Digitized by Google

En se perchant sur le plus haut feuillage,
Chante ces mots : « Reine de ce séjour,
Écoutez-moi ; je suis l'oiseau d'amour.
Vous êtes belle et vous versez des larmes !
Belle, et vos jours s'usent dans la langueur !
Goûtez ce fruit, et connaissez vos charmes ;
Goûtez l'amour, la vie, et le bonheur.
—On nous défend d'y toucher.—Vain scrupule !
Que l'ignorance est timide et crédule !
— Dieu sait punir. — Ce Dieu m'a-t-il puni ?
— Non, et pourtant je crains. — J'ai craint aussi.
Ce fruit pourrait, en épurant votre être,
Vous rapprocher de la Divinité,
Briser vos fers ; et, malgré sa bonté,
Voilà toujours ce que prévient un maître. »
Il dit, descend, et son bec azuré
A l'imprudente offre le fruit doré
Dont le parfum cause une douce ivresse.
Elle prévoit et combat sa faiblesse,
Deux fois avance et retire sa main,
L'avance encor, tremble, et reçoit enfin...
Dieu protecteur, secourez sa jeunesse.
Vaine prière ! Eve, n'achève pas,
Arrête, écoute... Il n'est plus tems, hélas !
Toi, qui du monde es la douce merveille,
Toi, qui nous perds et nous perdras toujours,
Mélange heureux de graces et d'amours,
Je vois l'enfer sur ta bouche vermeille ;
Et tu souris, comme on sourit aux cieux !
Et du bonheur l'aurore est dans tes yeux !

Que maudits soient l'arbre de la science,
D'un maître dur la bizarre défense,
Le fruit fatal qui peupla l'univers,
Et la Genèse, et Milton, et mes vers !

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

Digitized by Google

CHANT TROISIÈME.

Un sort malin à la beauté nouvelle
Donne souvent un démon qui l'instruit,
Et qui bientôt lui présente ce fruit
Pour lui si doux, si dangereux pour elle.
Toi, dont le nom est encor dans mon cœur,
Premier objet dont j'ai tenté les charmes,
Pardonne-moi mon crime et mon bonheur.
Combien, hélas! ils m'ont coûté de larmes.
Ce n'étaient point les pleurs du repentir;
De mes péchés j'aimais le souvenir:
Mais nos adieux et ma vaine constance
De ces péchés furent la pénitence.
Jeunes lecteurs, peut-être de Satan
Vous enviez et recherchez la gloire.
Ah, malheureux! redoutez sa victoire,
Et préférez la sagesse d'Adam.
Cet honnête homme achève sa prière;
Eve paraît, et sa marche légère,
Son front riant étonnent son époux.
« Femme, dit-il, d'un ton tranquille et doux,
Dans tes yeux bleus quel feu naissant pétille!
Au firmament ainsi l'étoile brille.
Qui t'a donné cet heureux enjoûment?
Plus agité, ton jeune sein rappelle
Des flots du lac le léger mouvement.

Que le souris sur ta bouche est charmant!
Telle s'entr'ouvre une rose nouvelle.
Femme, jamais tu ne fus aussi belle. »
Eve répond par un vague discours,
N'ose avouer ses désirs, sa science,
Met dans ses yeux sa douce impatience,
Par des soupirs appelle les amours,
S'offre au baiser, et sa main caressante
Presse d'Adam la main indifférente.
La nuit enfin les invite au repos.
Nus, et couchés sur la même fougère,
Ils se touchaient : pauvre Adam! les pavots
Ferment déjà sa tranquille paupière.
Eve plus tard s'endort; du bois épais,
L'oiseau d'amour descend alors près d'elle :
Il la contemple, et du bout de son aile
Il rafraîchit et touche ses attraits.
Elle sourit; un songe heureux l'agite,
Et dans ses sens éveille le désir;
Ses bras trompés s'ouvrent, son sein palpite,
Elle soupire, et rêve le plaisir.
D'un pas égal, et lent, et taciturne,
Arrive enfin le Trône Ituriel,
Qui, détaché du camp de Raphaël,
Fait du jardin la visite nocturne.
Cet officier des saintes légions
Commande alors vingt Dominations.
Dans le bocage où dormait la jeune Eve
Sans bruit il entre, et du bout de son glaive,
Pour le chasser, il touche cet oiseau

Trop caressant. Sur la poudre en monceau
Si vous jetez une mèche allumée,
Elle s'enflamme; une épaisse fumée
Obscurcit l'air, et monte jusqu'aux cieux :
Lorsqu'au théâtre une trappe à nos yeux
S'ouvre et vomit quelque ombre menaçante,
Le faible enfant, que saisit l'épouvante,
Tremble et pâlit sur sa mère penché :
Satan ainsi, légèrement touché,
Reprend soudain sa forme colossale,
Son front affreux, son glaive, et dit : « C'est moi;
Que voulez-vous? » La surprise et l'effroi
Font reculer la patrouille rivale.
Ituriel veut cacher sa frayeur,
Et d'une voix qu'il croyait ferme et forte :
« Je ne veux rien; mais pourquoi de la sorte
Vous travestir? Pouvez-vous du Seigneur
Braver encor la colère et la foudre?
Tremblez, son bras va vous réduire en poudre. »
On lui répond d'un ton plus assuré :
« Lâche, trembler n'appartient qu'à l'esclave.
Quant à ton maître, il est vrai, je le brave :
Va le lui dire; ici je l'attendrai. »
Ainsi parlant, Satan menace et presse
Les bienheureux qui reculent sans cesse.
Toujours railleur, indévot, et hautain,
Il les repousse aux portes du jardin.
Fort à propos quelques anges arrivent;
Deux bataillons s'ébranlent et les suivent;
Et Raphaël, à leur tête placé,

Dit à Satan : « Quel projet insensé,
Fier ennemi, dans les cieux te ramène ?
— Mons Raphaël, pour tes lâches soldats
Garde cet air et cette voix hautaine.
Tu me connais ; ainsi parle plus bas.
De mes desseins je ne rends jamais compte.
— Mais sans congé pourquoi briser tes fers ?
Pourquoi sortir du gouffre des enfers
Où tu cachais ta défaite et ta honte ?
— Point de réponse à sottes questions.
Et toi, bavard, avec ces légions
Pourquoi quitter le ciel qui te réclame ?
— Pour obéir aux ordres de mon roi.
— Des purs esprits noble et brillant emploi ;
Garder un homme, et veiller sur sa femme !
— Ange intraitable et rebelle obstiné ;
A quels dangers ton audace te livre !
Fuis, ou bientôt par mes troupes cerné...
— Seul à l'écart oseras-tu me suivre ?
— Un général ne peut combattre ainsi.
— Eh bien, mon cher, nous nous battrons ici. »
Terrible alors, altéré de vengeance,
Il veut d'un coup pourfendre Raphaël.
A l'instant même il voit Ituriel,
Qui bravement par derrière s'avance.
Sans retourner la tête, d'un revers
Il tranche en deux ce Trône épais et large
Dont le cri sourd ébranle au loin les airs.
Puis sur l'Archange il retombe, et décharge
Un coup affreux, qui du crâne au menton

Ouvre sa tête et brise sa raison ;
Car la raison, fille de la pensée,
Dans la cervelle est toujours enchassée.
La troupe entière aussitôt fond sur lui :
Mais il évite un combat inutile.
D'un air vainqueur, d'un pas lent et tranquille,
Sage il recule, et se dit : « Aujourd'hui
J'ambitionne une plus douce gloire :
Je veux sur l'homme achever ma victoire. »
Il tient en l'air son glaive redouté,
Et fièrement aux anges il fait face.
Quelquefois même il s'arrête, il menace,
Et l'ennemi recule épouvanté.
Du ciel enfin repassant la limite,
Dans ses états il rentre satisfait.
Quel changement! O merveille subite!
Des sept péchés trop funeste bienfait!
Plus de déserts dont l'âpreté repousse;
Mais un chemin spacieux, qui descend
Entre les fleurs, et sa pente est si douce,
Que dans l'enfer on arrive en dansant.
Satan y vole, et pour lui quel spectacle!
De cet enfer un facile miracle
Changea la face; il admire et sourit.
Un autre azur en voûte s'arrondit.
Au centre il voit l'immense réverbère
Qui jette au loin des torrens de lumière.
Dans ce séjour, les chimistes féconds
De la nature ont versé tous les dons.
Par elle instruits, sur la rase campagne

Ils ont assis cette haute montagne.
Ses quatre flancs offrent quatre saisons.
Sur le sommet que l'aquilon assiège,
Et qui souvent est blanchi par la neige,
L'œil aime à voir ce volcan éternel
Qui fume et tonne, et lance vers le ciel
De longs éclairs, de volantes fusées,
D'autres soleils, des gerbes embrasées,
Et le fracas des bruyans serpenteaux.
Pour varier la scène, des troupeaux
Au bas du mont s'égarent et bondissent.
Plus bas encor quatre fleuves jaillissent,
Qui sur les fleurs promènent lentement
Une eau limpide et son heureux murmure,
D'un lait sucré la mousse fraîche et pure,
Un vin exquis et le moka fumant.
A l'appétit s'offrent incessamment
L'ortolan gras, les truffes, les suprêmes,
De Périgueux les succulens pâtés,
Et ceux encor dans Strasbourg imités,
Les turbotins, les fondus et les crêmes,
Sorbets et punch, glaces et marasquin,
Tout ce qui plaît, tout ce qui damne enfin.
Là triomphaient la Luxure et ses filles.
Sur le gazon ces danseuses gentilles
Forment des pas : leurs souples mouvemens,
Leur nudité, leurs formes arrondies,
Ces sauts légers, ces culbutes hardies,
Des spectateurs font toujours des amans.
D'autres plus loin attendent sous l'ombrage :

Leur bouche humide avertit le désir,
Leur voix caresse, et leur libre langage
Offre au passant l'ivresse du plaisir.
D'autres nageaient; mais légères et nues,
Sur le cristal avec grace étendues,
Facilement elles fendent les eaux.
Voyez flotter ces deux globes rivaux....
Il n'est plus tems; tout-à-coup renversées,
D'un sein qui s'enfle elles montrent les lis,
Et doucement par l'onde balancées,
Livrent à l'œil des appas plus chéris.
Mais il en est qu'amour rendra sensibles.
Leur front alors connaîtra la pudeur :
Elles iront au fond des bois paisibles
Cacher leur trouble et leur premier bonheur.
Satan paraît; la trompette éclatante,
L'aigre clairon et le bruyant tambour,
Au vaste enfer annoncent son retour.
Plus de baisers; sous l'enseigne flottante
Chefs et soldats sont aussitôt rangés.
Il conte alors son pénible voyage,
Le bel Eden, ses succès, son courage;
Puis il ajoute : « Amis, déjà vengés,
Nous le serons encor mieux, je l'espère.
Mais votre bras me devient nécessaire :
Il faut du ciel occuper les guerriers.
Suivez-moi donc; partageons les lauriers. »
Les inviter à reprendre les armes,
C'est au gourmand offrir un bon repas,
Au vieux pécheur de novices appas,

Et des catins à de robustes Carmes.
Voyez leur joie et leur avidité.
Ils sont partis; comme eux part la Luxure,
Se promettant quelque heureuse aventure :
Dans les enfers on la nomme Astarté.
Partant aussi, ses filles libertines,
Au lieu de glaive, ont des rameaux fleuris,
Et sous les fleurs se cachent des épines.
Parfois, dit-on, une épine a son prix.
C'était l'instant qui précède l'aurore.
Le camp nombreux qu'a laissé Raphaël
Obéissait à l'archange Itoël.
Sur les guerriers l'ombre planait encore,
Et prolongeait leur tranquille sommeil.
Quel bruit soudain et quel fâcheux réveil!
Dans la nuit brille, ainsi qu'une comète,
Du fier Satan la lumineuse aigrette.
De tous côtés la peur, des cris confus;
De tous côtés les anges éperdus,
Des généraux la voix retentissante.
Des officiers la bravoure impuissante,
Les coups pleuvans, les Trônes pourfendus,
Les Séraphins sur l'arène étendus,
L'horreur enfin, l'épouvante, la fuite,
Et du vainqueur la sanglante poursuite.
« Brave Moloch, dit Satan, c'est assez;
De nos guerriers modère la vaillance;
Prends poste ici. Les ennemis chassés
Laissent Eden sans garde et sans défense;
J'y vole seul : et toi, ferme en ce lieu,

N'attaque point; je reviendrai dans peu. »
Il part, d'Adam méditant la défaite.
Le dur Moloch, affamé de combats,
Pourtant s'arrête, ordonne la retraite,
Et dans le camp renferme ses soldats.
Au haut des cieux on voit alors paraître
Des bataillons qu'au secours d'Itoël
Conduit trop tard le brave Gabriel.
« Qui d'entre vous ira les reconnaître?
A dit Moloch. — Moi, répond Astarté. »
Et sur le champ, de ses filles suivie,
Armant sa main d'une branche fleurie,
Elle s'avance avec légèreté.
En souriant, la brigade ennemie,
De ces démons contemple la beauté,
Les doux regards et l'air de volupté.
Viens, Gabriel, Astarté te défie.
Læta, Smiline, Osculette et Kissmie,
Toutes enfin, avec de longs rameaux,
Frappent gaîment soldats et généraux.
Anges, fuyez! Mais leur désir dévore
La nudité de ces contours charmans,
Nouveaux pour eux, et qu'à leurs yeux encore
Développaient de libres mouvemens.
Frappés d'abord, attaqués par ces belles,
Nos imprudens attaquent à leur tour.
Sans les frapper, ils avancent sur elles.
Dans leurs regards brille un coupable amour;
Des feux impurs dans leurs veines circulent.
Pour achever ce glorieux succès,

Digitized by Google

Adroitement les friponnes reculent,
Et bien ou mal défendent leurs attraits.
On les poursuit, on les serre de près.
Frappant toujours, et toujours caressées,
A droite, à gauche, elles vont dispersées,
Puis dans la Lune, et Mercure et Vénus,
En renégats changent tous les élus.
Gabriel seul combat avec sagesse.
Sa main repousse Astarté qui le presse.
Il se permet quelques propos galans;
Mais devant elle il recule à pas lents.
Les deux rivaux traversent un nuage
Que dans ce lieu pousse un heureux hasard.
Un seul instant suffit pour ce passage :
Que font-ils donc, et pourquoi ce retard?
N'attendez pas que ma muse raconte
Ce qu'elle ignore. Après un doux traité,
Le bel Archange au paradis remonte,
Et vers les siens redescend Astarté.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIÈME.

Te voilà donc, belle et brillante aurore!
Va, je maudis la rose de tes doigts
Que les rimeurs fanèrent tant de fois;
Je hais les vers que tes pleurs font éclore.
Du bel Eden pourquoi réveilles-tu
Les possesseurs? Ils dormiraient encore,
Toujours peut-être, et n'eussent rien perdu.
Femme qui dort conserve sa vertu.
« Mon cher Adam, vois ces deux tourterelles.
Dans leurs baisers quelle vivacité,
Quelle tendresse et quelle volupté!
C'est le plaisir qui fait frémir leurs ailes. »
Adam regarde, et dit avec candeur :
« Je crois plutôt, Eve, qu'à leur manière
Ces oiseaux-là bénissent le Seigneur.
— Vois du taureau la fougue et la vigueur :
A la génisse il vole... — Autre prière.
— Prions comme eux. — Pour le louer, ma chère,
Dieu nous donna la parole et le chant.
Offrons-lui donc l'hymne reconnaissant
Qu'il nous apprit dans la leçon dernière. »
Eve, à ce mot, s'éloigne avec dépit,
Marche au hasard, et rêveuse elle dit :
« Si mon époux garde son ignorance,
Que faire, hélas! de ma vaine science? »

Dans ses beaux yeux roulent des pleurs naissans;
Un désir vague agite tous ses sens.
L'éclat du jour, cet azur sans nuage,
Ce frais vallon, ces suaves odeurs,
Rien ne lui plaît. Loin des bosquets de fleurs
Elle aperçoit un lieu triste et sauvage,
Des rochers nus, des arbres sans feuillage.
Eve, craignez ce piége du démon.
Elle s'assied l'imprudente, et sous elle
Satan fait naître une plante nouvelle
Dont la vertu fécondera Junon.
Présent fatal! Cette fleur étrangère
Des voluptés touche le sanctuaire,
Et par degrés éveille une autre fleur.
Eve bientôt devine le bonheur.
L'oiseau d'amour paraît; il lui présente
Le fruit mortel qu'elle a trouvé si doux.
Elle sourit, et sa main caressante
Flatte l'oiseau placé sur ses genoux.
Il les couvrait d'une aile frémissante.
Il ose plus; de son bec amoureux
L'azur effleure un sein voluptueux,
Et de la bouche il entr'ouvre la rose.
Eve soupire, et dans son trouble heureux
Sur une main sa tête se repose.
Ainsi Léda se penche mollement,
Lorsque d'un cygne elle fait un amant.
Mais du plaisir, avant cette aventure,
Léda connut le trait doux et fatal :
Eve l'ignore, et toute la nature

Semble répondre à son cri virginal.
L'herbe soudain couvre la roche aride;
L'arbre agité fleurit; une eau limpide
En jets s'élance à travers les rameaux;
Des chants lointains éveillent les échos.
Eve entend peu ce concert d'allégresse :
La volupté pour elle est une ivresse,
Et son repos est encor le bonheur.
Faible et charmante, elle r'ouvre avec peine
Des yeux chargés d'une humide langueur,
Et ne voit plus... ô surprise! ô douleur!
Qui peut causer cette fuite soudaine?
« Oiseau chéri, disait-elle, reviens;
Et tes plaisirs égaleront les miens. »
Du bon Adam alors la voix résonne.
Eve rougit, elle hésite un moment,
Puis se rassure, et court légèrement
Vers cet époux que son absence étonne.
Elle tenait dans ses mains le doux fruit.
A cet aspect, Adam frissonne et fuit,
S'arrête ensuite, et dit : « Femme coupable,
As-tu goûté ce poison? — J'ai fait mieux,
J'ai dévoré ce fruit délicieux.
— O Dieu vengeur! — Ce Dieu si redoutable
Me laisse vivre. — Eh bien, Eve, crois-moi,
N'ajoute point à ta première faute,
Ne touche plus... Tu me glaces d'effroi.
—Que crains-tu donc?—O compagne trop chère!
N'achève pas, et d'un maître jaloux
Par tes remords désarme le courroux. »

Disant ces mots, à sa femme riante
Il croit donner un baiser amical :
Dans ce baiser, sa bouche imprévoyante
Du fruit proscrit goûte le jus fatal.
Des sucs divins la secrète puissance
Éclaire un peu sa profonde ignorance,
Et de ses sens agite le repos.
Il se refuse à ses pensers nouveaux.
Eve sourit : de sa dent elle touche
Un second fruit; son époux effrayé
Veut l'arrêter, et du poison sa bouche
Dans un baiser enlève la moitié.
Pour lui tout change; il prend un nouvel être;
Il pense enfin, il sent, il vient de naître.
Il voit alors et compte les appas
Qu'il méconnut; des yeux il les dévore.
Brûlant d'amour, mais incertain encore,
A sa compagne en vain il tend les bras.
Pour ajouter au désir qui le presse,
Elle recule, et légère s'enfuit.
En l'implorant, son époux la poursuit.
Eve bientôt ralentit sa vitesse,
Et va tomber sous l'arbre défendu.
Au ciel assis, le souverain du monde
Voit leur bonheur; la foudre roule et gronde;
Mais ce fracas est à peine entendu.
Tous deux cachés sous l'ombre hospitalière,
Des voluptés boivent la coupe entière,
Et sans remords leur main cueille ces fruits
Dont la vertu les a si bien instruits.

Digitized by Google

« N'abusons pas, dit Adam; la prudence
Dans le bonheur est nécessaire encor :
Des voluptés ménageons le trésor.
Des doux baisers l'excès ou l'ignorance,
Voilà le mal; l'usage modéré
De ce plaisir par l'amour épuré,
Voilà le bien. » Il dit, et recommence.
Dans cet instant qui perd tous les humains,
Du Dieu jaloux la première personne
Parle en ces mots : « Chez moi ! dans mes jardins !
Je pars, il faut juger ces libertins.
J'aime à juger; pourtant j'ai l'ame bonne.
Passez-moi donc ma robe, Gabriel.
Veillez, mon fils, veillez : je vois Michel
Du noir Moloch repousser les phalanges;
Autour de vous il reste encor des anges;
Ainsi je peux un moment vous laisser.
Pour mon retour qu'on prépare un cantique.
Le Saint-Esprit pourra mettre en musique
Le jugement que je vais prononcer. »
Satan, joyeux de sa double victoire,
Et dans le ciel cherchant une autre gloire,
Sur son chemin trouve les renégats :
Il les rassemble et les mène aux combats.
A ses guerriers campés sur la frontière
Un tel renfort devenait nécessaire.
Devant Michel Baal a reculé.
Moloch plus loin, par le nombre accablé,
Ne fuyait pas, mais il résiste à peine.
Du fier Satan la présence soudaine

Rend aux démons un courage infernal.
Leur nouveau choc aux anges est fatal.
D'un coup heureux sur la céleste plaine
Thammuz étend le brave Zéphoël ;
Sous Arioch se débat Abdiel ;
De Belzébut l'acier perce Uriel ;
Baal en deux tranche net Ophiel ;
L'affreux Moloch assomme Elitoël ;
Enfin Satan extermine Azaël.
Michel de loin voit leur chute, et les venge.
Sur Astaroth il tombe furieux.
Celui-ci pare, et riposte : l'Archange
Pare à son tour, et droit entre les yeux
Frappe et refrappe Astaroth qui chancelle.
Dagod entre eux se précipite, et dit :
« De ce hasard ton orgueil s'applaudit,
Grand général de cour, valet fidelle.
Ne cherche pas un triomphe nouveau ;
Va rassurer le pigeon et l'agneau ;
Crois-moi, retourne à tes bêtes ; renonce... »
L'acier vengeur, que dans sa bouche enfonce
Un bras nerveux, de ce diable insolent
Coupe la voix, perce la gorge impure,
Et par la nuque il ressort tout sanglant.
Avec fracas Dagod tombe, exhalant
Un souffle infect et sa dernière injure.
Ce double exploit qu'admirent les élus
A ranimé leur mourante vaillance :
De toutes parts le combat recommence.
A la fureur le fer ne suffit plus.

Elle saisit des armes étrangères,
Et sans effort lance des rocs pesans,
Des monts entiers, des arbres fleurissans,
Et, qui mieux est, des lacs et des rivières
Déjà peuplés de poissons innocens.
Milton l'a vu, l'a dit; il faut le croire.
Michel encore espère la victoire;
Mais tout-à-coup se présente Satan,
Tenant en main un cédre du Liban.
Soudain sur lui l'Archange redoutable
Jette une masse au Vésuve semblable :
En se baissant il évite le choc;
Et le rocher, passant loin sur sa tête,
Va renverser Bélial et Chadroch.
Ils sont vengés : Satan, que rien n'arrête,
Perce les rangs, frappe, et ce coup fatal
De la victoire est l'éclatant signal.
Sur les vaincus Chamod se précipite;
Plus de combat; des anges repoussés
Les bataillons sont au loin dispersés.
Voulant encore accélérer leur fuite,
Moloch, aidé de vingt bras vigoureux,
De Jupiter enlève un satellite,
Puis au hasard il le roule sur eux.
Au paradis ils portent les alarmes.
Pâle et tremblant, le Verbe crie : « Aux armes!
Que fait mon père en ce commun danger?
Était-ce là le moment de juger? »
Du saint pigeon les plumes se hérissent :
Sage il s'envole, et dans l'air balancé,

Digitized by Google

Chantant un psaume où les coteaux bondissent,
Obscurément il prédit le passé.
Déjà croissaient la frayeur et le trouble;
Satan paraît; le tumulte redouble,
Et les démons sur les pas des fuyards,
Du paradis franchissent les remparts.
Le Verbe alors croit les réduire en poudre;
Mais un mouton sait-il lancer la foudre?
Trop bas il vise, et touche rarement.
Devant l'autel combat la garde bleue;
Satan l'attaque en vain; en ce moment
Près du soleil passe rapidement
Une comète à lumineuse queue;
De ses deux mains il l'empoigne, et trois fois
La masse lourde échappe de ses doigts;
Mais il l'enlève enfin, tremble sous elle,
Pour s'affermir avance un pied, chancelle,
Et tout son corps lance l'énorme poids.
En même tems sous l'effort il succombe,
Tombe à demi, se relève, retombe.
Du coup affreux l'autel est fracassé;
Le fils du père, un moment renversé,
De ses débris se dégage avec peine;
Aux deux rivaux de fidelles soldats
Prêtent l'appui de leurs robustes bras,
Et promptement ils reprennent haleine.
Satan déjà s'écrie : à moi, Moloch!
La garde enfin cède à ce double choc.
Du Verbe donc le courroux se déploie
(La rage en loups peut changer les moutons);

Sans distinguer les anges des démons,
De tous côtés au hasard il foudroie.
Par des farceurs sur la scène amené,
Tel brille et tonne un *peccata risible*,
Qui de pétards est caparaçonné :
Dans ce fracas le baudet impassible
Brait noblement, tient bon sur ses tréteaux,
Dresse l'oreille, et se croit un héros.
En un seul point la comparaison cloche,
Et des savans mérite le reproche :
Les vains pétards que lance l'animal
Aux spectateurs ne causent aucun mal;
Ceux-ci, mieux faits, blessent, brûlent, renversent;
Et de Satan les troupes se dispersent.
Loin du combat notre Grand-Juge enfin
A des époux prononcé la sentence.
Ils sont chassés de cet heureux jardin,
De ces beaux lieux ornés pour l'innocence.
Bien escortés, ils marchent en silence.
Baissant toujours son front humilié,
Pâle et traînant sa robe de feuillage,
Le pauvre Adam inspire la pitié.
Moins abattue, Eve plaît davantage.
Elle a jeté l'informe vêtement
Qu'elle reçut de la bonté céleste,
Et sa pudeur conserve seulement
De pampre vert une feuille modeste.
En la voyant, les anges attendris
Disent tout haut et tout bas : Qu'elle est belle!
Ces mots si doux ranimaient ses esprits,

Digitized by Google

Et consolaient sa disgrace cruelle.
Le Juge alors remonte dans les cieux.
Il était tems : les démons furieux
Bravaient le Verbe et sa foudre amortie.
Ammos, en hâte, arrivant des enfers,
Les rassurait contre un nouveau revers.
Son art triomphe, et l'heureuse chimie
Au feu du ciel oppose un feu rival :
Elle a trouvé le salpêtre fatal
Qui lance au loin la mort et le ravage.
Des Séraphins qu'importe le courage?
Du Saint-Esprit qu'importent les versets,
Et de Fanfan la bêlante colère?
Leur voix s'éteint dans le bruit des mousquets,
Et les canons répondent au tonnerre.
Ils allaient fuir; le Père arrive, et dit :
« Cher Saint-Esprit, où donc est votre esprit?
Pour conserver le céleste royaume,
Vous le quittiez? brillant sujet de psaume!
Des goupillons, morbleu, des goupillons;
Et d'eau bénite inondez les démons. »
On obéit à sa voix magistrale.
De toutes parts sur la troupe infernale
De l'onde sainte on verse des torrens.
Qu'oppose Ammos à ces feux dévorans?
Rien; leur nature échappe à la chimie.
Les noirs démons sous la brûlante pluie
Hurlent d'effroi, de rage, et de douleur.
Le seul Satan résiste au feu vainqueur,
D'un pistolet arme sa main impie,

Et sur l'autel il saute; bon lecteur,
Ne craignez rien; le Papa qu'il ajuste
Heureusement tourne sa tête auguste;
Le plomb sifflant effleure son menton,
Et coupe net sa barbe vénérable;
Au même instant, armés du goupillon
Cent mille bras repoussent le coupable.
« Messieurs, dit-il, de fuir je rougis peu.
J'ai retouché votre œuvre favorite :
Malgré la foudre et malgré l'eau bénite,
Le premier homme est homme enfin; adieu. »
Ce premier homme, inquiet et sans guide,
Errait alors au milieu des déserts.
Triste, il s'assied sur une mousse aride,
Et de ses yeux coulent des pleurs amers.
« Quel changement! dit-il; Dieu nous repousse.
Jardin fécond, sans soin entretenu,
Fruits délicats, paresse longue et douce :
Ruisseau de miel, nous avons tout perdu. »
Oui, mais aussi nous gagnons quelque chose,
Dit la jeune Eve, et son souris propose
Le don d'amour. Prompt à se résigner,
Entre ses bras l'heureux Adam la presse,
Brûle, jouit, et, dans sa folle ivresse,
Il répétait : perdre ainsi, c'est gagner.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES GALANTERIES
DE LA BIBLE.

SERMON EN VERS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES GALANTERIES

DE LA BIBLE.

Approchez, chrétiennes jolies.
De la Genèse les versets
Valent bien d'un roman anglais
L'horreur et les tristes folies.
Surmontez d'injustes dégoûts,
Lisez ; de la Bible pour vous
Je traduis les galanteries.
  Nous savons trop à nos dépens
Comment le premier des serpens
Des femmes tenta la première,
Et comment notre premier père
Acheva le fruit défendu
Que son épouse avait mordu.
Il leur en coûta l'innocence,
A nous aussi. Brûlans d'amour,
Sous des berceaux fermés au jour,
Du ciel ils bravent la défense,
Et de leur première ignorance
Ils semblent craindre le retour.
Hélas! il était impossible.
Mais enfin au feu des transports
Succède l'ivresse paisible;
Un bruit se fait entendre alors :

O ciel! c'est Jéhovah lui-même.
Leur trouble, leur crainte est extrême.
Pour échapper à l'œil divin,
Les voilà qui prennent la fuite,
Et qui se cachent au plus vite
Dans l'épaisseur d'un bois voisin.
Bientôt le Seigneur les appelle,
Et d'un ton ironique et doux :
« Couple obéissant et fidelle,
Adam, Eve, où donc êtes-vous? »
Point de réponse. « J'irai prendre,
Et je saurai punir après,
Les insolens qui sont tout près,
Et qui ne veulent pas m'entendre. »
A ce nouveau commandement,
Il fallut quitter le bocage.
D'un figuier prenant le feuillage,
Ils s'en forment un vêtement.
Dans ce bizarre accoutrement,
Ils s'avancent, mais lentement,
Les yeux baissés, la tête basse,
Joignant les mains, demandant grace,
Confus, tremblans et consternés,
Tous deux du mensonge incapables,
Tels enfin que de vrais coupables
Déjà jugés et condamnés.
Adam précédait son amie :
Eve craintive et parlant peu
N'aurait pu répondre à son Dieu.
Le péché l'avait embellie.

Digitized by Google

Son procès d'avance est instruit :
D'amour encore elle soupire,
Et sur son visage on peut lire
Ce qu'elle a fait pendant la nuit.
En femme sage et bien apprise,
Par-dessus la verte chemise
Qui ne dérobe qu'à demi
De son corps l'albâtre arrondi,
Aux yeux du juge redoutable,
Elle étend la main prudemment
Sur ce qu'elle a de plus coupable,
Sur ce qu'elle a de plus charmant.
Dieu sourit, et dit en lui-même :
« Il est bien tems ! » Mais aussitôt
Reprenant d'un maître suprême
Le front sévère, il dit tout haut :
« D'où venez-vous ?

ADAM.

De ce bocage.

JÉHOVAH.

Pourquoi ces robes de feuillage ?
A quoi bon s'accoutrer ainsi ?

ADAM.

J'étais nu, ma compagne aussi ;
A vos yeux nous n'osions paraître
Dans un état si peu décent.

JÉHOVAH.

Hier vous n'en saviez pas tant.

Digitized by Google

Quel hasard vous a fait connaître
Et la décence et la pudeur ?

ADAM.

Seigneur...

JÉHOVAH.

Eh bien ?

ADAM.

Eve est si belle !
La pomme est si douce avec elle !

JÉHOVAH.

Il faudra payer sa douceur.
Homme ingrat, et vous sa complice,
Vous, dont l'équivoque rougeur
Et dont le petit air boudeur
Semblent m'accuser d'injustice,
Sortez de ces heureux jardins,
Sortez sans détourner la tête,
Sortez donc ; ce séjour honnête
N'est pas fait pour des libertins. »
A cette verte réprimande
Il ajouta ce mot dernier :
« A propos, je vous recommande
De croître et de multiplier. »
Sexe charmant, à votre empire
Insensé qui s'opposera.
Eve elle-même vous légua
Le don de plaire et de séduire.
Aux lèvres de son jeune époux,

Digitized by Google

Lorsqu'en riant sa bouche humide
Offrit dans un baiser timide
Le fruit qu'elle rendait si doux,
Malgré la menace cruelle
D'un maître qui savait punir,
Il voulut se perdre avec elle,
Avec elle il voulut mourir.
Maudit par son juge sévère,
Sans secours errant sur la terre,
Il disait avec un souris :
« Eve, tu m'aimes, je t'adore,
Et le baiser nous reste encore;
Crois-moi, voilà le paradis. »
O du ciel profonde sagesse!
A la honte de notre espèce,
Le premier né du genre humain
Fut un brigand, un assassin.
Caïn teint du sang de son frère,
Maudit de Dieu, n'y pensant guère,
Au loin habita d'autres champs.
Il les peupla; car les méchans,
Race prolifique et féconde,
Savent peupler ce triste monde
Bien mieux que les honnêtes gens.
Soit caprice de la nature,
Soit faveur d'un climat heureux,
Ses enfans d'énorme stature
En firent de plus vigoureux.
La terre, de fruits appauvrie,
Légèrement les nourrissait.

Force et paresse, comme on sait,
Vont très-souvent de compagnie :
Mangeant beaucoup, travaillant peu,
Ces messieurs pourtant voulaient vivre,
Et devinrent, dit le gros livre,
De fameux chasseurs devant Dieu.
Ils s'emparèrent des montagnes,
Des cavernes et des forêts,
Et leurs pieds n'écrasaient jamais
Le gazon des vertes campagnes.
D'Abel les enfans plus mignons
Subsistaient d'une autre manière :
Ils habitèrent des vallons
Arrosés par une onde claire;
Leur adresse éleva des toits;
Leurs troupeaux couvrirent les plaines :
Libres dans leurs riches domaines,
Ils étaient tous bergers et rois.
Enfin, après longues années,
Un géant qui chassait un daim
Devant lui trouve le Jourdain,
L'enjambe, et voilà mon vilain
Dans ces campagnes fortunées.
On peut juger s'il fut surpris !
De ses deux gros yeux ébahis
Parcourant avec complaisance
Ces champs engraissés d'abondance
Et peuplés de blanches brebis,
Vers les cabanes il s'avance.
A son aspect inattendu,

Digitized by Google

Grande frayeur. Avez-vous vu
Des moineaux la troupe légère
Descendre et s'emparer d'une aire
Où le blé vient d'être battu?
Au moment où leur bec avide
Travaille au pillage commun,
Arrive un fermier importun;
Plus de moineaux, la place est vide.
Voilà l'image de la peur
Que dut faire au peuple pasteur
Du géant l'approche subite.
Hommes et femmes tout d'abord,
Jetant un cri, prennent la fuite;
Les enfans qui couraient moins vite,
Tendant les bras, criaient plus fort.
A quelque distance on s'arrête;
Puis on tourne à demi la tête
Vers le géant qui tout là bas
Demeurait planté sur ses jambes,
Surpris et riant aux éclats
De voir comme ces nains ingambes
Précipitaient leurs petits pas.
« Quel homme!—Dis plutôt quel diable!
—Comme nous pourtant il est fait;
Un nez, une bouche...—En effet,
A l'homme en tout il est semblable.
—Voyez-vous cette large main
Qui par des signes nous rappelle?
Approchons.—Sous un air humain,
S'il cachait une ame cruelle?

—Il nous eût assaillis soudain.
Mais il reste là comme un terme.
Que peut-il entreprendre enfin,
Seul contre cent ? Avançons ferme ! »
Tout se passa tranquillement.
Un géant a l'humeur paisible,
Et des petits communément
La faiblesse est plus irascible.
De tous côtés on l'entourait,
Sa haute taille on admirait,
Ses longues mains on mesurait,
Et ses bras et ses mains encore.
De loin les femmes regardaient.
Que pensaient-elles ? Je l'ignore ;
Mais tout bas elles chuchotaient.
La nuit arriva ; le sauvage
Soupa d'un mouton bien dodu,
Et se coucha sur le feuillage
Qu'on avait exprès étendu.
Voilà les femmes réunies ;
Ecoutons leur vif entretien.
« Savez-vous, mes bonnes amies,
Que ce géant est bien ?—Très-bien.
—A l'excès je suis curieuse ;
Oui, je voudrais...—Et nous aussi ;
Mais l'entreprise est périlleuse.
—Pourquoi s'effaroucher ainsi ?
Un pressentiment me rassure.
Venons au fait : quelqu'une ici
Veut-elle tenter l'aventure ? »

Digitized by Google

Point de réponse. Avec raison
Les unes gardaient le silence;
D'autres craignaient; d'autres, dit-on,
Ne se taisaient que par décence.
La plus brave se lève enfin,
Et part en disant : A demain.
A la voix du chien qui le presse,
Et qui talonne sa paresse,
Qu'un mouton franchisse un fossé;
Par l'exemple aussitôt poussé,
Tout le troupeau se précipite;
C'est à qui sautera plus vite.
L'étranger était chaque soir
Visité par quelque sauteuse.
Long-tems sa complaisance heureuse
Remplit et passa leur espoir :
Mais le plus complaisant des hommes,
Et des géans s'arrête enfin;
Tel est notre commun destin,
Chétive espèce que nous sommes!
« N'avez-vous point de compagnons?
Lui demandèrent les traîneuses.
—Mes pareils, robustes et bons,
Forment des peuplades nombreuses.
—Et des amis, en avez-vous?
—J'en ai quelques-uns.—Parmi nous,
Croyez-vous qu'ils voulussent vivre?
—J'en suis sûr.—Eh bien, retournez;
Et s'ils consentent à vous suivre,
Bien vite avec eux revenez. »

Digitized by Google

Il part : après un mois d'absence,
Il revient avec cent amis,
Jeunes, discrets, et bien munis
De ce qu'on nomme complaisance.
Aux géantes ils n'avaient pas
Confié ces galans mystères ;
Mais ces femmes aventurières
De loin suivirent tous leurs pas.
Voilà, répétaient les bergères,
Du superflu. C'est du nouveau,
Dirent les bergers moins sévères.
Les géantes firent l'écho.
La Genèse est œuvre divine,
Mais obscure : des gens profonds
De ces antiques Patagons
Dans le ciel cherchent l'origine.
La Bible dit : « Les fils de Dieu,
Des hommes voyant que les filles
Étaient faciles et gentilles,
Les pourchassaient, et ce doux jeu
Des géans créa les familles. »
Mais ces fils de Dieu, qui sont-ils ?
Messieurs les docteurs, peu m'importe;
Sans examen, je m'en rapporte
A vos commentaires subtils.
Ainsi, quand une pastourelle
Veillait seule sur les troupeaux,
Un ange descendait près d'elle,
Et l'amusait par ses propos :
Je dis *propos*, par indulgence

Digitized by Google

Pour la primitive innocence.
Lorsque d'un torrent le fracas
Arrête une femme craintive,
Un ange la prend dans ses bras,
Et la couche sur l'autre rive.
Désire-t-elle un fruit nouveau?
Un ange officieux et leste
Du pommier courbe le rameau :
Aux femmes la pomme est funeste.
Le galant et beau Gabriel,
Feignant toujours quelque message,
Allait de village en village
Parler d'amour au nom du ciel.
Voyez sa complaisance extrême :
Il annonce avec un souris
A l'épouse, à la vierge, un fils
Qu'obligeamment il fait lui-même.
Satan apprend dans les enfers,
Des anges les exploits divers.
Soudain de son trône il se lève:
« Sur les filles de la belle Eve,
Dit-il, nous avons seuls des droits.
Sans ma pomme que sauraient-elles?
Passons-leur des goûts infidèles;
Mais au moins partageons leur choix. »
Ils viennent : ces rivaux étranges
Quelquefois supplantaient les anges.
Toi donc, qui veux fixer l'amour,
Sois ange et démon tour-à-tour.
Les démons ne préludent guères,

Ils sont brusques et téméraires ;
Point de soupirs, point de langueur,
De soins, ni d'intrigue suivie ;
Ils vont au fait, et, pleins d'ardeur,
Le fait toujours les justifie.
Au rendez-vous si quelque amant
Faisait attendre sa maîtresse,
Un diable arrivait lestement,
Et saisissait l'heureux moment
Offert en vain à la paresse.
Un mari, comme il n'en est pas,
Ose-t-il sous la clef jalouse
Enfermer la timide épouse
Dont il néglige les appas ?
Satan punira cet outrage.
Porté sur les vents et l'orage,
Il vient au milieu des éclairs ;
Du sein des nuages ouverts,
Avec la foudre étincelante
Il tombe, brise les verroux,
Rassure l'épouse tremblante,
Et répète : Avis aux jaloux.
Voici bien pis : dans une fête,
Quand le sacrifice s'apprête,
Et lorsqu'un encens solennel
Parfume le champêtre autel,
Les démons paraissent en armes,
Et poussent le cri des combats.
Un sexe fuit ; malgré ses larmes,
Du plus faible on retient les pas.

Digitized by Google

Sa faiblesse fait sa puissance :
Une autre fête alors commence,
Fête d'amour et de plaisir,
Qui jamais ne devrait finir,
Dans l'ombre de la nuit les diables
Se réunissaient quelquefois,
Et sans remords leurs mains coupables
D'un village embrasaient les toits.
Ces brigands du milieu des flammes
Sauvaient les filles et les femmes,
Et les consolaient jusqu'au jour.
Quel étrange et terrible amour!
  Ainsi que des démons femelles,
Il est des anges féminins,
Et par dépit ces immortelles
Recevaient des baisers humains.
La nuit dans un bois solitaire
Surprend-elle un jeune chasseur,
Au ciel sa naissante frayeur
Adresse une vive prière;
Lucidine aussitôt paraît :
Douce surprise! Moins timide,
Jusqu'à l'aube dans la forêt
Il retient son aimable guide.
L'adolescent dans son sommeil
Voit-il une amante divine?
Ses yeux s'ouvrent; c'est Susurrine
Qui hâte et charme son réveil.
Plein de sa fidelle tendresse,
A l'ombre des bosquets déserts

Digitized by Google

Un amant chante, et dans ses vers
Compare aux anges sa maîtresse :
Pudorine passe ; il poursuit
Sa beauté, ses graces nouvelles ;
Sourde et légère, elle s'enfuit ;
Mais du désir il a les ailes ;
Suivent les amoureux combats ;
En rougissant, sur ses appas
Elle étend sa main protectrice,
Le sort injuste la trahit;
Elle fait un faux pas, et glisse :
C'est par là toujours qu'on finit.
Du ciel les jeunes habitantes
Choisissent pour leurs rendez-vous
Des bosquets le jour faible et doux,
Un tapis de fleurs odorantes;
Elles ménagent le bonheur,
Aiment les tendres confidences,
Les soupirs échappés du cœur,
La flûte et les longues romances.
De l'enfer les fières beautés
Demandent d'autres voluptés.
Il leur faut des rochers arides,
Le sable brûlant des déserts,
De vieux troncs de mousse couverts,
Et le bruit des torrens rapides :
Elles préfèrent aux soupirs
L'aigre cri des oiseaux sauvages;
Rien n'intimide leurs désirs;
En vain grondent les noirs orages;

Digitized by Google

La foudre éclaire leurs plaisirs.
  Les faveurs de ces immortelles
N'avaient aucun danger pour elles;
Mais des anges les doux transports,
Ceux des diables, moins doux, plus forts,
De nos vierges firent des mères :
Les géans naquirent alors,
Et prirent les goûts de leurs pères.
La force n'entend pas raison;
Plus de lois. Dans certain village
Dont l'histoire oublia le nom,
S'établit un coupable usage.
De ses voiles officieux
Lorsque la nuit couvre les cieux,
Toutes les femmes, je dis toutes,
Dans les détours d'un bois épais
S'enfoncent, et peuplent ses routes.
Les hommes arrivent après.
Le silence est sur chaque bouche.
Au hasard la main cherche et touche.
A-t-elle choisi? Les refus
Comme un crime sont défendus.
Après ce mélange bizarre,
Sans se connaître on se sépare,
Et l'on trouve un heureux sommeil.
Aux premiers rayons du soleil,
Tout changeait; l'ordre et la décence,
Le sage hymen, le tendre amour,
Les soins, l'éternelle constance,
Étaient réservés pour le jour.

Digitized by Google

Trop souvent le mal a des ailes,
Tandis que le bien est boiteux.
Ces gens étaient peu scrupuleux;
D'autres s'amusèrent comme eux;
D'autres surpassaient leurs modèles.
Bientôt l'abomination,
Que suit la désolation,
S'étendit et couvrit la terre;
Et Dieu, dans sa juste colère,
S'écria : « Fougueux ouragans,
Chargez-vous de grêle et de pluie;
Soufflez sur cette terre impie,
Et noyez tous ses habitans.
J'eus tort de créer cette espèce
Avide du fruit défendu;
Je m'en repens, je le confesse;
Et pourtant j'avais tout prévu. »
Noé, ses enfans et son arche,
Furent le précieux noyau
D'où sortit un monde nouveau.
De l'ancien il prit la marche.
L'homme toujours se dépravant,
Au risque d'un second déluge,
Fut à la barbe de son juge
Plus libertin qu'auparavant.
Le seul Abraham, loin des villes
Où naissaient les arts corrupteurs,
Heureux dans ses vallons fertiles
Du vice préserva ses mœurs.
Il en reçut la récompense.

Digitized by Google

De la famine menacé,
A regret il se vit forcé
De chercher Memphis : l'innocence
Y courait des risques, dit-on;
Les maris tremblaient à ce nom.
« Sara, vous êtes jeune et belle,
Dit Abraham; je crains pour vous.
Ces gens traitent de bagatelle
Ce qui désole un pauvre époux.
Toujours le bien d'autrui les tente.
A leurs yeux passez pour ma sœur,
Non pour ma femme; cette erreur
Préviendra ce qui m'épouvante. »
Le bonhomme se trompait fort.
Des courtisans remplis de zèle
A leur maître firent d'abord
De Sara le portrait fidèle.
« Du frère que l'on prenne soin,
Dit-il; bon lit et bonne chère.
Pour la sœur, il n'est pas besoin
D'un lit nouveau; c'est mon affaire. »
A la nuit close, près du roi
La belle se laissa conduire,
En disant : « Que veut-il de moi?
Si tard! à peine je respire. »
Aux prières elle eut recours;
Par un baiser on la fit taire.
Un roi, quoi qu'il fasse, est toujours
L'image de Dieu sur la terre;
Et puis Abraham l'a voulu,

Digitized by Google

Et sans doute il a tout prévu ;
Mieux qu'elle il sait ce qu'on doit faire.
C'est ainsi qu'elle raisonnait ;
Et sa docilité crédule
Prenait et rendait sans scrupule
Tout le plaisir qu'on lui donnait.
Mais voilà qu'un affreux tapage
Rompt le silence de la nuit :
Tous les vents soufflent avec rage ;
Sur les toits la grêle à grand bruit
Tombe et rebondit ; du nuage
Mille éclairs fendent l'épaisseur ;
On voit l'ange exterminateur,
Terrible, debout sur l'orage,
Lever son glaive destructeur.
Ses regards commandaient la crainte,
Et sur son front était empreinte
La menace du Dieu vengeur.
Il parle, et la frayeur augmente :
« Voici ce que dit l'Éternel :
J'aime Abraham ; sa voix touchante
A percé la voûte du ciel.
Monarque injuste, écoute et tremble.
Rends cette femme à son époux,
Et qu'un même lit les rassemble ;
Rends-la ; je suis le Dieu jaloux. »
« J'ignorais qu'elle fût sa femme,
Dit le prince un peu sèchement :
S'il se plaint, c'est injustement.
A cette épouse qu'il réclame

Pourquoi donner le nom de sœur?
Ce nom, que j'ai cru véritable,
Causa son prétendu malheur.
De sa feinte suis-je coupable?
Je lui rends la jeune Sara;
Je la rends innocente et pure;
Le tems m'a manqué; je vous jure;
Elle-même vous le dira. »
La belle trouva plus honnête
D'éviter l'explication,
Et de baisser un peu la tête,
En signe d'approbation:
Et quand sa main alla reprendre
Celle de son mari boudeur,
Elle tourna sur le menteur
Un œil reconnaissant et tendre.
Ils partirent le lendemain.
D'abord on garda le silence;
Puis quelques mots sans conséquence
Sur le beau tems, sur le chemin;
Par degrés ce fâcheux nuage
S'éclaircit; au déclin du jour,
On sourit, on parla d'amour;
Et depuis on fit bon ménage.
Un fils manquait à leur bonheur.
Du Ciel ils avaient la promesse.
Pour l'accomplir, avec ardeur
Ils travaillaient; et leur jeunesse
S'écoulait dans ce vain labeur.
Enfin l'épouse débonnaire

Digitized by Google

S'avisa d'un nouveau moyen,
Très-simple, et qui réussit bien.
« Dieu t'a promis le nom de père,
Dit-elle à son mari. — Cent fois.
— Mais il n'a pas borné ton choix;
Il n'a point désigné la mère.
— Non. — Je le vois avec chagrin,
Le Seigneur a fermé mon sein,
Conclusit me : prends cette fille
Qui d'Égypte nous a suivis,
Elle est jeune, fraîche et gentille.
Agar te donnera des fils.
— Soit, essayons : mais de ma couche
Crois-tu qu'elle veuille approcher?
Elle est sage, un rien l'effarouche.
— Moi-même je vais la chercher. »
Elle sort, instruit sa rivale,
Combat ses timides refus,
Et sur la couche nuptiale
Elle place ses charmes nus.
Leçon touchante pour les femmes!
L'hymen serait un paradis,
Si vous aviez souvent, mesdames,
Ces petits soins pour vos maris.
Ce sacrifice un peu pénible,
Mais assez fréquent dans la Bible,
Ne fut point perdu devant Dieu.
Il s'en souvint en tems et lieu.
Sara vieillit, sans plus attendre
Ce fils annoncé tant de fois.

Digitized by Google

Quatre-vingt-dix ans et trois mois
Courbaient sa tête : que prétendre
A cet âge, avec un mari
Qui comptait un siècle accompli ?
Des morts réchauffe-t-on la cendre ?
Or, un jour que paisiblement
Ils causaient devant leurs cabanes,
Invisible pour les profanes
Dieu leur apparaît brusquement.
Ils se prosternent et l'adorent.
« Béni soit mon maître et seigneur
Qui visite son serviteur,
Dit Abraham ! nos vœux implorent
Une autre grace : qu'en ce lieu
Il daigne s'arrêter un peu ;
Qu'assis sous ce toit de verdure,
Il permette à nos faibles mains
De verser sur ses pieds divins
Une eau rafraîchissante et pure. »
Jéhovah, comme vous savez,
Aux gens simples se communique;
Il s'assit sous un arbre antique;
Et quand ses pieds furent lavés,
On servit le festin rustique,
Un pain blanc, du beurre et de l'eau,
Du lait qu'à l'instant même on tire,
Et pour dessert un jeune veau
Que sur des charbons on fait cuire.
Dieu dîna de bon appétit
Par complaisance, et puis il dit :

« Ce fils trop annoncé peut-être,
Ce fils qui sera juste et bon,
Ce cher fils, eh bien, il va naître.
D'Isaac qu'il porte le nom. »
A ces paroles, dans son ame
Le bonhomme rit et douta;
Mais de son indiscrète femme
Le rire avec force éclata.
Dieu lui dit : « Apprends, téméraire,
Créature vaine et sans foi,
Que la raison doit devant moi
S'humilier, croire, et se taire.
—Seigneur, que votre voix sévère
Daigne s'adoucir; un enfant
Fait par nous! le moyen d'y croire?
J'ai perdu jusqu'à la mémoire.
—Je me nomme le Tout-Puissant.
—Nous sommes si vieux!—Bagatelle.
—Une indigestion vient-elle
A femme qui ne mange pas?
—L'appétit peut renaître.—Hélas!
Je le vois, avec sa servante
Le Seigneur s'amuse et plaisante.
—Adieu, dès demain tu croiras. »
Qu'avec raison l'on vous regrette,
Jours d'innocence, jours heureux!
Moins sédentaire dans les cieux,
Dieu visitait notre planète,
Et tout en allait beaucoup mieux.
Les anges parcouraient la terre,

Digitized by Google

Chargés de messages divins,
Et leur présence toujours chère
Servait de spectacle aux humains.
Grace à leurs charmantes figures,
Chez des gens sans mœurs et sans lois
Il leur arrivait quelquefois
D'assez fâcheuses aventures.
Sodome paya cher l'affront
Que sa brutale impertinence
Imprima sur leur chaste front.
Le châtiment suivit l'offense.
Le ciel avait vengé l'amour,
Sodome était réduite en poudre,
Et les derniers traits de la foudre
Tombaient sur cet affreux séjour.
Loth, débarrassé de sa femme,
Fuyait gaîment ces tristes lieux,
Bénissant le ciel en son ame,
Et disant : Tout est pour le mieux.
Ses filles, respirant à peine,
Près de lui viennent se ranger :
Leur frayeur survit au danger;
Et vers la montagne prochaine
Tous trois courent d'un pied léger.
Un antre devient leur asile;
Mais ce séjour n'a rien d'affreux.
Le rocher lentement distille
Une eau qui tombe exprès pour eux :
Cette eau qui descend goutte à goutte,
Et semble se perdre en vapeurs,

S'unit, coule, et marque sa route
Par un léger ruban de fleurs.
Planté par la sage nature,
Un large buisson de rosiers
Pouvait aux animaux guerriers
De l'antre cacher l'ouverture.
Des pampres chargés de raisins
Courent sur le roc et serpentent.
Au fruit coloré qu'ils présentent
Déjà Loth a porté ses mains.
Tandis qu'il remplit la corbeille,
Phéoné tout bas à l'oreille
Disait à la jeune Thamna :
« Eh bien, qu'en penses-tu, ma chère ?
Adieu l'hymen, et nous voilà
Désormais seules sur la terre.
Notre sort est bien malheureux !
Plus de ressource.—Il n'en est guère.
—Pas un homme, et nous sommes deux.
—Il en reste un.—C'est notre père.
—C'est le seul, et ce mot dit tout.
—La nécessité nous absout,
J'en conviens ; mais à la sagesse
Loth est fidelle : ne crois pas
Que vers nous il fasse un seul pas.
—Peut-être.—Et quel moyen ?—L'ivresse. »
Pendant ce rapide entretien
Dont le papa n'entendit rien,
Et qui colora leur visage,
La cadette, suivant l'usage,

Apprêtait le repas du soir.
C'était sur le nectar des treilles
Qu'elle fondait tout son espoir :
Elle en prépara deux bouteilles.
Le premier moment d'un soupé
Est toujours donné au silence ;
Puis un discours entrecoupé
Commence, tombe et recommence ;
L'esprit s'anime, et l'enjoûment
Du dessert forme l'agrément.
Au dessert bientôt Loth arrive,
Et sa gaîté devient plus vive.
Ses filles, tout en l'écoutant,
Suivaient leur insolente idée ;
Sa coupe, à chaque instant vidée,
Se remplissait à chaque instant.
Par degrés sa langue affaiblie
Dans ses discours s'embarrassa.
Un dernier verre on lui versa,
Et sa raison devint folie.
Si j'en crois de savans rabins
Qui sur ce texte ont fait un livre,
Le bonhomme n'était pas ivre,
Mais seulement entre deux vins.
Thamna sourit, tourne la tête ;
Et pour ne pas troubler la fête,
Elle s'éloigne prudemment.
Assise dans l'enfoncement,
La jeune et maligne pucelle
Lorgnait du coin de la prunelle,

Digitized by Google

Et son cœur battait fortement.
La nuit survient, et la pauvrette
S'endort, ne pouvant faire mieux,
Mais un songe capricieux
Tourmenta son ame inquiète.
Sous des ombrages parfumés
Tout-à-coup elle est transportée :
Dans cette retraite enchantée,
Tout plaît à ses regards charmés.
La nature y paraît plus belle,
Le ciel plus pur, et l'air plus doux.
Un amant tombe à ses genoux;
Il est tendre, il sera fidelle.
Mais la scène a déjà changé :
Les vents précurseurs de l'orage,
En sifflant, courbent le feuillage;
De vapeurs le ciel est chargé;
L'éclair a déchiré la nue;
Thamna s'enfuit; avec fracas
La foudre soudain descendue
La suit et s'attache à ses pas.
Puis un souvenir pour sa mère;
Puis un retour vers ce jardin,
Vers ce bocage solitaire
Où l'amour lui tendait la main.
Puis à Sodome elle croit être.
« Viens, lui disait un jeune traître,
Viens donc, mon bel ange. » A ce mot,
Elle se réveille en sursaut.
D'un tel songe encore étonnée,

Elle entend bientôt son aînée
Qui tout bas l'appelle : « Ma sœur ?
—Eh bien, que veux-tu ?—Prends ma place.
—A dire vrai, j'ai quelque peur.
—Le tems fuit, et l'ivresse passe. »
Du vin que l'on buvait alors
La vertu tenait du miracle,
Puisque Loth sans beaucoup d'efforts
Sut triompher d'un double obstacle ;
Et même on dit que le papa,
Rajeunissant dans la victoire,
Lestement décupla sa gloire.
On n'en fait plus de ces vins-là.
Il se réveille avec l'aurore
Bien dégrisé, quoiqu'un peu las.
Ses filles sommeillaient encore.
Nul indice de leurs ébats.
Leur bon et respectable père
Les baise, non plus en amant ;
Et tous trois bien dévotement
S'agenouillent pour la prière.
C'est à regret que j'ai conté
Cette aventure un peu gaillarde.
Les saintes du jour par mégarde
La liront ; pour leur chasteté
Quelle image ! mais quoi qu'on fasse ;
Dans un livre tout n'est pas bon :
Ici du moins la bible place
L'antidote après le poison.
De nos filles sois le modèle,

Toi, qui fus belle, et plus que belle,
Douce et touchante Rebecca :
Ton nom rappelle l'innocence,
Et toujours avec complaisance
Le Parnasse te chantera.
La nuit était déjà prochaine,
Quand le fidèle Jézahor
S'arrêta près d'une fontaine
Devant la ville de Nachor.
Une fille charmante arrive,
Tenant une cruche à la main :
Sa voix d'une chanson naïve
Répète le pieux refrain.
A son air on voit qu'elle est sage.
Elle s'approche : « Homme inconnu,
Dit-elle, d'un ton ingénu,
La sueur mouille ton visage ;
Goûte la fraîcheur de ces eaux,
Et désaltère tes chameaux
Fatigués par un long voyage. »
Son offre plaît à Jézahor ;
Dans la cruche il se désaltère;
Puis la cruche s'emplit encor,
Et verse aux chameaux l'onde claire.
Elle reprend avec bonté :
« Le jour fuit; dans l'obscurité
Tes pas vont s'égarer sans doute :
Prends chez nous l'hospitalité ;
Demain tu poursuivras ta route.
—Oui, j'entrerai dans ta maison,

Fille aimable ; quel est ton nom ?
—Je suis Rebecca ; j'ai pour père
Le bon et juste Bathuel,
Neveu d'Abraham.—Jour prospère !
Rebecca, je bénis le ciel,
Le ciel qui dans ce lieu champêtre
A sans doute guidé mes pas.
Si l'espoir ne m'abuse pas,
Voilà l'épouse de mon maître. »
Dans la ville alors il la suit,
Et chez Bathuel introduit,
Il s'acquitte de son message.
Pour Isaac il demanda
Une compagne jeune et sage,
La vertueuse Rebecca ;
Et le bon père l'accorda.
Elle partit avant l'aurore,
Le cœur tremblant et plein d'amour ;
Elle trembla durant le jour ;
Le soir elle tremblait encore ;
Et voyant quelqu'un s'approcher,
Elle dit d'une voix timide :
« On vient à nous d'un pas rapide ;
Quel homme ainsi peut nous chercher ?
—Sans doute que l'amour le guide ;
Rassurez-vous. » Son cri subit
Remplaça le salut d'usage,
Et sa main pudique étendit
Un voile épais sur son visage.
Que ne puis-je toujours tracer

De pareils tableaux ! mais traduire,
C'est être esclave ; il faut tout dire ;
Sous vos yeux Dina doit passer.
Du bon Jacob c'était la fille,
Pucelle encore, et trop gentille
Pour conserver ce titre-là.
Un jour cette belle Dina,
Dans une vague rêverie,
Foulait les fleurs de la prairie,
Et des cabanes s'éloigna.
Pensers de vierge, c'est-à-dire
Pensers d'amour, troublent son cœur.
Elle chante ou plutôt soupire
Ces mots où se peint la candeur.
« Je suis aussi fraîche que l'aube.
Aux regards en vain je dérobe
De mon sein le double trésor :
Toujours sa rondeur indocile
Repousse le voile inutile ;
Hélas! et je suis vierge encor. »
« La nature semble amoureuse.
Les troupeaux sur l'herbe poudreuse
A leurs désirs donnent l'essor ;
Des oiseaux le doux badinage
Agite à mes yeux le feuillage ;
Hélas ! et je suis vierge encor. »
« Cette nuit... trop heureux mensonge !
Un ange m'apparut en songe.
Il rayonnait d'azur et d'or.
Sur son sein brûlant il me presse ;

Digitized by Google

Je me réveille dans l'ivresse;
Hélas! et je suis vierge encor. »
Sa chanson finissait à peine,
Le roi de la cité prochaine
L'aperçoit, l'arrête, et lui dit :
Partagez mon trône et mon lit.
A ces mots il la traite en reine.
Vainement dans ses bras nerveux
Se débat la faible bergère;
Par un hasard involontaire
Cet effort l'enchaîne encor mieux.
Que faire alors? Dina vaincue
Pardonne à cet audacieux,
Et livre sa bouche ingénue
A ses baisers impérieux.
Soudain, par leur vive jeunesse
Vers la jouissance emportés,
Tous deux des molles voluptés
Boivent la coupe enchanteresse.
Des bras de sa belle maîtresse
L'imprudent se dégage enfin :
Son front est riant et serein,
Son ame nage dans l'ivresse;
Et tandis qu'un nouveau désir
Déjà l'embrase et le dévore,
Sa victime soupire encore
Et de douleur et de plaisir.
Reine par le fait, pouvait-elle
Refuser d'en prendre le nom?
Le sceptre lui plaisait, dit-on;

Digitized by Google

Un sceptre plaît à toute belle.
Sichem dans son petit palais
Conduit son épouse nouvelle,
Et la présente à ses sujets.
Un d'entr'eux lui dit : « Sans colère
Daigne écouter ton serviteur.
De Dina Jacob est le père :
Ce puissant et riche pasteur
A douze fils ; jeunes et braves,
Ils peuvent, armant leurs esclaves,
Ravager nos fertiles champs :
Préviens ce danger.—J'y consens.
Je veux plaire à celle que j'aime ;
Aux siens je veux offrir moi-même
Une alliance et des présens. »
Le lendemain d'assez bonne heure
Il va chercher dans sa demeure
L'honnête et vertueux vieillard,
Et lui dit : « Ta fille m'est chère,
Elle m'aime ; deviens mon père,
Et de mes biens prends une part.
Que la paix rentre dans vos ames.
Je suis juste, mon peuple est doux :
Pour vos fils nous avons des femmes,
Et pour vos filles des époux.
—Non, d'un hymen illégitime
Les plaisirs nous sont interdits,
Et des peuples incirconcis
L'alliance est pour nous un crime.
—Eh bien, j'obéis à ta loi.

Au superflu je ne tiens guères ;
Dès ce soir, mes sujets et moi,
Nous retrancherons ces misères.
— Fort bien ; par l'hymen confondus,
Alors nous ne formerons plus
Qu'un seul peuple, un peuple de frères. »
Jacob était sincère ; mais
Ses enfans secouaient la tête :
Au monarque ainsi qu'aux sujets
Ils préparaient une autre fête.
Le soir même on fait publier,
Et dans la ville on va crier
Un édit qui porte en substance
Que tous les mâles sur-le-champ
S'armeront d'un outil tranchant,
Et couperont la différence
Qui se trouve entre eux et Jacob ;
Signé Sichem, plus bas, Naob.
Le peuple s'étonne et murmure.
« La prodigue et sage nature
D'un superflu nous a fait don ;
Pourquoi s'en priver ? ma foi, non.
De son bien que le roi dispose ;
Mais du nôtre, c'est autre chose. »
Sichem harangue les mutins ;
De l'alliance qu'il ménage
Il leur démontre l'avantage,
Les profits nombreux et certains.
De forts poumons et des promesses,
Des menaces et des caresses,

Persuadent facilement.
A l'instant chaque Sichémite
Se transforme en Israélite,
Et puis se couche tristement.
Ils sommeillaient ces pauvres diables,
Lorsque les fils impitoyables
Du bon Jacob, et leurs cousins,
Et leurs amis, et tout leur monde,
Du manteau de la nuit profonde
Couvrant leurs perfides desseins,
Entrent dans la ville : à leur tête
J'aperçois Ruben, il s'arrête,
Se tourne et dit : Partageons-nous;
Séparément portons nos coups.
Ces gens, auxquels je m'intéresse,
Malades sont, guérissons-les,
Mais pour toujours; point de faiblesse.
Moi, je me charge du palais. »
Dans la ville aussitôt les traîtres
S'élancent; à leurs cris affreux
Se mêlent des cris douloureux.
On brise portes et fenêtres;
On entre, on tue, et puis l'on sort;
On entre ailleurs, et l'on assomme;
Et sans excepter un seul homme,
De tout malade on fit un mort.
La nuit avait vu le carnage;
Le jour éclaira le pillage;
Il fut complet; et les vainqueurs,
Chargés de dépouilles sanglantes,

Digitized by Google

Poliment aux veuves tremblantes
S'offrirent pour consolateurs.
Du hameau l'on reprit la route.
Le pauvre Sichem n'était plus.
Dina, baissant des yeux confus,
Soupirait; et la bible doute
Si c'était regret ou plaisir
D'être vengée; on peut choisir.
Ce monsieur Ruben si sévère,
Et si chatouilleux pour Dina,
Convoitait la jeune Bala,
Concubine de son vieux père.
Au pied d'un oranger en fleurs,
Étendu sur un lit de mousse,
Un jour d'une voix lente et douce
Il chantait ainsi ses douleurs :
« C'en est fait, j'ai cessé de plaire;
Bala m'a retiré son cœur;
Elle m'a dit : Fuis téméraire.
Et c'est l'arrêt de mon malheur. »
« Adieu, touchante rêverie,
Adieu, riant et frais séjour,
Adieu le printems et la vie,
Adieu tout, puisqu'adieu l'amour. »
« Trop d'audace a causé ma perte.
J'ai vu son sourire enchanteur,
J'ai baisé sa bouche entr'ouverte,
Et j'ai cru baiser une fleur. »
« Adieu, touchante rêverie,
Adieu, riant et frais séjour,

Adieu le printems et la vie,
Adieu tout, puisqu'adieu l'amour. »
« Malgré le courroux qui l'anime,
Je ne saurais me repentir
Et du baiser qui fait mon crime
J'aime encore le souvenir. »
« Adieu, touchante rêverie,
Adieu, riant et frais séjour,
Adieu le printems et la vie;
Adieu tout, puisqu'adieu l'amour. »
Tandis que sa plainte si tendre
Éveille l'écho de ces lieux,
Un bruit léger se fait entendre,
Deux mains viennent fermer ses yeux,
Une bouche effleure la sienne,
Et dit : « Demeure en ce séjour;
Bala pardonne et te ramène
Le printems, la vie, et l'amour. »
Toujours le pardon autorise
D'autres larcins : en ce moment,
Sur l'arbre qui les favorise
Le vent passe rapidement;
Les branches aussitôt penchées
Forment un dais voluptueux,
Et les fleurs qu'il a détachées
Pleuvent sur le couple amoureux.
Combien notre bible est naïve!
Siècle présent, siècle immoral!
De la simplesse primitive
Et de l'âge patriarcal

Lis du moins l'histoire instructive.
On y viole assez souvent;
Souvent on s'y permet l'inceste;
Mais l'acte le plus immodeste
Y prend un air presque décent.
Judas voyait sa bru gentille,
Veuve trop tôt et sans famille,
Se dessécher comme une fleur
Que néglige le laboureur.
Pour mettre à profit sa jeunesse,
Et pour égayer sa tristesse,
Il dit au second de ses fils :
« Vole chez Thamar, obéis.
Thamar est fraîche encore et belle;
Aime-la, fais-lui des enfans
Qui l'honorent dans ses vieux ans,
Et qui puissent hériter d'elle. »
Mais Onan, dont l'avidité
Sur l'héritage avait compté,
N'obéit point : sa fantaisie
S'avisa d'un autre moyen.
Il trouvait la veuve jolie,
Et l'aimait quoiqu'il n'en dît rien.
Il épousa donc son image;
Et, l'ornant de nouveaux appas,
Il lui prodiguait un hommage
Qu'elle-même n'obtenait pas.
Dieu le vit, et dit ces paroles :
« Mes regards ne sauraient souffrir
Ce ridicule et sot plaisir »

Qui sera celui des écoles.
Que ce nigaud meure ! » Il est mort.
Thamar n'en fut pas plus heureuse.
Sa jeunesse encor scrupuleuse
Du veuvage s'ennuyait fort.
« Bannis un souvenir funeste,
Lui dit Judas ; un fils me reste :
L'usage établi parmi nous
Veut qu'un jour il soit ton époux.
L'affreuse mort dans ta demeure
Frappa ses aînés ; je les pleure,
Mais je suis juste : quand Séla,
Dont l'enfance finit à peine,
Dans la jeunesse avancera,
Sa main demandera la tienne,
Et ma bouche vous bénira.
Va donc attendre chez ton père
Ce jour heureux : sans doute ailleurs
Ton chagrin pourra se distraire.
Ici tout nourrit tes douleurs. »
Thamar à sa voix fut docile :
Elle partit le lendemain ;
Et dans le village voisin
Vécut solitaire et tranquille.
Séla grandit, et sous ses yeux
Croissait une esclave jolie,
Que dès l'enfance il a chérie,
Et qui partage tous ses jeux.
Ce sont les jeux de l'innocence :
Mais depuis l'aube jusqu'au soir

Ils se cherchaient, sans le savoir;
En se quittant, de se revoir
Chacun emportait l'assurance;
Et, plus tendre de jour en jour,
Leur amitié devint amour.
Tous deux l'ignoraient. Sans mystère
La fidelle et charmante Ada
Aux champs accompagnait Séla,
Et lui donnait le nom de frère.
Ce frère des désirs naissans
Éprouvait la vive piqûre;
Sans les éclairer, la nature
Éveillait son ame et ses sens.
Cette fièvre est contagieuse.
Le couple malade et surpris
Se plaint d'une voix amoureuse;
Aux plaintes succèdent les ris;
Les ris font place à la tristesse;
Pour se distraire, avec vitesse
On court sur le gazon touffu;
On s'arrête, et l'on parle encore
De ce mal toujours inconnu,
Et du remède qu'on ignore.
« Mon frère, d'un esprit malin
Ce que nous sentons est l'ouvrage.
Que faire? Donne-moi ta main;
Pour un moment cela soulage.
— Touche mon cœur. — Ah! comme il bat!
On a jeté sur nous un charme.
Tes yeux pétillent; cet éclat

N'est pas naturel, et m'alarme.
— Les tiens brillent du même feu.
— Presse mon front, ma sœur. — Ah dieu !
Quelle chaleur !... le baiser même
N'y peut rien ; ma crainte est extrême.
J'imagine... Attends un moment.
Ma guirlande, qu'heureusement
Dans un lieu frais j'ai déposée,
Humide encore de rosée,
Rafraîchira ton front brûlant. »
Pour éteindre ce feu rebelle,
Qu'ils attisaient sans le vouloir,
Dans la même onde chaque soir
Ils se baignent; façon nouvelle
De chasser l'importun désir.
Innocens et nus, sans rougir
Ils entrent dans cette eau limpide.
Rien n'échappe au regard avide ;
Tout s'offre au baiser amoureux ;
Et de ce bain voluptueux
On devine l'effet rapide.
De l'onde ils sortent plus épris.
Sans projet, sur ces bords fleuris
Ils se couchent dans l'herbe épaisse,
Qui les recouvre et les caresse.
Voilà leurs bras entrelacés ;
L'un contre l'autre ils sont pressés ;
De volupté chacun soupire ;
Chacun, d'ivresse consumé,
Avec avidité respire

L'haleine de l'objet aimé.
« O mon frère ! ce mal dessèche
Ta bouche auparavant si fraîche. »
La tendre Ada parlait ainsi ;
Et soudain ses lèvres charmantes,
Ses longs baisers, de son ami
Humectent les lèvres brûlantes.
Cependant du toit paternel
Thamar se lassait, sans le dire.
Après l'hymen elle soupire.
Chaque matin sa bouche au ciel
Fait cette prière naïve :
« A mes vingt ans n'ajoute rien.
Mais de Séla tu devrais bien
Hâter la jeunesse tardive. »
Un jour que seule dans les champs
En rêvant elle se promène,
Et de loin lorgne les passans,
Un berger traverse la plaine.
« C'est lui, dit la veuve tout bas,
Lui-même ; quel dessein le guide ? »
Le jeune homme d'un air timide
L'aborde : « Ne t'offense pas
Si j'arrête un moment tes pas :
Tourne sur moi des yeux propices.
Quelle est la femme dans ces lieux
Dont le savoir mystérieux
Chasse, dit-on, les maléfices ?
— Mes traits te sont donc inconnus ?
— Oui, je n'ai nulle souvenance...

Digitized by Google

— Qu'entre nous l'amitié commence.
Fils de Judas, ne cherche plus
Cette femme que Dieu protége ;
Tu la vois. — Eh bien, oserai-je
De vous attendre un entretien ?
— J'écoute, parle, et n'omets rien. »
Longuement alors il explique
La fièvre étrange et sympathique
Qui le tourmente, ses progrès,
Et la nature, et l'insuccès
Des remèdes qu'il imagine.
Le lecteur aisément devine
De Thamar le dépit jaloux.
Mais à quoi bon un vain courroux ?
Il vaut mieux, en femme prudente,
Saisir l'occasion présente
Toujours si prompte à s'échapper,
Et sur l'hymen anticiper.
Thamar à la raison docile
Réplique donc en souriant :
« Ce mal-là n'a rien d'effrayant,
Et le remède en est facile.
Mais ici passent les bergers ;
Et l'ombre la plus solitaire
A mes leçons est nécessaire.
Suis-moi dans ce bois d'orangers. »
Dans le bois donc ils disparaissent.
Un vert tapis s'offre à propos
Sous la voûte des longs rameaux
Qui s'entrelacent et se pressent.

« De ce lieu j'aime la fraîcheur,
Dit Thamar; vive est la chaleur,
Et nous avons marché bien vite. »
Sur l'herbe elle se précipite.
Aussitôt son adroite main
Entr'ouvre sa blanche tunique,
Moins blanche que son joli sein;
Puis d'un ton grave et prophétique :
« Les paroles, mon jeune ami,
N'instruisent jamais qu'à demi.
De ta guérison je suis sûre;
Mais je ne saurais l'achever
Sans connaître, sans éprouver
Les remèdes que la nature
Te suggéra jusqu'à présent
Contre un mal toujours renaissant.
— A mes côtés Ada se place.
— Ensuite? — Ensuite je l'embrasse;
Et, lui donnant le nom de sœur,
Je la presse ainsi sur mon cœur.
— Fort bien; mais Ada que fait-elle?
— Beaucoup; compatissante et belle,
Ada me serre également.
— Comme cela? — Plus fortement.
— Après? — Après, dans l'herbe haute
Nous voilà couchés. — Côte à côte?
— Sans doute. — Alors que faites-vous?
— L'embrassement devient plus doux;
Cette fièvre qui nous agite
Redouble; notre cœur palpite;

Notre bonheur est douloureux.
— Oh, vraiment je vous plains tous deux.
— Dans nos veines le feu circule.
Ce feu qui lentement nous brûle,
Et qui nous glace quelquefois,
Résiste au baiser. — Je le crois.
Et ce baiser est-il bien tendre?
— Jugez vous-même, le voici.
— Cher Séla, ce n'est pas ainsi
Qu'il faut le donner et le rendre.
— Comment donc? — Retiens ma leçon...
— Oui, charmante est cette façon.
Encore. — Volontiers. — Encore.
— J'y consens. — Funeste bienfait!
Du mal secret qui me dévore
De nouveau j'éprouve l'effet.
— Il s'apaisera je l'espère.
— Eh bien, dites, que faut-il faire? »
Un silence plein de douceur
Suivit cet entretien rapide.
C'est un repos pour le conteur;
Et mon intelligent lecteur
Aisément suppléera ce vide.
Séla recouvre enfin la voix,
Et veut s'instruire une autre fois.
A lui permis; mais le poète,
Jugé toujours sévèrement,
Ne doit pas imiter l'amant
Qui recommence et se répète.
Du remède bien assuré,

Digitized by Google

Il quitte enfin son joli maître.
« De mon absence Ada peut-être
Plus d'une fois a soupiré,
Disait-il. Elle va connaître...
Doux moment! Me voici, ma sœur,
Et je t'apporte le bonheur. »
De celle qu'il croyait heureuse
Combien la plainte douloureuse
L'étonna! Plus qu'elle il pleurait.
« Chère Ada, pardonne à ton frère,
Pardonne : une femme étrangère
M'a guéri; de son doux secret
J'irai m'instruire davantage;
Ton bonheur sera mon ouvrage. »
Il ne voit pas le lendemain
Cette femme dont l'art divin
En plaisir sait changer la peine.
Déjà dans une attente vaine
Trois jours, trois siècles, sont passés;
L'impatience le dévore.
Le quatrième, il cherche encore,
Et voilà ses vœux exaucés.
Sans feinte, et non pas sans murmure,
Il conte sa mésaventure
A la friponne qui sourit;
Puis d'un ton plus doux il lui dit :
« Vous êtes si bonne et si belle!
De grace, une leçon nouvelle. »
Pour réponse dans les sillons
Que dorent les riches moissons

Digitized by Google

D'un pas rapide elle s'avance.
Le jeune homme suit en silence.
Au milieu du champ parvenus,
La hauteur de ces blés touffus
Laisse à peine entrevoir leur tête.
Alors l'heureux couple s'arrête,
Partout promène un œil discret,
Sourit, se baisse, et disparaît.
Soudain sur la moisson mobile
S'élève un souffle caressant,
Qui balance et courbe, en glissant,
Des épis la cime docile.
Un tems assez long s'écoula :
Mais enfin l'aimable Séla
Reparaît, et Thamar ensuite.
L'écolier mieux instruit la quitte.
Des blés à pas lents elle sort :
Pour s'y rendre elle allait plus vite.
Pour vous, la belle, je crains fort
Du passant l'œil et la critique.
Comment voulez-vous qu'il explique
Ces yeux languissamment baissés,
A vos talons cette poussière,
Ces vêtemens un peu froissés
Qui sur l'herbe long-tems pressés
Ont pris sa couleur étrangère,
Et ces brins de paille légère
A vos cheveux entrelacés ?
Séla, par elle plus habile,
Courut vers la docile Ada,

Qui de ses leçons profita.
Cette étude est douce et facile.
  Judas des prétendus amis
Sait les amours, et les tolère.
Un tel passe-tems à son fils
Rendait l'hymen peu nécessaire;
Et c'est l'hymen qu'il redoutait.
Vainement Thamar y comptait;
En vain Séla croissait en âge;
Pas un seul mot du mariage.
« Thamar déjà veuve deux fois
Pourrait bien l'être une troisième,
Disait le père : elle a des droits;
Mais je crains pour un fils que j'aime. »
  Un jour à Thamar on apprit
Que Judas, pour un court voyage
S'éloignant du toit qu'il chérit,
Allait passer près du village.
Elle quitte alors promptement
Du veuvage le vêtement;
D'herbe et de fleurs elle couronne
L'ébène de ses longs cheveux,
Entoure d'anneaux précieux
Ses bras et sa jambe mignonne,
Découvre un des globes de lis
Que voile l'usage sévère,
Et prend la tunique légère
Des courtisanes de Memphis.
Une heure à peine est écoulée,
Descendant du coteau voisin

Le beau-père sur le chemin
Rencontre une femme voilée.
« Son maintien gracieux et doux
Me plaît, dit-il ; sa taille est fine ;
Ses mains blanches comme l'hermine
Retombent sur ses deux genoux.
Abordons-la.... Belle inconnue,
Qu'un sort propice offre à ma vue
Que le seigneur soit avec vous!
Malgré le voile qui vous cache,
Vos attraits ont touché mon cœur :
Voulez-vous que ma main détache
La ceinture de la pudeur ?
—Je ne suis point femme publique.
Mais celui qu'un usage antique
Rend l'arbitre de mes destins
Semble m'oublier.—Je vous plains.
—Malgré mes droits, il me refuse
Un époux.—Prenez un amant.
Son injustice est votre excuse.
—Le puis-je ? parlez franchement.
—Sans doute ; et de la circonstance
Vous devez même profiter.
Ces blés qu'un souffle ami balance
Au plaisir semblent inviter.
—Il est vrai ; mais pour récompense
Qu'obtiendrai-je ?—Un jeune chevreau,
Que chez vous je ferai conduire.
—Au traité je veux bien souscrire,
Si pour garant j'ai votre anneau.

Sur l'avenir qu'il me rassure.
—Je vous le donne ; mais pourquoi
Joignez-vous à votre parure
Ce voile jaloux ?—Jurez-moi
De le respecter.—Je le jure. »
Le soir même le bon Judas
Dit à son esclave fidelle :
« Écoute ; et prouve-moi ton zèle.
Dans le troupeau tu choisiras
Un chevreau, qu'il te faut conduire
Discrètement et sans mot dire
Au village qu'on voit là-bas.
Dans ce lieu cherche la demeure
D'une femme qui ce matin,
Assise sur le grand chemin,
Avec moi s'entretint une heure.
En échange de ce chevreau
Elle te rendra mon anneau. »
L'esclave, malgré son adresse,
De la femme ignorant le nom,
Ne put remplir sa mission.
Avec constance, avec tristesse,
De porte en porte promenant
L'animal craintif et bêlant,
A tous les passans il s'adresse ;
Et les passans répondaient tous :
« Cherche ailleurs cette courtisane,
L'homme au chevreau : fille profane
Jamais n'habita parmi nous. »
Mais bientôt du même village

Digitized by Google

Il reçoit ce triste message :
« Thamar a blessé ton honneur;
Et de sa taille la rondeur
Décèle un honteux adultère.
Prononce, et dis ce qu'il faut faire.
— Il faut obéir à la loi.
Qu'elle paraisse devant moi. »
On va la chercher, on l'entraîne,
Ses mains mignonnes on enchaîne,
Et la voilà devant Judas.
Son visage est baigné de larmes;
Et chacun regrette ses charmes
Déjà condamnés au trépas.
« O fille autrefois si chérie !
Quel est l'infame séducteur
Qui cause aujourd'hui mon malheur,
Qui t'arrache aujourd'hui la vie?
— Voici l'anneau qu'il m'a donné.
— Que vois-je? père infortuné!
Je suis seul injuste et coupable.
Tu vivras, fille trop aimable.
Mais le ciel sans doute est fâché;
Thamar, implorons sa clémence.
Ensemble nous avons péché;
Faisons ensemble pénitence. »
Lecteur, tu souris à ce trait.
Mais du patriarche indiscret
Que l'exemple au moins te profite.
Si tu vois gentilles catins
Assises sur les grands chemins,

Tourne la tête, passe vite,
Et redoute les blés voisins.
  Judas avait un jeune frère
Qui déjà croissait en vertus :
Peut-être ses vœux ingénus
Du ciel fléchirent la colère.
Joseph, esclave dans Memphis,
A l'amoureuse Nitéflis
Innocemment avait su plaire.
Lui seul à son gré la servait;
Sans humeur et sans négligence,
Lui seul avec intelligence
A ses ordres obéissait;
Lui seul de sa chambre approchait.
A chaque instant sa voix l'appelle;
A chaque instant Joseph est là;
Faites ceci, faites cela;
Et toujours louange nouvelle.
Un soir, dans son appartement,
Cet esclave attentif et sage
Allait, venait, et proprement
Rangeait tout, selon son usage :
« Joseph, dit-elle, en ce moment
Nous pouvons être heureux sans crainte;
Je suis seule; plus de contrainte,
Et jouis des droits d'un amant. »
Ainsi parlant, elle se couche
Sur des coussins voluptueux;
Le désir humecte ses yeux,
Et le baiser vient sur sa bouche;

Digitized by Google

Son sein tout-à-coup dévoilé
S'enfle, et palpite avec vitesse,
Et sa main cherche avec mollesse
La main de l'esclave troublé.
« Je ne suis point perfide et traître,
Lui dit Joseph; n'attendez rien.
Je serai fidelle à mon maître,
A votre bienfaiteur, au mien.
— Nos plaisirs seront un mystère
Impénétrable à mon époux.
— Rien n'échappe au dieu de mon père;
Ses regards sont fixés sur nous. »
Alors sur l'esclave modeste
Nitéflis veut porter la main;
Entre ses bras le manteau reste;
Et Joseph disparaît soudain.
Il eut raison, car Dieu lui-même
Disait aux enfans d'Israël :
De l'étrangère qui vous aime
Fuyez le baiser criminel.
Non loin d'une ville parjure
Où l'on adorait Belphégor;
Une source qu'on voit encor
Donnait une onde fraîche et pure
Qui roulait sur un sable d'or.
Le thym et la fraise sauvage
Se disputaient ses bords aimés,
Et des orangers parfumés
La protégeaient de leur feuillage.
C'était là qu'au déclin du jour

Digitized by Google

On voyait les jeunes pucelles
Puiser ensemble ou tour-à-tour
L'eau qui coulait exprès pour elles.
Un soir le curieux Zambri
Contemplait leur troupe folâtre
Courant sur le gazon fleuri.
La beauté plaît, quoiqu'idolâtre.
De l'Hébreu les sens sont émus.
A ce jeune essaim d'infidelles
Il trouve des graces nouvelles,
Des traits jusqu'alors inconnus :
Toujours la nouveauté nous tente
Une entr'autres vive et piquante
S'approche, une cruche à la main,
Et sur l'étranger qui l'admire
Elle jette un regard malin
Qu'accompagne un malin sourire.
Un second coup d'œil l'enhardit.
L'imprudent l'aborde avec grace,
Saisit la cruche, la remplit,
Et sur sa tête la replace.
Par un salut il est payé;
Puis Cozbi rejoint ses amies;
Et déjà des vertes prairies
Elle avait franchi la moitié :
Alors elle tourne la tête.
Des yeux son amant la suivait,
De la main il la rappelait.
La friponne aussitôt s'arrête,
Laisse tomber sa cruche, et dit,

En feignant un léger dépit :
« Maladroite ! de la fontaine
Faut-il reprendre le chemin ?
Oui, sans doute ; c'est double peine ;
Mais ce vase doit être plein. »
Elle revient d'un pas rapide.
Zambri la reçoit dans ses bras,
Et presse d'une bouche avide
Ses charmes nus et délicats.
« J'entends du bruit, dit-elle, écoute.
— Ne crains rien, ce sont des oiseaux.
Ils s'aiment, se cherchent sans doute,
Et se trouvent sur les rameaux.
Faisons comme eux, et mieux encore.
Que tes regards sont enchanteurs !
Viens, et couche-toi sur les fleurs ;
Le feu du désir me dévore.
— Dieu ! je tremble à ce bruit nouveau.
— C'est l'orange mûre et dorée,
Qui de sa tige séparée
Tombe, et flotte sur le ruisseau.
Sois tranquille ; en ce lieu personne
Ne troublera notre bonheur.
— Eh bien, presse-moi sur ton cœur ;
A tes baisers je m'abandonne. »
Le ciel, qu'irritaient leurs transports,
Charge Phinès de les surprendre.
Il vient, frappe, et ce couple tendre
S'aime encor, dit-on, chez les morts.
Que l'erreur à l'homme est facile !

Digitized by Google

Que son œil est louche et débile !
Combien ses principes sont faux !
Devrait-il à son ignorance
Joindre encore l'impertinence
Qui juge et tranche à tout propos ?
Caïn assassine son frère ;
De ses filles Loth est l'amant ;
Aveo adresse à son beau-père
Thamar escamote un enfant ;
Ruben séduit sa belle-mère :
Voilà, disons-nous ici bas,
Des forfaits ; gare le tonnerre !
Mais Dieu, qui s'y connaît, j'espère,
Les voit, et ne sourcille pas.
Toucher fille madianite,
Et baiser sa gorge proscrite,
A nos yeux trompés c'est un jeu ;
Aux yeux du seigneur, c'est un crime
Digne de l'infernal abîme.
Ne baisons rien, et touchons peu.
  Peut-être David en son ame
Avait calculé tout cela,
Lorsque sans crainte il immola
Le mari dont il prit la femme.
Bethsabée entrait dans le bain
Sans soupçons et tout-à-fait nue ;
Sur elle du palais voisin,
Le roi laisse tomber sa vue.
« Quelle est, dit-il aux courtisans,
Cette femme brune et jolie

Dont l'aspect a troublé mes sens ?
—C'est l'épouse du brave Urie.
Urie en fidelle soldat
De Joab a suivi l'armée ;
Ici son épouse alarmée
Attend le succès du combat.
—Je la vois toujours plus charmante.
Je veux par un mot d'entretien
Rassurer son ame tremblante.
Qu'elle vienne, et ne craigne rien. »
C'est en rougissant qu'elle arrive.
Le tête à tête dure peu ;
Mais en s'éloignant de ce lieu,
Sa rougeur est encor plus vive.
Le prince à Joab écrivit ;
De sa main il voulut écrire ;
Et bientôt Joab répondit :
« En ce moment Urie expire. »
David bien et dûment prêché
Par un docteur plein de sagesse,
Pleura quelque tems son péché,
Mais garda toujours sa maîtresse.
Son fils alors, le jeune Amnon,
Brûla d'une coupable flamme.
Il voulait au fond de son ame
Cacher sa folle passion.
« O penchant terrible et funeste !
Disait-il ; Zamar, ô ma sœur !
O doux nom qui fais mon malheur !
Lien sacré que je déteste !

Empoisonné par les remords,
Cet amour est illégitime,
Je le sais ; et l'aspect du crime
Semble ajouter à mes transports. »
Il veut combattre ; vaine attente !
De cet objet victorieux
L'image revient sous ses yeux
Toujours plus belle et plus puissante.
Frappé d'une juste terreur,
Il a fui ; mais Zamar absente
Brûle ses sens, remplit son cœur :
Il la nomme dans son délire,
La nomme, lui parle et l'entend ;
Il la repousse à chaque instant,
Et dans l'air même il la respire.
Tantôt sur le bord des ruisseaux,
Couché dans l'herbe fleurissante,
De ses pleurs il grossit leurs flots,
Et la voix seule des échos
Répond à sa plainte touchante.
Quelquefois sa douleur s'aigrit ;
Alors sur des rochers arides
Il promène ses pas rapides
Auprès du torrent qui mugit ;
Alors des moissons et des plaines
Il hait le spectacle riant,
Et parcourt des forêts lointaines
Où règne un silence effrayant.
Dans un délire involontaire
Ainsi s'écoule tout le jour ;

Digitized by Google

Faible enfin, épuisé d'amour,
Il cherche son lit solitaire;
Mais l'amour encor l'y poursuit;
Ses larmes coulent dans la nuit;
Ou si quelquefois il sommeille,
Ce repos même est sans douceurs;
Un songe lui rend les erreurs
Et les souffrances de la veille.
  Amnon cède enfin au transport
Qui l'entraîne vers ce qu'il aime.
« O Zamar! c'est toi, c'est toi-même,
Qui dans mon cœur as mis la mort.
J'en jure par le Dieu terrible,
J'ai résisté, j'ai combattu;
Mais dans ce combat si pénible,
O ma sœur! l'amour a vaincu.
Ce mot seul cause tes alarmes.
Va, mon cœur est fait pour t'aimer,
Mes yeux pour contempler tes charmes.
Le monde ose en vain me blâmer.
Suis ces deux ruisseaux dans leur course :
Échappés de la même source,
D'abord ils coulent séparés;
Puis un même lit les rassemble,
Et leurs flots vont se perdre ensemble
Sous des ombrages ignorés.
Prenons ces oiseaux pour modèles :
Le même nid fut leur berceau;
Et déjà le même rameau
Les voit amoureux et fidelles.

Digitized by Google

Abel fut aimé de sa sœur,
Et Dieu sourit à leur bonheur.
Ce Dieu qui voit couler nos larmes
N'est pas aujourd'hui plus cruel :
Je suis plus sensible qu'Abel,
Et Thirza n'avait pas tes charmes. »
Zamar ne lui répondait pas ;
Sa résistance est incertaine ;
Tremblante elle refuse à peine,
Et fuit à regret de ses bras.
Cependant la noire tristesse
D'Amnon flétrissait les beaux jours.
Il rejetait les vains secours
Que l'art offrait à sa faiblesse.
« Du tombeau si l'on veut m'ôter,
Dit-il, que Zamar se présente
Avec la liqueur bienfaisante
Qu'elle seule sait apprêter. »
Zamar lui porte le breuvage :
Il la voit, détourne les yeux,
Et baisse un front silencieux ;
Des larmes baignent son visage ;
Un long soupir sort de son cœur ;
Il avance une main brûlante,
Reçoit la coupe, et de sa sœur
Il a touché la main tremblante.
La coupe échappe de leurs doigts ;
Ils frissonnent, Amnon succombe,
Et Zamar sans force et sans voix
Tombe, se relève, et retombe.

Pauvres humains ! de vos erreurs
L'inconstance est souvent extrême ;
Et souvent aussi les pécheurs
Sont punis par le péché même.
Tout-à-coup dans le cœur d'Amnon
Dieu mit le remords et la honte,
Et du dégoût le froid poison.
Faut-il que ma muse raconte
Ce trait affreux ? « Sors, laisse-moi,
Cria-t-il ; fuis un misérable,
Fuis donc ; dans mon ame coupable
Ta présence répand l'effroi.
Va gémir et pleurer ta gloire ;
Et du bonheur empoisonné
Que ta faiblesse m'a donné
Périsse à jamais la mémoire ! »
Zamar lui répond en pleurant :
« Quels mots sont sortis de ta bouche !
Ton premier crime fut bien grand ;
Mais, crois-moi, quand ton bras farouche
Ose me chasser, tu commets
Le plus noir de tous les forfaits. »
A ces mots elle se retire.
Ses pas incertains s'égaraient.
Dans sa douleur elle déchire
Les vêtemens qui la couvraient ;
De cendre elle souille sa tête,
Meurtrit l'albâtre de son sein,
Veut parler, rougit et s'arrête,
Sur ses beaux yeux porte sa main,

Digitized by Google

Rougit encore, et parle enfin :
« Le deuil doit être ma parure.
Pourquoi ce riche vêtement ?
Pourquoi cette blanche ceinture,
Qui des vierges est l'ornement ? »
« Hélas! de la robe royale
Il est flétri l'antique honneur;
De la tunique virginale
Un crime a souillé la blancheur. »
« Barbare, tu causas ce crime;
Était-ce à toi de m'en punir?
De ton amour je fus victime;
De ta haine il faudra mourir. »
« Haïr est un supplice encore.
Moins à plaindre dans mon malheur,
Je te pardonne, et je n'implore
D'autre vengeance que ton cœur. »
Mais la vengeance fut affreuse,
Puisqu'Absalon dans sa fureur
Immola son frère à sa sœur,
A sa sœur qui, plus malheureuse
Après cet outrage nouveau,
Suivit le coupable au tombeau.
Dans cette aventure cruelle,
De David l'ame paternelle
Connut la douleur et l'effroi.
Mais de ses peines la plus dure
Fut de vieillir. Un prince, un roi
Devrait-il donc de la nature
Comme un autre subir la loi?

C'est vainement que son altesse
Avalait, aux yeux d'un docteur,
Ces vins dont l'heureuse chaleur
Dans les sens porte la jeunesse;
En vain d'une fourrure épaisse
On tient ses vieux membres couverts;
Glacé par quatre-vingts hivers,
De froid il grelottait sans cesse.
« Il faut, dit l'un des courtisans,
Chercher, trouver une pucelle,
Pucelle, vraiment, fraîche et belle,
Et qui joigne à cela seize ans.
De plus, qu'elle soit caressante :
De sa majesté complaisante
La couche elle partagera,
Et sur son sein l'échauffera. »
Ce nouvel avis parut sage.
Mais long-temps il fallut chercher.
Enfin, dans un petit village
On trouva l'heureux pucelage
Qui près du roi devait coucher.
On reconnut son existence;
D'Abisag il portait le nom.
Un jeune berger du canton
Le pourchassait avec constance :
Après trois mois de résistance,
Il chancelait dans ses refus;
Un jour encore, il n'était plus.
La vanité souvent l'emporte
Sur l'amour, même féminin.

La belle hésita, mais enfin
L'ambition fut la plus forte.
Jézahel tombe à ses genoux,
Et d'un air suppliant et doux :
« Ton cœur a connu la tendresse.
Peut-il oublier sans retour
Et ma constance et la promesse
Que ta bouche fit à l'amour ? »
« Tu trouvais tout dans cet asile,
Des bois, des ruisseaux, un beau jour,
Des fêtes, un bonheur tranquille,
Et les hommages de l'amour. »
« Tu me quittes ; et moi, cruelle,
Je garderai dans ce séjour
Le souvenir d'une infidelle,
Et les tourmens de mon amour. »
« Tu vas chercher un diadème.
Pars, mais tu pourras à ton tour
Regretter, sur le trône même,
Le baiser que donne l'amour. »
Abisag, d'une voix émue :
« N'obscurcis point par le chagrin
L'horizon brillant et serein
Qui se découvre à notre vue.
Je tiendrai ce que j'ai promis.
Au roi l'amour n'est plus permis.
Pour lui ce nouvel hyménée
N'est qu'un remède seulement.
De la bergère couronnée
En secret tu seras l'amant.

Je te vois déjà capitaine,
Puis colonel, puis général.
Fidelle et né pour la victoire,
Vers le plaisir et vers la gloire
Tu marcheras d'un pas égal.
Par Jézahel sera cueillie
Cette rose qu'il croit jolie,
Et qu'il faut porter à la cour :
Je la réserve à ta tendresse ;
Et pour gage, mon cœur lui laisse
Un baiser que donne l'amour. »
Elle joignait à la jeunesse
Beaucoup d'attraits, quelque finesse,
Un naïf et doux entretien :
Du prince elle échauffa la glace,
Mais sans la fondre ; il dormit bien.
A son épouse rendit grace,
Et de la rose ne dit rien.
Mais au bout d'un mois, cette rose
Qui trouvait qu'au bandeau royal
Il manquait encor quelque chose,
Voulut, sans en dire la cause,
Visiter son hameau natal.
A sa réchauffeuse jolie
David ne disait jamais non ;
Et d'ailleurs cette fantaisie
Annonce un cœur sensible et bon.
Son apparition soudaine
Du berger calme le chagrin.
Elle repart le lendemain

Très-satisfaite et vraiment reine.
Jézahel, quelques jours après,
Quitta le hameau pour la ville.
Sur lui d'un roi faible et facile
On accumula les bienfaits.
Toujours cher à sa protectrice,
Quelquefois d'un jaloux soupçon
Il sentait le vif aiguillon :
Un mot dissipait ce caprice.
Abisag et tous ses appas
Couchaient à côté du monarque,
Et pourtant il ne péchait pas ;
De la Bible c'est la remarque.
Lecteur, quitte à pécher un peu,
Il faut, dans l'hiver de ton âge,
Imiter ce roi juste et sage
Qui fut selon le cœur de Dieu.
Son heureux fils, dès sa jeunesse,
Poussa bien plus loin la sagesse.
Du trône à peine possesseur,
Il écrit avec éloquence
Contre le trône et la grandeur,
La bonne chère et l'opulence,
Le monde et son attrait menteur,
Le bel esprit et la science.
On crut que ce régent des rois,
Leur donnant l'exemple lui-même,
Et repoussant le diadème,
Allait vivre en simple bourgeois.
Point ; il conserve ses richesses,

Digitized by Google

Ses bons repas, ses dignités,
Et les jouissances traîtresses
Qu'il appelle des *vanités*.
Sa sagesse un peu singulière,
Prêchant la modération,
Fait pourtant égorger un frère
Dont il craignait l'ambition.
Dans ses écrits toujours sévère,
Des voluptés frondeur austère,
Aux femmes il ne permet rien.
Il démasque les courtisanes,
Et de leurs allures profanes
Il avertit les gens de bien.
« Fuyez cette beauté mondaine,
Qui seule, vers la fin du jour,
Devant sa porte se promène,
Fringante et respirant l'amour.
Tout bas le passant elle appelle,
St, st ! et lui prenant la main,
D'un ton familier et badin :
« Viens dans ma chambre, lui dit-elle ;
Mon lit est grand, jonché de fleurs :
Aux doux parfums qu'on y respire,
Le cinnamomum et la myrrhe
Joindront leurs suaves odeurs.
Des maris le plus inutile
Pour les champs a quitté la ville,
Et la vendange le retient ;
Jamais de nuit il ne revient.
Mets à profit sa négligence ;

Digitized by Google

Et sans alarmes jusqu'au jour
Viens vendanger en son absence
Des fruits de plaisir et d'amour. »
A ce discours ferme l'oreille,
Jeune imprudent ; sache opposer
Une main sévère au baiser
Que t'offre sa bouche vermeille.
Une source dans ton verger
Jaillit avec un doux murmure,
Et son eau bienfaisante et pure
Te désaltère sans danger.
La faim te presse et te fatigue ?
De ton figuier mange le fruit ;
Et ne va pas durant la nuit
Du voisin grignoter la figue. »
On pense bien que Salomon,
Avec une telle morale,
De la tendresse conjugale
Donna l'exemple dans Sion.
Il faut achever et tout dire :
Ce prince avait dans son palais
Mille femmes dont les attraits
Au moins constant devaient suffire.
Ces mille femmes tour-à-tour
Amusaient son fidelle amour.
Des lointains pays amenées,
Elles différaient par l'esprit,
Les traits, le langage, et l'habit ;
Et ces sultanes fortunées,
Dont les caprices faisaient loi,

Digitized by Google

Diversement, fêtaient le roi.
  Fière de sa haute origine,
L'une, d'ornemens précieux
Couvrant ses bras et ses cheveux,
Sur des coussins de pourpre fine
Qu'enrichissent la perle et l'or,
Avec décence, avec noblesse,
Livre aux désirs de son altesse
De ses charmes le doux trésor :
Et son bonheur commence à peine,
Que d'une musique lointaine
On entend les sons ravissans,
Tantôt vifs, tantôt languissans.
  Une autre en ses goûts plus modeste,
Cherche l'ombrage des bosquets.
Sa tunique flottante et leste
Défend mal ses jeunes attraits.
Mais aussi pourquoi les défendre?
Elle foule d'un pied mignon,
D'un pied nu, les fleurs du gazon;
Et Salomon vient la surprendre.
Imitant cet exemple heureux,
Soudain les oiseaux du bocage
Préludent par un doux ramage
A leurs ébats voluptueux.
  Mais Nicausis d'une amazone
Conserve l'habit et les mœurs,
Quelquefois se moque du trône,
Et fait acheter ses faveurs.
Toujours sa pudeur intraitable

Digitized by Google

Résiste à l'attrait du plaisir;
Avec elle il faut tout ravir :
C'était un combat véritable.
Salomon fort heureusement
Savait lutter ; et notre belle
Dans sa chute encore querelle
L'audace du royal amant.
Te voilà, tendre Salomée?
Que tes regards sont caressans!
Que tes soupirs sont séduisans!
O combien tu dois être aimée!
Permets que ma lyre charmée
Répète les aveux touchans
Qu'exhale ta bouche enflammée.
« Oui, j'ai connu le vrai bonheur;
Et ces instans de ma victoire
Seront toujours dans ma mémoire,
Seront à jamais dans mon cœur.
Il me nommait sa seule amie;
Des larmes humectaient ses yeux;
D'un sentiment délicieux
Son ame paraissait remplie;
Il soupirait, et ses soupirs
Etaient doux comme son ivresse;
Il désirait, mais aux désirs
Il joignait la délicatesse;
Moins emporté, plus amoureux,
Sur mes mains penchant son visage,
Il répétait : « Je suis heureux,
Et mon bonheur est ton ouvrage. »

Cet aveu, son trouble enchanteur,
Et ses baisers et ma victoire,
Seront toujours dans ma mémoire,
Seront à jamais dans mon cœur. »
La vive et légère Zéthime,
Qui jusque dans la volupté
Conserve sa folle gaîté,
D'une autre manière s'exprime :
« Rien n'est joli comme l'amour.
Mon maître à mes pieds s'humilie.
Esclave de ma fantaisie,
Il espère et craint tour-à-tour.
Aux yeux de sa philosophie
Je suis une enfant, mais hélas !.
Que cette enfant ouvre les bras,
Aussitôt le sage s'oublie.
Il règne au milieu de sa cour :
Je fais bien mieux ; sans diadème
Je règne sur le roi lui-même.
Rien n'est joli comme l'amour. »
Notre monarque vraiment sage
A reçu du ciel en partage
Tous les talens et tous les goûts.
Tantôt il prend sur ses genoux
Une beauté jeune et sauvage ;
Il apprivoise sa pudeur,
Qui toujours s'étonne et refuse ;
De son ignorance il s'amuse ;
Il l'instruit, mais avec lenteur ;
D'une main prudente il la flatte ;

Digitized by Google

Et cette rose délicate
Doucement s'entr'ouvre au bonheur.
Tantôt, de voluptés avide,
Aux fleurs il préfère les fruits,
Cherche des charmes plus instruits,
Et vole auprès de Nicéide.
C'est là qu'il trouve le désir,
L'emportement, la folle ivresse,
Et la science du plaisir.
Le roi sourit à son adresse;
Et dans cet amoureux métier,
De maître il devient écolier.
Du palais l'enceinte pompeuse
Renferme un immense jardin;
Une onde pure et paresseuse
Y formait un vaste bassin.
Ses bords, qu'un frais gazon tapisse,
De fleurs sont toujours parsemés,
Et des bocages parfumés
La couvrent d'une ombre propice.
C'est un rendez-vous pour l'amour.
Les sultanes allaient ensemble
S'y baigner au déclin du jour :
Du prince l'ordre les rassemble,
Et lui-même y vient à son tour.
Dans l'onde il se jette avec elles;
Au milieu d'elles confondu,
Comme elles il était vêtu.
Sur les baigneuses peu cruelles
Ses yeux, ses lèvres, et ses mains,

Digitized by Google

Multipliaient leurs doux larcins.
On devine aisément la suite
D'un jeu très-innocent d'abord.
Trop heureuse la favorite
Qu'il pousse en nageant vers le bord !
Des autres l'orgueil se dépite ;
Elles retiennent un soupir,
Parlent plus haut, nagent plus vite,
Frappent l'onde et la font jaillir.
C'était ainsi que du bel âge
Le grand Salomon profitait.
Mais le tems rida son visage ;
Plus triste alors il répétait :
« Je touche à la froide vieillesse ;
Adieu la douce volupté.
Hélas ! j'avais dans ma jeunesse
Une assez belle vanité. »
« J'allais de conquête en conquête;
L'obstacle irritait ma fierté;
Noblement je levais la tête;
J'étais brillant de vanité. »
« Aujourd'hui morte est mon audace,
Et j'entends dire à la beauté :
Prince, que voulez-vous qu'on fasse
De ce reste de vanité ? »
« O vous, dont le printems commence,
Fuyez la prodigalité,
Et pour l'automne qui s'avance
Ménagez votre vanité ! »
Malgré cette hymne un peu chagrine,

La gentillesse féminine
D'un vieillard pique la langueur.
S'il ne prétend plus au bonheur,
Avec son image il badine.
Des femmes se peut-on passer !
Des femmes se peut-on lasser !
On le peut, lorsque leur faiblesse
Usurpe d'un sexe plus fort
L'esprit, les mœurs, et la rudesse.
Toujours ce ridicule effort
Les enlaidit. Par son courage,
Par sa fière et mâle beauté,
Judith ne m'aurait point tenté.
Esther me convient davantage.
Tuer au lit est un talent
Dont rarement on fait usage;
Y plaire est un plus doux partage,
Dont on profite plus souvent.
Assuérus, nous dit la Bible,
Prisait beaucoup cet art paisible.
A sa table il avait un jour
Tous les libertins de sa cour ;
Séduit par des chansons lascives,
Et troublé par un vin fumeux,
Il veut donner à ses convives
Un spectacle nouveau pour eux.
« Eunuques, dit-il, que la reine
Se montre sans voile à nos yeux,
Sans aucun voile, je le veux.
Portez-lui ma voix souveraine. »

Digitized by Google

La sultane reçut fort mal
Ce compliment oriental.
Surpris d'une pareille audace,
Le prince : « Imprudente Vasthi,
Ton orgueil m'a désobéi ;
Descends du trône, je te chasse.
Eunuques, dans tous mes états
Allez proclamer sa disgrace,
Et cherchez-moi d'autres appas.
La plus belle prendra sa place. »
Dès-lors on ouvrit le sérail.
Il se remplit de beautés neuves.
Mais pour entrer dans ce bercail
Difficiles étaient les preuves.
L'eunuque insensible et malin,
En faisait son froid commentaire,
Portait partout un œil sévère,
Partout une insolente main.
Belles à-la-fois et jolies,
Trois cents vierges furent choisies;
Et l'une d'elles chaque soir,
Entrant dans la couche royale,
Se livrait au flatteur espoir
De régner bientôt sans rivale.
Pour les parer, on leur donna
Tout ce qu'exigea leur caprice;
Car les femmes en ce tems-là
Connaissaient encor l'artifice.
La seule Esther était sans art.
Un bain est préparé pour elle :

Digitized by Google

Bientôt de la rose et du nard
Son corps y prend l'odeur nouvelle.
Des cheveux d'herbe entrelacés,
Des yeux modestes et baissés,
Une robe fine et flottante,
Pour ceinture un feston de fleurs
Qui marque sa taille élégante,
Quinze ans et des traits enchanteurs :
Telle paraît Esther tremblante
Aux yeux charmés d'Assuérus.
Il la voit, et n'hésite plus.
Le couple amoureux se retire
Dans un pavillon écarté.
Le goût lui-même a fait construire
Ce temple de la volupté.
Il en a banni la richesse,
L'or et le feu des diamans;
Tout y respire la mollesse,
Tout y parle au cœur des amans.
Sous leurs pas la rose s'effeuille;
Et sur la blancheur des lambris
Serpentent les rameaux fleuris
Du jasmin et du chèvrefeuille.
Le plus habile des pinceaux
A dessiné dans les panneaux
Des images voluptueuses;
Et, pour mieux fixer le désir,
Partout sous des formes heureuses
Il a reproduit le plaisir.
Simple, malgré son élégance,

Digitized by Google

Au centre est un lit spacieux :
Il favorise la licence,
Et les caprices amoureux.
Les rideaux de gaze légère,
Que relevait un nœud de fleurs,
De la sultane peu sévère
Voilent les premières faveurs.
Faveurs charmantes ! bien suprême !
Au vif et doux emportement,
Aux transports de celui qu'elle aime,
Esther se livre mollement.
Ainsi dans sa course rapide
On voit le fougueux aquilon
Troubler une eau calme et limpide,
Qui reposait dans le vallon.
Pour la femme la plus coquette,
Régner est le *nec plus ultra* ;
L'ambition est satisfaite
Quand elle arrive jusque-là.
Une seule, par Dieu choisie,
Eut encore un plus beau destin.
Ce Dieu, qui la trouvait jolie,
Lui-même féconda son sein.
C'était la pieuse Marie.
Par la faute d'un vieil époux,
Faible apparemment et jaloux,
La pauvrette de l'hyménée
Ne connaissait que les dégoûts ;
Et sa jeunesse infortunée
Soupçonnait un destin plus doux.

Digitized by Google

Un jour que dans son oratoire
Elle méditait tristement,
Un citoyen du firmament,
Un ange rayonnant de gloire,
S'offre à ses yeux subitement.
« Salut, ornement de la terre !
Salut, ô reine des élus !
Sois docile, tu seras mère,
Et ton fils aura nom Jésus. »
Sans retard la brune Marie
Obéit à l'ordre des cieux ;
Et bientôt sa taille arrondie
Fâche le mari soupçonneux.
L'ange fait un second voyage ;
Il menace au nom du Seigneur ;
Et cet adroit ambassadeur
Remet la paix dans le ménage.
Il était tems ; le lendemain,
Panther, galant du voisinage,
Mourut à la fleur de son âge,
Emporté par un mal soudain.
On trouva dans son inventaire
L'explication du mystère,
Un beau vêtement azuré,
Cinq ou six ailes de rechange,
Des rayons de papier doré,
Enfin tout ce qui fait un ange.
Par ce chapitre je finis.
Après la vierge, est-il permis
De descendre aux autres mortelles ?

Digitized by Google

Pour l'instruction des fidelles,
Par dates j'ai traduit les faits :
Mais j'ai dû voiler quelques traits.
La prude hypocrite peut seule
Fronder ces articles de foi.
Le Saint-Esprit est moins bégueule,
Et sa bible en dit plus que moi.

Digitized by Google

LES ROSECROIX,

POÈME EN DOUZE CHANTS.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROLOGUE.

Une voix douce me rappelle
Au Pinde que j'avais quitté ;
Et c'est la voix de la beauté :
Docile, j'y reviens pour elle.
Sera-t-il heureux mon retour ?
De ce mont qui trompe la vue
La cime, déjà dans la nue,
S'élève encor de jour en jour.
Essayons. Si la poésie
Invente, et vit de fiction,
Elle vit surtout d'action :
Loin donc la nouvelle hérésie.
Mais je veux de fraîches couleurs ;
Je veux le sourire et les pleurs.
De Laure le conseil me guide ;
Avant le mien, son goût rapide
Dans mon sujet a vu des fleurs.
Plus belle que ma belle Isaure,
Si le ciel avait placé Laure
Au tems où vivaient mes Danois,
Doux chef-d'œuvre de mon poème,
D'Alkent et du Diable lui-même
Elle aurait fait des Rosecroix.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ROSECROIX,

POÈME.

CHANT PREMIER.

Cour plénière d'Elfride, reine d'Angleterre, et veuve de Chérébert, roi de Paris. Emma et Blanche, filles d'Elfride et de Chérébert. Dunstan, Engist, Oswald, Althor, seigneurs anglais. Raoul, Albert son frère, leur sœur Isaure, Charle, Roger, Jule, Raymond, jeunes Français attachés à Elfride. Chasse à l'épervier. Alkent, Odon, Rénisthal, seigneurs anglais, fidelles à l'ancien culte des Saxons. Chasse au faucon. Jule et Olfide. Chasse du taureau sauvage. Simulacres de combat. Défi de Rénisthal à Jule.

Grave Clio, que m'offrent tes annales ?
De longs discords, des tempêtes rivales,
L'ambition secouant les états,
Ici les pleurs, là le chant des combats,
Des conquérans l'interminable histoire,
La force injuste, et des lauriers sans gloire.
De loin en loin brillent dans ce chaos
Quelques bons rois, appui de la faiblesse,
Quelques jours purs, présent de la sagesse,
Et que suivront des orages nouveaux.
Clio, souvent à ta fierté qui lasse
De ta rivale on préfère la grace.
Vous êtes sœurs; conserve donc tes traits;

Digitized by Google

Mais permets-lui d'égayer leur tristesse,
Et de mêler à tes sombres cyprès
Le doux éclat des roses du Permesse.
Point de leçons; assez et trop instruits,
Les fleurs pour nous valent mieux que les fruits.
Voici des fleurs, je veux dire des femmes,
Fleurs de plaisir et même de raison.
Si le Français mérite encor ce nom,
Il aime, honore, et chantera les dames.
Leur main jadis arma les Rosecroix.
Je veux venger d'un injuste silence
Tous ces guerriers dociles à leur voix
Quelques Anglais, dignes de plus d'exploits,
Et ces Français dont l'heureuse vaillance
Arracha Londre aux fureurs des Danois.
Sur les Anglais régnait la sage Elfride,
Fille d'Edgar dont la valeur rapide
Trois fois vainquit l'Ecosse et les Gallois,
De Chérébert épouse couronnée,
Et dans Paris en triomphe amenée,
Elle brilla dans le palais des rois.
Mère bientôt, de ses filles la France
Avec amour voyait croître l'enfance.
Mais Chérébert, mais Edgar et son fils,
Dans vingt combats de vingt combats suivis,
Cherchant, trouvant, fatiguant la victoire,
Ensanglantaient un fantôme de gloire :
Ils sont tombés; point de larmes pour eux.
Elfride alors, sans époux et sans frères,
Alla s'asseoir au trône de ses pères;

Digitized by Google

Et sous ses lois l'Anglais était heureux.
Le mois naissait où refleurit la terre,
Mois de gaîté, d'espérance et d'amour.
Des grands alors l'hommage volontaire
Du souverain venait orner la cour.
Tous étalaient leur faste héréditaire.
Ducs et barons, bannerets, châtelains,
Remplissent Londre et contemplent ses fêtes,
Les dons, les arts des royaumes lointains,
De la beauté les paisibles conquêtes,
L'éclat du peuple, et ses rians festins.
Dans le palais incessamment leur foule
S'épand, circule, ou revient, ou s'écoule.
Partout les jeux, les plaisirs renaissans,
Jeux sans tumulte et qu'Elfride partage.
A ses attraits six lustres et trois ans
Laissent encor les roses du jeune âge,
Et sans couronne elle obtiendrait l'hommage
Qu'à ses sujets commande le devoir.
Dunstan, Engist, étendent son pouvoir :
Égaux aux rois, et soumis auprès d'elle,
L'amour accroît leur dévouement fidelle,
Et dans leur cœur est le crédule espoir.
La jeune Emma de la reine retrace
La majesté, la douceur, et la grace ;
Mais son regard quelquefois languissant
Donne à ses traits un charme plus touchant.
Blanche sa sœur, Blanche, légère et vive,
Plaît autrement, et sait plaire toujours :
Son cœur la trompe, et sa fierté craintive

Croit vainement échapper aux amours.
Riches, puissans, aux filles de leur reine
Le froid Oswald et l'orgueilleux Althor
De leur hymen offrent en vain la chaîne;
Et, sans rivaux, ils espèrent encor.
D'autres brillaient dans cette cour nombreuse.
Mais à leurs traits, mais à leur grace heureuse,
L'œil aisément reconnaît les Français,
D'Elfride alors volontaires sujets.
Ils avaient vu sa première puissance;
Leur dévouement précéda ses bienfaits;
Et tout entiers à la reconnaissance,
Ils l'ont suivie aux rivages anglais.
Raoul, Albert, pages des deux princesses,
Justifiaient la royale faveur :
Depuis l'enfance à leurs nobles maîtresses
Ils sont soumis, et croissent pour l'honneur.
Plus belle encor, leur sœur auprès d'Elfride
Fut élevée, et toujours suit ses pas :
Indifférente, Isaure ne sent pas
Ce qu'elle inspire, et sa vertu timide
Éteint l'encens offert à ses appas.
Charle et Roger ont aussi de la France
Quitté la cour, la paisible opulence :
D'Elfride alors fidelles écuyers,
Tous deux brillaient dans les jeux des guerriers.
Jule, Raymond, moins assidus près d'elle,
Loin de la ville et chers à leurs vassaux,
Embellissaient leurs domaines nouveaux :
Dans Londre enfin le devoir les rappelle.

Digitized by Google

Près de ce fleuve où flottent aujourd'hui
Mille vaisseaux et les trésors du monde,
Dans les prés verts amoureux de son onde,
Sur le chemin qui serpente avec lui,
Marchent Elfride et son noble cortège.
Sur des chevaux aussi blancs que la neige,
Légers et vifs, mais dociles au frein,
Et qu'à son gré guide une faible main,
Brillent la joie et les graces nouvelles
De ces beautés à l'usage fidelles,
Qui sur le poing portant les éperviers,
Rendent l'essor à ces oiseaux guerriers.
Chacun s'élance, et d'une aïle rapide
Au loin poursuit ou la caille timide,
Ou l'alouette aux matineux concerts,
Que la frayeur égare dans les airs :
Il la saisit, entend le cri de joie,
Vers sa maîtresse il revole incertain,
Et généreux à regret, dans sa main
Laisse tomber la palpitante proie.
Mais la pitié, qui d'un sexe charmant
Est le plus vrai, le plus noble ornement,
Déjà prononce une grace furtive,
Et l'alouette, un seul moment captive,
Retrouve encor sa douce liberté,
Son ciel d'azur, sa compagne plaintive,
Et de son chant l'éclatante gaîté.
Dans le désordre et le bruit de la chasse
L'amour saisit quelques momens heureux.
Près d'Edgitha Roger enfin se place.

Digitized by Google

D'un prompt hymen il demande les nœuds.
C'est à regret qu'Edgitha les diffère ;
Mais sa raison craint du jeune Roger
Les graces même et l'esprit si léger :
Elle sourit de sa vaine colère.
Dans ce moment au cortège royal
Viennent se joindre Alkent et Rénisthal.
Odon les suit, de sa nièce timide
Guidant les pas ; et pour la belle Olfide
Des vœux flatteurs naissent de toutes parts;
Avec bonté de la reine accueillie,
Par la rougeur aussitôt embellie,
Dans le cortège elle fuit les regards.
Elfride voit avec indifférence
Les trois amis devant elle troublés.
Pourquoi ce trouble, autour d'eux ce silence,
Cette froideur qui ressemble à l'offense ?
Pourquoi sont-ils dans la foule isolés ?
Tous les Anglais au nouvel évangile
N'ont pas soumis leur esprit indocile.
Plusieurs encor sont fidelles aux dieux
Que vers la Saxe invoquaient leurs aïeux.
Mais des chrétiens ils redoutaient l'outrage,
Désavouaient un culte clandestin,
Et de Crodo, l'un des frères d'Odin,
Au fond des bois ils ont caché l'image.
Là, tour-à-tour, par des sentiers divers,
Pendant la nuit arrivent les fidelles.
Au dieu menteur ils offrent des concerts,
Un fol encens, des guirlandes nouvelles.

Digitized by Google

Fantasmagor, l'un des anges pervers,
Entend leurs vœux : à leur muette idole
De tems en tems il prête la parole;
Pour ranimer un languissant espoir,
Il leur promet l'empire et les richesses;
Et même on dit qu'à ses jeunes prêtresses
Parfois il donne un magique pouvoir.
Des trois amis secrètement le zèle
Soutient encor les autels mensongers.
Dans une cour à leurs dieux infidelle,
Leur embarras, leur chagrin les décèle;
Et près d'Elfride ils semblent étrangers.
Le son du fifre annonce une autre chasse.
De ses roseaux, qu'un chien bruyant menace,
Au haut des airs s'élève le héron.
Sur lui lancé l'intrépide faucon
Part, et les cris animent son audace.
En tournoyant il monte vers les cieux;
Rapide et fier, il atteint, il dépasse
De l'ennemi le vol ambitieux,
L'attaque enfin, alors que dans la nue
Sa fuite heureuse échappait à la vue.
Malgré sa force, au faucon valeureux
Dans ce combat l'adresse est nécessaire.
Frappé vingt fois d'un talon vigoureux,
L'oiseau pêcheur redescend vers la terre;
S'il a perdu l'asile des roseaux,
Il peut encor se plonger dans les eaux.
Frappé toujours, et dirigeant sa fuite,
Vers l'onde enfin son vol se précipite.

Mais du faucon l'adresse le prévient,
Et sur les flots sa serre le retient.
Vainqueur alors il remonte, il s'arrête,
Et dans les airs immobile un moment,
Ses yeux fixés demandent fièrement
S'il doit garder ou céder sa conquête.
La douce flûte annonce le pardon :
Le noble oiseau lâche aussitôt sa proie,
Vers les chasseurs il revole, et leur joie
De ce vainqueur proclame l'heureux nom.
Aimables jeux que la beauté partage,
Cessez; déjà des coteaux au rivage
Le cor lointain a retenti trois fois,
Et le taureau mugit au fond des bois.
De la forêt usurpateur sauvage,
Il vous attend, volez adroits guerriers :
Là des combats vous trouverez l'image,
Les dangers même, et de nouveaux lauriers.
Ils sont partis : Jule de leur absence
Veut profiter; inquiet il s'avance,
Dans le cortège il circule un moment,
Et près d'Olfide arrivé promptement :
« Je puis enfin vous parler, vous entendre,
Dit-il : votre oncle avec un froid dédain
M'a repoussé, de vous que dois-je attendre?
—A Rénisthal est promise ma main.
—Sans doute, Olfide, elle est promise en vain?
—Cet oncle injuste a tous les droits d'un père.
—Qu'entends-je! vous, qu'en secret une mère
Sut élever dans la foi du chrétien,

Vous formeriez ce coupable lien ?
—Non, obéir serait alors un crime.
—Approuvez donc un amour légitime,
Et laissez-moi l'espoir consolateur.
— Si de mon sort je deviens la maîtresse,
Jule, c'est vous que choisira mon cœur.
—Ce mot suffit; sûr de votre tendresse...
—Déjà revient le jaloux Rénisthal.
—Il veut sans plaire être heureux; quel rival!
—Je craindrais tout, s'il nous voyait ensemble;
Eloignez-vous.—J'obéis, mais qu'il tremble!»
Dans la forêt le bruit perçant des cors
De vingt chasseurs anime les efforts.
Sur le taureau mugissant et terrible
Pleuvent les dards, les lances, les épieux.
Il cède, il fuit, revient plus furieux,
Plus menacé, mais toujours invincible.
Il fuit encor sous les traits renaissans.
Devant ses pas au loin retentissans,
Des bois émus le peuple se disperse;
Son front écarte ou brise les rameaux;
Dans le torrent il tombe, le traverse;
Et son passage avec fracas renverse
Les troncs vieillis et les jeunes ormeaux.
Alkent prévoit ses détours, le devance,
Et près d'un chêne il se place en silence.
Le dard lancé par sa robuste main
Atteint le flanc du monstre, qui soudain
Se retournant, sur lui se précipite.
D'un saut léger l'adroit chasseur l'évite,

Et frappe encor le flanc déjà sanglant.
Le taureau tombe, et prompt il se relève.
Tremblez, Alkent, fuyez! en reculant,
A ce front large il oppose son glaive.
Succès trompeur! dans la tête enfoncé
Le fer se rompt : de ses mains frémissantes
Alkent saisit les cornes menaçantes,
Lutte, combat, repousse, est repoussé,
Du monstre évite et lasse la furie;
Ranime alors sa vigueur affaiblie,
Et le taureau sur l'herbe est renversé.
Pour les chasseurs sa chute est une fête.
L'heureux Alkent, immobile un instant,
Reprend haleine, et fier de sa conquête,
Pour l'achever, du monstre palpitant
Sa hache enfin coupe l'énorme tête.
Joyeux il part, et suivi des chasseurs,
Environné des flottantes bannières,
Des chiens hurlans et des trompes guerrières,
De la victoire il goûte les douceurs.
A ces douceurs l'espoir ajoute encore.
Vers le cortège il marche radieux;
Sur lui soudain se fixent tous les yeux,
Et toujours fier il jette aux pieds d'Isaure
Le don sanglant, le don le plus flatteur
Qu'à la beauté puisse offrir la valeur.
Elle recule, et, du présent confuse,
Dit : « Votre main se trompe, je le vois.
A cet hommage, au don que je refuse,
La reine seule avait ici des droits. »

Digitized by Google

Il est muet à ce noble langage ;
Mais le dépit colore son visage.
Dans le vallon, d'Elfride on suit les pas;
Elle y préside aux factices combats.
Là le guerrier prend une arme nouvelle,
Arme de paix, sans pointe et sans tranchant.
Là sur un pont, sur un tertre glissant,
Il faut défendre et garder une belle.
Le froid Oswald d'Elfride réclama
Le soin flatteur de protéger Emma.
Du pont Raoul doit forcer le passage.
La reine aussi de ce fidelle page
Veut enhardir le bras novice encor.
Pour défenseur Blanche reçoit Althor,
Et sur le tertre orgueilleux il se place.
Du jeune Albert l'impatiente audace
Déjà l'attaque : il rougit; sa fierté
Croit ce combat sans péril et sans gloire,
Et ne veut point un hymne de victoire
Pour ce laurier à peine disputé.
De ces pensers que suit un froid sourire
Son ennemi brusquement le retire.
Un premier coup brise son bouclier ;
Du casque un autre emporte le cimier.
« Eh bien, frappons; tandis que je balance,
De ce beau page augmente l'insolence;
Frappons. » Il dit, lève à regret son bras,
Son bras si vain. Le Français plus agile
Pendant le coup a reculé trois pas,
Et de ce coup le poids est inutile.

Soudain Albert saisit le bras moins prompt
Qui se relève, et vers la plaine il tire
Son ennemi qu'indigne cet affront.
A Blanche alors échappe un faible rire,
Et l'espérance épanouit son front.
L'Anglais descend, le page prend sa place;
L'Anglais revient, le page qu'il menace
Sur lui s'élance; il tombe renversé,
Au bas du tertre il roule, et dans la plaine
S'arrête enfin, tout poudreux, hors d'haleine,
Et consolant son orgueil offensé.
Cachant sa joie, et fière autant que sage,
D'un seul regard Blanche honore son page.
Pendant ce temps; Raoul du pont voisin
Chassait Oswald : moins fort et plus rapide,
De tous côtés son adresse intrépide
Frappe l'Anglais qui le repousse en vain.
Des coups pressés qui pleuvent sur sa tête
Oswald d'abord écarte la tempête;
Mais sur son bras descend le dur acier,
Et de sa main tombe le bouclier.
Lent et courbé, tandis qu'il le relève,
Des coups plus sûrs ont fait voler son glaive,
Son casque d'or; et le jeune héros,
En le poussant le jette dans les flots.
Il passe alors et brillant d'allégresse,
Il va tomber aux pieds de la princesse.
Heureux vainqueur! sur le page charmant,
Dont le danger excita ses alarmes,
Les yeux d'Emma se fixent un moment,

Digitized by Google

Et dans ses yeux Raoul a vu des larmes.
Aux deux Français les éloges flatteurs,
Les cris joyeux, les fanfares bruyantes,
Sont prodigués; et d'aigrettes brillantes
La main d'Elfride honore ces vainqueurs.
Dans son palais, où le festin s'apprête,
De nouveaux jeux prolongeront la fête.
Non pas pour tous : le jaloux Rénisthal
S'approche enfin de son jeune rival :
« Tu reviendras? — Oui. — Seul? — Seul. » Dans la foule,
Qui lentement se sépare et s'écoule,
Il est rentré; mais on lit dans ses yeux
Ce qu'il a dit, surtout ce qu'il espère.
Jule est chéri, Rénisthal odieux;
On craint pour Jule un combat nécessaire;
D'Olfide on voit le silence et les pleurs,
Et son chagrin passe dans tous les cœurs.
Quoi! de ses dons le ciel ainsi se venge!
N'est-il jamais de plaisir sans mélange?
Non; trop souvent le nuage lointain
Dont l'œil à peine aperçoit la naissance,
Croît lentement, se déploie en silence,
Et d'un jour pur menace le déclin.

FIN DU CHANT PREMIER.

Digitized by Google

CHANT SECOND.

Repas dans le palais. Raymond et Aldine. Arrivée d'Arthur, frère d'Olcan qui règne dans l'île de Wailte. Combat de Jule et de Rénisthal. Présent d'Arthur à la reine. Présent de la reine. Histoire d'Agéline, mère d'Olcan et d'Arthur. Annonces de l'approche et de l'arrivée des Danois.

J'aime l'éclat de cette cour fidelle
Que le festin près d'Elfride rappelle,
De ces Français le ton noble, enjoué,
Et leur encens des dames avoué.
Paris à Londre a donné ces parures,
Ces longs cheveux séparément tressés
Et sur la tête aux fleurs entrelacés,
La pourpre et l'or des légères bordures,
De ces bras nus la grace et la rondeur,
Ce sein voilé par la seule pudeur
Où flotte et brille une croix symbolique,
Le lin moelleux de la longue tunique,
Le lin plus court tombant sur les genoux,
Ce blanc cothurne, enfin ce voile antique
Né dans la Grèce et transmis jusqu'à nous.
La belle reine, Isaure, et les princesses,
Charment les yeux et balancent les choix.
Aux vœux secrets, aux naissantes tendresses,
D'autres encor, toutes avaient des droits.
Le seul Raymond, pour elles insensible,
Le long du bois, près du fleuve paisible,

Digitized by Google

Va promener son silence rêveur.
Mais là du peuple il voit la gaîté vive,
Les jeux divers, le facile bonheur.
Plus loin il marche, et sa bouche plaintive
Trahit enfin le trouble de son cœur :
« Que fais-je ici, loin de toi, chère Aldine ?
A tes conseils je n'obéirai plus.
Mais quand, dis-moi, cesseront tes refus?
Française, pauvre, à quinze ans orpheline,
Indifférente à mes vassaux jaloux,
Qui de mes vœux connaissent le plus doux,
Ne suis-je pas ton appui nécessaire?
Un roi souvent couronne une bergère ;
Nous nous aimons, plus de rang entre nous.
Tu n'en crois pas ma constante promesse ;
Tu crains l'hymen ; tu crains de ma jeunesse
Un repentir qui punirait l'amour.
Mais la raison approuve ma tendresse.
Je l'interroge ; et sa voix chaque jour.... »
Des cris alors troublent sa rêverie.
Le peuple au loin sur un léger vaisseau
A des Walltains aperçu le drapeau,
Et l'attendait sur la plage fleurie.
Les yeux bientôt reconnaissent Arthur,
Frère d'Olcan, qui règne sur cette île,
D'où l'œil charmé, dans un lointain d'azur,
Voit des Anglais le rivage fertile.
Arthur aima, mais ne put obtenir
La belle Elfride à Chérébert promise.
Elle plaignit sa tristesse soumise.

Digitized by Google

Et lui, constant jusque dans l'avenir,
Par un serment s'interdit l'hyménée,
Sanctifia sa douleur obstinée,
Et sur l'oubli de ce vœu solennel
Il invoqua les vengeances du ciel.
Son cœur toujours conserve sa tendresse;
Mais il commande à ce cœur agité,
Et sur son front est la tranquillité.
Le sage Olcan, qui touche à la vieillesse,
N'a près de lui qu'un fils encore enfant;
Il aime Arthur, et de Wailte souvent
Arthur s'éloigne, emportant sa tristesse,
Revient, repart, et ses pas incertains
Sans but erraient dans les pays lointains.
Cher aux Anglais, son tranquille courage
A quelquefois vaincu sous leurs drapeaux,
De loin leur main saluait ce héros;
Et répétés par le double rivage,
Des cris joyeux le suivent sur les flots.
Triste, il sourit à ce flatteur hommage.
Raymond s'éloigne, et sous les bois touffus
De son Aldine il rappelle l'image,
La douce voix, et même les refus.
Aldine encor par l'absence embellie
Vient affliger son cœur tendre et loyal,
Et, sans la voir, avec elle il oublie
L'heure qui fuit et le banquet royal.
Pour ce banquet, un flexible feuillage
Prête aux lambris ses riantes couleurs;
Et sur la table on a semé les fleurs,

Digitized by Google

Qui du long voile ont précédé l'usage.
A chaque dame une amoureuse main
Présente alors l'aiguière, le bassin,
L'eau parfumée et le lin qui l'essuie.
Mais du repas la gaîté s'est enfuie.
Elfride en vain ranimait un moment
Des entretiens la grace et l'enjouement ;
Au doux propos, au rire qui commence,
Toujours succède un inquiet silence.
Jule est absent, ainsi que son rival.
Odon, Alkent, amis de Rénisthal,
Comptent les pleurs d'Olfide frémissante ;
En souriant leur bouche est menaçante.
Si le combat à Jule était fatal !
A ce penser meurt la gaîté naissante.
Les ménestrels succèdent au festin.
On écoutait leur voix douce et naïve,
Les fabliaux, la romance plaintive,
Et des chansons l'ingénieux refrain.
Le fier Alkent s'assied auprès d'Isaure ;
De son amour il l'entretient encore.
« C'est trop, dit-elle ; enfin détrompez-vous.
Point d'union, point d'hymen entre nous. »
Jule paraît : rougissant de colère,
Alkent se lève et sort ; Odon le suit ;
Et sur les pas de cet oncle sévère,
Cachant ses pleurs, Olfide tremble et fuit.
Interrogé par l'amitié contente,
Jule répond : « Le traître ! sous mon bras
Il reculait ; soudain quelques soldats,

Qu'avait armés sa lâcheté prudente,
Sortent du bois et protègent ses jours.
Déjà le nombre accablait le courage :
Raymond survient, et fort de son secours,
Sur ces brigands je reprends l'avantage.
Deux sont tombés ; j'attaque Rénisthal ;
Pour lui, pour moi, le danger est égal;
Mais à l'honneur il préfère la fuite,
Et vainement je vole à sa poursuite :
Sur un coursier il saute, il disparaît,
Et fuit encor dans l'obscure forêt. »
Un léger bruit que chaque instant redouble,
Annonce Arthur qui sous un air serein
Cache toujours son fidelle chagrin.
Devant Elfride un moment il se trouble,
Et calme il dit : « Honneur du trône anglais,
Reine, aux Wailtains si douce et si propice,
Trois fois salut! votre main protectrice
Daigna sur nous répandre ses bienfaits.
O que toujours croisse votre puissance!
De l'amitié, de la reconnaissance,
J'apporte ici l'hommage mérité,
Un don si pur jamais n'est rejeté. »
Tandis qu'il parle, aux regards de la reine
On exposait quelques débris d'Athène,
Des urnes d'or, des marbres précieux,
Les traits divers des héros et des dieux.
Viennent après les voiles d'Arménie,
Chypre et Naxos, l'odorante Arabie,
Les fins tissus que l'Inde a colorés,

Et que l'Égypte à Venise a livrés.
Enfin paraît l'ingénieux ouvrage
Que seul encor connaît la main d'Arthur,
Chef-d'œuvre où l'art, d'un doigt mobile et sûr,
Marque du temps le rapide passage.
Au prince alors Elfride s'adressant,
« De l'amitié j'accepte le présent,
Les vœux flatteurs; et vous, fils d'Agéline,
Imitez-moi : l'amitié vous destine
Un don moins riche, et sans doute plus doux.
C'est le tissu qu'obtint de votre père
Le roi français père de mon époux.
Leur union fut constante et sincère.
Sans pompe et seul quelquefois Athelcan
Devers Paris allait chercher Gontran.
Sur ce long voile une aiguille fidelle
De ses amours fixa le souvenir;
Et d'Agéline, aussi tendre que belle,
Ainsi les traits vivront dans l'avenir.
—Combien ce don est cher à ma tendresse!
Je n'ai point vu ce tissu précieux
Dont votre époux vantait l'heureuse adresse,
Et qu'à mon frère il refusa sans cesse.
Reine, ordonnez qu'on l'expose à mes yeux. »
Voilà ce don plus doux que magnifique.
Arthur écoute, attentif et troublé;
Et par son chant un ménestrel explique
Le long tissu lentement déroulé.
« Jeune inconnu, dit la jeune Agéline,
Qui fuyez-vous? par quelle main blessé?

—Je m'égarai dans la forêt voisine,
Quand des brigands le glaive m'a percé.
—La pauvreté peut être hospitalière :
Pauvre je suis, et mon père est absent;
Mais je connais son cœur compatissant;
Venez, entrez dans notre humble chaumière. »
Cette Française est rose de beauté,
Rose d'honneur, et rose de bonté. »
« Sa main prudente a guéri la blessure,
De l'étranger qu'elle croit un vassal.
Il aime, il plaît; sa tendresse était pure;
En lui le père adopte son égal.
« Je reviendrai pour ce doux hyménée,
Dit-il, et toi, l'épouse de mon cœur,
A mes rivaux oppose ta froideur.
L'Amour punit la main deux fois donnée. »
Mais Agéline est rose de beauté,
Rose d'honneur et de fidélité. »
« Sur ce rivage arrivent des pirates;
De la bergère ils retiennent les pas;
L'un d'eux saisit ses mains si délicates;
Le père en vain lève son faible bras.
Sur le vaisseau pleurans on les entraîne.
Bientôt de Wailte ils découvrent le port.
On les sépare, on se tait sur leur sort;
Mais Agéline entend le mot de reine.
Que je te plains, ô rose de beauté,
Rose d'honneur et de fidélité! »
« Entre un soldat : « Fille trop fortunée,
Mon maître a vu tes modestes appas;

Jeune et sensible, il t'offre l'hyménée;
Parle, et choisis; le trône ou le trépas. »
Elle répond : « Je suis simple bergère;
Le prince en vain descendrait jusqu'à moi :
C'est pour toujours que j'ai donné ma foi.
Je mourrai donc; mais épargnez mon père. »
Pour toi je tremble, ô rose de beauté,
Rose d'honneur et de fidélité! »
« Son père vient, dont la voix affaiblie
Laisse échapper des mots interrompus :
« Un roi.... l'hymen.... tu sauverais ma vie,
La tienne.... hélas! j'approuve tes refus.
—Non, vous vivrez, mon père; plus d'alarmes.
O de l'amour songes évanouis!
Mais le devoir commande, j'obéis.
Dites au roi... » Sa voix meurt dans les larmes.
Noble Agéline, ô rose de beauté!
J'admire et plains ton infidélité. »
« Devant l'autel la victime frissonne,
Et sous le voile on devine ses pleurs.
Le roi prenant la main qu'elle abandonne :
« Pardonne-moi mon crime et tes douleurs. »
Ces mots soumis, cette voix si connue,
De la bergère avertissent les yeux.
« C'est vous? c'est vous »? Et du peuple joyeux
Le cri s'élève et va percer la nue :
Règne long-tems, ô toi, rose d'honneur,
Rose d'hymen, et rose de bonheur! »
Du ménestrel cesse la voix sonore :
Arthur ému semble écouter encore.

Digitized by Google

Mille flambeaux qui remplacent le jour,
Le tambourin, le hautbois et la lyre,
Et les doux sons que la flûte soupire,
Ont de la danse annoncé le retour.
Mais tout-à-coup un messager rapide
Trouble les jeux et s'approche d'Elfride.
« Reine, dit-il, au nord, loin sur les eaux,
J'ai des Danois reconnu les drapeaux.
De l'Angleterre ils cherchent le rivage.
Ils sont nombreux et hardis : leurs vaisseaux
Contre les vents, le reflux, et l'orage,
Luttaient encor, dispersés sur les flots. »
« Des courtisans la surprise est muette.
Arthur se lève : « O reine ! ici ma voix
Du sage Olcan doit être l'interprète.
Comptez sur nous. Déjà plus d'une fois
J'ai combattu près du roi votre père.
Fille d'Edgar, amour de l'Angleterre,
Pour vous mon sang coulera sans regret. »
Il dit, et part ; et la sensible reine,
De cet amant plaignant la longue peine,
A son destin donne un soupir secret.
D'autres pensers font naître sa tristesse.
Elle avait cru qu'aux fidelles Anglais
Son règne heureux conserverait la paix :
Le sort jaloux a trompé sa sagesse.
Arrive alors un second messager :
« Je les ai vus ; échappés aux tempêtes,
Des rocs secrets évitant le danger,
Dressant en l'air leurs lances toutes prêtes,

Ils repliaient la voile, sous leur main
Le cable court, l'ancre est soudain lancée,
La flotte entière est sur l'onde fixée;
Mille canots volent, et du grappin
Les quatre dents déjà mordent la rive.
Leurs cris confus, leur farouche gaîté,
Le nom d'Harol sans cesse répété,
Frappent encor mon oreille attentive. »
« C'est noblement couronner le festin,
Disait Dunstan; marchons! Elfride enfin
De ses sujets va connaître le zèle.
Nous combattrons, et nous vaincrons pour elle.
—Restez, restez; facilement vainqueur,
Du Nord armé je punirai l'audace. »
Le fier Althor, pendant cette menace,
Jette sur Blanche un regard protecteur.
Oswald d'Emma s'arroge la défense :
Debout près d'elle il garde un froid silence,
Du brave Engist enfin tonne la voix :
« Je porte un toast; guerre et mort aux Danois!
Pour le second que la coupe soit pleine;
Amour et gloire à notre belle reine! »
Raoul, Albert, et leurs jeunes amis,
Qu'anime encor l'annonce inattendue
De ces combats à la valeur promis,
Recommençaient la danse interrompue;
Et la beauté, qui prévoit leur départ,
Sur eux attache un propice regard,
Livre sa main à leur main qui la presse,
Même à leur bouche accorde le pardon,

Et de ses pas une douce tristesse
Augmente encor la grace et l'abandon.

FIN DU CHANT SECOND.

Digitized by Google

CHANT TROISIÈME.

Les Danois sur le rivage de l'Angleterre; discours de leur chef Harol. Fraull et Ghesler, émissaires. L'armée se divise en trois corps, sous les ordres d'Harol, d'Éric, et d'Oldar. Rudler et Noll. Marche des Danois, Raymond et Aldine. Jule et Olfide. Armes, habillement de guerre. Discours d'Elfride à ses barons; institution des Rosecroix; dispositions pour la défense.

Des flots du Nord ils ont dompté la rage,
Et d'Angleterre ils couvrent le rivage,
Ces fiers Danois, qui, toujours repoussés,
Viennent toujours, affamés de pillage,
Ravir aux arts leur antique héritage,
Arracher l'or des temples renversés,
Des champs féconds enlever l'opulence,
Et dissiper au sein de la licence
Tous les trésors dans le sang amassés.
Le jeune Harol, de qui la noble race
Remonte aux dieux qu'encense le Holstein,
En souriant voit leur bouillante audace,
Et leur présage un triomphe certain.
Sur le rocher qui domine la plaine
Il est debout, et sa voix souveraine
Au loin résonne : « Amis, voici le jour
Que demandait votre valeur oisive.
Jour d'espérance! Odin sur cette rive
De nos vaisseaux a guidé le retour.
Pourquoi ces cris et ces vaines injures

Des nations où nos glaives errans
Laissent parfois de profondes blessures ?
Que sommes-nous ? ce que furent les Francs
Et les Clovis, des Gaules conquérans.
Que ferons-nous ? ce qu'ont fait dans cette île
Angles, Saxons, qui pour un sol fertile
Abandonnaient leurs avares déserts,
Et sur ces bords de ruines couverts,
Par les combats, les traités, la vengeance,
Ont affermi leur sanglante puissance.
Que diraient donc ces fondateurs guerriers,
S'ils entendaient leurs lâches héritiers,
Qui, sans pudeur, et même sans mémoire,
D'un nom honteux flétrissent notre gloire ?
Quels droits ont-ils ? la force : eh bien, ces droits,
Vous les aurez, intrépides Danois.
Puisque toujours le ciel ainsi l'ordonne,
Que la faiblesse à la force abandonne
Les gras troupeaux et leurs molles toisons,
Les vins heureux, l'or flottant des moissons :
A ces brigands qui vous nomment barbares,
Enfans d'Odin, ravissez sans remords
L'argent vieilli dans leurs châteaux avares,
De leurs autels les parures bizarres,
Et la beauté, le plus doux des trésors. »
Tandis qu'il parle, à sa voix applaudissent
Des cris subits du silence échappés ;
Aux derniers mots, jusqu'au ciel retentissent
Les boucliers par le glaive frappés.
Sa main alors aux phalanges pressées

Digitized by Google

Montre la plaine et permet le repos.
Sur le rocher sont plantés les drapeaux;
Dans les sillons les tentes sont dressées;
Et le guerrier appelant les combats,
Reçoit gaîment un indigent repas
Que des festins l'abondance va suivre.
Auprès d'Harol, qu'un jeune espoir enivre,
Marchent Éric, Oldar, chef après lui,
Soldats naguère, et puissans aujourd'hui;
A leur valeur, à leur haute stature,
L'armée entière obéit sans murmure.
Ils racontaient leurs triomphes passés.
Dans ce moment viennent à pas pressés
Fraull et Ghesler, émissaires habiles,
Qui des Anglais prisonniers autrefois,
Près d'eux instruits et libres dans leurs villes,
Savent leurs mœurs, leur puissance et leurs lois.
« Prince, dit Fraull, Odin te favorise.
Il associe à ta noble entreprise
Les mécontens fidèles à Crodo.
Tous les Danois attendent le drapeau.
Mais dispersés ils se taisent encore.
Si tu le veux, avec quelques soldats,
Ghesler et moi nous devançons tes pas.
Par des chemins que l'Anglais même ignore,
De bois en bois prudent je puis marcher,
Et sans péril de Londre m'approcher.
— Eh bien, repars. Et vous, qu'Odin protège,
Valeureux chef, des guerriers de Norwège
Formez deux parts, en divisant vos coups,

Vous obtiendrez un plus riche pillage.
Aux mécontens promettez le partage,
Et des honneurs Londre est le rendez-vous.
Laissez en paix la tendre et faible enfance;
A la vieillesse arrachez son trésor;
De fers pesans chargez l'adolescence,
L'âge plus mûr et vigoureux encore;
D'un sexe adroit craignez le doux mensonge;
Mais gardez-vous d'enchaîner la beauté;
Au ménestrel accueil et sûreté;
Et dans le sang si votre bras se plonge,
Qu'il soit absous par la nécessité. »
Au camp d'Harol étaient deux jeunes frères,
Navigateurs hardis, heureux guerriers,
Et déjà craints aux rives étrangères.
Tout est commun entre eux, jusqu'aux lauriers.
Le même jour éclaira leur naissance,
Le même sein tous deux les a nourris,
Et de leurs traits la douce ressemblance
Plus d'une fois trompa les yeux surpris.
« Noll et Rudler, l'Océan vous rappelle,
Leur dit Harol; au trône qui chancelle
Paris peut-être a promis son secours:
A ses vaisseaux fermez l'étroit passage,
Et menacez l'un et l'autre rivage.
Restez unis, et vous vaincrez toujours. »
Déjà fuyait devant la triple armée
Du laboureur la faiblesse alarmée.
Des monts altiers l'un gravit la hauteur;
L'autre des bois cherche la profondeur;

Ceux-ci couraient aux cavernes profondes;
Ceux-là sans art se confiaient aux ondes.
Mais du drapeau s'écartant quelquefois,
Erraient au loin de farouches Danois,
Seuls, ou guidant une troupe hardie.
Partout les fers, les chaînes, l'incendie.
Partout, cédant à de brusques assauts,
Tombe l'orgueil des antiques créneaux.
Plus éloigné, Raymond est plus tranquille.
« Votre pays réclame tous ses bras,
Lui dit Aldine, et vous ne courez pas?
— Non, dans ces lieux ma présence est utile;
Je resterai. — Quoi! l'honneur parle en vain?
—L'honneur m'approuve.—Et qui donc vous arrête?
— Vous seule. — O ciel!—Oui, de la guerre enfin
Peut jusqu'ici s'étendre la tempête.
—Eh bien, qu'importe? et l'amour aujourd'hui...
—C'est le devoir, c'est la reconnaissance.
Du sage Almon, père de mon enfance,
La fille en moi doit trouver un appui.
— Sur votre cœur si j'ai quelque puissance,
Raymond... — Raymond ne vous écoute plus;
Et les conseils sont ici superflus. »
Long-tems muette à ce refus étrange,
Aldine rêve, et de son jeune amant
Plaint la tristesse et le secret tourment.
Puis elle sort, et d'habit elle change.
Du messager et du simple varlet
Son front reçoit le modeste bonnet,
Qu'orne une plume, et sous la cotte-d'armes

A disparu la rondeur de ses charmes.
Portant son luth sur l'épaule flottant,
Elle revient : « La gloire vous attend,
Dit-elle; allez, je vous suis. — Chère Aldine!
— Je suis Aldin. — Cher Aldin, quel bienfait!
Car c'en est un; ma fierté rougissait....
— Mes yeux ont lu dans votre ame chagrine.
Partons ensemble, et surtout d'un amant
Jusqu'au retour oubliez le langage.
— Rassurez-vous; silencieux et sage,
L'amour...—Jurez.—Eh bien, j'en fais serment. »
Plus malheureux, d'Olfide gémissante
Jule ignorait la crainte renaissante.
Sourd au refus l'odieux Rénisthal
De son hymen presse le jour fatal.
Odon se tait; mais son front est sévère.
Sous les bosquets épars dans le jardin,
Souvent sa nièce errante et solitaire
Allait cacher son timide chagrin,
Et là du moins ses pleurs coulent sans crainte;
Là vers le ciel monte sa douce plainte,
Et librement elle invoque son dieu.
Plus triste encore aujourd'hui, dans ce lieu,
Elle oubliait la nuit déjà prochaine.
De son amant la présence soudaine
La fait frémir : « O Jule, qu'osez-vous?
Partout ici veillent des yeux jaloux.
— Non, mon amour est prudent; de la chasse
Le bruit lointain est venu jusqu'à moi;
D'un sanglier votre oncle suit la trace;

L'ombre du bois nous couvre ; plus d'effroi.
— Je crains pour vous. — Que m'importe la vie,
Si par un lâche Olfide m'est ravie,
Si Rénisthal heureux enfin... — Jamais.
— Promettez plus, achevez. — Je promets
Que Jule seul sera l'époux d'Olfide.
— Donnez-moi donc cette main trop timide ;
Et recevez mon serment solennel.
— Croyez au mien. — J'y crois, ô mon épouse,
Et ne crains plus la fortune jalouse.
Nous ne pouvons jurer devant l'autel ;
Mais notre hymen est écrit dans le ciel.
— Fuis, mon ami ; plus que jamais je tremble.
— N'abrège pas l'instant qui nous rassemble.
Ce doux instant, Olfide, est le premier ;
Qui peut savoir s'il n'est pas le dernier ?
— Ah ! qu'as-tu dit ? — A l'honneur qui l'appelle,
Ainsi qu'à toi, ton époux est fidelle :
La mort toujours menace le guerrier.
— Écoute-moi. — Parle. — Je te suis chère ?
— Plus que ma vie. — Au nom de nos amours,
De cet hymen que projeta ma mère,
Ne montre point une ardeur téméraire ;
Sois prudent, Jule, et conserve nos jours. »
Ainsi parlaient ses naïves alarmes,
Pour son époux ainsi coulent ses larmes ;
Et cet époux gémit, ne répond pas,
Et tendrement la presse dans ses bras.
Le juste ciel, au malheur secourable,
Avait reçu leurs sermens amoureux ;

Digitized by Google

La nuit leur prête un voile favorable;
Le monde entier s'anéantit pour eux.
De votre fuite arrêtez la vitesse,
Heures d'hymen, de bonheur et d'ivresse!
Mais un bruit sourd s'élève au fond des bois,
Et des chasseurs ils entendent la voix.
Dans le château rentre la belle Olfide.
Jule des yeux la suit, et moins timide
De ces jardins il s'éloigne à regret.
D'amour il brûle et d'amour il soupire.
Le son du cor, qui tout-à-coup expire,
N'avertit point son pied lent et distrait.
De Rénisthal sur lui le fer se lève;
Par les chasseurs bientôt enveloppé,
Il se défend, il frappe, il est frappé;
Son casque tombe; entre ses mains son glaive
Se brise; il fuit de détour en détour;
Aux assassins il échappe dans l'ombre.
Mais nul sentier de ce bois vaste et sombre
N'interrompait l'épaisseur; et du jour
Au pied d'un arbre il attend le retour.
Son sang coulait; il se lève avec peine;
Un bûcheron vient lui prêter son bras,
Le reconnaît, et soutenant ses pas,
Vers son château lentement le ramène.
L'inquiétude augmente son chagrin.
Le même jour au village voisin
Son ordre envoie un serviteur fidelle
Dont il connaît la prudence et le zèle.
Celui-ci vole et revient dans la nuit :

Digitized by Google

« Seigneur, dit-il, vous serez mal instruit.
Odon, sa nièce, et Rénisthal encore,
Sont déjà loin. — Où vont-ils? — On l'ignore. »
Triste et flottant dans ses pensers nouveaux,
Enfin il sort, il arme ses vassaux,
Tous prévoyaient ce départ nécessaire.
A chaque instant croissait le cri de guerre.
L'airain sonore et le fifre perçant,
Et du clairon l'éclat retentissant,
Ont remplacé les musettes rustiques.
La voix des chefs réunit les soldats.
On ignorait dans ces siècles antiques
L'art d'affaiblir le danger des combats.
Le brave alors n'avait que son audace,
Et franchement affrontait le trépas.
Point de hautbert, de brassards, de cuirasse,
D'armure enfin : un léger bouclier,
La lance aiguë et la tranchante hache,
Un demi-casque et son flottant panache,
Un court gilet brillant d'or ou d'acier,
Une ceinture où le glaive s'attache,
Un gant flexible, un étroit pantalon,
Des brodequins ou de souples bottines
Qu'arme toujours le piquant éperon.
Sous cet habit, de jeunes héroïnes
Cherchaient parfois les lointains ennemis,
Ou repoussaient d'audacieux amis.
Du jeune Harol la sœur plus jeune encore,
La belle Osla, triomphe au champ d'honneur.
L'amour la suit, mais sa fierté l'ignore;

Et les héros admirent sa valeur,
Qu'un vil butin jamais ne déshonore.
La sage Elfride, à ses pensers profonds
Long-tems livrée, affecte un front tranquille,
Promet au peuple une gloire facile,
Devant son trône assemble ses barons,
Et parle ainsi : « Soutiens de l'Angleterre,
Qu'à la victoire accoutuma mon père,
Un grand danger menace nos autels.
A des chrétiens ce mot seul doit suffire.
Mais des brigands l'audacieux délire
N'épargne rien : farouches et cruels,
L'amour encore envenime leurs ames.
Votre valeur protégera les femmes.
Dans ce moment, pour mériter leur choix,
Il faut savoir combattre et les défendre.
L'orgueil du rang n'a plus rien à prétendre :
Le brave seul sur le cœur a des droits.
Au brave armé pour le ciel et pour elles
J'offre en leur nom des écharpes nouvelles ;
La rose y brille au-dessous de la croix.
Pour leur donner un prix plus doux encore,
Présentez-les, belle et modeste Isaure. »
A ce discours, à cette noble voix,
Les auditeurs, pleins d'une ardeur soudaine,
Se lèvent tous et répètent trois fois :
« Vivent la rose, et la croix, et la reine ! »
En rougissant, Isaure avec lenteur
Porte les dons inventés par Elfride,
Les distribue, et sa grace timide

Digitized by Google

Toujours fait naître un murmure flatteur.
Mais il manquait deux écharpes ; ses frères
N'ont point reçu ces parures guerrières,
Et la tristesse est déjà dans leur cœur.
Parlant aux grands, l'aimable reine ajoute :
« Chez les Anglais les braves sont nombreux.
D'une main chère ils obtiendront sans doute
La blanche écharpe et son emblème heureux.
De leurs vassaux ils armeront l'élite
Et dans les camps elle sera conduite.
Noble Dunstan, parcourez mes états,
De toutes parts assemblez des soldats,
Et punissez le lâche qui balance !
Je vous confie une entière puissance.
Mais hâtez-vous ; aussi nombreux jamais
Ces fiers Danois aux rivages anglais
N'avaient porté l'insulte et le pillage.
Loin devant eux a volé la terreur.
Les uns au Nord étendent leur fureur ;
Contre eux d'Engist j'invoque le courage.
D'autres à l'Est lèvent leurs étendards ;
Dans l'Océan qu'Oswald les précipite.
D'autres vers l'Ouest menacent nos remparts :
Volez, Althor, et pour eux plus de fuite,
Mais le trépas, que leur férocité
Depuis long-tems a trop bien mérité. »
De leur prudente et belle souveraine
Tous les barons applaudissent les choix,
Et leur transport répète encor trois fois :
« Vivent la rose, et la croix et la reine ! »

CHANT QUATRIÈME

Les généraux se rendent à leur poste. Dunstan va leve troupes. Les jeunes guerriers cherchent des aventures princesses donnent à leurs pages des écharpes. Fraul Charle et Osla. Roger. Raymond et Aldine, sous le sont faits prisonniers, et conduits dans le camp d'Ol prière d'Aldine; histoire des amours d'Almon et d'Eli et Aldine s'échappent. Raoul et Albert envoient à la rein enlevés aux ennemis, et sont nommés chevaliers-d'hon cesses.

Aux généraux par Elfride nommés
Londre a livré les royales bannières,
Ses arsenaux, ses milices guerrières;
Et les trois camps sont aussitôt formé
D'Harol Engist menace le passage;
Pour triompher, il veut dans les con
Des vins fumeux prodigués aux solda
Du froid Oswald le patient courage
Devant Éric s'arrête, et trop consta
Sans prévoyance et sans crainte il l'
Sur deux coteaux qu'un défilé sépare
Le fier Althor observe les Danois
Qu'Oldar commande, et doute quelq
S'il daignera combattre ce barbare.
Dunstan s'éloigne, ordonne, et plus
De toutes parts volent ses messagers
« Tout doit s'armer et vaincre pou

Digitized by Google

Leur disait-il, malheur au bras timide!
Mort à l'Anglais qui fuira les dangers ! »
Charle, Roger, d'autres Français encore,
D'autres guerriers que l'écharpe décore,
Séparément, et parfois réunis,
Cherchent au loin de nobles ennemis.
Le beau Raoul de sa princesse implore
Le même honneur : elle hésite un moment;
Puis à regret elle accorde à son page
De ces périls le glorieux partage.
« Eh bien, allez, dit-elle tristement;
Et recevez des mains de votre amie
La blanche écharpe.— O présent noble et doux !
Répond Raoul, tombant à ses genoux;
Si je la perds, j'aurai perdu la vie.
—N'affectez point une folle valeur.
Même aux héros l'imprudence est funeste.
Soyez prudent, et revenez vainqueur.
Oui, revenez. » Un soupir dit le reste.
Blanche prévient la prière d'Albert :
« Le champ d'honneur aux braves est ouvert;
De vos aïeux rappelez la mémoire,
Suivez Raoul, commencez votre gloire,
Et soutenez l'éclat du nom français.
Mais pourquoi donc, aux dames infidelle,
N'avez-vous point cette écharpe nouvelle,
Ce signe heureux, présage des succès ?
—Pour l'obtenir il faut plus que du zèle.
—Prenez, Albert, celle que sans dessein,
Comme sans art, vient de broder ma main.

—Combien toujours elle me sera chère ?
—Conservez-la ; mais pourtant à ce don
N'attachez pas un prix imaginaire.
—Je peux du moins quelquefois solitaire,
La contempler, et sous mes lèvres....Non. »
Sa bouche avait prévenu la défense.
Blanche s'éloigne, et sa feinte rigueur
Du jeune page afflige moins le cœur :
Ce cœur enfin s'ouvrait à l'espérance.
Londre est déserte ; un silence agité
Suit le fracas de ses fêtes pompeuses.
Dans le palais plus de chants, de gaîté ;
Mais les soupirs et les craintes rêveuses.
Marchant sans bruit loin des chemins connus,
Et près de Londre en secret parvenus,
Fraull et Ghesler dans la forêt profonde
Restent cachés ; leurs soldats sont près d'eux ;
Là leur audace en ruses si féconde
Forme déjà vingt projets hasardeux.
La belle Osla, sans projet et sans guide,
De tous côtés porte ses pas légers,
De ses Danois retient le fer avide,
Et, sans courroux pour le peuple timide,
Dans la victoire elle veut des dangers.
En cet instant paisible et désarmée
D'un ciel sans voile elle fuit les ardeurs :
Sur l'herbe fraîche, au pied d'un arbre en fleurs,
Elle retrouve une ombre parfumée
Et du sommeil les propices douceurs.
Charle, passant dans ce lieu solitaire,

La voit, approche, admire de ses traits
La beauté noble et la grace étrangère,
Craint son réveil, et s'avance plus près.
En fléchissant les genoux, il se baisse,
Et de sa bouche avec amour il presse
La blanche main que livre le sommeil.
De la pudeur il est prompt le réveil.
La fière Osla subitement se lève,
En rougissant sur l'herbe prend son glaive,
Et va frapper le jeune audacieux.
Il la contemple, et demeure immobile.
« Tu périras. » Vengeance trop facile!
Charle est soumis, et n'a plus que des yeux.
« Défends tes jours.—Je vous les abandonne.
—Eh bien, fuis donc : mes soldats dans ces lieux...
—J'obéirai, si la pudeur pardonne
Le crime heureux que ma bouche a commis.
—Va; quels discours entre des ennemis!
—Des ennemis, sévère Osla? si belle
Quoique si fière, il n'en est point pour vous.
—J'entends les pas de ma troupe fidelle;
Veux-tu sans gloire expirer sous ses coups?
Éloigne-toi; j'oublîrai ton offense.
—Vous pardonnez?—Oui, mais crains ma présence.»
Charle s'éloigne et cherche en vain Roger
Qui seul alors près d'un village arrive
Qu'abandonnait à l'avide étranger
Des laboureurs la troupe fugitive.
Il les arrête, et leur dit : « Insensés,
Où fuyez-vous? quel sera votre asile?

De toutes parts vos jours sont menacés.
Sur la frayeur la victoire est facile.
Défendez-vous ; le brave est toujours fort ;
En la donnant il évite la mort.
Les ennemis du château sont-ils maîtres ?
—Oui.—Suivez-moi. Je vois entre vos mains
De vos travaux les instrumens champêtres,
Ils suffiront. » Traversant les jardins,
Vers le château sans danger il les guide.
Tous les Danois, dans le village épars,
Pillent le temple, insultent les vieillards,
Forcent l'aveu de l'enfance timide,
Et vont ravir à l'indigence en pleurs
Le faible prix de ses longues sueurs.
Seul, et servi par quelques villageoises,
Leur chef Othol, assis pour le repas,
Vante la France et ses vins délicats,
Boit aux attraits des absentes Danoises,
D'Ismé surtout qui mérita sa foi ;
Boit cependant à ses douces rivales ;
A l'inconstance ; et des jeunes vassales
Son œil ardent a redoublé l'effroi.
Leur main remplit les coupes toujours vides.
« Il faut, dit-il, entre vous sans discord
Régler les rangs, ou s'en fier au sort. »
Un coup subit sur ses lèvres avides
Brise le verre ; il se lève alarmé ;
Vaine fureur ! de deux couteaux armé
Il veut combattre, et dans sa chute entraîne
La ronde table avec ses mets brûlans,

Digitized by Google

Les fruits, les fleurs, et les vins ruisselans.
Sur ces débris aussitôt on l'enchaîne.
On sort ensuite, et sous les humbles toits
On va chercher les imprudens Danois
Que du butin dispersa l'espérance.
On les surprend ivres et sans défense.
« Bons laboureurs, dit le jeune Roger,
Qu'en ferons-nous? Épargnons-les; qu'ils vivent;
Et que leurs mains docilement cultivent
Les champs féconds qu'ils venaient ravager. »
En d'autres lieux de Raymond le passage
Est pour le faible un utile secours.
Aldine en vain se plaint de son courage,
Veut l'arrêter, et tremble pour ses jours.
Sur le chemin qui traverse la plaine,
Du camp d'Oldar il voit quelques soldats,
Dont le butin ralentissait les pas :
Sur eux il court, et triomphe sans peine.
D'autres guerriers arrivent plus nombreux.
Seule à l'écart, son Aldine contre eux
Adresse au ciel une vive prière;
Quatre, soudain, roulent dans la poussière.
L'heureux Français tente un nouvel effort;
Mais contre lui se déclare le sort.
Deux fois percé, son coursier fuit et tombe.
Lui se relève, et donne en vain la mort;
Sans reculer, sous le nombre il succombe.
Conduit au camp, notre jeune héros
Reçoit les fers qu'à l'esclave on destine.
Devant Oldar paraît la douce Aldine,

Digitized by Google

Et sur son luth elle chante ces mots :
« Cet heureux jour finit mes longues peines;
D'un maître injuste a cessé le pouvoir.
Faible vassal, je souffrais sans espoir;
Ce fier baron est ici dans les chaînes.
Vaillant Oldar que protège le ciel,
Daignez sourire au jeune ménestrel. »
« Je sais chanter la discorde et les armes,
De leurs vaisseaux les soldats élancés,
Les murs croulans, les braves terrassés,
Et des captifs j'adoucirai les larmes.
Vaillant Oldar que protège le ciel,
Vous entendez le jeune ménestrel. »
« Je chante aussi le calme après l'orage,
L'heureuse paix du foyer paternel,
L'amour si doux, quelquefois si cruel,
Et la beauté, digne prix du courage.
Vaillant Oldar, que protège le ciel,
Vous aimerez le jeune ménestrel. »
Oldar sourit, et répond : « Sois tranquille,
Fils des concerts, et libre parmi nous,
Ton chant partout mérite un sûr asile.
Reste, et pour toi nous serons sans courroux.
— J'ai plus d'un droit à cet accueil propice.
— Comment? — Pour moi la faveur est justice.
C'est un Français qui me donna le jour,
Mais le Jutland a vu naître ma mère.
— Se pourrait-il? — Aldin sera sincère.
Fille d'Elnof, belle et craignant l'amour,
Sur le rivage Élidda solitaire

Poursuivait l'ours ou la martre légère,
Et des vaisseaux attendait le retour.
Son père enfin des bords de la Neustrie
Revient vainqueur; et parmi les captifs,
Qui vainement réclamaient leur patrie,
Était Almon, aux yeux tendres et vifs,
Jeune, discret, noble dans l'infortune,
Et consolant la tristesse commune.
Près d'Élidda le fixait son devoir.
De ses attraits il sentit le pouvoir.
Cachant l'amour sous le masque du zèle,
Il suit ses pas; de la chasse avec elle
Il partageait les soins et les plaisirs;
Par des écrits sa mémoire fidelle
De sa maîtresse amusait les loisirs.
Mais rien encor ne permet l'espérance.
Près d'elle un jour triste et silencieux
Sur l'onde calme il attachait ses yeux.
« Facilement j'explique ton silence,
Dit Élidda, tu désires la France.
Eh bien, Almon, de ton zèle assidu
Avant le tems je t'offre le salaire :
A son retour m'approuvera mon père.
Sois libre, et pars. — Ai-je bien entendu?
Sans cause ainsi me chasse votre haine?
— Non, de tes vœux j'exauce le plus doux.
— Belle Élidda, quelle erreur! loin de vous,
La liberté vaudra-t-elle ma chaîne?
A vos genoux j'implore... — Calme-toi,
Sèche tes pleurs, et demeure avec moi. »

Pendant trois jours inquiète et chagrine,
Elle se tait; puis elle dit : « Almon,
Je veux chasser dans cette île voisine,
Qui semble un point sur le vaste horizon.
Les daims légers peuplent ce lieu sauvage.
Dans le canot flottant près du rivage,
Et que du chanvre arrête le lien,
Il faut porter mes vêtemens, le tien,
Des fruits séchés, le sel du blanc fromage,
Une eau limpide, et le pain savoureux.
Va; que pour nous le trajet soit heureux! »
Il obéit, il descend vers la rive,
Et sur ses pas elle marche pensive;
Prête à partir elle hésite un moment,
Dans le canot elle entre lentement,
Donne un regard au paternel asile,
Baisse les yeux, et s'assied immobile.
L'esquif léger fuit en rasant les flots.
Almon sur l'île a dirigé la proue.
« Non, vers la France. » Un soupir suit ces mots :
Et quelques pleurs descendent sur ta joue,
Jeune Élidda; telle au vent du Midi
S'épanouit la rose virginale,
Et tel encor son calice arrondi
Reçoit les pleurs de l'aube matinale.
Leur voix du ciel implora le secours;
Le ciel loin d'eux repoussa les tempêtes.
Heureux époux, ils s'aimèrent toujours;
Unis encore ils planent sur nos têtes.
Trois fois salut aux auteurs de mes jours!

Digitized by Google

J'ai raconté leurs fidelles amours.
— Fils d'Élidda, j'aime ta voix touchante,
Ton front naïf, et sa fierté naissante.
Du scalde un jour tu seras le rival.
D'un maître dur infortuné vassal,
Je t'affranchis; Gardes, cherchez ce maître :
Sous ma justice il fléchira peut-être.
— Je lui pardonne, et je plains son malheur.
— Crois-moi, trop loin c'est porter la douceur,
A ce tyran il faut laisser la vie;
Mais qu'à tes pieds sa fierté s'humilie.
— Je l'avouerai, parfois cette fierté
Se radoucit et connaît la bonté.
— S'il est ainsi, la fortune contraire
Lui paraîtra moins dure et moins sévère.
— Le voici. — Viens. Oldar n'est point cruel,
Et rompt tes fers : sois soumis et tranquille,
Et sous nos yeux en esclave docile
Sers à ton tour le jeune ménestrel.
— Vous entendez? dit la prudente Aldine,
Noble seigneur, ainsi change le sort.
Je suis sévère, et je blâme d'abord
De votre front la surprise chagrine.
Mais il est nuit; salut, Oldar, et toi
Baron si fier, obéis et suis-moi. »
Les voilà seuls, et des tentes guerrières
Aldine approche un timide regard.
« Un lourd sommeil descend sur leurs paupières,
Dit-elle, ainsi fuyons; point de retard. »
Muets aux cris de la garde nocturne,

Du vaste camp ils s'échappent tous deux.
Mais on poursuit leur marche taciturne.
Dans la forêt qui s'étendait près d'eux
Raymond se jette; Aldine suit tremblante :
Pour la sauver dans sa fuite trop lente,
Il se détourne, il court, et de ses pas
Le bruit attire et trompe les soldats.
Il leur échappe à travers le bois sombre.
Marchant toujours il s'égare dans l'ombre,
S'arrête alors, de sa route incertain,
Appelle Aldine, et l'appelait en vain.
Dans le vallon solitaire et tranquille,
D'une cabane elle a trouvé l'asile.
« Raymond, dit-elle, est plus que moi léger;
Facilement il a fui ce danger.
Au camp d'Engist de Londre il doit se rendre;
C'est son projet; et là j'irai l'attendre. »
Des messagers Elfride chaque jour
Désire et craint le rapide retour.
Dans ses pensers tandis qu'elle chancelle,
Quatre soldats sont introduits près d'elle,
Et l'un d'entre eux : « Des deux pages français,
Dont la valeur étonne vos sujets,
L'ordre m'envoie. (Emma rougit, s'avance;
Et Blanche affecte un air d'indifférence.)
Nous combattions sous ces jeunes héros.
Ils ont vaincu trois fois; et des drapeaux
Qu'aux ennemis enleva leur courage,
Reine, à vos pieds je dépose l'hommage.
— Je m'attendais à ce don glorieux,

Digitized by Google

Répond Elfride : élevés sous mes yeux,
Ils promettaient de remplacer leur père
Dont mon époux long-tems pleura la mort.
Leur sœur en moi méritait une mère.
Je dois veiller, je veille sur leur sort.
Leur dévouement, leurs naissantes prouesses,
Semblent du ciel m'annoncer la faveur.
Je les élève, auprès des deux princesses,
Au noble emploi de chevaliers d'honneur. »
Emma craintive ajoute : « Qu'ils reviennent.
Il faut qu'ici leurs prières obtiennent
Des étendards, des guerriers plus nombreux,
Et des travaux moins pénibles pour eux. »
O de l'amour prévoyantes alarmes !
Sexe chéri, toi seul crains les malheurs,
Sur les combats toi seul verses des larmes,
A la pitié toi seul prêtes des charmes,
Toi seul enfin consoles les douleurs.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

Digitized by Google

CHANT CINQUIÈME.

Arthur marche vers le camp d'Engist ; il est joint par Jule. Projet d'Alkent et de ses amis. Althor combat l'armée d'Oldar. Pèlerinage des deux princesses ; elles sont surprises par les Danois, et délivrées par Raoul et par Albert ; présent d'Emma à Raoul. Enlèvement d'Isaure ; ses frères poursuivent les ravisseurs. Charle et Osla. Combat entre les troupes d'Oswald et celles d'Éric.

ARTHUR, suivi de sa troupe fidelle,
Vient partager cette guerre nouvelle,
Du nom d'Elfride orne ses étendards,
Vole, et de Londre il revoit les remparts.
Passant auprès, et traversant la plaine,
Que la Tamise embellit de ses flots,
Il fait trois fois abaisser les drapeaux,
Et d'un salut honore ainsi la reine.
Jule plus loin s'unit à ce héros.
Au camp d'Engist ils vont chercher la gloire ;
Puisse le sort leur donner la victoire !
Puisse l'amour permettre leur repos !
Sans souvenirs, sans trouble, aux pieds d'Elfride
Qu'Arthur bientôt dépose ses lauriers,
Et que de Jule et de sa chère Olfide
Les doux adieux ne soient pas les derniers !
Le jeune Harol, dont la marche disperse
Et devant lui chasse tous les Anglais,
Sait des combats la fortune diverse,
Et prudemment médite ses succès.

Digitized by Google

Les prisonniers dans son camp pourraient nuire :
Sur les vaisseaux tous il les fait conduire.
Là ses trésors arrivent chaque jour.
De Londre il croit la conquête certaine ;
Mais prévoyant, vers sa flotte lointaine
Il se ménage un facile retour.
Le brave Engist au danger se prépare.
« Alkent, dit-il, choisissez mille archers,
Et postez-vous au pied de ces rochers
Qu'un bois étroit de la plaine sépare.
Dans le combat, sans clairons et sans cris,
Vous tomberez sur les Danois surpris. »
Il obéit ; Felt et Rhinal ses frères,
Odon, Saldat, Rénisthal, et Sunon,
Suivent ce chef ; et bientôt solitaires,
A leurs soldats voués au même autel
Ils ont donné leur projet criminel.
« Voici pour nous le jour de la vengeance,
Disait Alkent ; veuve de Chérébert,
Dont la froideur, dont l'oubli nous offense,
Tremble, à tes pieds un abîme est ouvert.
Je hais Jésus, et je hais ta puissance. »
La reine est loin de prévoir ce danger ;
Mais quelquefois elle semble inquiète.
D'Althor enfin arrive un messager :
Son front est calme, et sa bouche est muette.
On l'environne ; Elfride qui sourit
Cache son trouble, et reçoit cet écrit :
« Reine, le ciel favorise vos armes.
Sur deux coteaux Oldar et ses brigands

Avaient assis et retranché leurs camps.
Dans le ravin je pousse mes gendarmes.
Déjà du roc ils gravissaient les flancs;
Des deux sommets roulent d'énormes pierres,
De lourds tonneaux, et des forêts entières;
Sous tant de chocs ils tombent renversés;
Et les Danois aussitôt élancés
Lèvent sur eux la hache et la massue,
Et du ravin ferment la double issue.
Je souriais de leur crédule espoir.
Long-tems serré dans un étroit théâtre,
J'ai soutenu jusqu'aux ombres du soir
De ce combat la lutte opiniâtre.
Deux mille Anglais sont tombés en héros;
Et fatigué de carnage et de gloire,
Des étendards laissant quelques lambeaux,
Le reste enfin a franchi les coteaux.
Reine, chantez l'hymne de la victoire! »
Le peuple écoute, admire et n'entend pas
De ce récit l'obscurité pompeuse.
De toute part une foule nombreuse
Lève ses mains vers le dieu des combats.
Mais près de Londre est une humble chapelle
Qui des chrétiens attire le concours;
Et là surtout la piété fidelle
Du ciel facile implore le secours.
La sage reine à cet autel propice
Veut elle-même offrir avec éclat
Des dons nouveaux; et pour elle un prélat
Va préparer le divin sacrifice.

Digitized by Google

Mais trop de soins dans Londre l'arrêtaient.
Blanche et sa sœur, que du peuple escortaient
Les chants pieux, vers ce prochain village
Vont accomplir le saint pèlerinage.
Des laboureurs les groupes curieux,
Et des enfans l'étonnement joyeux,
D'un cri flatteur saluaient leur passage.
Tous admiraient leurs traits nobles et doux,
Que la bonté rendait plus doux encore.
Devant le dieu que l'Angleterre adore
Avec respect fléchissent leurs genoux.
Du peuple entier le cantique l'implore.
A l'hymne saint recommencé trois fois
Elles mêlaient le charme de leurs voix.
Cessent enfin le chant et la prière.
Elles marchaient vers la simple chaumière
Où les attend un modeste repas;
Et des hameaux les vierges rassemblées,
A leur aspect contentes et troublées,
Sèment des fleurs au-devant de leurs pas.
Un cri perçant soudain se fait entendre :
« Ciel ! les Danois ! les Danois ! » La terreur
Pâlit le front du faible laboureur.
En vain contre eux il voudrait se défendre.
Timide il court, cherche le bois obscur,
Et sa frayeur évite un trépas sûr.
Ainsi tout fuit; et de leurs mains sanglantes
Fraull et Ghesler, suivis de leurs guerriers,
Osent saisir les princesses tremblantes.
Malgré leurs pleurs, pour elles deux coursiers

Sont déjà prêts; mais Raoul et son frère,
Et leurs soldats soumis au même dieu,
Subitement arrivent dans ce lieu.
Dignes héros, espoir de l'Angleterre,
Le ciel lui-même ici vous a conduits.
L'honneur, l'amour, les rendent invincibles.
Tels deux lions rugissans et terribles
D'un jeune hymen défendent les doux fruits.
Moins fier encor l'aigle irrité s'élance
Sur le vautour, qui, durant son absence,
Ose insulter d'un regard curieux
Son aire vaste et voisine des cieux.
Quelques Danois déjà mordent la poudre.
Sur leurs vengeurs descend comme la foudre
Des deux Français le redoutable fer.
Environné de sa troupe chérie,
Fraull disparaît; en reculant Ghesler
Tombe, et son sang rougit l'herbe fleurie.
Fuyant alors et toujours menacé
Son escadron est au loin dispersé.
Les deux vainqueurs des sœurs reconnaissantes
Viennent calmer les craintes renaissantes.
A ses côtés Emma, non sans rougeur,
A fait asseoir son jeune défenseur.
Elle se tait; mais ses regards, ses larmes,
Du Rosecroix récompensent les armes.
D'un prix si doux l'amour est satisfait.
« Vous m'évitez un honteux esclavage,
Dit-elle enfin, et jamais ce bienfait....
— Pourquoi descendre à cet humble langage?

Quels sont mes droits, et pour vous qu'ai-je fait?
Mon seul devoir.—Eh bien, qu'au moins mon page,
Que mon fidelle et brave chevalier,
D'amitié pure accepte un nouveau gage. »
Sur son cou blanc l'or flottait en collier :
Sa main détache et présente au guerrier
Ce don pour lui plus heureux qu'un empire.
Tremblant d'amour, dans un transport soudain
Il ose prendre et baiser cette main,
Qui lentement des siennes se retire.
Blanche marchait, félicitant Albert.
Elle applaudit à sa gloire nouvelle;
Dans les soupirs sa voix faible se perd;
Et plus sensible elle paraît plus belle.
Tremblante encor, pour assurer ses pas,
Du beau Français son bras pressant le bras,
Semble permettre une audace furtive.
Il hésitait ; délicate et craintive
Enfin sa bouche effleure ce satin.
Albert! dit-elle avec un ton sévère.
Pâle et confus, il baisse un front chagrin.
Elle sourit, toujours vive et légère,
Et dit encor : « Un bras m'est nécessaire;
Marchons; le jour penche vers son déclin;
De la cité reprenons le chemin. »
Ils ont rejoint le cortège tranquille,
Qui sans soupçons s'avance vers la ville.
En approchant, quel récit douloureux!
Ce jour, hélas! dut être malheureux.
Dans les hameaux qui bordent la Tamise,

Digitized by Google

La jeune Isaure échappée à la cour
Des nobles sœurs attendait le retour.
Les dons discrets, qu'Elfride favorise,
De l'infortune y soulagent les maux;
Et sa voix douce y laisse le repos.
Mais jusque-là Fraull prolongea sa fuite.
Il voit Isaure, et de l'ombre du bois
Tous ses guerriers s'élancent à la fois.
Rien n'arrêtait leur audace subite :
Quelques vieillards, des femmes, des enfans,
N'avaient contre eux que des cris impuissans.
Leur main néglige une vulgaire proie,
Un butin vil : sur un coursier fougueux,
Où la retient une utile courroie,
Isaure en pleurs au milieu de leur joie
Sous la forêt disparut avec eux.
A ce récit que la douleur écoute,
Raoul frissonne, et s'écrie : « Ah! sans doute
Nous l'atteindrons ce lâche ravisseur.
Séparons-nous, Albert, prends cette route;
Le ciel bientôt nous rendra notre sœur. »
Il s'abusait; de Fraull la fuite heureuse,
Rapide encor sous la nuit ténébreuse,
Au fond des bois se frayait un chemin.
Dans les sentiers on le poursuit en vain.
Trop occupé de la belle étrangère,
Charle, toujours errant et solitaire,
Marche au hasard, espère la revoir,
Et chaque jour trompait ce doux espoir.
Il aperçoit la troupe fugitive;

Pour l'observer il s'arrête un moment;
Son œil encor méconnaît la captive;
Mais généreux il vole; brusquement
D'autres Danois lui ferment le passage.
Ils sont nombreux; qu'importe à son courage?
Pour se défendre il recule d'abord,
S'adosse au roc, frappe alors et terrasse,
Et des guerriers qu'étonne son audace
Seul il soutient et repousse l'effort.
Son glaive adroit toujours donne la mort.
Impatient de sa longue défense,
Pour l'écraser un Jutlandais s'avance.
« Avec honneur, dit-il, tu périras. »
L'énorme tronc que sans peine il agite,
Et que de Charle un mouvement évite,
Contre le roc se brise en mille éclats.
Un coup plus sûr ouvre son front farouche;
Sur ses amis il retombe, et sa bouche
Maudit Jésus, Odin, et le Jutland.
Ainsi mourut le terrible Rusland.
La troupe cesse un combat difficile,
Où la victoire est pour elle inutile,
Elle recule et bientôt elle fuit,
Et du vainqueur le sabre la poursuit.
De loin Osla, sous un arbre placée,
Avait de Charle admiré la valeur.
Elle voyait, non sans quelque douleur,
Par un seul bras sa troupe dispersée.
A l'attaquer elle hésite un moment;
Mais elle veut arrêter sa victoire,

Digitized by Google

Et devant lui s'avance fièrement.
« Ne cherche plus une facile gloire,
Et laisse fuir ces timides guerriers,
Dit-elle; viens; si ma valeur succombe,
Sous le rocher fais élever ma tombe,
Et de mon casque ennoblis tes foyers. »
Parlant ainsi, du héros qui s'arrête
Elle s'approche, et déjà sur sa tête
Elle tenait le trépas suspendu.
Par sa beauté Charle était mieux vaincu,
Et devant elle il jette son épée.
Dans son attente heureusement trompée,
Elle adoucit son front et son regard,
Puis se retourne, et légère elle part.
Il la suivait; elle dit : « Téméraire,
L'honneur enfin me rendrait ma colère.
Va; si toujours l'un de mes ennemis
Craint le combat que toujours je propose,
Je veux du moins, fidelle à mon pays,
De ce refus méconnaître la cause. »
Il reste alors, long-tems la suit des yeux,
Et lentement il quitte enfin ces lieux.
Ainsi l'amour au tumulte des armes
Mèle souvent sa douceur et ses larmes.
Raymond gémit d'Aldine séparé.
De trahison, de vengeance altéré,
Le sombre Alkent aime et s'abuse encore :
Pour prix du crime il veut la jeune Isaure.
« Qu'Harol vainqueur à ses premiers sujets,
Disait Oldar, ajoute les Anglais;

Digitized by Google

Une province et Blanche me suffisent;
Et pour surcroît à son riche butin,
D'Emma si belle Eric aura la main.
Ainsi du moins nos scaldes le prédisent. »
Eric pourtant par Oswald arrêté
Harcèle en vain son immobilité.
Entre eux coulait une large rivière.
Le camp danois couvre la plaine entière.
Sur l'autre bord l'Anglais, maître du pont,
Est sans projet; mais un marais profond
Défend sa droite à demi déployée,
Et contre un bois sa gauche est appuyée.
Long-tems Oswald, dans ce poste affermi,
Défend aux siens une attaque incertaine,
Et refusant le combat dans la plaine,
Du pont étroit repousse l'ennemi.
Voilà soudain ce combat qui s'engage.
Paul et Jenny, de deux frères enfans,
Dont l'âge heureux allait toucher quinze ans,
Époux futurs, pris au même village,
Chez les Danois alors étaient captifs.
On n'avait point enchaîné leur faiblesse.
Tous deux fuyaient et malgré leur vitesse,
Quatre soldats suivent leurs pas furtifs.
De ces brigands là main croit les surprendre.
Mais quatre Anglais volent pour les défendre.
Des deux côtés éclate un cri perçant;
Des deux côtés se lève un fer tranchant;
Des deux côtés le trépas va descendre.
Nouveau péril! mais le couple léger,

Digitized by Google

Pour échapper à ce double danger,
Au tronc noueux d'un chêne solitaire
Monte, et perdu dans l'arbre tutélaire,
Voit aussitôt le combat s'engager.
Les quatre Anglais sont battus et reculent
Quatre plus forts repoussent les Danois;
Vingt Jutlandais accourent à la fois;
Sur eux du pont s'élancent vingt Gallois;
D'Oswald, d'Éric, en vain tonne la voix;
Tous leurs soldats, et sans ordre et sans choix
Autour de l'arbre en cercle s'accumulent.
Ce cercle épais tumultueux, pressé,
S'accroît toujours, de lances hérissé.
Entendez-vous le rauque et long murmure
Du malheureux dans la foule étouffé,
Les hurlemens, la prière, et l'injure,
L'aigre défi par l'ivresse échauffé?
Des combattans si la masse ébranlée
Un moment s'ouvre, et si plus vigoureux
Quelque héros dans un reflux heureux
Sort tout suant de l'horrible mêlée,
Au doux repos à peine est-il rendu,
Des arrivans le flot inattendu
Soudain l'entraîne, et dans la presse il rentre.
Serrés, portés, et promenés partout,
Morts et mourans restent droits et debout.
De ce combat toujours l'arbre est le centre.
Deux des guerriers sous cet arbre poussés,
Et qu'écrasait la foule impénétrable,
Pour échapper au poids qui les accable,

Digitized by Google

Le long du tronc qu'ils tenaient embrassés
Veulent monter ; Paul et Jenny pâlissent.
Ils montent ; ciel ! Paul et Jenny frémissent.
Mais des brigands l'impitoyable main
Saisit alors, frappe, et renverse enfin
Leurs compagnons qui touchaient le feuillage.
Le châtiment de près suivit l'outrage :
Les malheureux, tombent, et de leur poids
Sont écrasés les barbares Danois
Qui des rameaux leur enviaient l'asile.
Le jeune couple est sur l'arbre immobile.
Long-tems dura ce combat sans honneur
Qui vainement fatiguait la valeur.
Le jour fuyait ; la plaine déjà sombre
Le voit mourir sur le coteau voisin.
L'étoile aussi messagère de l'ombre
Sur ce coteau levait son front serein.
Elle défend le fracas de la guerre ;
Elle promet un repos nécessaire ;
A l'âpre soif, à la naissante faim,
Elle annonçait le retour du festin.
Signal heureux ! L'inextricable foule
A cet aspect se calme lentement,
S'ouvre, décroît de moment en moment,
Décroît encor, s'éclaircit et s'écoule.
Mais de la nuit les voiles étendus
Couvrent le ciel, les deux camps, et la plaine ;
Tremblant encore et respirant à peine,
Paul et Jenny de l'arbre descendus,
Joignant leurs mains, baissant leurs voix discrètes,

Digitized by Google

Marchent obscurs sous les ombres muettes,
N'entendent rien, mais écoutent toujours;
Et dans leur cœur la piété naissante
Bénit le Dieu dont la bonté puissante
Par un miracle a protégé leurs jours.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

Digitized by Google

CHANT SIXIÈME.

Isaure est conduite devant Harol; discours de ce prince. Regrets d'Isaure. Craintes d'Elfride. Combat entre l'armée d'Harol et celle d'Engist. Trahison d'Alkent et de ses amis. Arrivée d'Arthur et de Jule; mort d'Odon; Jule apprend le sort d'Olfide, et punit Rénisthal; exploits et mort d'Arthur. Engist blessé; Harol est vainqueur.

Devant Harol paraît la jeune Isaure.
Sur elle il fixe un regard curieux.
Fière et modeste elle baisse les yeux,
Et quelques pleurs l'embellissent encore.
Il contemplait ses traits si délicats,
Son front serein, ce charme d'innocence,
Du vêtement l'étrangère élégance,
Ce maintien noble, et ce doux embarras.
« Ainsi le veut la guerre inexorable,
Dit-il enfin; mais je plains tes douleurs.
De cruauté mon ame est incapable:
Je dois, je veux t'épargner d'autres pleurs.
Sois dans mon camp sans chaîne prisonnière,
Et n'y crains point la licence guerrière.
Tu connaîtras bientôt que le Danois,
Qu'Harol surtout, comme tes Rosecroix,
De la beauté, de la grace naïve,
De la pudeur gémissante et craintive,
Sait respecter la faiblesse et les droits. »
Près de la sienne est une riche tente,
Que protégeait une garde prudente,

Digitized by Google

Et qu'embellit un riche ameublement.
Isaure y voit deux captives nouvelles
Qui l'attendaient, et dans leurs soins fidelles
De l'amitié trouve l'empressement.
Là sa douleur s'épanche librement :
« Destin cruel ! félicité perdue !
Ainsi descend la foudre inattendue.
Frères chéris, heureux jusqu'à ce jour,
Et vous, Elfride, ange de bienfaisance,
Dont la sagesse éleva mon enfance
Et me rendit le maternel amour,
Vos pleurs en vain demandent mon retour.
L'absence encor sera longue peut-être.
Mais dans mon cœur l'espoir vient de renaître ;
Espérez donc : chez un peuple sans lois,
Fille du ciel et toujours adorée,
Parfois descend l'humanité sacrée,
Et les fureurs se taisent à sa voix. »
Elle parlait; et loin d'elle ses frères
De deux côtés la cherchent vainement.
Elfride aussi de moment en moment
Adresse au ciel des plaintes plus amères.
Son cœur navré maudit l'ambition,
Et des lauriers la folle passion.
Mais le chagrin qui fait couler ses larmes
S'accroît bientôt des publiques alarmes.
« Du jeune Harol on vante la valeur,
Se disait-elle, et même la prudence.
Du Nord soumis vers ces murs il s'avance.
Réglant sa marche, et sans combats vainqueur,

Digitized by Google

De ses guerriers il retient la licence.
Aussi nombreux, Engist et ses soldats
Dans ce danger ne me rassurent pas.
Des villageois, des citadins paisibles,
Jetés soudain dans le trouble des camps,
Soutiendront-ils le choc de ces brigands
Armés toujours et toujours invincibles?
La voix d'Engist échauffera leurs cœurs;
De leurs foyers ils craignent le ravage :
Ils combattront, et même avec courage;
Mais un seul jour ne fait pas des vainqueurs. »
Dans l'avenir ainsi lisait Elfride.
L'aube naissante éclaire ce combat.
On voit d'Harol la jeunesse et l'éclat,
Et la valeur sagement intrépide.
On voit Engist, général et soldat,
Dont la voix forte encourage ou menace,
Exhorte, instruit, et dont l'heureuse audace
Joint aussitôt l'exemple à la leçon.
Devant ses coups se présente Lathmon.
Il aime Enna toujours indifférente,
Seule toujours dans les forêts errante,
Qui belle et fière, et veuve d'un héros,
Se refusait à des liens nouveaux.
Mais des combats le cri s'est fait entendre;
Du mont lointain alors prompte à descendre,
Sur le rivage assise, des vaisseaux
Son œil charmé voit la pompe guerrière.
Lathmon près d'elle et ses nombreux rivaux
Sont rassemblés, et leur vaine prière

Demande un choix qui n'est pas dans son cœur.
« Du chef Anglais, dit Enna, le vainqueur
Sera le mien. » Sa parole est sacrée.
Le fier Lathmon dans cet espoir trompeur
Attaque Engist, et sa lame acérée
Du bouclier échancre la rondeur.
Le nom d'Enna sur sa bouche fidelle
En vain lui donne une force nouvelle;
En vain son bras décharge un coup nouveau;
Sa main que tranche un glaive plus rapide
Tombe sur l'herbe, où, tremblante et livide,
Du sabre encore elle tient le pommeau.
A la venger l'autre main qui s'apprête
Déjà se baisse et veut saisir le fer;
Celui d'Engist, aussi prompt que l'éclair,
Du cou penché vient séparer la tête.
Devant Harol Eubald s'est arrêté.
Ce châtelain, amoureux du pillage,
Est la terreur des hameaux qu'il ravage.
Dans ses créneaux incessamment posté,
Tel qu'un vautour poursuivant la colombe,
Sur la beauté rapidement il tombe,
Rançonne au loin le pèlerin passant.
Des trois jours saints taxe la litanie,
Du four banal étend la tyrannie,
Et sans pudeur détrousse le marchand.
C'est à regret qu'à son repos utile,
A ce bonheur si noble et si tranquille,
Pour un moment il avait renoncé.
Il veut du moins, dans la guerre poussé,

Par un seul coup la terminer lui-même,
Et retourner sur le donjon qu'il aime.
Avec Harol finiraient les combats;
Aussi d'Harol il jure le trépas,
Et va frapper; mais sous le bras qu'il lève
Entre aussitôt et s'enfonce le glaive.
Soudain il meurt, et du haut des créneaux
Son ombre encore insulte ses vassaux.
Près du vainqueur, que tout bas il menace,
Arrive alors le prudent Abunot.
Il épiait l'instant, passe, repasse,
Tourne, s'avance, et recule aussitôt.
Ce jeune Anglais, qui s'échappe sans cesse,
Est cher à Londre où brille sa vitesse.
Là de la course il a tous les lauriers.
Sa main saisit les rapides gazelles,
Et ses talons, plus légers que des ailes,
Laissent bien loin le galop des coursiers.
Il ne veut point combattre, il veut surprendre
Cet ennemi dont il craignait le bras.
C'est vainement qu'Harol semblait l'attendre;
C'est vainement qu'il poursuivait ses pas.
Comment le joindre? incertain il balance.
Mais tout-à-coup le tronçon d'une lance
Roule à ses pieds. « Je te rends grace, Odin! »
Il dit; alors le coureur fuit en vain.
Le bois lancé de ce guerrier timide
Brise aussitôt la jambe si rapide.
Adieu la course et tous les prix futurs.
Quel coup heureux pour ses rivaux obscurs!

Volant au bruit d'une lutte nouvelle,
Et des héros compagne trop fidelle,
Sur les deux camps l'infatigable Mort
S'arrête et plane; et trompeuse d'abord
Baissant sa taille et retenant sa rage,
D'un voile obscur couvrant son corps hideux,
Elle promet d'épargner le courage
Et le désir des lauriers hasardeux;
Mais de cyprès à peine couronnée,
Elle grandit, d'ombres environnée,
Et tout-à-coup le spectre colossal
Au front livide, au sourire infernal,
Étend sa main sanglante et décharnée :
Sous cette main terrible, Anglais, Danois,
Frappent ensemble et tombent à la fois.
O du retour espérance trop vaine!
Les boucliers, les lances, les épieux,
Les traits brisés, jonchent au loin la plaine.
Des combattans mêlés et furieux
Les cris confus s'élèvent jusqu'aux cieux;
Et la victoire entre eux est incertaine.
Devant l'autel à l'amoureux Éloi
La belle Edgize avait donné sa foi.
Après vingt jours d'un bonheur solitaire,
L'époux surpris entend rugir la guerre.
Il part; adieu les tranquilles amours.
« Attends, attends, dit l'épouse alarmée,
Changeant d'habit, et pour toi seule armée,
Je veux te suivre et veiller sur tes jours.
Je te suivrai, cesse tes vains discours. »

Il combattait; au milieu du tumulte
Il voit Lobrown qui fort et valeureux
De tous côtés porte son glaive heureux,
Et prodiguait la menace et l'insulte.
Le jeune Anglais par l'espoir abusé
Sur le Danois lève un bras intrépide.
Les fers tranchans se croisent; moins solide
Celui d'Éloi dans le choc est brisé.
La belle Edgize entre eux se précipite;
A son époux elle ordonne la fuite.
Ses traits, son âge et son front pâlissant,
Ne touchent point son farouche adversaire.
Pour l'arrêter se lève en frémissant
Sa faible main aux combats étrangère,
Et du brigand l'écu large et poli
Reçoit le coup par la crainte amolli.
Un fer plus sûr la poursuit et la frappe :
Le nom chéri de ses lèvres échappe,
Et ses beaux yeux se ferment lentement.
Pour son ami quel douloureux moment !
De son bras droit il soutenait Edgize ;
L'autre à Lobrown oppose un vain effort :
L'oblique acier, de l'épaule qu'il brise
Jusqu'au poumon passe et laisse la mort.
Vous, qui tombez sans éclat et sans gloire,
Et que recouvre un modeste gazon,
Époux amans, aux filles de mémoire
Mes vers du moins apprennent votre nom.
Lobrown triomphe, Engist vers lui s'avance;
Et du Danois éclate l'arrogance :

« Viens mourir, viens : sur ton noble donjon
A mes soldats j'ai promis une fête ;
Mais de ta porte enlevant l'écusson,
J'y veux clouer et ton casque et ta tête. »
Ainsi parlait cet ami des festins.
On l'applaudit, et de ses larges mains
Le fier géant lève une pierre énorme.
D'une autre part, Dusnal au front difforme
Approche et veut un facile succès :
Lâche et furtif, il va percer l'Anglais ;
Mais sa prudence est timide et trop lente.
Des yeux Lobrown suit sa pierre volante,
Qu'en se baissant évite son rival,
Et qui plus loin va renverser Dusnal.
Lobrown alors au héros qui menace :
« Eh bien, j'attends, frappe ; à ta vaine audace
D'un coup du moins je veux laisser l'honneur. »
Pendant ces mots et son rire moqueur,
Trop lentement la tête s'est baissée :
La lance aiguë, avec force poussée,
Brise le casque au panache ondoyant,
D'un crâne dur fend la voûte épaissie,
Et du cerveau qu'elle effleure en fuyant
Sortent soudain l'insolence et la vie.
Harol poursuit et perce Lévinsdal,
Chasseur illustre, aux renards si fatal;
Thoril encor, né généreux et sage,
Mais qui toujours prolongeant les festins,
Et lentement échauffé par les vins,
A ses amis prodigue enfin l'outrage;

Puis Vortimer, qui sans frein, sans remords,
Dans les paris, dans les courses brillantes,
Et dans les jeux des tavernes bruyantes,
De ses enfans dissipe les trésors.
Tombe, Athelbert, tombe aux brûlantes rives,
Et laisse en paix tes vassales craintives.
Harol enfin comble les vœux d'Althun,
Riche, puissant, suzerain dans trois villes,
Époux chéri, père d'enfans dociles,
Et qu'ennuyait ce bonheur importun.
Le sombre Alkent et ses soldats perfides,
Sortant du bois, et traîtres sans danger,
Sur les Anglais qu'ils devaient protéger
Tournent alors leurs armes parricides.
Harol rougit et détourne les yeux :
Fier et loyal, et digne de sa gloire,
Il dédaignait un secours odieux.
Mais il combat, trop sûr de la victoire.
Paraît Arthur, et Jule près de lui.
Alkent pâlit; leur approche imprévue
De Rénisthal épouvante la vue.
Viens, brave Arthur, d'Elfride noble appui!
Ainsi, voguant vers la lointaine Afrique,
Mes yeux voyaient sous le brûlant tropique
A l'horizon naître un nuage obscur;
Bientôt il monte, et léger, sans orage,
Seul et volant dans les plaines d'azur,
Des aquilons il concentre la rage
Et devant lui laisse un calme trompeur,
Pousse et retient les vagues mugissantes,

Brise les mâts sous leurs vergues penchantes,
Et tout-à-coup se dissipe en vapeur.
Odon s'écrie : « Arthur, quelle espérance
Te jette ainsi dans nos jaloux combats ?
Crois-moi, la reine avec indifférence
Vit ton amour et verrait ton trépas.
Sa vanité, qu'en vain elle colore,
Veut à son char toujours te rattacher.
Retourne donc, il en est tems encore,
Et reste en paix sur ton lointain rocher.
Peut-être aussi nous irons t'y chercher. »
A l'instant même où son audace achève
Ce vain discours par les siens applaudi,
L'épieu d'Arthur qu'a rabattu son glaive
De son genou brise l'os arrondi.
En frémissant il tombe et se relève.
Deux fois il frappe, et sur le bouclier
Glisse deux fois le tranchant de l'acier.
Pour blasphémer ses lèvres écumantes
Allaient s'ouvrir; sur son flanc découvert
Le sabre tombe, et son corps entr'ouvert
Laisse échapper les entrailles fumantes.
Ce coup terrible étonne ses soldats.
Au milieu d'eux Arthur se précipite.
Jule, cherchant Rénisthal qui l'évite,
Sur eux encore appesantit son bras.
Long-tems en vain il le voit et l'appelle;
Frappant toujours la troupe criminelle,
De rang en rang son courroux le poursuit;
Il le joignait enfin; le lâche fuit.

Digitized by Google

Sourd au reproche, à l'honneur, à l'injure,
Déjà flétri d'une vile blessure,
D'un pied tremblant il gravit le rocher,
S'arrête alors, voit la mort s'approcher,
Et dit : « Pourquoi, de mon sang trop avide,
Contre moi seul....—Malheureux, rends Olfide.
—Nous la perdons.—O ciel!—Oui, pour toujours
Un cloître obscur ensevelit ses jours.
—Nomme le lieu, nomme le monastère :
Je reprendrai cette épouse si chère.
—N'espère plus.—Parle.—Eh bien, tu le veux ;
Apprends son sort, et pleure. Le soir même
Où sa faiblesse a pu flatter tes vœux,
Odon lui dit : « Rénisthal qui vous aime
Veut bien encor descendre jusqu'à vous ;
Et dans une heure il sera votre époux.
D'un vain espoir votre ame est abusée,
Et je préviens vos coupables refus.
Voyez ce fer, cette lame brisée,
Ce casque d'or : le séducteur n'est plus. »
A cet aspect Olfide évanouie
Reste long-tems aux portes de la mort.
Nos tristes soins la rendent à la vie.
Fatal bienfait! ô déplorable sort!
Ses yeux en vain se fixent sur tes armes ;
Sans souvenir, elle est aussi sans larmes ;
Et sa raison....—Monstre, qu'ai-je entendu!
Reçois enfin le trépas qui t'est dû. »
D'Arthur pourtant le glaive redoutable
Brise d'Odon la bannière coupable.

Toujours vainqueur et toujours menaçant,
Dans le tumulte autour de lui croissant,
Il voit Alkent qui le cherche peut-être,
Et son courroux promet un coup mortel;
Mais autrement en ordonne le ciel;
Le bras est loin qui punira ce traître;
Et le héros par la foule entraîné
Frappe du moins sa cohorte parjure.
Nommant la reine et vengeant son injure,
De morts bientôt il est environné.
Felt et Rhinal, d'Alkent trop dignes frères,
Lèvent sur lui leurs lâches cimeterres.
Fier il s'arrête, et tandis qu'au premier
Il opposait son large bouclier,
Sa forte main qui jamais ne s'égare,
Par un revers prévient l'autre guerrier
Et, traversant les côtes qu'il sépare,
Dans la poitrine entre le froid acier.
Rhinal expire, et son sang infidelle
Sur la verdure à gros bouillons ruisselle.
Son frère alors, bien loin de le venger,
Veut sans pudeur se soustraire au danger.
Arthur atteint sa fuite solitaire;
Du fer aigu sous l'omoplate entré
Jusqu'à son cœur la pointe a pénétré;
Il jette un cri, ses dents mordent la terre,
Et lâche encore il meurt désespéré.
A cet aspect pâlissent les rebelles.
Le fier Alkent en vain les rappelait :
Sourde à sa voix, leur frayeur prend des ailes.

Plus lentement, lui-même reculait.
De ses archers un groupe l'environne.
Le brave Arthur, dont l'approche l'étonne,
Pour le punir courait le bras tendu.
Un sang épais sur l'herbe répandu
De ce héros trompe le pied rapide.
Il glisse et tombe, inutile valeur !
Percé de coups il expire, et d'Elfride
L'image enfin s'efface de son cœur.
Pendant ce temps, ambitieux de gloire,
De sang couvert, des timides Anglais
Le jeune Harol perce les rangs épais.
Sous ses drapeaux il fixait la victoire.
Inébranlable Engist luttait encor.
De loin l'a vu le robuste Ladnor.
Dans le Holstein sa main s'est illustrée :
Là corps à corps il avait combattu,
Et, plus adroit, à ses pieds abattu
Un ours affreux, terreur de la contrée.
De sa dépouille il fit un vêtement.
Un long couteau pendait à sa ceinture.
Tout hérissé de l'épaisse fourrure,
Près de l'Anglais il tourne lentement.
Son arc reçoit une flèche furtive ;
Au but choisi le trait sifflant arrive,
Et sous la hanche il demeure enfoncé.
Engist l'arrache et frémit de colère.
Un second dard subitement lancé
Perce la main qui tient le cimeterre ;
Et tel que l'ours au combat animé

Le Danois court sur l'Anglais désarmé.
Il le saisit, dans ses bras il le serre;
Plus vigoureux il l'étouffe à demi.
L'Anglais résiste, et de sa main blessée
Repousse en vain cet étrange ennemi.
Il succombait, son autre main baissée
En s'agitant touche le long couteau.
Faveur du ciel! la pointe meurtrière,
Que dirigeait son adresse guerrière,
Porte au Sauvage un coup sûr et nouveau,
Et traversant fourrure et double peau,
Dans l'aine enfin disparaît tout entière.
Sur l'herbe roule et rugit le faux ours.
Pâle pourtant de douleur et de rage,
Sanglant, sans fer pour défendre ses jours,
Engist aux siens veut laisser son courage;
En reculant, sa voix combat toujours.
Mais ses soldats, faibles de sa blessure,
Et que déjà presse l'acier vainqueur,
Bravent ses cris de prière et d'injure,
Et dans leur fuite entraînent sa lenteur.
Le jeune Harol rend grace aux dieux propices.
Mais sur la plaine il revoit les Wailtains
Qui, poursuivant Alkent et ses complices,
Du camp danois étaient déjà voisins.
« Courons, dit-il, et combattons encore,
Ici vainqueur, si j'allais perdre Isaure! »
De cette crainte en secret tourmenté,
Il quitte Engist, à grands pas il traverse
Le champ de mort, et devant lui disperse

Des ennemis le reste épouvanté.
Pendant trois jours, tandis qu'à la colline
On confiait la tombe des héros,
Les scaldes seuls sur la roche voisine,
Les saluaient de cantiques nouveaux.
Du noble Harol ils disent la victoire.
Nomment trois fois les enfans de la gloire
Qu'a moissonnés ce combat immortel,
Au grand Odin recommandent leurs ombres,
Et réveillé dans les cavernes sombres
L'écho répond à leur chant solennel.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

Digitized by Google

CHANT SEPTIÈME.

Alkent demande Isaure au prince Harol; il essuie un refus, et part pour la conquête de l'île de Wailte. Raoul et Albert retournent à Londre; Emma, trompée par un faux récit, défend à Raoul de reparaître devant elle; par ordre de la reine, les deux frères s'embarquent, et vont au secours des Wailtains. Les vents contraires les poussent vers Guerzel; troubles dans cette île; les Danois s'en emparent; ils sont vaincus par Raoul et Albert; l'île passe sous la domination d'Elfride. Situation des armées d'Éric, d'Oldar, et d'Harol. Ce prince refuse Isaure à l'ambassadeur de la reine, et rend la liberté aux autres captifs.

Le jeune Harol de sa belle captive
Va chaque jour consoler les douleurs.
Dans ce moment il la voit plus craintive;
Elle gémit et retrouve des pleurs.
« Prince, dit-elle, en ces lieux retenue,
N'ajoutez point à mes premiers chagrins,
Et je pourrai pardonner aux destins.
Du lâche Alkent épargnez-moi la vue.
A son amour j'opposai le mépris :
De son forfait deviendrai-je le prix? »
Arrive Alkent : « Cette femme m'est chère;
Donne-la moi. — Mais as-tu su lui plaire?
— Non, de l'hymen j'avais perdu l'espoir.
— Et tu voudrais que follement barbare
De ses faveurs je lui fisse un devoir?
De tes désirs l'imprudence t'égare.

Songe d'abord à mériter son choix,
Le mien aussi. — Comment? — Par des exploits.
Wailte a perdu sa plus sûre défense :
Prends mes vaisseaux et guide mes Danois,
Vole ; ce port affermit ma puissance.
De là bientôt j'insulterai la France,
Et l'Océan reconnaîtra mes lois. »
Alkent se tait, et sa fierté murmure :
Dans ce refus elle voit une injure.
Il obéit; mais le jaloux soupçon
Punit déjà sa lâche trahison.
Trompés toujours dans leurs recherches vaines,
Raoul, Albert, loin des soldats épars,
De Londre enfin revoyaient les remparts;
Et là bientôt vont s'accroître leurs peines.
Blanche et sa sœur, du temple revenant,
Trouvent assise une jeune inconnue,
Baissant les yeux, modestement vêtue,
Belle surtout, et qui se détournant
Semble à la fois fuir et chercher leur vue.
Elle s'approche au premier mot d'Emma,
Et tout en pleurs, long-tems interrogée :
« Dans un abîme un ingrat m'a plongée,
Dit-elle enfin, trop tôt mon cœur l'aima;
J'ai cru trop tôt à sa douce promesse.
Après trois jours il devait revenir;
Déjà l'hymen aurait pu nous unir;
Il m'a trompée. O vous, sage princesse,
De ce guerrier qui dément sa noblesse
Pourriez-vous bien accueillir le retour?

Vous le verrez, peut-être dans ce jour.
— Quel est son nom? — Raoul. — Est-il possible?
— Vous l'avez cru généreux et sensible :
Hélas! pourquoi voudrais-je en imposer?
Si de mensonge il osait m'accuser,
A l'abandon s'il ajoutait l'outrage,
Présentez-lui ce collier que pour gage....
— Que vois-je? ô ciel! — Qu'il reste entre vos mains.
Ce don perfide augmente mes chagrins.
Mais ma douleur est sans doute indiscrète :
Je fuis ces lieux, et vais dans la retraite
Ensevelir mes déplorables jours.
Puisse le ciel en abréger le cours! »
Sensible Emma, quelle fut ta surprise!
Tu rougissais; ta crédule franchise
N'opposait rien à ce récit menteur.
C'est un poignard enfoncé dans ton cœur.
Fixant les yeux sur la chaîne fatale
Qu'a profanée une indigne rivale,
Long-tems gémit ta contrainte douleur.
Mais par degrés rappelant ta prudence,
Tu retrouvais cette heureuse fierté,
Ce noble orgueil permis à la beauté,
Et que des rangs commande la distance.
Raoul arrive, et la reine aussitôt :
« On sait qu'Alkent, altéré de vengeance,
Du camp danois au rivage s'avance.
La voile s'enfle, et l'Océan bientôt
Le vomira dans le port de cette île,
Dont la conquête est aujourd'hui facile.

L'âge a d'Olcan respecté la valeur ;
Mais c'est en vain que son bras se ranime :
Arthur n'est plus, Alkent serait vainqueur.
On dit qu'Isaure est le prix de son crime.
Partez, volez, rendez-moi votre sœur. »
Trente vaisseaux flottans sur la Tamise
Déjà sont prêts pour sa noble entreprise.
Respectueux il veut à son départ
De la princesse obtenir un regard.
Pâle et tremblante, à peine Emma l'écoute,
Puis l'interrompt : « Vous conservez sans doute
Le dernier don que vous fit l'amitié ?
— Ce don jamais peut-il être oublié ?
Mais loin de moi la feinte et le mensonge.
Pendant la nuit j'ai vu... serait-ce un songe ?
Non, mon malheur, hélas ! fut trop réel.
Quittant ses bois et son profane autel,
Du dieu saxon la plus jeune prêtresse
M'est apparue : elle approche, et sa main
Adroitement détache de mon sein
Votre collier, ma plus douce richesse.
En m'éveillant, quelle fut ma tristesse ! »
D'une voix fière Emma répond soudain :
« Éloignez-vous. — O ma noble maîtresse !
— Cessez, ingrat, des discours superflus,
Et retrouvez ce don de ma faiblesse,
Ou devant moi ne reparaissez plus. »
Il se retire, et son jeune courage,
Devant la mort toujours calme et vainqueur,
Ne peut d'Emma soutenir la rigueur :

Des pleurs amers coulent sur son visage.
Albert en vain d'un consolant accueil
S'était flatté ; de Blanche trop sévère
Il n'obtient pas la faveur d'un coup-d'œil.
Triste il s'éloigne, et seul avec son frère,
Il s'écriait : « Quel changement fatal !
Notre imprudence est-elle assez punie ?
Crois-moi, Raoul, d'un amour inégal
Fuyons enfin la longue tyrannie.
Pourquoi fléchir, pourquoi trembler toujours ?
En vains soupirs notre ame se consume.
Cherchons ailleurs de tranquilles amours,
Et des premiers oublions l'amertume.
— Si tu le peux, mon frère, je te plains.
Mais cet effort n'est pas en ta puissance.
Le doux penchant qui cause nos chagrins,
Qui malgré nous fera tous nos destins,
Naquit, s'accrut dans les jeux de l'enfance.
L'amour constant, l'honneur, voilà nos lois.
De la beauté respectons le caprice,
La défiance, et même l'injustice ;
Obéissons, et laissons-lui ses droits. »
Ils vont partir, la voile préparée
S'arrondissait sous le frais aquilon ;
De leurs vaisseaux sur la vague effleurée
La quille fuit, et laisse un blanc sillon ;
Et dans son cours élargissant ses ondes,
Le fleuve enfin les livre aux mers profondes.
Vers le couchant le pilote sans art
Tourne les yeux ; propice à son départ,

Digitized by Google

Le même vent de Wailte les repousse;
Et par degrés cette haleine moins douce
Couvre le ciel de nuages épais.
Après trois jours, de la liquide plaine
Semble sortir une terre lointaine.
Un étranger, compagnon des Anglais,
Dit à Raoul : « Seigneur, fuyez cette île.
C'est ma patrie; on la nomme Guerzel.
Là gronde encor la discorde civile.
— Que m'apprends-tu? sous le sage Enisthel
Je la croyais florissante et tranquille.
— Ce digne roi sous l'âge a succombé.
Seul rejeton de cette race antique,
Après deux ans d'un règne pacifique,
Sous le poignard Eginhal est tombé.
Depuis un mois, de la jeune Eulhérie,
Que son amour chercha dans la Neustrie,
Son diadème avait orné le front.
Des magistrats la volonté timide
Au trône en vain plaçait la sage Elfride.
Docile aux cris, à l'or du fier Dromont,
Un peuple vil a couronné ce traître,
Qui d'Eginhal fut l'assassin peut-être.
Alors j'ai fui. Seigneur, craignez ce port :
Le crime y règne et vous promet la mort. »
Pendant ces mots, sur la rive muette
Raoul fixait une vue inquiète.
Puis tout-à-coup : « Les Danois sont ici.
Je reconnais leurs poupes éclatantes,
De ces vaisseaux le flanc plus élargi,

Leur mât pesant d'emblèmes enrichi,
Et l'oiseau peint sur les flammes flottantes.
Contre les vents tandis que nous luttons,
Dans les cachots sans doute l'innocence
Du trône anglais invoque la puissance.
Nagez, rameurs; pilotes, abordons. »
Impatiens, ils approchent, arrivent,
Et sans combat dispersent et poursuivent
Quelques Danois sur les vaisseaux restés.
Puis à leurs yeux s'offrent des insulaires,
Qui, redoutant les lances étrangères,
Au fond des bois fuyaient épouvantés.
Devant Raoul étonnés ils s'arrêtent :
« Jeune guerrier, dit l'un d'eux, le hasard,
Le ciel ici vous a conduit trop tard.
— A vous venger nos bras du moins s'apprêtent.
Instruisez-moi. — Les brigands ont vaincu.
Sans le savoir un seul moment propices,
Ils ont puni Dromont et ses complices.
Rompant nos fers, nous avons combattu.
Que pouvions-nous sans chefs, presque sans armes ?
Ces durs soldats nourris dans les alarmes
Facilement ont lassé nos efforts.
Point de secours; il fallut fuir alors.
L'horrible glaive étendu sur la ville
Frappe sans choix, renverse les autels,
Trouve l'enfant dans les bras maternels,
Et du vieillard poursuit le pied débile.
Mais la discorde agite les vainqueurs.
Rudler et Noll retiennent Eulhérie

Digitized by Google

Qu'enfin Dromont rendait à la Neustrie.
L'amour jaloux empoisonne les cœurs.
Leur amitié si longue et si fidelle,
La voix du sang gémissante comme elle,
De leurs soldats le silence chagrin,
N'arrêtent plus leur criminelle main.
Pâles d'horreur, sans colère et sans haine,
Pleurant déjà leur victoire incertaine,
Dans ce moment sous leur fer malheureux
Peut-être coule un sang sacré pour eux.
— Venez amis; qu'au trépas échappée
Votre valeur tente un nouvel effort.
Dans les combats souvent change le sort :
Rien n'est perdu pour qui tient une épée. »
Ce mot leur donne un courage nouveau,
Et de Raoul ils suivent le drapeau.
Dans la cité cependant les deux frères,
Que transportait la jalouse fureur,
En frissonnant croisent leurs cimeterres,
Et tout-à-coup ils reculent d'horreur.
« Non, dit Rudler qui détourne la vue,
Non, le soleil ne veut pas éclairer
Le coup fatal qui va nous séparer.
— Sage est ta voix, mon frère; l'ombre est due
A ce combat que réprouve le ciel.
Cachons le crime et le sang fraternel. »
Séjour de paix, un enclos solitaire
Est près du temple à la mort consacré.
Là chaque jour disparaît sous la terre
Le peuple obscur à jamais ignoré;

Là le puissant veut dominer encore;
De titres vains son néant se décore;
Et là pompeux, sur un vaste caveau,
Des souverains s'élève le tombeau.
Noll et Rudler marchent vers cette enceinte.
Leurs pas sont lents; les soldats affligés,
Debout, l'œil fixe, en cercle sont rangés :
Sur tous les fronts l'inquiétude est peinte.
Les deux rivaux s'arrêtent un moment,
Amis encor l'un vers l'autre s'avancent,
Joignent leurs mains, s'embrassent tendrement,
Et tout en pleurs dans le caveau s'élancent.
Chacun frémit, chacun entend soudain
Des fers croisés le bruit sourd et lointain :
Ce bruit s'accroît, mais tout-à-coup il cesse,
Et l'on attend que le vainqueur paraisse.
Sur le caveau sont fixés tous les yeux;
Partout régnait l'effroi silencieux.
Une heure entière, une autre encor s'écoule.
Enfin Lamdal du milieu de la foule
S'avance et dit : « Ne les attendez plus.
Morts, tous deux morts : dans ce champ clos funèbre
C'est pour toujours qu'ils étaient descendus,
Mais qu'à jamais leur chute soit célèbre.
Chef après eux, j'ordonne, obéissez.
Pourquoi ce front et ce regard baissés ?
A ces héros il faut plus que des larmes.
Restez ici tranquilles sous vos armes.
Je vais chercher la veuve d'Eginhal :
A ses attraits ce jour sera fatal. »

Digitized by Google

Il part, revient, et sa jeune victime,
Pâle, sans pleurs, sans cri pusillanime,
Offrant au ciel son pénible trépas,
Vers le tombeau laisse guider ses pas.
On murmurait, l'affreux Lamdal s'écrie :
« Noll et Rudler t'appellent, Eulhérie.
Dans le champ clos d'un sang noble fumant
Tu descendras belle et décolorée ;
Mais sans retour ; et sous un dur ciment
De ce caveau disparaîtra l'entrée.
Recevez-la, frères, amans jaloux :
Du long sommeil qu'elle dorme entre vous. »
Il parle en vain ; la céleste justice
Ne permet pas cet affreux sacrifice.
Les Rosecroix paraissent ; mille cris
Fendent les airs, et des brigands surpris
Des traits d'abord éclaircissent la foule ;
Les bataillons se choquent ; le sang coule ;
De la victime Albert sauvant les jours,
De vingt guerriers lui laisse le secours.
Plus loin Raoul joint Lamdal et s'arrête.
Au lourd fendant il dérobe sa tête ;
Mais d'un sang pur son bras est coloré.
Un second coup est aussitôt paré ;
Et le Danois au fer qui le menace
Oppose en vain son écu protecteur ;
L'acier tranchant, effleurant sa rondeur,
Atteint plus bas la hanche qu'il fracasse,
Et du fémur traverse l'épaisseur.
Ansler, levant sa pesante massue,

Digitized by Google

Court sur Albert qui triomphe à sa vue.
Le beau Français, immobile d'abord,
Se jette à droite, et trompe ainsi la mort :
D'un triple fer la massue entourée
Blesse pourtant son épaule effleurée.
Son glaive alors menace adroitement
Le casque brun qu'une crinière ombrage,
Mais près du cœur s'ouvre un autre passage,
Et par le dos il ressort tout fumant.
De ces guerriers la chute inattendue
Ote aux brigands le courage et l'espoir.
D'Odin leur voix implore le pouvoir;
Et cependant de tous côtés rompue,
La troupe fuit et s'égare éperdue.
On les atteint dans les sentiers divers :
Tous ont reçu le trépas ou des fers.
Raoul vainqueur aux citoyens s'adresse :
« Qu'un pur encens fume devant l'autel,
Et du bienfait rendez graces au ciel.
Des magistrats qu'inspirait la sagesse,
Vous le voyez, il confirme le choix.
Il a béni le fer des Rosecroix.
Vous qui d'un peuple aviez reçu l'hommage,
Votre vertu, votre jeune courage,
Belle Eulhérie, ont encore des droits :
Régnez ici; mais d'Elfride sujette,
De ses décrets noble et sage interprète,
Faites aimer son pouvoir et ses loix. »
Il achevait; un transport unanime
Proclame Elfride; et, reine légitime,

Ses noms sacrés retentissent trois fois.
Aux bruits des chants mêlés aux douces larmes,
De l'île enfin s'éloignent les héros.
Silencieux et voguant sur les flots,
Ils se livraient à de justes alarmes.
Leur longue absence et le sort ennemi
De l'Angleterre affaiblissent les armes.
Devant Oswald, sur son pont affermi,
Qui méconnaît et l'attaque et la fuite,
De ses guerriers Éric laisse l'élite,
Part tout-à-coup sans crainte et sans danger,
Et dans les champs qu'ils venaient protéger
Des Neustriens va disperser la bande.
Le fier Althor aux braves qu'il commande
Promet toujours de glorieux combats :
Il fuit pourtant; Oldar qui suit ses pas
Jusqu'aux cités étendait le ravage.
Son vaste camp regorge de pillage.
Le jeune Harol diffère ses succès;
Mais ses soldats jusqu'au pied des montagnes
Repousseront l'imprudent Écossais,
Maître déjà des lointaines campagnes.
Auprès d'Isaure en ce moment assis,
Et souriant à ses nobles récits,
Il entendait la gloire de la France;
Dans l'avenir il voyait sa puissance.
Arrive Egbert par la reine envoyé,
Et que précède un drapeau pacifique.
Le fier Danois, sur sa lance appuyé,
L'écoute; il parle : « A la douleur publique,

Au vœu d'Elfride, à ses soins généreux,
N'opposez point un refus rigoureux,
De notre reine exaucez la prière.
Elle réclame Isaure prisonnière :
De la rançon vous fixerez le prix. »
Soudain Harol avec un froid souris :
« Quelle rançon vaudrait cette captive ?
Elfride en vain m'offrirait ses états.
Mais rassurez sa tendresse craintive.
J'ai tout prévu : dans les nouveaux combats
Je peux trouver la mort, jamais la fuite.
Si je succombe, Isaure sans danger,
Et sans attendre un secours étranger,
Sera dans Londre avec honneur conduite.
Demeure, Egbert ; va, fidelle Mainfroy ;
Que les captifs paraissent devant moi. »
A ses regards bientôt s'offrent ensemble
Les prisonniers que cet ordre rassemble.
« Le droit du glaive est sévère et cruel,
Dit-il alors ; époux, filles et mères,
Faibles enfans qui demandez vos frères
Et la gaîté du hameau paternel,
Vos champs déserts vous reverront encore ;
Mais sachez bien que votre liberté
Est un hommage, un présent mérité
Que mon pouvoir offre à la belle Isaure. »
Elle rougit à ce discours flatteur ;
Des prisonniers elle entend l'allégresse ;
Son nom propice et répété sans cesse
S'unit au nom du généreux vainqueur ;

Digitized by Google

De ses attraits elle voit la puissance;
Et se mèlant à la reconnaissance,
L'amour enfin naît au fond de son cœur.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

Digitized by Google

CHANT HUITIÈME.

Charle, Roger et Raymond délivrent des captifs. Marche de Duustai la tête d'une troupe nombreuse et d'un riche convoi ; il brûle son c teau ; il échappe aux Danois, mais sa troupe et le convoi tombent en leurs mains ; pendant la nuit, il entre dans leur camp, accompagnés trois Français, et délivre les prisonniers. Convoi funèbre du pri Arthur.

D'ALDINE en vain Raymond cherchant la trace
Trouve du moins de périlleux exploits.
Partout Roger promène son audace :
Dans leur pillage il frappait les Danois.
Comme eux errant, Charle amoureux espère
Qu'il reverra cette jeune étrangère
Dont la fierté relève les attraits :
Le sort jaloux trompe ses vœux secrets.
Aux ennemis chaque jour plus fatale,
Des trois Français la valeur est égale ;
Et le hasard les réunit enfin.
Ils marchaient seuls, sans crainte et sans dessei
Des cris mêlés aux prières plaintives
Ont retenti près du château voisin.
Là des brigands assemblaient leurs captives.
Fraull commandait ces farouches soldats.
Au milieu d'eux des femmes déjà mères
Demandent grace et ne l'obtiennent pas :
Leur voix s'éteint, et des larmes amères
Mouillent l'enfant assoupi dans leurs bras.

Digitized by Google

Leurs jeunes sœurs, qu'un cercle épais arrête,
Sur les genoux laissent tomber leur tête,
Et sous un voile en vain cachent leurs yeux
Qu'épouvantaient ces vainqueurs odieux.
De ces enfans heureuse imprévoyance!
Dans le tumulte égarant leur gaîté,
Leur faible main touche sans défiance
Des ravisseurs le sabre ensanglanté.
Muets d'abord, sur la beauté timide
Tous ces soldats fixent un œil avide;
Puis chacun d'eux prétend le premier choix;
Chacun soutient et défendra ses droits;
A la justice ils opposent l'audace;
Partout grondaient l'injure et la menace;
Et furieux, l'un par l'autre bravés,
Au même instant tous les bras sont levés.
Entre eux alors Fraull indigné s'élance :
« Au nom d'Harol, qui veut l'obéissance,
A votre chef soumettez ce discord. »
Mais des brigands le féroce courage
N'écoute rien, commence le carnage;
Et par le rire il insulte à la mort.
Leurs cris affreux dans les bois retentissent.
De sang couverts, du glaive menacés,
Femmes, enfans, d'effroi se réunissent,
Et chancelaient l'un sur l'autre pressés.
Les Rosecroix accourent et frémissent.
Fraull qui les voit sans crainte les attend.
Impétueux, Roger passe et le frappe;
Avec adresse à Raymond il échappe;

Digitized by Google

Et d'un seul coup Charle à ses pieds l'étend.
Vers les captifs dont le groupe immobile
Des yeux les suit et leur tendait les mains,
Les trois Français, un moment incertains,
S'ouvrent bientôt un passage facile.
De la surprise ils passent à l'horreur.
Des combattans leur triple cimeterre
Ne distrait point l'implacable fureur.
Parens, amis, et frère contre frère,
Grincent les dents, écument de colère,
Et l'œil en feu, hurlans et forcenés,
Ils tombent tous l'un sur l'autre acharnés.
Déjà mourans, étendus sur la terre,
Pour se frapper ils soulèvent leurs bras.
La rage encore agite leur trépas.
Quatre d'entre eux survivent et gémissent :
Faibles, muets, de remords déchirés,
Ils contemplaient leurs amis expirés,
Et de ce crime eux-mêmes se punissent.
Les trois Français quittant ces tristes lieux,
Cherchent Dunstan et ses troupes nouvelles,
Qu'ont devancés des messagers fidelles,
Et que suivait un convoi précieux.
Son zèle heureux, au nom chéri d'Elfride,
Sut rassembler, et lentement il guide
L'argent et l'or, les blés, les fruits nouveaux,
Des chars roulant le nectar des hameaux,
Les vins vieillis dans les caves obscures,
Des temples saints les diverses parures,
Les gras troupeaux, espoir des longs repas,

Et la beauté dont la jeune innocence
Des ennemis redoute la licence,
Et ses amans qu'attendent les combats.
En vain des chefs la voix infatigable
Serre les rangs à chaque instant ouverts;
Dans cet amas si vaste et si divers,
Quelque désordre était inévitable.
De ces beautés qui marchent sans secours
L'essaim nombreux se désunit toujours.
Voilà qu'au bruit de la source voisine
Une âpre soif saisit la vive Elgine :
Son jeune ami, qu'un coup-d'œil avertit,
Quitte les rangs, auprès d'elle demeure,
Conduit ses pas, long-tems les ralentit,
Et dans la feuille enfin, qui s'arrondit,
Offre à sa bouche une onde qu'elle effleure.
Jinné demande un instant de repos;
Sur l'herbe assise elle reprend haleine.
L'amant survient; durant leur doux propos,
Le bataillon s'éloigne; mais sans peine,
Leur pied rapide atteindra les drapeaux.
Linna s'écarte, et par la faim pressée
Vers la forêt elle s'est avancée :
Par un sourire à la suivre invité,
Elvan soudain la joint sous cet ombrage,
Et fait pleuvoir, sur les arbres monté,
L'aigre merise et la prune sauvage :
Pour eux ces fruits perdent leur âcreté.
Gidda s'arrête; elle n'a plus, dit-elle,
Cette croix d'or, parure de son sein,

Digitized by Google

Que lui donna l'amitié fraternelle :
Pour la chercher, près d'elle Regilin
Joyeux accourt, et ce guide infidelle
De l'égarer sans doute a le dessein;
Elle sourit, mais il espère en vain.
Des officiers la voix forte rappelle
Les indiscrets que retarde l'amour.
D'autres bientôt s'éloignent à leur tour.
Telle du chien l'activité constante
De son troupeau gourmande la lenteur,
Et va chercher la brebis imprudente
Qui des buissons broute en passant la fleur.
Ainsi marchait cette foule indocile.
Elle côtoie une forêt tranquille
Que traversaient de tortueux sentiers.
Dunstan, suivi de trente cavaliers
Dont il chérit le zèle et la vaillance,
La devançait dans un profond silence.
Impatient il rêve les assauts.
Loin dans la plaine est un mont circulaire;
Sur le sommet, la cime des ormeaux
Laisse entrevoir les antiques créneaux
Que lui laissa le trépas de son frère.
A cet aspect, un moment arrêté,
Il rêve et dit : « Ma prudence au ravage
Doit dérober ce nouvel héritage
Que l'opulence a long-tems habité.
Venez, amis, prévenons le pillage,
Et des Danois trompons l'avidité. »
Fier et content du projet qu'il médite,

Il part, suivi de sa guerrière élite,
Gravit du mont les sentiers peu connus,
Et disparaît sous les arbres touffus.
Il n'entend pas de sa troupe alarmée
Le cri subit : des bois silencieux,
Dont l'épaisseur les dérobait aux yeux,
Sortent soudain Oldar et son armée ;
Et des Anglais la foule désarmée
N'ose tenter un imprudent effort.
En fléchissant elle évite la mort.
L'heureux vainqueur contemplait avec joie
Et rassemblait sa vaste et riche proie.
Son camp bientôt couvre tout le vallon.
Pendant ce tems sur la cime lointaine,
Dans les créneaux que l'œil distingue à peine,
Le feu s'allume et brille ; l'aquilon
Vient irriter la flamme dévorante,
Elle s'étend le long des toits errante,
Monte, s'élève, et roule en tourbillon.
Les lambris d'or et les riches peintures,
Des lits pompeux les flottantes parures,
Vases, portraits, des arts pénibles fruits,
Par Dunstan même en cendres sont réduits.
Le château croule et dans les feux s'abîme :
Du mont sa chute a fait trembler la cime.
Riant toujours, l'Anglais répète alors :
« Venez, brigands, emportez ces trésors. »
Il ne sait pas que ces brigands l'attendent.
Ainsi que lui ses cavaliers descendent.
Mais sur la plaine il étend ses regards ;

Digitized by Google

Des ennemis il voit les étendards,
Des prisonniers la tristesse immobile,
Et du convoi le partage tranquille;
De bataillons lui-même est entouré;
Le fier Oldar à l'assaut préparé,
Marche, suivi d'une escorte nombreuse.
A cet aspect il s'arrête étonné,
Et regardant sa troupe valeureuse,
Il parle ainsi de tous côtés cerné,
Je veux la mort plutôt que l'esclavage.
Et vous? — La mort. — Eh bien! s'il est ainsi,
D'un juste espoir flattons notre courage.
Sur chaque point de ce cercle élargi
Un prompt effort peut ouvrir le passage.
Le tems est cher; formez un double rang,
De vos coursiers pressez toujours le flanc,
Et suivez-moi : nous passerons, vous dis-je;
A ses soldats le ciel doit un prodige. »
On obéit; et du sommet blanchi
Que la tempête incessamment assiège,
Tel se détache un vaste amas de neige
Par les hivers et les siècles durci :
Précipité des nébuleuses cimes,
Le bloc pesant roule, tombe par bonds,
Menace au loin les tranquilles vallons,
Franchit les rocs et les larges abîmes,
Et dans sa course engloutit les troupeaux,
Les toits de chaume et les pompeux châteaux.
Cet escadron d'un choc heureux renverse,
Ouvre à grands coups, rapidement traverse

Le double rang qu'opposent les Danois,
Vole, et bientôt disparaît dans les bois.
Dunstan triomphe, et pourtant il soupire.
Si sa valeur du danger le retire,
Que de soldats il laisse dans les fers!
Des trois Français la rencontre imprévue
Lui rend l'espoir, et d'une voix émue
Avec franchise il conte ce revers;
Puis il ajoute : « Osons; souvent l'audace
A réparé l'injustice du sort.
—Nous oserons, répond Charle, et la mort
N'est rien pour nous. » Dunstan joyeux l'embrasse,
Et dit encor : » Sans doute l'ennemi
Va dévorer sa nouvelle opulence.
Dans ses festins, où règne la licence,
Les vins jamais ne coulent à demi.
Vaincu par eux, dans l'ivresse endormi,
Quelle sera contre nous sa défense?
Sous l'ombre, amis, cachons nos coups furtifs,
Et délivrons la foule des captifs. »
De l'orient, sur la plaine azurée
La nuit enfin s'étend et s'épaissit;
Du camp danois, que son voile noircit,
Cesse bientôt la rumeur expirée.
A peine on voit dans cette obscurité
Des feux mourans la tremblante clarté.
Cachant leur fer, sous les ombres paisibles
Marchent alors les généreux guerriers,
Et vers la garde et vers les prisonniers
Ils s'avançaient légers, muets, terribles.

Digitized by Google

Le premier coup frappe le scalde Enor :
Dans les concerts s'égarait sa pensée,
Parmi des fleurs sa coupe est renversée,
Et sur son luth il agitait encor
Ses doigts empreints de la liqueur vermeille;
Le glaive tranche et le luth et les doigts;
Un second coup, au moment qu'il s'éveille,
Dans le poumon éteint sa faible voix.
Layne et Dyslan, dont l'indocile ivresse
Veut résister au sommeil qui la presse,
S'environnaient des débris du festin :
Passe Raymond, et tout souillé de vin
L'un d'eux le voit et crie : « Approche, frère,
De ce tonneau vidons le vaste sein;
Battons, pillons, et buvons l'Angleterre.
Soudain frappés meurent ces imprudens,
Serrant toujours la coupe entre leurs dents.
Le dur Calder, à l'œil creux et farouche,
Ouvre en ronflant une profonde bouche :
Le sabre entier s'y plonge; le Danois,
Se roidissant, étend sa main tremblante,
Pousse un cri sourd, et vomit à la fois
Son hydromel et son ame sanglante.
Dunstan plus loin frappe de coups divers
D'autres guerriers épars devant les tentes,
Héros sans nom, dont les ombres errantes
En vain du scalde attendent les concerts :
Hôtes légers des planètes désertes,
Leur voix plaintive implore des dieux sourds;
Du Valhalla les cent portes ouvertes,

Digitized by Google

De feu pour eux, les repoussent toujours.
Roger voit Lint au difforme visage,
A ses côtés son arc en vain tendu,
Son large rire et cette main qui nage
Dans le nectar sur l'herbe répandu :
Le Jutlandais rêvant qu'il boit encore,
Dans l'estomac reçoit l'acier cruel,
Et d'un sommeil que dut finir l'aurore
Passe aussitôt au sommeil éternel.
Voici dans l'ombre un héros qui s'avance
D'un pas égal, l'œil fixe, avec lenteur,
Ouvrant la bouche et gardant le silence,
Et d'un marteau levant la pesanteur :
Charle prévoit un combat difficile;
Mais le Danois qui vers lui marche et dort,
Le bras en l'air et toujours immobile,
Reçoit le coup, le réveil et la mort.
Quelques brigands dont l'ivresse est plus douce,
Loin du danger étendus sur la mousse,
Amans en songe, alors ouvrent leurs yeux,
Et méditant des larcins odieux,
Marchent sans bruit vers la beauté captive.
Elle fuyait pâlissante et craintive.
Leur cri d'alarme aussitôt retentit,
Et des Français sur eux tombe le glaive.
Le brave Oldar, que leur fuite avertit,
Saisit sa hache; et frémissant se lève.
De tous côtés la soudaine rumeur
S'étend, redouble, et se change en clameur.
De tous côtés l'ivresse chancelante

S'arme à demi, regrettant les pavots,
Court au hasard, lève une main tremblante,
Et va tomber sous le fer des héros.
Les prisonniers qu'on délivra sans peine,
Et qui déjà s'éloignent dans la plaine,
Vers la forêt précipitent leurs pas,
Suivent Dunstan et ses dignes soldats.
Mais les Français, pour assurer sa fuite,
Soutiennent seuls un combat généreux.
Marchant à droite, ils ont ainsi sur eux
Des ennemis détourné la poursuite.
Lassés enfin, de lances entourés,
Et l'un de l'autre à regret séparés,
Chacun s'échappe, et la naissante aurore
Non loin du camp les aperçoit encore.
Du chef anglais le confus bataillon
Descend alors dans un riant vallon,
Où le printems prodigue sa richesse.
La douce flûte et les refrains joyeux
Ont réveillé l'écho silencieux.
L'amant de fleurs couronne sa maîtresse :
Fier à ses yeux de sa légère adresse,
Il franchissait l'écume des torrens,
Les rocs épars, les buissons odorans;
Il la conduit vers le ruisseau limpide,
Et sur sa main tente un baiser timide;
Des maux passés perdant le souvenir,
Sûr d'un retour facile à la prudence,
Et d'un hymen promis à sa constance,
Que de bonheur il voit dans l'avenir!

Digitized by Google

Dunstan paraît; tous en chantant le suivent;
Sur le chemin en chantant ils arrivent;
Ciel! quel objet pour leurs yeux affligés!
Du noble Arthur c'est le char funéraire.
Trois cents soldats, sur deux files rangés,
Penchent leurs fronts de tristesse chargés.
Leurs sabres nus sont baissés vers la terre.
Les longs tapis, les flottans étendards,
Les boucliers, les lances et les dards,
Et du héros la redoutable épée
D'un sang coupable utilement trempée,
Ses noms écrits sur les voiles du deuil,
Dernier tribut aux ames généreuses,
Et de la mort parures douloureuses,
De toutes parts ombragent le cercueil.
Dunstan s'approche, et long-tems immobile,
Long-tems plongé dans un chagrin tranquille,
Posant la main sur le fer du héros,
D'une voix faible il dit enfin ces mots :
« O des guerriers la gloire et le modèle!
L'âge bien loin reculait ton trépas.
Tu meurs pourtant victime des combats.
Vaillant Arthur, dans la nuit éternelle
Où pour jamais tu tombes endormi,
Reçois l'adieu de ton fidelle ami. »
Voyant alors de sa troupe attentive
L'émotion, la tristesse craintive :
« Anglais, pourquoi cette vaine douleur?
De son trépas envions tous l'honneur.
Oui, dans le ciel notre encens va le suivre.

Digitized by Google

Vous l'offensez en pleurant son destin.
Venez; son bras a frayé le chemin :
Qui craint la mort est indigne de vivre. »
Il dit, il marche, affecte un front joyeux,
Et quelques pleurs échappent de ses yeux.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

Digitized by Google

CHANT NEUVIÈME.

Raoul et Albert dans l'île de Wailte ; défaite des Danois ; mort d'Alkent et de ses complices ; Raoul refuse la couronne et la fait donner à la jeune Emma. Entretien d'Harol et d'Isaure. Douleur de Jule ; état malheureux d'Olfide. Aldine délivre Raymond et d'autres prisonniers. Histoire de Caldor et d'Esline ; Caldor est tué par Roger.

De Wailte alors expirait la puissance.
Le brave Arthur au tombeau descendu
Aux ennemis la livrait sans défense,
Et sans danger l'audace avait vaincu.
Le sage Olcan trop affaibli par l'âge,
Son fils à peine au quinzième printems,
Quelques soldats vieillissant loin des camps,
Au nombre en vain opposaient le courage :
Ils sont tombés sous le fer des Danois.
Alkent, assis dans le palais des rois,
Insulte au ciel ; sa rage inassouvie,
Qui des vaincus poursuit encor la vie,
De la cité fait un vaste tombeau.
Sunon, Saldat complices de ses crimes,
Jusqu'à l'autel vont saisir ses victimes.
Les temples saints sont livrés à Crodo.
Mais de Raoul enfin paraît la flotte,
Qu'un vent propice et la main du pilote
Légèrement conduisent dans le port.
Il vengera ceux qu'il n'a pu défendre.

Digitized by Google

Sur leurs vaisseaux les Danois vont l'attendre.
De loin les traits volent avec la mort.
Plus près on livre un combat plus terrible.
Le sombre Alkent, qui se croit invincible,
Dit à Raoul : « Ici que cherches-tu ?
Au camp d'Harol ta sœur est prisonnière ;
Cours, mais peut-être, ambitieuse et fière,
Le diadème a tenté sa vertu. »
Pendant ces mots, le Français intrépide
Commande aux siens l'abordage rapide.
On voit partout les avirons dressés,
Les longs grappins et les gaffes mordantes,
Les crocs jetés sur les voiles pendantes,
Et les harpons d'un bras nerveux lancés.
Le vil Sunon, qu'un Dieu vengeur inspire,
Imprudemment saute de son navire
Sur le tillac où la française ardeur
Des matelots accusait la lenteur,
Et dit : « Albert, qu'a vu naître la Seine,
Pourquoi chercher une mort si lointaine ? »
C'était l'instant où déjà rapprochés
Malgré l'effort de sa horde nombreuse,
Les deux vaisseaux sous la gaffe accrochés,
Et balancés sur la plaine onduleuse,
S'entrechoquaient ; de fureur écumant,
Il frappe Albert qui pare adroitement,
Et sur le mât sa lame s'est brisée ;
Vers le flanc droit l'atteint un bras plus sûr,
Et du tillac il tombe ; un sang impur
Soudain jaillit de sa tête écrasée,

Et de la vague au loin souille l'azur.
Sur son navire Alkent menace et tonne :
« Un grand danger, Danois, nous environne.
C'est aujourd'hui qu'il faut vaincre ou mourir.
Tournez les yeux, et voyez sur la rive
Nombreux encor les Wailtains accourir.
Ils ont trompé ma vengeance attentive.
A ce combat qu'aucun d'eux ne survive.
Anglais, Wailtains, Français, tout doit périr. »
Dans les vaisseaux qu'a saisis l'abordage
Se prolongeait un horrible carnage.
Ceux-ci percés tombent du haut des mâts;
Ceux-là, surpris dans la cale profonde,
En le fuyant reçoivent le trépas;
D'autres mouraient précipités sous l'onde,
Et hors des eaux s'élève encor leur bras.
Sur le tillac des flots de sang ruissellent :
Là, sans espace, on frappe de plus près;
Là les mourans sur les morts s'amoncellent;
Et là bientôt triomphent les Anglais.
Raoul alors impétueux s'élance
Sur le navire où fier et menaçant
Le traître Alkent brandit son fer tranchant.
L'écu léger qui forme sa défense
En vain s'oppose à ce fer acéré;
Jusqu'à sa main la pointe a pénétré.
Alkent sourit; sa vigoureuse adresse
De son rival méprise la jeunesse.
Mais du Français le glaive inattendu
Trompe le sien, déchire sa poitrine,

Digitized by Google

Et va plus loin percer son bras charnu :
Le sang rougit sa blanche et douce hermine.
Il fuit, il court, traverse les vaisseaux,
Et de Saldat invoquant le courage,
Serré de près par le jeune héros,
Pâle et tremblant il gagne le rivage.
Entre eux accourt et s'arrête Saldat,
Guerrier puissant, mais traître à sa patrie,
Et fier encor de sa gloire flétrie.
Le coup subit qu'en parant il rabat
Perce à demi sa cuisse musculeuse :
Il chancelait ; l'acier obliquement
Ouvre son front, et sa mort douloureuse
Est de son crime un juste châtiment.
Dans le palais Alkent cherche un asile,
Et la frayeur y pousse ses soldats.
Là renfermés, leur défense est facile ;
Sur les Anglais pleut alors le trépas.
Mais des Wailtains la foule désarmée
Veut la vengeance, et la veut sans retard,
Et sur les toits ils lancent au hasard
La poix ardente et la torche enflammée.
Le feu s'éteint, renaît de toute part,
Languit encor ; d'un aquilon propice
Enfin l'haleine embrase l'édifice.
Les assiégés, frémissans, éperdus,
Dans le palais sont déjà répandus.
Plusieurs, fuyant vers une mort plus douce,
Veulent sortir ; la flamme les repousse.
On les voyait confusément courir,

Digitized by Google

Tenter du pied les solives brûlantes,
Gravir les murs, des fenêtres croulantes
Sur le pavé s'élancer et mourir.
Le traître Alkent que tout l'enfer réclame,
D'autres encor, poursuivis par la flamme,
Hurlent épars sous les toits embrasés,
Et sont enfin de leur chute écrasés.
Raoul les voit, et d'horreur il frissonne.
Mais du Wailtain l'hommage l'environne :
Des deux Français admirant les exploits,
Son vœu les place au trône de ses rois;
Et les vieillards, des lois dépositaires,
Offrent le sceptre à l'aîné de ces frères,
En lui disant : « Vous l'avez mérité;
Et notre choix par le peuple est dicté. »
Raoul répond : « De la reconnaissance,
Sages Wailtains, craignez le noble excès.
Vous êtes loin du rivage français;
Mon frère et moi nous sommes sans puissance,
De ce pouvoir qui vous sauve aujourd'hui
Assurez-vous le bienfaisant appui.
D'ici vos yeux découvrent l'Angleterre;
Et quel secours pourrait être aussi prompt?
La sage Emma, si digne de sa mère,
Sera pour vous un ange tutélaire :
Du diadème ornez son jeune front. »
A cette voix les Wailtains obéissent;
Les noms d'Emma jusqu'au ciel retentissent.
Raoul reprend : « Anglais, dont la valeur
Vient d'obtenir une gloire immortelle,

Digitized by Google

Ici restez : une attaque nouvelle
Peut de cette île achever le malheur.
Albert et moi, nous dirons votre zèle.
En d'autres lieux le devoir nous appelle;
Et puissions-nous délivrer notre sœur ! »
La jeune Isaure, incertaine et troublée,
Et de ses fers à demi consolée,
Aux yeux d'Harol cache un naissant amour.
Ses doux combats renaissent chaque jour.
Enfin il dit : « Tu le sais trop, je t'aime ;
Et quelquefois ma grace est dans tes yeux.
Reçois mon cœur, ma main, mon diadème.
— Je suis chrétienne, et j'abhorre vos dieux.
— Tu seras libre, et ma bouche en atteste
Le grand Odin; que ton zèle discret
A ton idole offre un encens secret.
Tu m'aimeras ; que m'importe le reste ?
— Le même autel doit unir deux époux.
— De ce vain droit le mien n'est point jaloux.
Que sais-je enfin, tu me feras connaître
Ton dieu paisible et son obscure loi ;
Tu m'entendras ; et l'un de nous peut-être
De l'autre un jour adoptera la foi.
— Mais votre bras dévaste l'Angleterre;
Le sang chrétien... — Ainsi le veut la guerre.
— Elle est injuste. — Eh bien, qu'exiges-tu ?
— La paix.—Vainqueur, dans Londre je la donne.
— Demandez-la—Moi ?—Vous.—Qu'ai-je entendu ?
— Oui, méritez qu'Elfride vous pardonne.
— Je t'aime, Isaure; en moi j'ai combattu

De tes attraits l'irrésistible empire;
Un feu rapide, un inconnu délire,
Brûla mon cœur, mes sens; je suis vaincu.
Mais connais-moi : si par une bassesse
Il faut payer l'hymen et la tendresse,
S'il faut choisir entre l'honneur et toi,
Mon choix est fait. — Écoutez. — Laisse-moi. »
Elle soupire, et loin d'elle ses frères
Sont descendus sur le rivage anglais.
Ils traversaient les hameaux solitaires,
Tous deux flottant dans leurs vagues projets.
Londre les aime et son vœu les rappelle;
Mais à Raoul, qu'elle croit infidelle,
L'injuste Emma défendit le retour;
Et ce héros obéit à l'amour.
Passant près d'eux, Jule à leur voix s'arrête.
Ses pleurs coulaient; morne il penche sa tête.
Albert lui dit : « Nous savons ton malheur.
Viens, ne fuis pas l'amitié qui console;
Ouvre l'oreille à sa douce parole,
Et dans son sein épanche ta douleur.
Pleure, et pourtant à des maux sans remède
Oppose enfin l'effort de ta raison.
Distrais du moins le chagrin qui t'obsède;
Déjà la gloire a proclamé ton nom;
Partout rugit le monstre de la guerre;
Son pied d'airain écrase l'Angleterre;
Songe au devoir d'un digne Rosecroix;
D'Elfride entends la douce et noble voix :
C'est la vertu, la beauté qui t'appelle.

Digitized by Google

Pour soutenir le trône qui chancelle,
Viens, des combats tente avec nous le sort.
Là seulement on peut chercher la mort. »
Jule répond : « Pour notre sage Elfride
J'ai su combattre, et je voudrais mourir.
Mais le devoir m'ordonne de souffrir :
Oui, cette écharpe est un présent d'Olfide.
Olfide ! hélas ! je pleure, je frémis.
En vain je cherche, et cette infortunée,
A des soins vils peut-être abandonnée,
Sans soins peut-être... Allez, dignes amis :
Juste pour vous, le ciel bénit vos armes ;
Il vous prépare un heureux avenir ;
Mais j'ai des droits à votre souvenir,
Et mon malheur vous demande des larmes.
De mon destin je subirai la loi.
Gloire, plaisirs, tout est fini pour moi. »
Loin de ces lieux Olfide solitaire
Meurt lentement au fond du monastère
Où la jeta la colère d'Odon.
L'art n'avait pu ramener sa raison.
De ses beaux yeux la flamme languissante,
Son sein toujours de soupirs oppressé,
Et de son teint la rose pâlissante,
Annoncent trop un trépas commencé.
Dans le sommeil elle gémit encore
Chaque matin, au lever de l'aurore,
Sur ses cheveux elle place la fleur
Que pour emblème adopta la douleur ;
Elle demande une riche tunique,

Digitized by Google

Et d'une voix douce et mélancolique
Elle disait : « Le voici l'heureux jour.
Du haut des airs Jule enfin va descendre ;
Fidelle encor, sa main va me reprendre,
Et me conduire au céleste séjour.
Dans les jardins seule je veux l'attendre. »
En d'autres lieux s'égarait son époux.
Jeune imprudent, retiens ce pas rapide,
Crains de revoir la malheureuse Olfide;
Tremblez, le ciel est sans pitié pour vous.
Plus loin encor l'impatiente Aldine
Cherche Raymond et brave les hasards,
Le sort enfin le rend à ses regards :
Deux cents Danois vers la plage voisine
Le conduisaient au milieu des guerriers,
Ainsi que lui vaincus et prisonniers.
Il l'aperçoit et garde le silence.
Loin de pâlir, gaîment elle s'avance,
Et des brigands va saluer le chef.
« Beau ménestrel, approche, dit Inslef;
Que cherches-tu? — Ma faiblesse t'implore.
On veut armer mon bras si jeune encore;
Vers toi je fuis. — Eh bien, sur nos vaisseaux
Nous emmenons ces prisonniers nouveaux;
Viens; quand Éric, dont le bras nous protège,
Aura de Londre enlevé les trésors,
Si tu le veux, abandonnant ces bords,
Tu nous suivras dans la froide Norwège.
—Oui, je verrai votre désert lointain.
Mais descendus sur l'inconnu rivage,

Digitized by Google

De ces captifs quel sera le destin ?
—Ils choisiront : nos mœurs, ou l'esclavage. »
Elle sourit, marche avec les Danois,
Et de son luth accompagne sa voix :
« Jeunes Anglais, vous chérissez la gloire
Votre valeur qu'attriste le repos,
Et qui sourit à l'éclat des drapeaux,
Rêve toujours le sang et la victoire.
Venez ; partout on trouve les combats,
Et, si l'on veut, un glorieux trépas. »
« L'heureux vainqueur, tout souillé de carnage,
De son repas étale les apprêts;
Et le vaincu dans sa coupe à longs traits
Boit l'espérance et le feu du courage.
Venez ; partout on trouve les festins,
Et la gaîté plus douce que les vins. »
« Mais des guerriers si la gloire est l'idole,
Leur cœur encor s'ouvre à d'autres plaisirs :
Naissent bientôt les amoureux désirs ;
Et la beauté récompense ou console.
Venez ; partout l'amour a sa douceur,
Et la constance est partout le bonheur. »
L'escorte avance et traversant la plaine
Pendant ce chant par Inslef applaudi,
Pour échapper aux ardeurs du midi,
Elle s'assied dans la forêt prochaine.
A quelques pas on range les vaincus.
Ils soupiraient; mais Aldine riante
Pour les Danois sur la mousse étendus
Verse à longs flots la bierre petillante.

Digitized by Google

Sans prévoyance et bientôt désarmés,
En se plaignant de la saison brûlante,
Ils délassaient leur vigueur nonchalante;
Déjà leurs yeux sont à demi fermés.
Aldine alors de la troupe captive
Seule s'approche hésitante et craintive,
Tremble, et tandis qu'alongeant ses refreins,
Aux prisonniers réunis sous l'ombrage
Elle présente un timide breuvage,
Des nœuds du chanvre elle affranchit leurs mains.
Il était tems; Inslef qui la rappelle,
Et lui commande une chanson nouvelle,
Résiste encore au doux poids des pavots.
Elle revient et murmure ces mots :
« Ici l'été brûle et jaunit la plaine;
Ici des vents la caressante haleine
N'agite plus l'immobile moisson;
Mais la beauté, veuve dans la Norwège,
Gravit la cime où rugit l'aquilon,
Et ses pas lents s'impriment sur la neige.
Dormez, dormez, et qu'un songe flatteur
Des monts glacés vous rende la douceur. »
« La jeune fille, ici faible et timide,
Du rossignol aime le chant rapide,
Cueille des fleurs, et cherche un gazon frais,
Là d'un carquois chargeant sa blanche épaule,
Seule elle court, dépeuple les forêts,
Et suit le renne égaré sous le pôle.
Dormez, dormez, et qu'un songe flatteur
Des loups hurlans vous rende la douceur. »

Digitized by Google

« Ici toujours la beauté qu'on délaisse
Au fond du cœur renferme sa tristesse,
Et sans vengeance elle pleure en secret;
Mais là souvent son amoureux délire
Frappe l'ingrat et même l'indiscret;
Et sur son corps de douleur elle expire.
Dormez, dormez : et qu'un songe flatteur,
De cet amour vous rende la douceur. »
Dans ce moment s'approchent en silence
Tous les captifs, et Raymond les devance.
Aux ennemis ils dérobent soudain
Le fer tranchant que tient encor leur main.
Mais quelques-uns légèrement sommeillent.
Frappant d'abord les premiers qui s'éveillent,
Au milieu d'eux le Français s'est jeté.
Ses compagnons déjà l'ont imité.
Unis toujours ils triomphent ensemble.
Seule à l'écart la jeune Aldine tremble,
Et de sa ruse Inslef la veut punir.
Elle s'échappe; il vole à sa poursuite.
A chaque instant son bras croit la tenir
A droite, à gauche, elle égare sa fuite.
Entre les rocs et les troncs renversés,
Sous les buissons d'épines hérissés,
Elle se glisse et légère elle passe.
Le fier Danois, que trompent ses détours,
Pourtant la suit et menace toujours.
L'épais taillis lui dérobe sa trace.
Mais les frayeurs survivent au danger :
Loin elle court sans retourner la tête.

Digitized by Google

Tremblante encore, enfin son pied léger
Se ralentit, et lasse elle s'arrête.
Bientôt, guidant quelques soldats soumis,
Passe Caldor au noir et long panache.
Fuis, jeune Aldine! Aux regards ennemis
De coudriers une touffe la cache.
Caldor pensif marchait au camp d'Harol.
Son front toujours est chargé de tristesse.
Lui-même, hélas! de sa belle maîtresse
Causa la mort. Fille du sage Ernol,
Esline en vain écouta sa tendresse,
En vain reçut son fidelle serment;
La voix du père écartait cet amant
Dont le sourire insultait sa vieillesse.
Suivi des siens, il vient pendant la nuit,
Dans le palais il pénètre sans bruit,
Et veut saisir la beauté qui sommeille.
Mais à ses cris le père se réveille;
Près d'elle il court d'esclaves entouré;
A ce combat Caldor est préparé.
On ne sait point quelle main criminelle
Du sage Ernol a terminé les jours.
Tout fuit alors; Esline sans secours
Entre les mains de la troupe cruelle
Tombe, et frémit du crime des amours.
Sur le rocher qui s'avance dans l'onde
On la conduit; son angoisse profonde
Est sans soupirs, sans reproche, et sans pleurs.
Caldor prétend consoler ses douleurs;
A ses genoux il se jette et l'implore.

Elle répond : « D'un père malheureux
Le sang s'élève et fume entre nous deux.
Mais je t'aimais ; hélas ! je t'aime encore.
Quittons ces lieux ; cherchons un autre ciel ;
Va sans retard préparer notre fuite.
L'Islande est proche, un peuple errant l'habite ;
Là notre amour sera moins criminel. »
Des pleurs alors inondent son visage,
Et dans son cœur sont les tristes adieux.
Il part, revient, et la cherche des yeux :
Déjà son corps flottait sur le rivage.
Sans force il tombe, et long-tems ses soldats
Pâle et mourant le tiennent dans leurs bras.
Le ciel vengeur le rappelle à la vie.
Dans ce lieu même il élève un tombeau ;
Et là sa main sur un riche manteau
Place le corps de sa cruelle amie.
L'arbre du deuil ombrage ce caveau.
Il reste auprès, seul et baigné de larmes.
En vain d'Harol il voit les étendards ;
Autour de lui brillent en vain les armes ;
L'infortuné détourne ses regards.
Mais une nuit, tandis que la tempête
Du pôle accourt et gronde sur sa tête,
Dans un nuage il voit en frémissant
L'ombre d'Esline à demi se penchant,
Belle toujours, douce ensemble et sévère,
Et qui du doigt lui montre l'Angleterre.
Prenant son glaive au tombeau suspendu,
Il part ; pour lui sur la liquide plaine

Digitized by Google

Le nord propice adoucit son haleine;
Il arrivait, et n'a point combattu.
Marchant toujours, il traverse un village
Où les vieillards, de longs rateaux armés,
Et du lieu saint redoutant le pillage,
S'étaient déjà dans le temple enfermés.
Mais de Caldor la main rapide et forte
Brise aussitôt et renverse la porte.
L'un des vieillards veut préserver l'autel;
Son faible bras, qui lentement se lève,
Ose braver le redoutable glaive :
Son front blanchi reçoit le coup mortel,
Et son soupir s'exhale vers le ciel.
Roger trop tard vole pour le défendre.
« Brigand, dit-il, voilà donc tes exploits?
Voilà le sang que ta main sait répandre?
Aux chants du scalde obtiens de nouveaux droits,
Si tu le peux, renverse un Rosecroix,
Et que son corps cache au moins ta victime.
Je ne crains point ce farouche regard;
Ton bras est fort; mais le ciel voit ton crime,
Et punira l'assassin du vieillard. »
Ce mot terrible au Danois qui s'avance
Rappelle Ernol; ô céleste vengeance!
Pâle il frissonne, et son pied chancelant
Deux fois fléchit, immobile, tremblant;
Et tout-à-coup sans force et sans colère,
Il lève encor le tranchant cimeterre,
Frappe au hasard, mais ne recule pas,
Reçoit le fer dans sa large poitrine,

Digitized by Google

Et voit soudain le fantôme d'Esline
Qui l'attendait aux portes du trépas.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

Digitized by Google

CHANT DIXIÈME.

Défaite de l'armée d'Althor et de celle d'Oswald. Harol renvoie Isaure ; ses regrets ; il attaque l'armée d'Engist ; exploits d'Osla ; les Anglais sont vaincus.

Du fier Althor la soudaine présence
Étonne Elfride, et l'instruisait assez.
Froide et sévère elle écoute en silence
Ces mots par lui noblement prononcés :
« Nous sommes tous de la race des braves.
J'étais campé sur un mont spacieux,
Et dans la plaine insolens et joyeux
Du sombre Odin je voyais les esclaves.
Par leurs clameurs nous étions insultés.
Je fonds sur eux ; la foudre est moins rapide.
Leurs premiers rangs s'ouvrent épouvantés,
Et déjà fuit l'avant-garde timide.
Viennent alors leurs légers escadrons,
Qui sans combat tout-à-coup se séparent,
Et de mon camp facilement s'emparent ;
Mais devant moi restent leurs bataillons.
Qu'importe un camp, un poste, une montagne ?
Il faut au brave une rase campagne.
Là vos héros long-tems ont combattu ;
Là ma valeur fut souvent indiscrète.
J'aurais dû vaincre, et ne suis point vaincu.
Devant Oldar ma savante retraite

Digitized by Google

D'une victoire égale au moins l'honneur.
Mais je repars : Londre encore est tranquille ;
Au camp d'Oswald je serai plus utile ;
Je veux presser et guider sa lenteur. »
Oswald arrive, et saluant Elfride :
« Vous le savez ; refusant le combat,
A l'ignorant je paraissais timide.
Mais j'étais sourd aux clameurs du soldat.
Pendant la nuit, tandis que je sommeille,
On vient, on entre, et calme je m'éveille.
« Des deux côtés, me dit-on, les Danois
Passent le fleuve, et s'emparent du bois,
De ces marais, qui doivent nous défendre.
Qu'ordonnez-vous ?—Rien ; il faut les attendre. »
Nouveau murmure, et reproches nouveaux :
Entre mes mains ils plaignaient vos drapeaux.
Des officiers la jeune ardeur me presse ;
Des généraux le sourire me blesse ;
« Allez, leur dis-je, et sans moi combattez. »
Les imprudens volent des deux côtés.
Au pont je cours, et l'attaque est subite,
Là les brigands à grands pas s'avançaient ;
C'étaient Éric et sa nombreuse élite.
Déjà les morts sur les morts s'entassaient.
L'obscurité, le tumulte et la foule,
Des combattans égaraient la fureur.
Le pont s'ébranle, et dans les flots il croule.
De ce trépas je redoute l'horreur.
Une solive auprès de moi flottante
Aide et soutient mes pénibles efforts.

Digitized by Google

Du fleuve ainsi je regagne les bords.
Mais je réprime une audace imprudente :
A des périls que je n'approuvais pas,
A leur destin, qui sans doute est funeste,
J'abandonnai mes rebelles soldats.
Le pont perdu, que m'importe le reste ?
— Le lâche seul attaque dans la nuit,
S'écrie Althor ; mais du lâche on se venge.
Allons d'Engist renforcer la phalange. »
Oswald se tait, et lentement le suit.
A la valeur Engist joint la prudence,
A son repos il joint l'activité ;
Et dans un bois heureusement posté,
Il préparait sa longue résistance.
Pour l'attaquer, Harol de jour en jour
De ses soldats attendait le retour.
Ils arrivaient ; mais avide de gloire,
Il semble encor différer sa victoire.
Un seul penser l'occupe, c'est l'amour.
Il veut l'hymen, mais libre et sans alarmes ;
La résistance allume son courroux ;
Sensible et fier, il menace à genoux ;
D'Isaure il craint et fait couler les larmes.
Un jour enfin, près d'elle suppliant,
Et des refus bientôt impatient,
Calmant soudain sa naissante colère,
Les yeux long-tems attachés sur la terre,
En se levant il dit : « C'est trop prier,
C'est trop souffrir et trop s'humilier.
Quel long combat ! quel trouble dans mon ame !

Trouble honteux ! Pour qui ? pour une femme.
Il en est tems, Harol, reviens à toi.
Sur des lauriers tu recevrais la loi !
Isaure, ici je peux parler en maître ;
Je l'aurais dû, je le devrais peut-être ;
Mais vois l'excès de ma lâche bonté :
Quand j'ai des droits à ta reconnaissance,
Quand tes refus irritent ma puissance,
A tes attraits je rends la liberté.
J'étais tranquille, heureux, avant qu'Isaure...
Que maudit soit le moment cher encore
Où j'accueillis ta fatale beauté !
Porte bien loin, fille trop séduisante,
Ces yeux si doux, cette voix si touchante,
Ce front si pur, tout ce charme vainqueur ;
Va, la raison te chasse de mon cœur.
Gardes soumis, et toi, dont la sagesse
Avec amour instruisit ma jeunesse,
Erdal, je rends cette femme aux chrétiens.
Au camp d'Engist ouvrez-lui le passage,
Et respectez sa faiblesse et son âge :
Allez ; vos jours me répondent des siens. »
Ils sont partis ; et seul avec lui-même,
Il parle encore à l'ingrate qu'il aime,
Tantôt s'assied, tantôt marche à grands pas,
Et dans son cœur renaissent les combats.
De ses pensers l'inconstance redouble.
Il sort enfin pour apaiser ce trouble,
De tous côtés jette un vague regard,
Écoute à peine, et répond au hasard ;

Digitized by Google

Lent et sans but son pied distrait s'avance;
Il semble sourd à ce clairon guerrier,
Qui dans le camp signale sa présence;
Et quelquefois échappe à son silence
Le nom chéri qu'il voudrait oublier.
Plus triste encore il rentre dans sa tente.
« Scaldes, dit-il, venez; de mes aïeux
Répétez-moi les travaux glorieux,
L'honneur sévère, et la fierté constante.
Ne chantez point l'amour et ses langueurs :
Je hais l'amour; il avilit les cœurs. »
Ils commençaient, et leur brillant cantique
Du noble Harol disait la race antique.
« Scaldes, cessez votre hommage et vos sons,
Et qu'on me laisse à mes pensers profonds. »
Le doux sommeil qu'implore sa prière
Ne ferme point son humide paupière,
Son front penché s'appuyait sur sa main.
Mais tout à coup vaincu par le chagrin :
« Volez, dit-il à sa garde attentive;
Qu'Erdal ici ramène la captive. »
Le sage Erdal paraît en ce moment;
Harol pâlit, et le guerrier fidelle
Parle en ces mots : « Cette fille si belle
Au camp d'Engist s'avançait tristement.
Nous arrivions; timide elle s'arrête,
Ote le voile attaché sur sa tête,
Retient ses pleurs, dit : « Ton maître est fier,
Mais généreux, j'ose à sa bienveillance
Offrir ce don de la reconnaissance :

Digitized by Google

De ses vertus le souvenir m'est cher. »
Harol saisit et de sa bouche il presse
Le doux présent qui flatte sa tendresse:
De cette écharpe aussitôt décoré,
Il veut combattre au lever de l'aurore,
Hâte ses chefs qui sommeillent encore,
Et pour l'attaque il a tout préparé.
Auprès d'Engist, de ses valeureux frères
Isaure entend les louanges si chères.
Pour raconter leurs utiles exploits,
Du lâche Alkent les trahisons punies,
Wailte et Guerzel au trône anglais unies,
La renommée enfle toutes ses voix.
A ces Français, honneur des Rosecroix,
A des vainqueurs si grands et si fidelles,
Londre voudrait des dignités nouvelles.
Au rang des ducs et des princes vassaux
La sage reine élève ces héros.
Le peuple entier applaudit sa justice.
Le seul Althor, inquiet et jaloux,
De ces honneurs accuse le caprice,
Et son orgueil affecte des dégoûts.
Dans sa rigueur la belle Emma chancelle.
En écoutant ces récits imprévus,
Elle se perd dans ses pensers confus :
Trop tôt peut-être elle crut infidelle
Ce page aimé, si noble et si loyal;
Mais dans ses mains est le collier fatal;
Non, ce n'est point une fausse apparence,
Non, ce n'est point un injuste soupçon :

Digitized by Google

Pourtant son cœur, rebelle à sa raison,
Nourrit encore une vague espérance.
Blanche toujours conservant sa fierté,
Triste toujours dans sa feinte gaîté,
Au nom d'Albert de son trouble s'étonne,
Combat l'amour qu'il a trop mérité,
Et son dépit à peine lui pardonne
Tant de valeur et de fidélité.
Du camp d'Engist vers Londre marche Isaure.
De ce retour elle sent la douceur,
Mais elle garde un silence rêveur;
Libre et contente, elle soupire encore,
Et des regrets attristent son bonheur.
A ses pensers tandis qu'elle se livre,
Le jeune Harol, qui jure de la suivre,
Combat Engist retranché dans les bois.
Partout commande et retentit sa voix;
Partout il frappe, et partout l'escalade
Franchit enfin les rochers entassés,
Des houx piquans la verte palissade,
Et le rempart des chênes renversés.
Sur les mourans dont le monceau s'élève
Du long fossé le passage s'achève,
Dans la forêt aussitôt répandus,
Danois, Anglais, font un même carnage,
Et se cherchant, se frappant sous l'ombrage
Sur la bruyère ils tombent confondus.
Bleinheim, armé d'un épieu qu'il balance,
Du jeune Harol s'approchait en silence.
Il croit porter un coup inattendu,

Digitized by Google

Mais un regard d'épouvante le glace;
Et de la lance évitant la menace,
Le long d'un chêne au feuillage étendu
Il s'élançait; hélas! le fer aigu
Du dos au cœur sur la tige le perce.
Il pousse un cri, sa tête se renverse,
Et mort, au tronc il reste suspendu.
Plus loin Engist, calme dans le tumulte,
Sur les brigands et sans choix et sans fin
Appesantit sa redoutable main.
De Faralthon la voix rauque l'insulte.
Il va bien cher payer ces ris moqueurs.
Il se défend; un bras nerveux le presse;
Sur tout son corps pleuvent les coups vengeurs;
Il ne voit pas, en reculant sans cesse,
Un trou profond que recouvrent des fleurs;
Il tombe; Engist heureusement s'arrête,
Et l'autre échappe à ses regards surpris.
Mais du milieu des arbrisseaux fleuris
De ce Danois s'élève enfin la tête;
Et tout à coup le sabre étincelant
Va traverser sa tempe délicate,
Le front et l'œil, et le palais sanglant.
De ses amis le cri vengeur éclate;
Le fier Engist se retourne contre eux;
Harol accourt: essayant son courage,
Un jeune Anglais lui ferme le passage;
Et le Danois lève un bras vigoureux.
Timide Aslin, quelle pâleur subite!
Le fer pesant, qu'en fuyant il évite,

Digitized by Google

Tombe avec bruit sur un tronc sec et creux,
Et de ce tronc, dont le vide résonne,
Un autre Anglais, qui de crainte frissonne,
Sort, court, et vole; un caillou ramassé,
Qu'en souriant le vainqueur a lancé,
Frappe ses reins; étendu sur la terre,
Il feint la mort, et renonce à la guerre.
  Dans la forêt arrive en ce moment
La jeune Osla par l'effroi devancée;
Et sous ses coups la foule dispersée
De toutes parts fuyait rapidement.
Le dur Elfort, qui de loin la menace,
Lui dit : « Où donc s'égare ton audace?
Va dans tes bois chasser le renne et l'ours.
Crois-moi; retourne aux errantes amours. »
Il prolongeait sa harangue indiscrète :
Un coup adroit subitement porté
Brise ses dents, et sa bouche muette
Laisse échapper l'ivoire ensanglanté.
Aldan craint peu cette jeune guerrière.
Il se disait : « Je la veux prisonnière.
A ma victoire épargnons des regrets,
Et gardons-nous de blesser tant d'attraits. »
Parant les coups, timidement il frappe,
Et puis sourit; mais pareil à l'éclair
Le fer d'Osla bientôt surprend son fer,
Et de sa main l'arme incertaine échappe.
Sans espérance, il se retourne et fuit.
Le bras levé, l'héroïne le suit.
Du jeune Anglais une liane errante

Digitized by Google

Retient le pied; il tombe, et dit : « Osla,
Le coup mortel n'a rien qui m'épouvante;
Tu l'as pu voir; et si ma main trembla,
Ne pense point qu'elle craignît tes armes;
Non, j'admirais et j'épargnais tes charmes.
Tu dois punir ce vain ménagement. »
De l'héroïne alors trompant la vue,
Et méditant une attaque imprévue,
Un autre Anglais saisit son corps charmant,
Et dans ses bras le serre insolemment.
Son brusque effort de terre la soulève;
Mais aussitôt du pommeau de son glaive
A coups pressés elle frappe la main
Qui s'étendait sous la rondeur du sein.
La main sanglante à regret se retire,
Osla se tourne; Amsel épouvanté,
Et poursuivi par un bras irrité,
Fuyait en vain; mais la frayeur l'inspire :
Sur un grand orme aux longs rameaux flottans
Léger et souple il monte, et sans courage,
Aux yeux d'Osla qui le cherchent long-tems
Il opposait la branche et le feuillage.
Tel dans un arbre un timide écureuil
Sait du chasseur tromper le tube et l'œil.
Mais tout à coup l'aperçoit l'héroïne;
Il veut sauter sur la branche voisine;
Dans le passage une pierre l'atteint;
Soudain il tombe, et le glaive qu'il craint
S'est détourné sur la troupe ennemie :
Son insolence était assez punie.

Digitized by Google

Du brave Engist et du jeune Danois
Le long combat devenait plus terrible.
Tous deux hardis, mais prudens, mais adroits,
Ils s'opposaient un courage invincible.
Des yeux, du cœur, la pointe approche en vain :
L'art sait prévoir tout ce que l'art médite,
Des faux appels saisit le vrai dessein,
Et lit dans l'œil les ruses de la main ;
Aux coups parés la riposte est subite,
De nouveaux coups partent comme l'éclair ;
Le fer maîtrise et suit toujours le fer.
Lassés tous deux, ils respirent à peine.
Pour mieux combattre ils reprennent haleine,
Et ce repos est celui d'un instant.
Tandis qu'Harol vers la droite voltant
Trompait Engist qui s'élançait encore,
Sa lame au cœur eût percé ce guerrier ;
Mais d'une maille elle trouve l'acier,
Glisse, et de sang à peine se colore.
Des ennemis qu'Osla chassait toujours
La foule alors les pousse et les sépare.
Tous ces Anglais, que la frayeur égare,
Cherchent du bois les ténébreux détours.
Partout les suit la lance menaçante.
On les frappait dans les rocs caverneux,
Entre les joncs d'une onde croupissante,
Sous l'épaisseur des buissons épineux.
Devant Osla tout fuit et se disperse.
L'un après l'autre elle atteint et renverse
Eubal, Arnol, et Filthan, et Pardell.

Digitized by Google

L'un, délaissant le foyer paternel,
Et de l'hymen les voluptés tranquilles,
Cherchant au loin des maîtresses faciles,
Dans la licence et dans les jeux secrets,
De son épouse oubliait les attraits.
L'autre est constant, mais encore coupable :
Aux fruits mêlé, lorsqu'un nectar plus fin
Vient couronner la longueur du festin,
Sa voix commande et chasse de la table
L'aménité de ce sexe charmant,
De nos banquets noble et doux ornement.
Pardell affecte un langage sévère :
Il voile ainsi ses volages désirs;
Et sous trois noms parcourant l'Angleterre,
D'un triple hymen il n'a que les plaisirs.
En vain dans Londre une amante l'appelle,
Il tombe aussi l'injurieux Filthan,
Qui, sur le port, et dans un vil encan,
Avait vendu son épouse fidelle.
De toutes parts les Anglais sont vaincus.
Du bois chassés, ils passent dans la plaine.
D'un escadron la présence soudaine
Hâte leur fuite; ils courent éperdus.
Sans espérance Engist combat encore.
Sur un coursier qu'un panache décore,
Et qui bondit impatient du frein,
A ses regards s'offre le fier Oldin.
« Ciel! dit l'Anglais rougissant de colère,
De mes trésors ce Danois est chargé.
Je reconnais de l'aïeul de mon père

Le casque épais que la rouille a rongé,
Les larges gants et le long cimeterre.
Mais quoi ! voilà l'étalon vigoureux,
De mon haras la gloire et l'espérance !
Je le vois trop; de ce brigand heureux
La main pilla mes châteaux sans défense.
Quel prompt galop ! du léger aquilon
Cet autre vol dépasse la vitesse.
Comment l'atteindre ? ici par quelle adresse
Reconquérir mon brillant étalon ? »
A peine il dit, Oldin sur lui s'élance,
Mais il évite et le choc et la lance.
L'autre ébranlé, sur la selle incertain,
Et qu'animait le regard de sa troupe,
S'arme du glaive; Engist trompe sa main;
Légèrement il saute sur la croupe;
Et le Danois, d'un bras nerveux poussé,
Est aussitôt sur l'herbe renversé.
Joyeux alors et toujours intrépide,
Partout l'Anglais appesantit son bras,
Frappe les siens dans leur fuite timide,
Et le vainqueur qui vole sur leurs pas.
Il brave Harol, il brave le trépas.
Mais dans l'instant où, retournant la tête,
Il franchissait un fossé large et creux,
Le coursier tombe; ennemi généreux,
Le jeune Harol subitement s'arrête :
« Va, digne chef et soldat valeureux,
Va, le héros n'est pas toujours heureux. »
Laissant Engist, rapidement il passe;

Et les vaincus que son glaive menace,
Pour échapper, cherchent les puits profonds,
Des arbrisseaux les touffes solitaires,
Les prés touffus, les épaisses fougères,
Et la hauteur des flottantes moissons.
Devant Osla court la foule timide;
Mais du tropique ainsi l'oiseau rapide,
Au bec de rose, au plumage de lis,
Du roc natal quittant la cime aride,
S'élance au loin sur les flots applanis;
Et de ces flots si la faim qui le presse
Voit s'élever le peuple ailé des mers,
Vif et brillant il poursuit sa vitesse,
Et le saisit égaré dans les airs.

FIN DU CHANT DIXIÈME.

Digitized by Google

CHANT ONZIÈME.

Forêt enchantée; Raoul détruit l'enchantement, et marche vers Londre à la tête des guerriers qu'il a délivrés. Les Danois sous les murs de cette ville. Mort d'Olfide et de Jule.

D'Osla toujours Charle suivait la trace.
Dans l'épaisseur d'une vaste forêt,
Lent et pensif l'imprudent s'égarait.
Là de Crodo l'adresse le menace;
Là tout chrétien court un double danger.
Dans ce beau lieu dont la paix est fatale,
Et qu'enchanta la puissance infernale,
Errait aussi le valeureux Roger.
Raymond y cherche une amante chérie.
Et ces Français arrivant de Neustrie,
Que dans les champs Éric a dispersés,
Par le destin vers ce piége poussés,
Vont oublier la lointaine patrie.
Déjà livrés à de vagues désirs,
Heureux déjà du rêve des plaisirs,
Séparément ils marchent sous l'ombrage.
Paulin d'abord trouve un riche village.
Le sol fécond n'y veut qu'un doux labeur;
Des toits épars la rustique élégance,
Et des jardins la riante abondance,
De l'habitant annoncent le bonheur.
Paulin s'écrie : « O fortune sévère!

Digitized by Google

Si tu donnais à ma longue misère
Ce clos étroit, ces pampres en berceau,
Ces fruits divers, et ce réduit modeste....
— Ils sont à toi; dit une voix céleste. »
Surpris il entre, et possesseur nouveau,
Libre et content dans cet humble domaine,
Sans souvenir de la guerre lointaine,
Heureux enfin, sûr de l'être toujours,
Et commençant de tranquilles amours,
A tant de biens son cœur suffit à peine.
Mais du village arrive le seigneur :
De ses vassaux le respect l'environne;
Seul il commande, et punit ou pardonne,
Et la fierté se mêle à sa douceur.
A ce pouvoir qu'affermit la richesse
Paulin jaloux compare sa faiblesse.
« Pourquoi, dit-il, tant d'inégalité ?
Pourquoi des biens cet injuste partage ?
Repos trompeur! ô vaine liberté!
L'obéissance est encor l'esclavage. »
Il soupirait; de son cœur agité
Fuit ce bonheur qu'à peine il a goûté.
La voix lui dit : « Le ciel entend ta plainte.
Quitte ces lieux; dans la prochaine enceinte
Tu seras riche et seigneur à ton tour. »
Il marche donc vers cet autre séjour;
Et là sourit sa vanité chagrine.
A son aspect, le villageois s'incline.
Vers le donjon conduit pompeusement,
De ses vassaux il reçoit le serment.

Digitized by Google

Pour confirmer sa dignité nouvelle,
Du suzerain un message l'appelle.
« Qu'ai-je entendu? dit-il alors; eh quoi!
Toujours des rangs et toujours des hommages!
D'un maître encor subirai-je la loi?
Soumis lui-même à ces honteux usages,
Le suzerain gémit ainsi que moi.
Voix protectrice, ordonne, et je suis roi. »
Charle plus loin reçoit un diadème.
Environné de ses nombreux sujets,
Suivi des grands, élevé sous le dais,
« Peuple, dit-il, l'autorité suprême
Est l'œil ouvert, le bras levé des lois :
Pour commander, l'injustice est sans droits.
On le sait trop; dans ses désirs flottante,
L'obéissance est souvent mécontente;
Souvent aussi le pouvoir est jaloux.
Qui voit l'écueil, évite le naufrage :
Peuple, je dois achever votre ouvrage :
Par vous je règne, et régnerai pour vous. »
A son serment il fut trop peu fidelle;
Il s'enivrait de sa grandeur nouvelle;
L'ambition s'alluma dans son cœur,
Et son orgueil fut son premier flatteur.
Un lâche encens achève son délire;
Il s'arme, il part, du monde il veut l'empire;
Jaloux rival des guerriers renommés,
Seul il va rendre aux peuples alarmés
Tous ces héros, ces sanglans Alexandres,
Dont le passage effrayant les regards,

Digitized by Google

Laisse après lui des cadavres épars,
La pâle faim, le silence, et des cendres.
Mais le prestige a trop long-tems duré :
Sujets, pouvoir, flatteurs, pompe guerrière,
Tout disparaît; sous les bois égaré,
Il entre enfin dans l'enceinte dernière.
Fantasmagor y retient prisonnier
L'essaim nombreux qu'a vaincu son adresse,
Et sans rigueur il lui fait expier
Le vain plaisir d'un instant de faiblesse.
L'enceinte vaste où cet essaim se presse
De la raison est l'unique séjour.
Là de la vie on reconnaît le songe;
Des voluptés là cesse le mensonge;
Là plus de soins, d'ambition, d'amour.
Et ce beau lieu sans doute, si paisible,
Aux passions toujours inaccessible,
Où la sagesse épure enfin les cœurs,
Où tout est bien, où jamais rien ne change,
Où sans désirs, sans projets, sans erreurs,
L'homme étonné tout à coup, devient ange,
Du vrai bonheur est l'asile? Hélas! non;
C'est de l'ennui la tranquille prison.
Roger, perdu dans le bois solitaire,
Arrive enfin sous les berceaux fleuris.
Fraîche et riante, une jeune bergère
S'offre aussitôt à ses regards surpris.
L'herbe et la fleur composent sa parure;
Sur les contours dont la forme est si pure
Un léger voile est à peine jeté.

Digitized by Google

A cet aspect, le Français agité,
Des doux désirs sent la flamme naissante.
Mais d'Edgitha l'image est plus puissante.
Il fuit, fidelle à ses chastes appas,
Et du bosquet il s'éloigne à grands pas.
D'autres dangers attendent sa jeunesse.
D'un pavillon l'élégante richesse
Frappe ses yeux; il entre l'indiscret.
De la beauté c'est l'asile secret.
Sur des coussins d'une pourpre éclatante,
Où brille l'or d'une frange flottante,
Se réveillait, après un court sommeil,
Une inconnue au visage vermeil,
Au sein de neige, au regard vif et tendre,
Et dont la main, qui tombe mollement,
Semble s'offrir au baiser d'un amant.
Son doux silence est facile à comprendre.
Pour le Français quel périlleux moment!
Le nom chéri que sa bouche répète
Lui rend la force, et prévient sa défaite.
Honteux il sort, sans baiser cette main,
Et des soupirs le rappellent en vain.
Dans la forêt il marchait en silence.
Bientôt pour lui s'ouvre un vaste jardin.
D'un pas léger une fille s'avance.
Sa grace est vive et son sourire est fin;
De ses cheveux tombe et flotte l'ébène;
Dans ses yeux noirs petille la gaîté.
Le lin si clair qui voile sa beauté,
Et que des vents agite encor l'haleine,

Digitized by Google

A ses attraits laisse la nudité.
Jeune Roger, ta constance chancelle.
« Suis-moi, lui dit cette amante nouvelle.
Ton Edgitha peut-être en ce moment
De ton rival écoute le serment. »
Au nom sacré, Roger confus s'arrête;
Et maîtrisant d'infidelles désirs,
Il fuit encor, sans retourner la tête;
Mais son triomphe est mêlé de soupirs.
Il voit plus loin la beauté douce et lente :
Dans ses yeux bleus est l'humide langueur;
Dans son maintien est la grace indolente;
Sa voix voilée arrive jusqu'au cœur;
La volupté comme elle doit sourire;
Comme elle encor la volupté soupire;
La volupté rougit son front charmant,
Et de son sein presse le mouvement.
Roger se trouble, et sa constance expire.
Mais son bonheur ne dura qu'un seul jour.
Né du plaisir, l'ennui vengea l'amour.
« Quoi? disait-il, toujours les tristes craintes,
Les vains soupçons, les sermens et les plaintes
Le sentiment n'a-t-il donc que des pleurs? »
Il part; Crodo, prolongeant ses erreurs,
Vers le jardin lentement le ramène.
Déjà vaincu le Français entre à peine,
La jeune fille a volé près de lui.
Autre bonheur suivi d'un autre ennui.
« La gaîté vive un instant peut séduire,
Se dit bientôt le volage Roger;

Digitized by Google

Mais elle annonce un cœur froid et léger.
L'amour sourit, et connaît peu le rire. »
Du pavillon il reprend le chemin.
Là triomphait sa jeunesse amoureuse.
Le premier jour fut rapide et serein.
Mais l'inconstance est rarement heureuse.
« Pourquoi, dit-il, ce riche ameublement,
La pourpre et l'or, les feux du diamant,
Et de ces lits l'incommode parure?
L'art, toujours l'art, et jamais la nature!
Ce vain éclat refroidit le désir :
C'est sur des fleurs que s'assied le plaisir. »
Il revient donc au bosquet solitaire
Où l'attendait l'amoureuse bergère.
Mais au plaisir succède la froideur.
« Non, disait-il, le langage du cœur
Ne suffit pas à celle qui veut plaire.
L'amour s'endort dans la tranquillité;
Pour l'éveiller, l'esprit est nécessaire.
Adieu les fleurs et l'ingénuité. »
Raoul, Albert, plus constans et plus sages,
Erraient aussi sous ces vastes ombrages.
Ils échappaient aux piéges tentateurs,
Marchaient toujours, et jusque-là vainqueurs,
Entraient enfin dans l'enceinte dernière
Où languissait la foule prisonnière.
Charle, Raymond, et tous les Neustriens,
Que retenaient de magiques liens,
Des passions y regrettent l'empire.
Voyant Raoul, chacun fuit et soupire.

Digitized by Google

Devant lui s'ouvre un temple spacieux,
Dont la richesse éblouissait les yeux.
Un long rideau cache le sanctuaire.
Sans crainte il entre, et précède son frère.
Là sur son trône est un sexe charmant;
C'est-là qu'on trouve un sûr enchantement,
Les jeux divers, les pinceaux et la danse,
Le luth sonore et les chants amoureux,
Du sentiment la naïve éloquence,
Le goût sans art, du cœur les mots heureux,
Des entretiens la finesse rapide,
La gaîté sage et la raison timide.
O des talens noble séduction!
O de l'esprit qui lui-même s'ignore,
Et que toujours l'imagination,
Toujours la grace adoucit et colore,
Charme plus vrai, plus sûr, plus noble encore!
Crains, jeune Albert, ta vive émotion.
L'amour constant te commande la fuite.
A ces beautés dont le sourire invite
Dérobe-toi; pars; déjà dans ton cœur
Blanche murmure accusant ta lenteur.
Il fuit : Raoul de lui-même plus maître,
Par ses chagrins plus distrait, et peut-être
Par le dépit contre ce sexe armé,
Calme son cœur un moment alarmé,
Franchit l'enceinte, et dans le sanctuaire,
Que des flambeaux le jour pieux éclaire,
Il entre seul. Voilà sur son autel,
Où toujours fume un encens solennel,

Digitized by Google

Le dieu saxon sans nuage et sans voiles ;
Son pied vainqueur presse un monstre marin ;
Son front est jeune et son regard serein ;
Ses blonds cheveux sont couronnés d'étoiles ;
Et de sa main semblent tomber des fleurs.
Frappez, Raoul ! mais la prêtresse en pleurs
Soudain paraît ; il recule, frissonne,
Et jette un cri : « Ciel ! Emma dans ces lieux ?
Un vain prestige abuse-t-il mes yeux ?
—Viens, répond-elle ; une Emma t'abandonne ;
Qu'une autre Emma te console.—Jamais ! »
Prêt à frapper, il marche ; la prêtresse,
Entre ses bras le retient et le presse.
Voilà, pour lui, les vrais dangers : ces traits,
Cet abandon, ces plaintives alarmes,
Ces yeux si beaux et noyés dans les larmes,
Ce long sopha qu'éclaire un faible jour,
Ces bras tendus, ce voile qui s'entr'ouvre,
L'albâtre pur qui s'enfle et que recouvre
Un lin flottant, ce désordre d'amour,
De ce regard la langueur caressante,
Et dans les pleurs la volupté naissante,
Tout de Raoul allume les désirs,
Tout des désirs favorise l'ivresse,
Tout à ses yeux embellit la prêtresse,
Et tout promet le mystère aux plaisirs.
Il veut parler, et sa voix altérée
Murmure à peine un timide refus.
Déjà plus faible, incertain et confus,
Il cherche en vain sa raison égarée.

Digitized by Google

D'Emma si belle et toujours adorée
Voilà les traits ; mais par son cœur instruit,
De la constance il recueille le fruit;
Aux voluptés tout à coup il échappe,
Le fer en main, court à l'idole, et frappe;
L'idole tombe, et le charme est détruit.
Autel, flambeaux et prêtresse, tout fuit.
De la forêt cesse alors le prodige.
La tendre Emma qu'abuse un long prestige,
Sur le collier fixait encor ses yeux :
Il disparaît tout à coup, et loin d'elle
Son jeune ami sent à son sein fidelle
Se rattacher ce gage précieux.
Tous les Français que le héros délivre,
De leur faiblesse étonnés et punis,
A ses côtés sont bientôt réunis.
Dans les combats ils brûlent de le suivre.
Charle et Raymond, consolés et rians,
Lui racontaient leur chute qu'il ignore.
Vers Londre il court; des messagers encore
Viennent hâter ses pas impatiens.
Ils lui disaient : « L'Anglais n'a plus d'asile.
Londre chancelle, et voit sous ses remparts
Des ennemis les sanglans étendards.
La reine ordonne, et sa voix est tranquille.
Éric, Oldar, aux portes de la ville,
Ont su franchir la lice et le fossé.
Le premier mur est déjà renversé.
Ces fiers Danois, couverts d'un toit mobile,
Sapent les tours, des portes à grands coups

Digitized by Google

Brisent les gonds et les larges verroux.
La longue échelle entre leurs mains est prête.
Un trait certain renverse le guerrier
Qui sur le mur ose élever sa tête.
L'ombre des nuits, les vents et la tempête,
N'arrêtent point cet assaut meurtrier.
Les ennemis que le sort favorise,
Ont de leur flotte étonné la Tamise.
Au pied des murs son onde les conduit.
Là leur effort tente aussi le passage.
Sur les vaisseaux leur audace a construit
Ces autres tours, de l'art nouvel ouvrage,
Dont la hauteur, menaçant nos remparts,
S'élève encore, et dont le triple étage
Vomit sur nous les pierres et les dards.
C'est là qu'Harol, ce fils de la victoire,
Lève son front déjà brillant de gloire.
Ses traits, son port, avertissent les yeux;
Partout présent, il est fier et tranquille;
Et le premier sur la planche fragile
S'élancera ce jeune audacieux. »
Raoul leur prête une oreille attentive.
Un cri lointain annonce les Danois.
De tous côtés des tremblans villageois
Se dispersait la troupe fugitive.
Jule arrêtait les avides soldats
Qui du couvent méditaient le pillage.
Leur nombre en vain fatigue son courage;
Devant leurs coups il ne recule pas.
Dans ce moment, languissante et timide,

Digitized by Google

Sur le balcon paraît sa chère Olfide,
Elle sourit, et vers lui tend ses bras.
« Ange propice, ange heureux, disait-elle,
Tu viens reprendre une épouse fidelle.
Attends, je vole. » Elle avance et soudain
Se précipite : il la voit, il chancelle,
Tombe au milieu de la troupe cruelle,
Et de Sidlor le frappe encor la main.
O du destin puissance inexorable !
Du ciel muet sagesse impénétrable !
Que tu vends cher, impitoyable Amour,
Ton faux sourire et tes faveurs d'un jour !
Raoul arrive, et triomphe sans peine :
Son premier coup a renversé Sidlor.
Sans mouvement, mais respirant encor,
Jule est porté dans la ferme prochaine.
Son jeune front, si fier dans les combats,
Garde long-tems la pâleur du trépas.
Mais un soupir, une plainte affaiblie,
Annonce enfin son retour à la vie.
Bientôt ses yeux se rouvrent à regret.
Tenant ses mains, une femme pleurait;
Elle écoutait son douloureux murmure :
« Elle n'est plus? Parlez. Silence affreux !
Olfide ! Olfide ! et tu vis, malheureux ! »
Le tems et l'art guériront sa blessure;
Mais qui pourra consoler son malheur?
Soins superflus ! la mort est dans son cœur.
Il a pourtant rappelé son courage;
Au monastère il dirige ses pas;

Et devant lui paraissent des soldats.
« Que voulez-vous ? — Raoul à son passage,
Dit l'un d'entre eux, ici nous a laissés.
Les étrangers ont conquis l'Angleterre ;
De Londre enfin les murs sont menacés ;
Que peut ici votre bras solitaire ?
Soldats français, à vos ordres soumis,
Nous vous suivrons. — Eh bien, braves amis,
Dans les combats je mourrai pour Elfride.
Mais attendez : à la tombe d'Olfide
Je dois les pleurs, les adieux d'un époux ;
Un seul moment, et je pars avec vous. »
Au monastère il se traîne, il arrive.
Dans cet instant la piété plaintive
Offrait au ciel le cantique des morts.
A ces accens, Jule tremblant s'arrête ;
Un long frisson agite tout son corps.
Il marche enfin, faible, penchant sa tête,
Du temple ouvert il a franchi le seuil,
Et ses regards tombent sur le cercueil.
Son désespoir est muet et tranquille.
L'infortuné, près du corps immobile
Qu'un voile saint dérobait à ses yeux,
Pâle s'assied, étend sa main timide,
Lève à demi ce voile, nomme Olfide,
Tombe, et déjà la rejoint dans les cieux.

FIN DU CHANT ONZIÈME.

Digitized by Google

CHANT DOUZIÈME.

Londre prise d'assaut; valeur brillante d'Harol. Hors de la ville, Charle et Raymond combattent la troupe d'Osla. Humanité d'Harol; fureur d'Éric et d'Oldar; Roger, Dunstan, Engist, Oswald, Althor; Harol force l'entrée de la tour; Emma, Blanche, Elfride, et Isaure; Harol fait suspendre le carnage; Éric et Oldar refusent d'obéir; Raoul et Albert arrivent, combattent et tuent ces deux chefs. Hors de la ville, les Danois sont vaincus; Raymond retrouve Aldine; Charle et Osla. Sort de Raoul, d'Albert, et d'Harol.

Raoul, Albert et leur troupe nouvelle,
De Londre enfin découvrent le rempart.
Pour le défendre ils accouraient trop tard.
Au jeune Harol la victoire est fidelle.
Les dards pleuvans, la planche qui chancelle,
N'étonnent point son intrépidité;
Et de ce pont que l'audace a jeté,
Dans les créneaux le premier il s'élance.
En arrivant, sa redoutable lance
Punit Althor dont la témérité
L'avait déjà de la voix insulté.
Les siens alors, qu'anime son courage,
De tous côtés forcent l'étroit passage.
D'autres encor s'élancent des vaisseaux.
Forts et nombreux, nourris dans le carnage
En pelotons leur foule se partage,
Frappe, renverse, et le long des créneaux
Le sang anglais déjà coule à grands flots.

Digitized by Google

De ce rempart, qu'en vain leurs bras défendent,
Les uns dans l'onde étaient précipités ;
En résistant les autres sont jetés
Dans les jardins qui sous les murs s'étendent,
Et que peut-être eux-mêmes ont plantés.
Harol, qui court et dans les rangs circule,
Échauffe encor ce combat inégal.
Partout son œil cherche un digne rival;
Mais des Anglais la crainte enfin recule
Et dans leur fuite ils entraînent Oswal.
Fangeux, infects, et respirant à peine,
Mille Danois commandés par Oslin,
Sortent alors de l'égoût souterrain
Qui se prolonge et finit dans la plaine.
A leur aspect le faible citadin
Fuit éperdu, levant au ciel sa main ;
Et des autels sa peur cherche l'asile.
Il a cru voir tous les anges pervers,
Noirs et hurlans, s'échapper des enfers.
Mais ces Danois des portes de la ville
Vont attaquer les défenseurs surpris.
Les assiégeans, qu'avertissent leurs cris,
Livrent bientôt un assaut plus terrible.
Le fier Dunstan, jusqu'alors invincible,
Péniblement soutient ces deux combats.
A l'autre porte, Engist à ses soldats
Reproche en vain leur faible résistance :
Le double choc fatigue leur constance ;
Par un miracle ils se disent vaincus.
Au haut des murs, sur les Anglais timides

Courent Harol et ses guerriers rapides ;
Et du rempart les voilà descendus.
Mais hors des murs, de la jeune guerrière
Se déployait le bataillon nombreux.
Elle aperçoit sur le chemin poudreux
Des Rosecroix la flottante bannière.
Raoul craignant un funeste retard :
« Charle et Raymond, je sais votre vaillance ;
De mes soldats retenez une part,
Et combattez l'ennemi qui s'avance. »
Parlant ainsi, malgré les traits lancés,
Vers le rempart il marche à pas pressés.
Charle commence une lutte acharnée,
Des deux côtés par le cri menaçant.
Soudain la mort saisit en rugissant
Sa faux terrible et de palmes ornée ;
Partout errante elle frappe sans choix,
Et le Français tombe auprès du Danois :
De leurs amis le pied sanglant les presse.
Raymond, songeant à sa jeune maîtresse,
Qui dans les fers peut-être gémissait,
Tel qu'un lion dans les rangs s'élançait.
Charle est voisin de la belle étrangère,
Et quelquefois se rencontrent leurs yeux ;
Ce prompt regard, sans doute involontaire,
Anime encor leurs bras audacieux.
Mais il la voit bientôt enveloppée,
Et de vingt coups en même temps frappée.
Il vole : « Amis, laissez à ma valeur
De ce combat le péril et l'honneur. »

Digitized by Google

Ainsi son ordre éloigne ses soldats ;
Et des Danois la cohorte voisine
Vient aussitôt entourer l'héroïne :
Sur eux alors il détourne son bras.
Pendant ce tems, dans la cité vaincue
Entrait Harol suivi de ses drapeaux.
Le front levé s'avance le héros ;
Devant ses pas court la foule éperdue.
Sur son chemin il reconnaît Oswal
Qui défendait, froidement intrépide,
Le pont jeté sur une onde limpide
Qu'à la Tamise emprunte un long canal.
« N'affecte point un courage inutile,
Dit le Danois ; évite un sûr trépas.
Le ciel prononce ; il m'a livré la ville ;
Fuis donc ; ta mort ne la sauverait pas. »
Il parle en vain ; l'Anglais est immobile ;
Et le vainqueur, qu'enflamme le courroux,
Déjà sur lui précipite ses coups :
Rien n'ébranlait sa fermeté tranquille.
Toujours il pare, et toujours il attend,
Pour attaquer, un favorable instant.
Le sang qui coule est le sien, il l'ignore.
Sur ses deux pieds il s'affermit encore.
Le fer enfin que lève sa lenteur
Sur l'autre glisse, et la lame guerrière
Tranche à regret le chanvre protecteur,
Du pont étroit seule et faible barrière.
Au même instant par le Danois poussé,
Dans l'onde claire il tombe renversé.

Digitized by Google

Postés plus loin près d'un vaste édifice,
Des imprudens osent lancer leurs dards,
Et du vainqueur provoquent les regards.
« Frappons, dit-il, la vengeance est justice. »
Sur eux il court : par son glaive pressés,
De toutes parts ils fuyaient dispersés.
Aussi léger, il vole sur leur trace.
Au loin sa voix retentit et menace.
Mais dans l'enceinte il entre; quels objets!
Là sont la mort, les douleurs, et la paix.
Sur cette paille où gémit la souffrance,
Plus d'ennemis, d'Anglais ou de Danois;
Des hommes seuls; tous ont les mêmes droits;
Et la pitié, les soins, et l'espérance
Également entourent leurs grabats,
Également ils ferment leur blessure,
Ou sur leur bouche apaisant le murmure,
Également consolent leur trépas.
Un sexe faible, orné de tant de charmes,
Né pour les jeux et pour les douces larmes,
Qu'en soupirant réclament les amours,
Au malheureux prodigue ainsi ses jours.
Harol surpris garde un pieux silence,
Et sur le seuil son pas est arrêté.
Il contemplait l'active bienfaisance,
Pure, et semblable à la Divinité.
« Sortons, dit-il à sa troupe soumise;
Oui, des douleurs respectons le repos,
Et la beauté qui ferme les tombeaux,
Et la vertu près de la mort assise. »

Digitized by Google

Éric, Oldar, furieux et sanglans,
N'épargnent point les citoyens tremblans.
Au même lieu leur double fer les chasse.
Femmes, enfans, vieillards, tous à la fois,
Poussant des cris, couvrent l'immense place :
Ici la tour, là le palais des rois,
Un temple à droite, à gauche un monastère,
Peuvent au glaive un moment les soustraire.
Sous un seul toit on avait entassé
Des champs lointains la richesse nouvelle ;
Et l'habitant, d'un siége menacé,
Ne craignait plus la famine cruelle.
Vers cette enceinte Éric suit les vaincus.
Nouveau combat ; dans cet étroit espace,
Anglais, Danois, montrent la même audace.
Dans la mêlée ils tombent confondus
Sur les présens qu'a prodigués la plaine,
Sur les éclats des muids au large flanc,
Le lait durci qui roule dans le sang,
Les fruits épars et que le pied promène,
Les vins divers échappés à longs flots,
Et le trésor des gerbes en monceaux,
Ou que des vents avait broyé l'haleine.
Oldar poursuit sous de rians berceaux,
L'Anglais tremblant qui recule sans cesse.
Là, dans ses jours de fête et de repos,
D'un peuple heureux éclate l'allégresse.
Il y trouvait l'amitié, les festins,
Les jeux, la danse, et les bruyans refreins.
Mais aujourd'hui l'impitoyable guerre

Parcourt ces lieux au plaisir consacrés.
Dans les jardins les vaincus égarés
Trouvent partout le sanglant cimeterre.
Le jeune Amsel expire lentement
Sous le bosquet où sa longue tendresse
Hier enfin obtint de sa maîtresse
L'aveu timide et l'amoureux serment.
Souvent encor, malgré son indigence,
De quelques fruits composant un repas,
Là Théolbert aux jeux de l'innocence
De ses deux fils associait l'enfance :
Près du gazon, qui de leurs derniers pas
A conservé les empreintes fidelles,
L'atteint alors le tranchant coutelas,
Et de ses yeux que ferme le trépas
On voit couler des larmes paternelles.
Dans le parterre en ovale tracé,
Pour l'arbalète un long mât fut dressé.
Sur le sommet la colombe timide
Offrit souvent à la flèche rapide
Un but lointain et rarement touché.
Là d'Odilon a triomphé l'adresse.
C'est là qu'il fuit : de ce mât rapproché,
Il se détourne, et son trait décoché
Arrête Oslin dont la course le presse :
Le fer luisant dans l'œsophage entré,
Passe et ressort de sang tout coloré.
Oldar accourt : trop fier de sa victoire,
L'Anglais espère et tente une autre gloire;
L'arme brisée échappe de sa main;

Digitized by Google

Tirant son glaive, il reculait en vain ;
Jusqu'aux sourcils la hache ouvre et sépare
Son jeune front éclatant de blancheur ;
Poussant un cri de mort et de douleur,
Soudain il tombe, insulté du barbare,
Auprès du mât où l'hymne et la fanfare
Avaient trois fois chanté son nom vainqueur.
Sur Égilan Oldar se précipite.
L'Anglais combat, incapable de fuite.
Fils généreux, ses travaux renaissans,
Ses tendres soins, retenaient à la vie
Un père infirme, une mère affaiblie
Par le labeur, la misère, et les ans.
Dans ce jardin quelquefois il les guide,
Soutient leurs pas chancelant et timide,
Et sur la pierre étendant son manteau,
Il les confie à ce siége nouveau.
Il leur présente un propice breuvage,
Dont la chaleur ranime le vieil âge ;
Sa voix enfin, sa facile gaîté,
Rend à leurs fronts quelque sérénité.
Mais du Danois la hache meurtrière
L'a renversé sur cette même pierre,
Où ses parens ne reviendront jamais.
Voilà la guerre et ses brillans forfaits.
Au sort enfin obéit le courage.
Dunstan, Engist, que la flèche a blessés,
En combattant sont bientôt repoussés,
L'un vers le temple, où les cris de la rage
S'entremêlaient aux gémissantes voix,

L'autre au séjour qu'embellirent les rois,
Et que dévaste un avide pillage.
Plus loin Roger signale sa valeur.
Dans la forêt s'il fut trop peu fidelle,
Il sait du moins réparer son erreur;
Et, méritant une écharpe nouvelle,
Du monastère il est le défenseur.
Sa jeune amie a fui dans cet asile,
Où solitaire, aux marches de l'autel,
La piété levant ses mains au ciel,
Dans sa frayeur est encore tranquille :
Au Dieu puissant, son unique recours,
Elle abandonne et son sort et ses jours.
Humiliés de leur chute dernière,
Et ranimant leur audace guerrière,
Dans un combat qui leur sera fatal
Devant la tour Althor soutient Oswal.
Harol paraît; son fer inévitable
Brise le fer de l'immobile Anglais,
Qui sur ses pieds semblait inébranlable.
D'un second coup il fend son casque épais.
Oswal pâlit, et faible sans blessure,
Perdant ses sens, il tombe sur le seuil.
De son ami l'incorrigible orgueil
Laisse échapper la menace et l'injure.
Il descendait d'un pas impétueux
De l'escalier les degrés tortueux;
D'Harol qui monte il veut fendre la tête;
En s'écartant, Harol trompe le fer,
Qui tombe en vain et ne tranche que l'air;

Digitized by Google

Sa main nerveuse en même temps arrête
La main tendue et menaçante encore;
Sur les degrés roule aussitôt Althor.
Le Danois monte, entouré d'une escorte,
Et du salon il renverse la porte.
Il croit trouver les braves de la cour;
Son cimeterre étincelle et menace;
Sur son front jeune alors brillaient l'audace,
Les fiers combats, la victoire et l'amour;
Mais que voit-il? sans crainte et sans défense,
La belle Emma que pâlit le chagrin,
Montre au vainqueur un visage serein,
Et de Raoul se reproche l'absence;
A son aspect, de Blanche la fierté
Rougit et garde un silence irrité;
Entre les deux, la noble et sage Elfride,
Dans le malheur sans effort intrépide,
Tient un poignard contre son sein tourné;
Sur elle il fixe un regard étonné;
Mais dans les yeux de la charmante Isaure
Il voit l'amour, le reproche, l'espoir;
C'est là qu'il lit et chérit son devoir;
C'est là qu'il sent des vertus qu'il ignore.
« Fidelle Erdal, dit-il, point de lenteur;
De mes soldats arrête la valeur.
Dans un instant je descendrai moi-même.
Attendez tous ma parole suprême :
Elle voudra ce qu'ordonne l'honneur.
Mais sur la place impatiens arrivent
Éric, Oldar, et leurs brigands les suivent.

Digitized by Google

« Quoi ! disent-ils ; Harol, passant ses droits,
Dans leur triomphe arrête les Danois !
Nous, lâche Erdal, nous voulons des richesses
Londre au pillage, et les jeunes princesses.
Braves amis, venez, forçons la tour :
D'Harol peut-être a lui le dernier jour. »
Voici Raoul et son valeureux frère ;
Légers, brillans, précipitant leurs pas,
Ils devançaient leurs fidelles soldats.
A leur aspect, l'Anglais encore espère,
Et de sa bouche échappe un cri discret.
Des deux Danois la bruyante colère
Pour ce combat se détourne à regret.
Éric avance, et la pointe acérée
Va de Raoul percer le vêtement;
Le don si doux qu'il paya chèrement
Préserve seul sa poitrine effleurée ;
Et sur son sein d'Emma bientôt les yeux
Verront flotter ce gage précieux.
Éric redouble, et sa lame est trompée,
Et du Français atteint la prompte épée.
Terrible alors, de sa gloire jaloux,
Il précipite et rapproche ses coups :
Un glaive adroit rapidement les pare.
De rage en vain pâlissait le barbare.
En reculant, son adversaire alors
Baisse le bras, et découvre son corps ;
Ainsi la ruse à la valeur est jointe.
Elle triomphe, et le crédule fer,
Pour le percer, part semblable à l'éclair :

Digitized by Google

De sa main gauche il détourne la pointe,
Qui toutefois déchire cette main,
Et sans effort l'acier qu'il tend soudain
Va traverser ce muscle solitaire,
Plus délicat, plus vivant que le cœur,
Organe heureux qu'avertit et resserre
L'étonnement, la joie, ou la douleur.
Oldar levait sa hache infatigable.
Albert l'évite, et l'arme redoutable,
Qui sans frapper descend rapidement,
Échappe et vole; Albert à l'instant même
Perce le bras étendu vainement.
L'affreux Oldar de fureur écumant
Sur lui se jette en hurlant le blasphème,
Saisit son fer qu'il rompt, saisit son corps,
Et le renverse après de longs efforts;
Mais l'entraînant dans sa chute prévue,
L'adroit Français tombe sur le Danois.
Trois fois il roule, et triomphe trois fois.
Chefs et soldats sur lui fixaient leur vue.
De ses deux mains il tenait du brigand
La gorge épaisse, et vainement la serre;
Le fier Oldar, poudreux, couvert de sang,
Se débattait sous son jeune adversaire.
C'était du chien la belliqueuse ardeur
D'un sanglier tourmentant la vigueur:
Malgré ses bonds, malgré son cri sauvage,
Au cou du monstre il reste suspendu;
Le son du cor affermit son courage;
Des longues dents le coup inattendu,

Loin de l'éteindre, acharne encor sa rage;
Sanglant il tombe et sanglant il revient;
Sur l'ennemi la gloire le soutient.
Mais le Français, qu'Oldar en vain arrête,
D'un lourd pavé bientôt arme sa main,
Frappe à grands coups le front qu'il ouvre enfin,
Et du brigand il écrase la tête.
Charle et Raymond avaient aussi vaincu;
Les ennemis fuyaient loin dans la plaine.
Au pied d'un arbre Osla reprend haleine.
Au camp danois sur la rive étendu
Vole Raymond : sous la tente voisine
D'un luth sonore il entend le doux son
Tremblant d'espoir il entre : « Chère Aldine!
— Je suis Aldin.—J'aime ce double nom. »
Triste, mais fière, à Charle qui s'avance
La jeune Osla : « Que cherches-tu, Français?
Veux-tu de moi la vile obéissance?
Qui sait mourir n'obéira jamais;
Qui tient un fer ne meurt pas sans vengeance.
Calmez, dit-il, cet injuste courroux.
Vainqueur tremblant, je tombe à vos genoux.
Oui, la beauté doit commander au brave.
Je vous suivrai vers les lointains climats,
Dans le désert que choisiront vos pas.
Vous êtes libre, et seul je suis esclave. »
Elle rougit, baisse des yeux confus,
Et sur sa bouche expire le refus.
Suivis du peuple et des chants de victoire
Qui célébraient ces dignes Rosecroix,

Digitized by Google

Raoul, Albert, modestes dans leur gloire,
Devant la reine arrivent, et sa voix,
En rappelant leurs utiles exploits :
« Vous avez tout, rang, dignités, richesses;
Là mon pouvoir finit; mais des princesses
Le noble hymen doit encor vous flatter.
Puisse leur cœur envers vous m'acquitter ! »
Alors d'Emma la main douce et tremblante
Va de Raoul prendre la main sanglante.
Celle de Blanche attend l'heureux Albert :
Faible combat ! ensemble fière et tendre,
Contre l'amour elle ne peut défendre
Sa liberté qu'à regret elle perd.
Mêlant toujours la grace, à la sagesse,
Elfride enfin, qu'environnent les grands,
Au jeune Harol en souriant s'adresse :
« Les vrais héros ne sont point conquérans.
Moins amoureux d'une gloire flétrie,
Soyez chrétien, prince, soyez Anglais,
Régnez pour moi sur la riche Estanglie.
Son sol heureux prodigue à l'industrie
Des prés touffus, des ombrages épais;
Que vos soldats le cultivent en paix.
S'il est pour vous un don plus cher encore,
Vous l'obtiendrez de la sensible Isaure. »
Alors vaincu, le généreux Danois
A ses guerriers commande la retraite;
Et des Anglais le cri joyeux répète :
« Vivent la rose, et la reine, et la croix ! »

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER CHANT.

Digitized by Google

Digitized by Google

A M. FRANÇAIS,

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES DROITS RÉUNIS.

Bien loin du Pactole superbe,
Qui sous vos yeux roule son or,
Le Permesse égare sur l'herbe
Une onde claire et sans trésor.
Mais ses rives ont leur parure,
Mais ses flots sont harmonieux;
Et votre Pactole orgueilleux
N'eut jamais ni fleurs ni murmure.
Un moment laissez-là les Droits,
Et souriez aux Rosecroix,
Vous, orateur sans verbiage,
Vous, dont l'esprit peut tout saisir,
Vous, l'homme intègre de notre âge,
A qui seul je dois mon loisir.
En lisant certain badinage,
Qui sur certain fleuve surnage,
Certaines gens ont cru rougir.
Leur pudeur à l'aigre langage
Va sans doute se radoucir.
Ils voulaient ma muse plus sage :
Pour eux et pour moi quel dommage,
Si sagesse n'est pas plaisir!

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

LA GUERRE DES DIEUX.

CHANT PREMIER. Le Saint-Esprit est l'auteur de ce poème. Arrivée des Dieux du christianisme dans le ciel. Colère des Dieux du paganisme apaisée par Jupiter. Ils donnent un dîné à leurs nouveaux confrères. Imprudence de la vierge Marie. Insolence d'Apollon. . . Pag. 3

CHANT SECOND. Organisation du Paradis. Conversation naïve et instructive de la Trinité. Dîné rendu aux païens, et terminé par la représentation de quelques *mystères*. 18

CHANT TROISIÈME. Abandon et détresse des dieux païens. Combat. Samson vaincu par Hercule. Des Saintes commandées par Judith forment une attaque séparée : elle ne réussit pas ; mais Judith y gagne quelque chose. Les païens se battent en retraite : Blocus de l'Olympe. Priape et les Satyres font une sortie. 33

CHANT QUATRIÈME. Histoire du Juif Panther, de Marie, et de Joseph. Saint Elfin renie Jésus-Christ, et déserte. Sainte Geneviève et Saint Germain. Priape et ses compagnons sont faits prisonniers, acceptent le baptême, et viennent sur la terre fonder les ordres monastiques. 51

CHANT CINQUIÈME. De jolies Bacchantes séduisent et enivrent presque tous les Chrétiens employés au blocus. Dispute scientifique et scandaleuse. Impiété de S. Carpion. Une Païenne reçoit de S. Guignolet les sept sacremens. Extravagances de nos bienheureux ; ils entrent dans l'Olympe. 67

CHANT SIXIÈME. Prise du Tartare par les diables du christianisme. Dispute amicale entre les trois personnes de la Trinité. Prise de l'Olympe. Les Païens se retirent sur le territoire des dieux Scandinaves. Combat nocturne de Diane et de l'ange Gabriel. 84

Digitized by Google

Chant septième. Les Dieux du paganisme font un dernier essai de leur puissance sur les mortels. L'Aurore, Neptune, Vénus et Jupiter, n'obtiennent que des dédains. L'Amour lui-même échoue. Histoire de Thaïs et d'Élinin. 100
Chant huitième. Lanterne magique. Progrès du christianisme ; son esprit, et ses heureux effets. 116
Chant neuvième. Minerve raconte ce qu'elle a vu dans les paradis des différentes nations. Les Dieux du nord viennent au secours des Dieux païens. Occupations nocturnes dans un couvent de femmes. 134
Chant dixième. Combat général. Bravoure de S. Joseph. Épouvante et fuite de Jésus-Christ. Sac du Paradis. Situation très-critique de la Vierge et de la Trinité. Arrivée de S. Priape, et triomphe du christianisme. Épilogue, fin du monde, et fin du poème. . . 152

LE PARADIS PERDU.

Chant I. 175
Chant II. 185
Chant III. 197
Chant IV. 207
LES GALANTERIES DE LA BIBLE. 219

LES ROSECROIX.

Chant premier. Cour plénière d'Elfride, reine d'Angleterre, et veuve de Chérébert, roi de Paris. Emma et Blanche, filles d'Elfride et de Chérébert. Dunstan, Engist, Oswald, Althor, seigneurs Anglais. Raoul, Albert son frère, leur sœur Isaure, Charle, Roger, Jule, Raymond, jeunes Français attachés à Elfride. Chasse à l'épervier. Alkent, Odon, Rénisthal, seigneurs Anglais fidèles à l'ancien culte des Saxons. Chasse au faucon. Jule et Olfide. Chasse du taureau sauvage. Simulacres de combats. Défi de Rénisthal à Jule. 303
Chant second. Repas dans le palais. Raymond et Aldine. Arrivée d'Arthur, frère d'Olcan qui règne dans l'île de Wailte. Combat de Jule et de Rénisthal. Présent d'Arthur à la reine. Présent de la reine. Histoire d'Agéline, mère d'Olcan et d'Arthur. Annonces de l'approche et de l'arrivée des Danois. 316

Digitized by Google

Chant troisième. Les Danois sur le rivage de l'Angleterre; discours de leur chef Harol. Fraull et Ghesler, émissaires. L'armée se divise en trois corps, sous les ordres d'Harol, d'Érie et d'Oldar. Rudler et Noll. Marche des Danois. Raymond et Aldine. Jule et Olfide. Armes, habillement de guerre. Discours d'Elfride à ses barons; institution des Rosecroix; dispositions pour la défense. 327

Chant quatrième. Les généraux se rendent à leur poste. Dunstan va lever de nouvelles troupes. Les jeunes guerriers cherchent des aventures glorieuses. Les princesses donnent à leurs pages des écharpes. Fraull et Ghesler. Charle et Osla. Roger, Raymond et Aldine, sous le nom d'Aldin, sont faits prisonniers, et conduits dans le camp d'Oldar; chant et prière d'Aldine; histoire des amours d'Almon et d'Elidda; Raymond et Aldine s'échappent. Raoul et Albert envoient à la reine des drapeaux enlevés aux ennemis, et sont nommés chevaliers-d'honneur des princesses. 338

Chant cinquième. Arthur marche vers le camp d'Engist; il est joint par Jule. Projet d'Alkent et de ses amis. Althor combat l'armée d'Oldar. Pèlerinage des deux princesses; elles sont surprises par les Danois, et délivrées par Raoul et par Albert; présent d'Emma à Raoul. Enlèvement d'Isaure; ses frères poursuivent les ravisseurs. Charle et Osla. Combat entre les troupes d'Oswald et celles d'Érie. . . 350

Chant sixième. Isaure est conduite devant Harol; discours de ce prince. Regrets d'Isaure. Craintes d'Elfride. Combat entre l'armée d'Harol et celle d'Engist. Trahison d'Alkent et de ses amis. Arrivée d'Arthur et de Jule; mort d'Odon; Jule apprend le sort d'Olfide, et punit Rénisthal; exploits et mort d'Arthur. Engist est blessé; Harol est vainqueur. 363

Chant septième. Alkent demande Isaure au prince Harol; il essuie un refus, et part pour la conquête de l'île de Wailte. Raoul et Albert retournent à Londre; Emma, trompée par un faux récit, défend à Raoul de reparaître devant elle; par ordre de la reine, les deux frères s'embarquent, et vont au secours des Wailtains. Les vents contraires les poussent vers Guerzel; troubles dans cette île; les Danois s'en emparent; ils sont vaincus par Raoul et Albert; l'île passe sous la domination d'Elfride. Situation des armées d'Éric, d'Oldar, et d'Harol. Ce prince refuse Isaure à l'ambassadeur de la reine, et rend la liberté aux autres captifs. 378

Digitized by Google

Chant huitième. Charle, Roger et Raymond délivrent des captives. Marche de Dunstan à la tête d'une troupe nombreuse et d'un riche convoi; il brûle son château; il échappe aux Danois; mais sa troupe et le convoi tombent entre leurs mains; pendant la nuit, il entre dans leur camp, accompagné de trois Français, et délivre les prisonniers. Convoi funèbre du prince Arthur. 392

Chant neuvième. Raoul et Albert dans l'île de Wailte; défaite des Danois; mort d'Alkent et de ses complices; Raoul refuse la couronne et la fait donner à la jeune Emma. Entretien d'Harol et d'Isaure. Douleur de Jule; état malheureux d'Olfide. Aldine délivre Raymond et d'autres prisonniers. Histoire de Caldor et d'Esline; Caldor est tué par Roger. 405

Chant dixième. Défaite de l'armée d'Althor et de celle d'Oswald. Harol renvoie Isaure; ses regrets; il attaque l'armée d'Engist; exploits d'Osla; les Anglais sont vaincus. 421

Chant onzième. Forêt enchantée; Raoul détruit l'enchantement, et marche vers Londre à la tête des guerriers qu'il a délivrés. Les Danois sous les murs de cette ville. Mort d'Olfide et de Jule. . . . 435

Chant douzième. Londre prise d'assaut; valeur brillante d'Harol. Hors de la ville, Charle et Raymond combattent la troupe d'Osla. Humanité d'Harol; fureur d'Éric et d'Oldar; Roger, Dunstan, Engist, Oswald, Althor; Harol force l'entrée de la tour; Emma, Blanche, Elfride, et Isaure; Harol fait suspendre le carnage; Éric et Oldar refusent d'obéir; Raoul et Albert arrivent, combattent et tuent ces deux chefs. Hors de la ville, les Danois sont vaincus, Raymond retrouve Aldine; Charle et Osla. Sort de Raoul, d'Albert, et d'Harol. 448

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

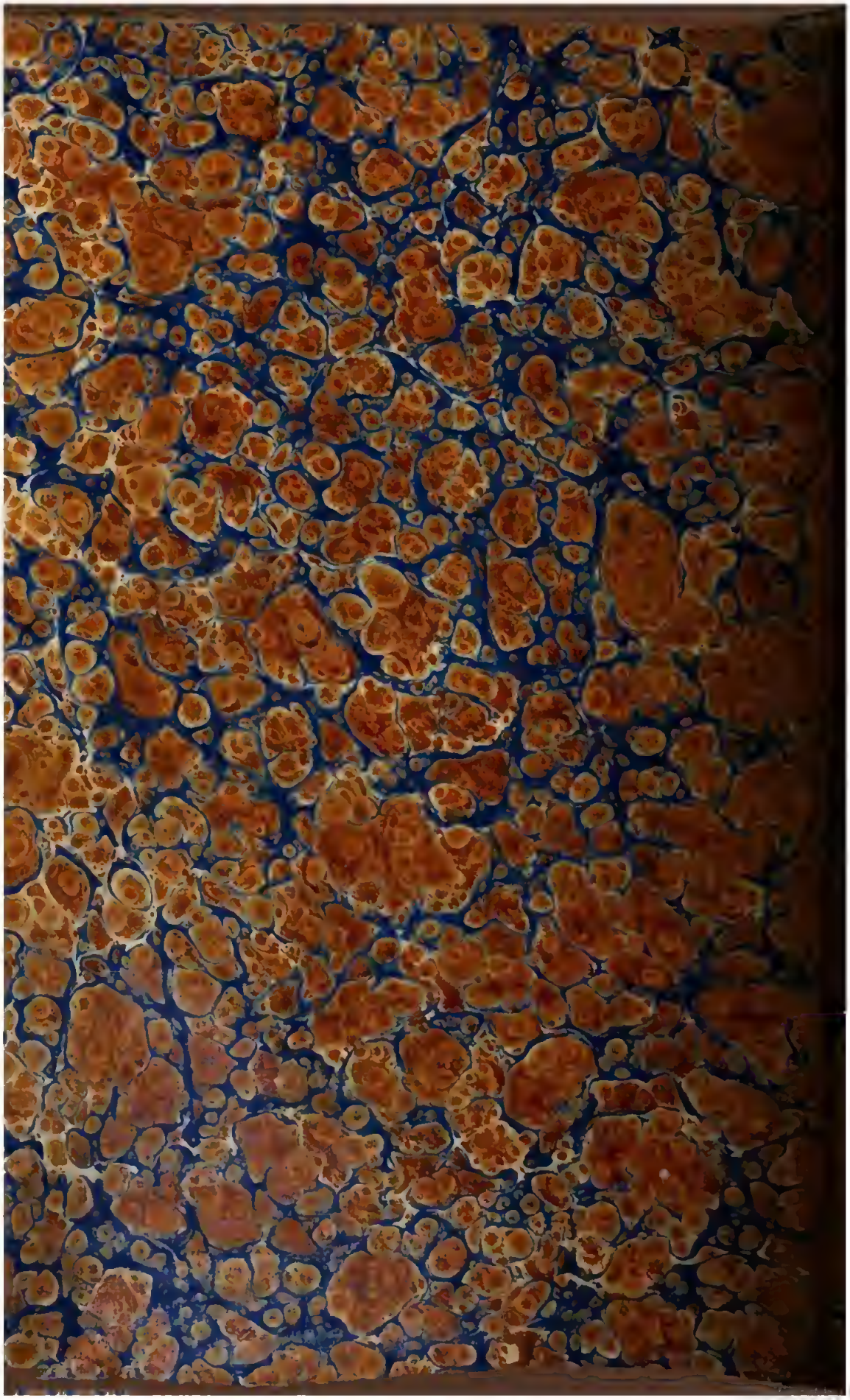
968132

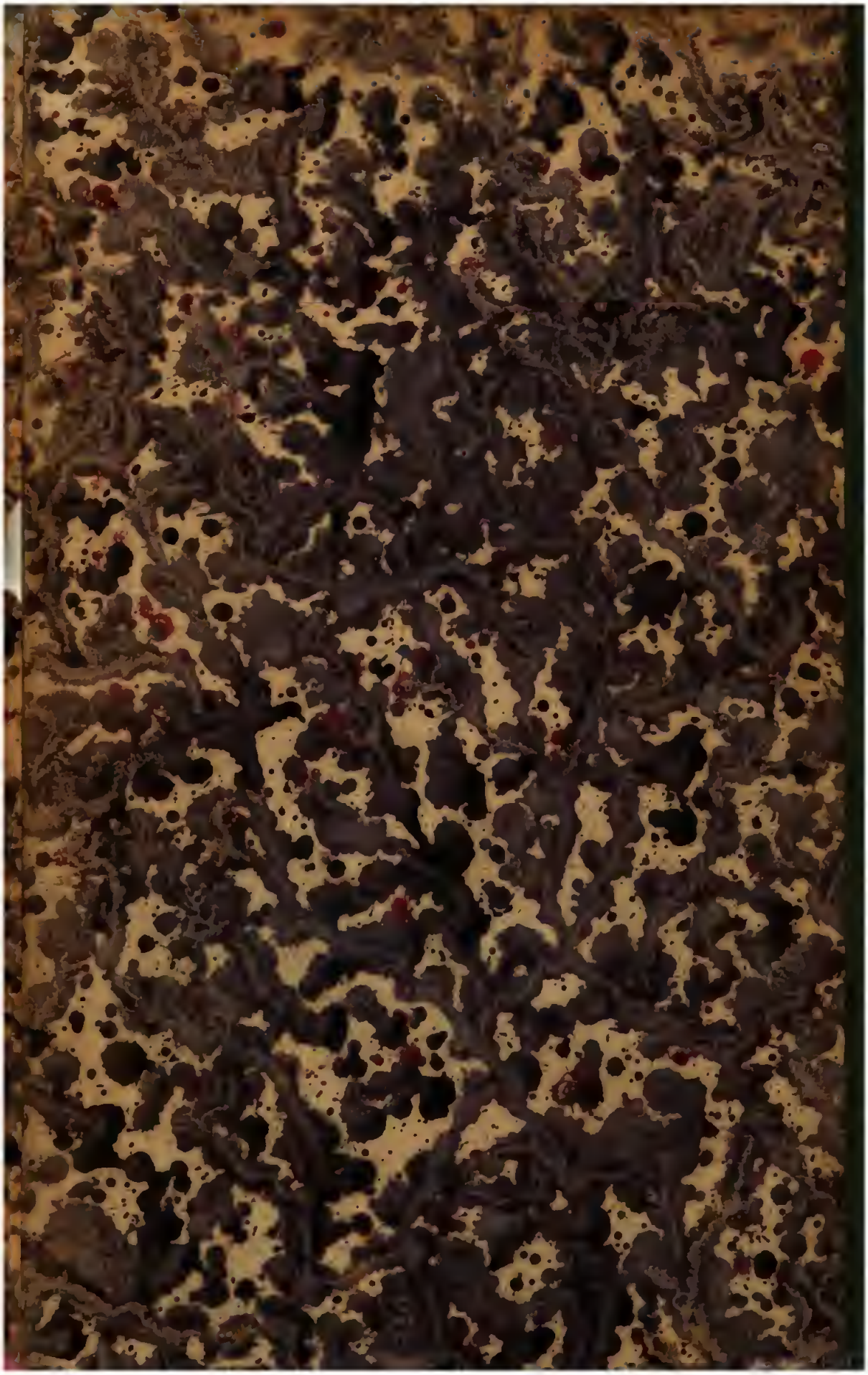
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Google